





HISTOIRE ANCIENNE

TOME TROISIÉME.

HISTOIRE

ANCIENNE

DES ÉGYPTIENS,

DES CARTHAGINOIS,

DES ASSYRIENS,

DES BABYLONIENS,

DES MÉDES ET DES PERSES,

DES MACÉDONIENS,

ET DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Éloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME TROISIÉME.

Nouvelle Édition.



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint-Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

POESIE,

[A]VERTISSEMENT
de l'Auteur, en 1731.

JE m'étois flaté de conduire ce troisiéme Volume jusqu'à [l]a fin de la guerre du Péloponéſe, & de le terminer par quelques réflexions ſur les mœurs, [l]e caractére, le gouvernement [d]es peuples de la Gréce les plus [c]onnus. Je me ſuis trouvé hors [d]'état de tenir ma parole. Les [a]dditions que j'ai faites dans le [c]ours de l'impreſſion pour tâ[c]her de ne rien omettre d'inté[r]eſſant, ont fait croître le Li[v]re plus que je ne l'avois prévû. [J]'ai donc été obligé de m'arrê[t]er à la déroute de l'armée des [A]théniens devant Syracuſe, & [à] la mort de Nicias, qui arrivérent la dix-neuviéme année [d]e la guerre du Péloponnéſe. [J]'aurois même ſouhaité pou-

voir finir plus tôt ce Volume ; mais c'est ce qu'il ne m'a pas été possible de faire, quelqu'envie que j'en eusse. L'entreprise des Athéniens contre Syracuse étant la plus grande que cette République ait jamais faite, & étant devenue la principale cause de sa chute, je n'ai pas cru devoir couper la narration d'un événement si grand & si lié ; & il me semble que ç'auroit été tromper l'attente du Lecteur, si après l'avoir introduit dans une scéne pleine d'actions & de mouvemens, je lui en avois dérobé la catastrophe.

J'ai retranché tout le reste, & l'ai renvoié au Volume suivant. Malgré tous ces retranchemens, celui-ci est demeuré encore très incommode, pour les Lecteurs qu'il charge d'un trop grand poids ; pour les Ouvriers, qui ne peuvent le relier

u'avec peine ; & sur-tout pour
: Libraire, dont la dépense est
ugmentée considérablement
ar le surcroît de cinq ou six
euilles de plus que dans les
eux premiers volumes, c'est-à-
ire, de 150 ou de 200 pages.
l m'a paru que le Public, par
aport à l'impression de ce Livre,
'étoit pas mécontent ni du pa-
ier, ni des caractéres, ni de
exactitude & de la correction ;
: j'ai veillé à ce qu'on y portât
ous les soins possibles. Sur la re-
résentation que m'a faite la
'euve du Libraire, (car Dieu
appellé à lui depuis peu son
ari) que ce troisiéme Volume
irpassoit de beaucoup les deux
utres, je n'ai pu lui refuser la
race qu'elle m'a demandée,
: que je regarde comme une
istice qui est d'ajouter dix
ols au prix ordinaire, mais
our ce Volume seulement. Je

l'ai priée d'avoir égard aux personnes qui s'adresseront à elle avec un témoignage de ma part. Je prendrai de meilleures mesures dans la suite, & ne tomberai plus dans le même inconvénient.

Dès que l'impression de ce troisiéme Volume a été achevée, on a commencé à réimprimer les deux premiers. J'y ai fait quelques corrections & quelques légers changemens sur les avis que des amis m'ont donnés. Je les aurois marqués à la fin de ce Volume, si je n'avois craint de le trop charger: je le ferai dans les volumes suivans, afin que ceux qui ont la premiére édition puissent en faire usage. Ce petit recueil de corrections, c'est-à-dire, de fautes, ramassées ensemble, & mises sous les yeux du Lecteur, ne peut pas être fort agréable à

l'amour propre, mais il peut être utile au Public en rendant le Livre moins défectueux, & cela doit me suffire. D'ailleurs en matiére de littérature, comme dans la morale, les fautes reconnues & avouées sincérement sont oubliées, ou pour mieux dire, ne subsistent plus.

Je prie les Lecteurs qui auront remarqué dans ces trois Volumes des endroits qui leur paroitront demander quelque changement nécessaire, soit pour la justesse de l'expression, soit pour la vérité des faits, soit pour l'exactitude des dates, soit même pour quelques circonstances essentielles que j'aurai omises, de vouloir m'en donner avis, en adressant leurs lettres chez le Libraire. On me permettra de n'y faire d'autre réponse que celle que je fais ici par avance, en témoignant dès

à présent une très sincére & très vive reconnoissance à toutes les personnes qui voudront bien m'aider de leurs lumiéres.

J'aurois dû, dès le commencement de cet ouvrage, indiquer l'édition des principaux Auteurs Grecs que j'y cite. Je le ferai ici.

Herodotus. *Francof.* An. 1608.

Thucydides. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1588.

Xenophon. *Lutetiæ Parisiorum, apud Societatem Græcorum Editionum*, an. 1625.

Polybius. *Parisiis*, an. 1609.

Diodorus Siculus. *Hanoviæ, Typis Wecchelianis*, an. 1684.

Plutarchus. *Lutetiæ Parisiorum, apud Societatem Græcorum Editionum*, an. 1624.

Strabo. *Lutetiæ Parisiorum, Typis regiis*, an. 1620.

Athenæus. *Lugduni*, 1612.

Pausanias. *Hanoviæ, Typis Wecchelianus*, an. 1613.

APPIANUS ALEXANDER. *Apud Henric. Stephan.* an. 1592.

PLATO. *Ex nova Joannis Serrani interpretatione. Apud Henricum Stephanum*, an. 1578.

ARISTOTELES. *Lutetiæ Parisiorum; apud Societatem Græcorum Editionum*, an. 1619.

ISOCRATES. *Apud Paulum Stephanum*, an. 1604.

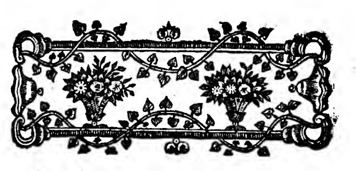
DIOGENES LAERTIUS. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1594.



APPROBATION.

J'Ai lû & examiné, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le troisiéme Volume de *l'Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médes, des Perses, des Macédoniens, & des Grecs,* par M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce premier Juin 1731.

SECOUSSE.



HISTOIRE
ANCIENNE
DES PERSES
ET
DES GRECS.

AVANT-PROPOS.



VANT que de commencer l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, je placerai ici premiérement quelques obſervations préliminaires qui y préparent; enſuite le plan & la diviſion de ce troiſiéme volume; enfin une eſpéce d'abrégé de l'hiſtoire des Lacédémoniens, depuis l'établiſſement de leurs Rois juſqu'au régne de Darius, où commence ce troiſiéme volume.

ARTICLE PREMIER.

Idée abrégée de l'histoire renfermée dans ce troisiéme volume. Fruit que l'on en doit tirer.

Ce troisiéme Volume de l'histoire que je donne au public, présentera aux yeux du Lecteur un spectacle tout nouveau, & qui ne sera pas indigne de sa curiosité. Dans le précédent, on a vû sous Cyrus deux États assez médiocres, la Médie & la Perse, se répandre au loin comme un incendie ou comme un torrent, & par une rapidité de conquêtes étonnantes subjuguer un nombre considérable de provinces & de roiaumes. Ici l'on verra ce vaste Empire mettre en mouvement tous les peuples soumis à sa domination, Perses, Médes, Phéniciens, Égyptiens, Babyloniens, Indiens, & beaucoup d'autres, & venir fondre avec toutes les forces de l'Asie & de l'Orient, sur un petit pays, renfermé dans des bornes fort étroites, & dénué de tout secours, je veux dire sur la Gréce. Quand on envisage d'un côté tant de nations réunies ensemble, des préparatifs de guerre faits pendant plusieurs années & avec une si grande

vivacité, des armées de terre & de mer innombrables, des flotes auxquelles la mer peut à peine ſuffire; de l'autre, deux foibles villes, Athénes & Lacédémone, abandonnées de tous leurs alliés, & réduites preſque à elles ſeules : on auroit lieu de croire que ces deux petites villes vont être détruites & abſorbées par une puiſſance ſi formidable, & qu'il n'en reſtera pas même de veſtiges. Cependant ce ſeront elles qui demeureront victorieuſes, & qui, par leur courage invincible, & par pluſieurs combats qu'elles gagneront ſur terre & ſur mer, feront perdre pour toujours à l'Empire Perſan le deſſein de revenir attaquer la Gréce.

Le récit de la guerre entre les Perſes & les Grecs, rendra ſenſible la vérité de cette maxime, que ce n'eſt point le nombre mais la valeur des troupes, & la conduite des Chefs, qui décident dans les batailles. On admirera la fermeté d'ame & de courage des grands hommes qui étoient à la tête des affaires de la Gréce, que l'ébranlement de l'univers ne fut pas capable d'abattre, que les plus grands malheurs ne purent déconcerter, qui entreprirent de tenir tête avec une poignée d'hommes aux armées innombrables des Perſes, qui

osérent, malgré une si prodigieuse inégalité, espérer un heureux succès, qui forcérent la victoire à se ranger du côté du mérite & de la vertu, & qui apprirent à tous les siécles quelles ressources on trouve dans la prudence, dans la valeur, dans l'expérience, dans le zéle pour la patrie & pour la liberté, dans l'amour du devoir, & dans tous les sentimens d'une ame noble & généreuse.

A cette guerre des Perses contre les Grecs en succédera une autre entre les Grecs mêmes, mais d'un caractére tout différent. Il n'y aura guéres ici que des actions peu importantes en apparence, & peu capables, ce semble, de satisfaire un Lecteur avide de grands événemens : des disputes particuliéres entre quelques villes, ou quelques petites Républiques; des siéges de places pour l'ordinaire peu considérables (j'en excepte le siége de Syracuse, l'un des plus importans de l'antiquité :) mais qui ne laisseront pas de traîner souvent en longueur; des combats entre des armées peu nombreuses, & où quelquefois il y a peu de sang répandu. Qui a donc pu rendre ces guerres si célébres? Salluste nous l'apprend. » [a] Les exploits des

[a] Atheniensium res gestæ, sicuti ego existimo, satis

» Athéniens, dit-il, peuvent être con-
» sidérés en eux-mêmes comme grands
» & magnifiques : on peut dire pour-
» tant qu'ils sont en quelque sorte au-
» dessous de leur réputation. Mais parce
» qu'il y a eu dans la Gréce une foule
» de beaux esprits & d'excellens Ecri-
» vains, ces exploits sont vantés dans
» tout l'univers, comme grands & mer-
» veilleux. Ainsi les actions des Athé-
» niens paroissent grandes à proportion
» de l'esprit & de l'habileté des Écri-
» vains qui les ont célébrées. «

Salluste, assez jaloux d'ailleurs de la gloire qu'avoient acquis aux Romains les actions éclatantes dont leur histoire est pleine, rend ici justice à celles des Grecs, en reconnoissant qu'elles ont une vraie grandeur & une vraie magnificence, quoiqu'inférieures, selon lui, à leur réputation. Qu'est-ce donc que cet éclat étranger & emprunté que les Historiens y ont ajouté par leur éloquence? C'est que par toute la terre on vante de concert les actions des Athéniens com-

amplæ magnificæque fuerunt : verùm aliquanto minores tamen, quàm famâ feruntur. Sed quia provenêre ibi scriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Atheniensium facta pro maximis celebrantur. Ita eorum quæ fecêre virtus tanta habetur, quantum eam verbis potuêre extollere præclara ingenia. *Sallust. in bello Catilin.*

me tout ce qui s'eſt jamais fait de plus grand : *Per terrarum orbem Athenienſium facta* PRO MAXIMIS CELEBRANTUR. Toutes les nations, ſéduites & comme enchantées par les charmes des Écrivains Grecs, mettent les exploits de ce peuple au-deſſus de tout ce qui s'eſt fait ailleurs de plus beau. Voilà, ſelon Salluſte, le ſervice qu'a rendu aux actions des Athéniens l'hiſtoire écrite comme elle l'eſt par les Grecs ; & il eſt bien fâcheux que la nôtre, faute d'un pareil ſecours, ait laiſſé périr une infinité de belles actions & de belles paroles, auxquelles l'antiquité eût bien ſu donner du relief, & qui feroient beaucoup d'honneur à la nation.

Mais, quoi qu'il en ſoit, on doit convenir qu'il ne faut pas toujours juger du prix d'une action, ni du mérite de ceux qui y ont eu part, par l'importance de l'événement. C'eſt dans les ſiéges & dans les combats, tels que ceux dont il eſt parlé dans la guerre du Péloponnéſe, que paroît véritablement toute l'habileté d'un Général. Auſſi remarque-t-on que ce n'eſt qu'à la tête de petites armées, & dans des pays aſſez peu étendus, que nos plus grands Capitaines du ſiécle paſſé ont fait paroitre leur grande capacité, & ont égalé

les plus fameux Capitaines de l'antiquité. Dans ces ſortes d'actions le hazard n'a part à rien, & ne couvre point les fautes ſi l'on en fait. La prudence du Chef régle & conduit tout. Il eſt véritablement l'ame de ſes troupes, qui n'agiſſent & ne ſe remuent qu'au ſignal qu'il en donne. Il voit tout, & eſt par-tout. Rien n'échape à ſon attention ni à ſa vigilance. Les ordres ſont donnés à propos, & exécutés de même. Ruſes, ſtratagêmes, fauſſes marches, attaques vraies ou ſimulées, campemens, décampemens, tout en un mot part & dépend de lui ſeul.

Et c'eſt en quoi la lecture des Hiſtoriens Grecs, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, peut être infiniment utile aux jeunes Officiers; parce que ces Hiſtoriens, qui étoient en même tems excellens Capitaines, entrent dans un grand détail, & conduiſent les lecteurs comme par la main dans les ſiéges & dans les combats qu'ils décrivent, leur apprenant ainſi par l'exemple des plus grands Généraux de l'antiquité, & par une ſorte d'expérience anticipée, comment il faut faire la guerre.

CE n'eſt pas ſeulement pour les actions guerriéres que l'hiſtoire de la Gréce nous fournira de grands modé-

les. Nous y verrons de fameux Légiflateurs, de très-habiles Politiques, des Magiſtrats nés pour le gouvernement, des hommes qui ont excellé dans tous les arts & dans toutes les ſciences, des Philoſophes qui ont pouſſé leurs recherches auſſi loin qu'on le pouvoit dans ces tems reculés, & qui nous ont laiſſé des maximes de morale capables de faire rougir des Chrétiens.

Il eſt vrai que ces mêmes Philoſophes, ſi éclairés ſur de certains points, ont été entiérement aveugles ſur d'autres, juſqu'à ignorer & à combattre les principes les plus clairs de la loi naturelle; & que ſouvent leur conduite a démenti leur doctrine, s'étant proſtitués aux déréglemens les plus groſſiers. La divine Providence l'a permis ainſi, & les a livrés à un ſens réprouvé, pour punir leur orgueil, & pour nous inſtruire par leur exemple, en nous montrant de quoi ſont capables les hommes, même les plus habiles & les plus éclairés, quand ils ſont abandonnés à leur propre foibleſſe & à leur corruption naturelle, & de quels abîmes la grace du divin Médiateur nous a tirés. Mais les déréglemens où ils ſont tombés, & du côté de l'eſprit & du côté du cœur, quoique nous devions les

S. Auguſt. de Doctrin. Chriſt. lib. 2. cap. 40.

détester, n'empêchent pas qu'il n'y ait dans leurs livres d'excellentes maximes que nous devons, selon le passage de S. Augustin, revendiquer comme un bien qui nous appartient, de même que les Israélites, en sortant de l'Égypte, s'enrichirent de ses dépouilles; & c'est ainsi qu'en ont usé tous les Saints : *Ipsi gentiles si quid divinum & rectum in doctrinis suis habere potuerunt, non improbaverunt sancti nostri.*

De bapt. contr. Donat. lib. 6. c. 87.

J'en dis autant des actions vertueuses qui se rencontrent chez les payens, telles que l'histoire des Grecs nous en fournira un grand nombre. Saint Augustin [a] nous avertit, *que, selon la régle de la justice,* SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM, *non seulement nous ne pouvons point blâmer & condanner ces actions, mais que nous avons raison de les louer & de les relever.* Ce n'est pas que ces actions soient bonnes & louables en tout; saint Augustin étoit bien éloigné de le penser. [b] Il les trouvoit

a Habendi sunt in eorum numero, quorum etiam impiorum, nec Deum verum veraciter justèque colentium, quædam tamen facta vel legimus, vel novimus, vel audimus, QUÆ SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM NON SOLUM VITUPERARE NON POSSUMUS, VERUM ETIAM MERITÒ RECTEQUE LAUDAMUS. *S. August. lib. de Spir. & Lit. n.* 48.

b Noveris itaque, non officiis, sed finibus, à vitiis discernendas esse vir-

telles en elles-mêmes, & du côté du devoir; mais du côté de la fin, il les trouvoit très-condannables, parce qu'elles n'étoient point raportées à Dieu. Ce n'est pas au vrai Dieu, qui leur étoit inconnu, qu'ils demandoient la sagesse des bons conseils, le succès des entreprises, les talens, la vertu. Ce n'est pas au vrai Dieu qu'ils en rendoient graces, & qu'ils en raportoient la gloire par une humble reconnoissance. Ils ne le regardoient, ni comme la source & le principe, ni comme le terme de tout ce qu'ils faisoient de bien. Leurs meilleures actions étoient corrompues, ou par l'amour-propre, ou par l'ingratitude. Elles n'ont pu leur être utiles pour le salut, qui ne s'obtient point sans la foi en Jesus-Christ.

S. August. de Civit. D. lib. 5. cap. 18. Mais cela n'empêche pas, selon le même saint Augustin, qu'il ne soit très-utile pour l'instruction des Chrétiens, & pour la régle des mœurs, de raporter & de mettre dans tout leur jour les actions des Payens, pourvu qu'on ne les fasse valoir que leur juste prix; car je puis bien ici appliquer aux Grecs, ce

tutes. Officium autem est, quod faciendum est; finis verò, propter quod faciendum est. *Id. contr. Julian. lib. 4. cap. 3. n. 21.*

Non erat in eis vera justitia, quia non actibus sed finibus pensantur officia. *Ibid. n. 26.*

que ce Pere dit des Romains. Il emploie un Chapitre entier, qui eſt aſſez long, à en indiquer les actions & les vertus les plus éclatantes; amour du bien public, dévouement pour la patrie, conſtance à ſouffrir les tourmens les plus cruels & la mort même, déſintéreſſement noble & généreux, eſtime & pratique de la pauvreté, profond reſpect pour les Dieux & pour la Religion. Il fait ſur ce ſujet quelques réflexions, qui méritent bien de trouver ici leur place.

Premiérement, il reconnoit que c'eſt pour récompenſer toutes ces vertus des Romains, qui n'en avoient pourtant que le nom & l'apparence, que Dieu leur a accordé l'empire de l'Univers, récompenſe proportionnée à leurs mérites, & dont ils ont été aſſez aveugles pour ſe contenter. [a] C'eſt par la même raiſon qu'il a voulu que leur nom fût ſi glorieux, & ſi honoré chez toutes les nations & dans tous les ſiécles, afin que

[a] Si Romanis Deus neque hanc terrenam gloriam excellentiſſimi imperii concederet, non redderetur mercès bonis artibus eorum, id eſt virtutibus, quibus ad tantam gloriam pervenire nitebantur. At non eſt quòd de ſummi & veri Dei juſtitiâ conquerantur: Perceperunt mercedem ſuam. *Ibid. cap.* 15.

tant de belles actions ne demeuraſſent pas abſolument ſans récompenſe.

En ſecond lieu, il remarque que ces vertus, toutes fauſſes qu'elles ſont, ne laiſſent pas de devenir fort utiles au genre humain, & qu'elles entrent dans les vûes ſecrettes que Dieu a ſur les Peuples, ſoit pour les récompenſer, ſoit pour les punir. En effet, l'amour de la gloire, qui eſt un vice, en étouffe d'autres beaucoup plus nuiſibles & plus funeſtes, comme ſont l'injuſtice, la violence, la cruauté. [a] Et qui doute qu'un Magiſtrat, qu'un Gouverneur de province, qu'un Roi, qui ne ſera doux, patient, juſte, chaſte, bienfaiſant, que par des vûes humaines de gloire ou d'intérêt, ne ſoit infiniment plus utile à la République, que s'il n'avoit pas cette ombre & ces dehors de vertu; & que des hommes de ce caractére ne ſoient un préſent du Ciel bien précieux. On en peut juger par la comparaiſon de Magiſtrats & de Princes d'un caractére oppoſé, qui, renonçant à tout honneur & à toute probité, comptant pour rien la réputation, foulant aux piés les loix

a Conſtat eos, qui cives non ſint civitatis æternæ, utiliores eſſe terrenæ civitati, quando habent virtutem vel ipſam, quàm ſi nec ipſam. *Ibid. cap.* 19.

les plus saintes, n'en reconnoissent d'autres que leurs passions & leur brutalité : tels enfin que Dieu en donne dans sa colére aux Peuples qu'il veut punir, & qu'il juge dignes de tels maîtres : *Et talibus quidem dominandi potestas non datur nisi summi Dei providentiâ, quando res humanas judicat talibus dominis dignas.* Ibid. cap. 19.

La troisiéme & derniére réflexion, & la plus propre à mon sujet & au but que je me propose en écrivant l'histoire ancienne, regarde l'usage qu'il faut faire des louanges qu'on donne aux Payens. Elle montre le fruit qu'un sage Lecteur doit tirer du récit des belles & vertueuses actions des Grecs, dont ce volume & les suivans seront remplis. Quand on les verra sacrifier leurs biens au soulagement de leurs concitoiens, leur vie au salut de l'État, leur gloire même à l'utilité publique; quand on leur verra pratiquer les vertus les plus difficiles, & cela par de purs motifs humains, pour acquérir une réputation passagére: [a] quels reproches ne doit-on pas se

a Ideo nobis proposita sunt necessariæ commonitionis exempla, ut, si virtutes, quarum istæ ut cumque sunt similes, quas isti pro civitatis terrenæ gloriâ tenuerunt, pro Dei gloriosissimâ civitate non tenuerimus, pudore pungamur, si tenuerimus, superbiâ non extollamur. Ibid. cap. 18.

faire, & combien ne doit-on pas rougir, ſi, dans une Religion qui nous promet des récompenſes éternelles, & qui nous préſente de ſi puiſſans motifs d'amour & de reconnoiſſance, nous n'avons pas le courage de pratiquer les mêmes vertus? Que ſi nous avons le bonheur d'être fidéles à nos engagemens, pouvons-nous en tirer vanité, en comparant le peu que nous faiſons avec ce que la gloire ſeule faiſoit entreprendre à des hommes qui ne connoiſſoient pas Dieu, & qui bornoient tous leurs deſirs aux biens de la vie préſente?

Voila donc, ſelon ſaint Auguſtin, la principale utilité que l'on doit tirer de l'étude & de la lecture de l'hiſtoire profane; & Dieu [a] n'a rendu les Grecs & les Romains ſi illuſtres & ſi puiſſans, que pour donner plus de poids aux exemples de vertu que leur hiſtoire nous fournit, afin que les étudiant avec une attention ſérieuſe, nous comprenions, par l'amour qu'ils ont eu pour une patrie terreſtre & pour une gloire de peu de durée, quel zéle nous de-

[a] Ut cives æternæ illius civitatis, quamdiu hîc peregrinantur, diligenter & ſobriè illa intueantur exempla, & videant quanta dilectio debeatur ſupernæ patriæ propter vitam æternam, ſi tantùm à ſuis civibus terrena dilecta eſt propter hominum gloriam. *Ibid. cap.* 16.

vons avoir pour la patrie céleste, où une félicité éternelle nous attend.

SI LES VERTUS de ceux dont il est parlé dans l'histoire, peuvent nous servir de modéles dans la conduite de la vie, leurs défauts & leurs vices ne sont pas moins propres à nous instruire, & le respect qu'un Historien doit à la vérité, ne lui permet pas de les dissimuler dans la crainte d'obscurcir leur réputation. Ce que je dis ici n'est point contraire à une régle que Plutarque établit sur ce sujet dans la Préface qui est à la tête de la vie de Cimon. Il exige qu'on fasse valoir, & qu'on mette dans tout leur jour les belles actions des grands hommes : mais, pour les fautes qui leur échapent quelquefois dans le trouble de la passion, ou que la nécessité des affaires leur arrache, [a] les regardant plutôt comme quelque dégré de perfection qui manque à leur vertu, que comme des vices & des crimes qui partent d'un mauvais fonds, il veut que par compassion pour la foiblesse de la nature humaine qui ne produit rien d'absolument parfait, on se contente de les montrer légérement : de même qu'un Peintre habile, s'il a un beau visage à

In Cim. p. 479. 480.

[a] Ἐλλείμματα μᾶλλον ἀρετῆς τινος, ἢ κακίας πονηρεύματα.

peindre, & qu'il s'y rencontre quelque tache, quelque petit défaut, ne les supprime pas entiérement; mais aussi ne se croit pas obligé de les rendre avec une exactitude rigoureuse, parce que l'un gâteroit la beauté du portrait, & que l'autre détruiroit la vérité de la ressemblance. La comparaison même qu'il emploie, fait voir qu'il ne parle que de défauts très - légers & pardonnables. Mais, pour les actions d'injustice, de violence, de brutalité, nul prétexte ne doit les faire dissimuler; & je ne croi pas qu'on voulût accorder à l'histoire le même privilége qu'à la peinture, [a] qui a inventé l'art du profil pour représenter de côté un Prince qui avoit perdu un œil, & pour couvrir, par cet innocent & ingénieux artifice, une difformité si frapante. L'histoire, dont la loi la plus essentielle est la sincérité, ne souffre point ces sortes de ménagemens, qui lui feroient perdre un grand avantage.

Le blâme, la honte, l'infamie, la haine, & souvent l'exécration publique, toujours attachés aux actions criminelles & brutales, ne sont pas moins

a Habet in pictura speciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

propres à inpirer de l'horreur pour le vice, que la gloire, qui ſuit toujours les belles actions, eſt propre à faire aimer la vertu. Et [a] c'eſt-là, ſelon Tacite, le double but que tout Hiſtorien doit ſe propoſer, en faiſant un choix de ce qu'il y a de plus frapant en bien & en mal, pour rendre au ſolide mérite par un hommage public de louanges, la juſtice qui lui eſt due, & pour faire abhorrer les vices par la crainte d'une infamie éternelle.

L'hiſtoire que je traite, ne fournira que trop de ces derniers exemples. Du côté des Perſes, on verra par ce qui eſt dit de leurs Rois, que les Princes qui peuvent tout, ſont ſouvent livrés à toutes leurs paſſions : Que rien n'eſt plus difficile que de réſiſter à l'illuſion de ſa propre grandeur, & aux flateries de tous ceux dont on eſt environné : Que la liberté de contenter tous ſes deſirs, & de faire le mal impunément, eſt une dangereuſe tentation : Que les meilleurs naturels ont bien de la peine à s'en défendre : Qu'après avoir eu d'aſſez heureux commencemens, ils ſe laiſſent gâter in-

a Exequi ſententias haud inſtitui, niſi inſignes per honeſtum, aut notabili dedecore: quod præcipuum munus annalium reor, ne virtutes ſileantur, utque pravis dictis factiſque ex poſteritate & infamia metus ſit. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

ſenſiblement par la molleſſe, par l'orgueil, par la haine des conſeils ſincéres; & qu'il eſt rare qu'ils comprennent que c'eſt quand on ſe voit au deſſus de tout, qu'on a un plus grand beſoin de modération & de ſageſſe, & pour ſoi & pour les autres; & qu'il faut être alors doublement ſage & doublement fort, pour borner au dedans par ſa raiſon, une puiſſance que rien ne borne au dehors.

Du côté des Grecs, la guerre du Péloponnéſe fera connoitre les triſtes effets de leurs diviſions inteſtines, & les excès funeſtes où la jalouſie de la domination les porta : l'injuſtice, l'ingratitude, la perfidie, le violement ouvert des Traités, ou de petites fineſſes & d'indignes ruſes, pour en éluder l'exécution. Elle montrera comment les Lacédémoniens & les Athéniens s'aviliſſent honteuſement devant des barbares, pour en mendier quelques ſecours d'argent : comment les libérateurs de la Gréce renoncent à la gloire de tous leurs travaux paſſés & de tous leurs exploits, pour aller faire leur cour à des Satrapes fiers & dédaigneux, & pour aller implorer ſucceſſivement & à l'envi la protection de leur ennemi commun tant de fois vaincu; comment ils ſe ſervent des ſecours qu'ils en tirent, pour oppri-

mer leurs anciens alliés, & pour étendre leur propre domaine par des voies injustes & violentes.

De part & d'autre, & quelquefois dans un même homme, on verra un mélange étonnant de bien & de mal, de vertus & de vices, de nobles actions & de bas sentimens; & l'on se demandera peut être souvent à soi-même si ce sont donc les mêmes personnes & les mêmes peuples dont on raporte des choses si différentes, & s'il est possible que d'un même fonds sortent tantôt une lumiére si brillante, tantôt une fumée & une noirceur si ténébreuse. Je raporte les choses comme je les trouve dans les Auteurs; & les portraits que je présente au Lecteur sont toujours peints d'après ce que l'histoire ancienne nous apprend de ceux dont je parle, & je pourrois dire aussi d'après la nature du cœur humain. Mais il me semble que ce mélange même de bien & de mal, quoique bizarre en soi, peut devenir pour nous d'une grande utilité, & nous servir de préservatif contre un danger assez ordinaire & assez naturel.

Car si nous trouvions, soit chez les Peuples, soit dans les Particuliers, une probité & une noblesse de sentimens qui se soutinssent toujours également,

& qui paruſſent ſans tache & ſans foibleſſe, nous ſerions tentés de croire que le paganiſme eſt capable de produire de véritables & de parfaites vertus, quoique la religion nous enſeigne que celles que nous y admirons le plus n'en ont que l'ombre & le nom. Mais la vûe des défauts, des imperfections, des vices, des crimes même quelquefois les plus noirs, qui ſe trouvent mêlés, & qui ſuccédent aſſez ſouvent de fort près aux actions les plus vertueuſes, nous apprend à modérer notre eſtime & notre admiration, & en même tems que nous louons ce qui nous paroit d'honnête, de beau, de grand chez les Payens, à ne pas prodiguer au fantôme de la vertu un hommage entier & ſans réſerve, qui n'eſt dû qu'à la vertu même.

Voila les bornes que je déſire qu'on mette aux louanges que je donne aux grands Hommes de l'antiquité, & à leurs belles actions; & ſi, contre mon intention, il m'échape quelques termes qui ne paroiſſent pas aſſez meſurés, je prie le Lecteur de les interpréter favorablement, & de les réduire à leur juſte valeur.

ARTICLE SECOND.

Plan & division de ce troisiéme Volume.

L'HISTOIRE, renfermée dans ce troisiéme Volume, comprend l'espace de cent dix-sept ans, sous les régnes de six Rois de Perse; savoir, Darius premier de ce nom, fils d'Hystaspe; Xerxès I; Artaxerxe, surnommé *Longue-main;* Xerxès II; Sogdien; (ces deux derniers régnérent très-peu de tems) & Darius II, appellé ordinairement *Darius Nothus.* Cette histoire s'étend depuis l'an du monde 3483 jusqu'à l'an 3600.

Tout cet espace se divise naturellement en deux parties, & je le diviserai aussi en deux Livres.

PREMIERE PARTIE.

LA premiére Partie, qui est de quatre-vingt-dix ans, s'étend depuis le commencement du régne de Darius I, jusqu'à la quarante-deuxiéme année de celui d'Artaxerxe, où commence la guerre du Péloponnése, c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à l'an 3573. Elle contient principalement les différentes entreprises & expéditions des

Perses contre la Gréce, qui ne fut jamais plus féconde en grands hommes, ni en grands événemens, & qui ne fit jamais éclater de plus grandes ni de plus solides vertus. On y verra les célébres journées de Marathon, des Thermopyles, d'Artémise, de Salamine, de Platée, de Mycale, d'Eurymédon, &c. Les plus grands Capitaines de la Gréce y signaleront leur courage; Miltiade, Léonide, Thémistocle, Aristide, Cimon, Pausanias, Périclès, Thucydide, &c.

Pour mettre le Lecteur en état de se rappeller plus facilement dans l'esprit ce qui se passoit, dans l'espace de tems dont je parle ici, chez les Juifs & même chez les Romains, dont l'histoire alors est entiérement étrangére à celle des Perses & des Grecs, j'en marquerai ici, en peu de mots, les principales époques.

Époques de l'histoire des Juifs.

LES Juifs étoient pour lors retournés de Babylone à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel. Usérius croit que c'est sous le régne de Darius qu'il faut placer l'histoire d'Esther. Le peuple de Dieu, à l'ombre de la protection de ce Prince, animé par les vives exhor-

tations des Prophétes Aggée & Zacharie, acheva enfin le bâtiment du temple, que les cabales de ses ennemis l'avoient obligé d'interrompre pendant plusieurs années. Artaxerxe Longue-main ne fut pas moins favorable aux Juifs. Il envoia d'abord Esdras à Jérusalem, qui y rétablit le culte public & l'observation de la loi; puis Néhémie, qui environna cette ville de murs, & la mit en sûreté contre les attaques des voisins, jaloux de sa grandeur renaissante. On croit que Malachie, le dernier des Prophétes, étoit contemporain de Néhémie, ou qu'il a prophétisé peu de tems après.

Cet intervalle de l'Histoire-Sainte s'étend depuis le régne de Darius I, jusqu'au commencement du régne de Darius Nothus; c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3485 jusqu'à l'an 3581. Pendant l'intervalle qui suit, l'Écriture-Sainte garde un profond silence jusqu'à l'histoire des Maccabées.

Époques de l'histoire Romaine.

LA première année de Darius I, étoit la 233e de l'établissement de Rome. Tarquin le Superbe y régnoit alors. Environ dix ans après, il en fut chassé. Au gouvernement des Rois, on substi-

tua celui des Consuls. Dans l'espace qui suit, arrivent la guerre contre Porsenna; l'établissement des Tribuns du Peuple; la retraite de Coriolan chez les Volsques, & la guerre qui en fut la suite; les guerres des Romains contre les Latins, les Veïens, les Volsques & autres peuples voisins; la mort de Virginie, sous les Décemvirs; les disputes entre le Peuple & le Sénat au sujet des mariages & du Consulat; ce qui donna lieu à la création des Tribuns militaires à la place des Consuls. Cet espace se termine à la 323e année depuis que Rome fut bâtie.

SECONDE PARTIE.

LA seconde Partie de ce Volume, qui est de vingt-sept ans, s'étend depuis la 42e année d'Artaxerxe Longue-main, jusqu'à la mort de Darius Nothus; c'est-à-dire, depuis l'an du monde 3573 jusqu'à l'an 3600. Elle renferme les dix-neuf premiéres années de la guerre du Péloponnése qui en dura vingt-sept, dont la Gréce & la Sicile furent le théâtre, & dans laquelle les Grecs, vainqueurs des Barbares, tournérent leurs armes les uns contre les autres. Du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Alcibiade,

biade ; de celui des Lacédémoniens, Brasidas, Gylippe, Lysandre, s'y distinguérent d'une maniére particuliére.

Rome continue d'être agitée par différentes disputes entre le Sénat & le Peuple. Vers la fin de cet intervalle, & à-peu-près la 350e année de Rome, on forme le siége de Veies, qui dura dix ans.

ARTICLE TROISIEME.

Abrégé de l'Histoire des Lacédémoniens, depuis l'établissement de leurs Rois, jusqu'au régne de Darius I.

J'AI déja remarqué ailleurs que quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides, c'est-à-dire, les descendans d'Hercule, rentrérent dans le Péloponnése, & se saisirent de Lacédémone, où deux freres, Eurysthéne & Proclès, fils d'Aristodéme, régnérent ensemble. Hérodote remarque que ces deux freres, pendant leur vie, furent toujours en discorde, & que presque tous leurs descendans héritérent d'eux cette disposition d'antipathie & de haine : tant il est vrai que le pouvoir souverain ne peut souffrir de partage, & que ce sera toujours trop que deux Rois dans un Royaume ! Depuis eux, le sceptre

An. M. 2900. Av. J.C. 1104.

Lib. 6. cap. 52.

demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Il est très-remarquable que ces deux branches ont subsisté près de neuf cens ans, depuis le retour des Héraclides dans le Péloponnése jusqu'à la mort de Cléoméne, qu'elles ont fourni sans interruption des Rois à Sparte, presque toujours de pere en fils, sur-tout pour la premiére branche.

§. I. *Origine & condition des Ilotes.*

QUAND les Lacédémoniens commencérent à s'établir dans le Péloponnése, ils trouvérent beaucoup d'opposition de la part des habitans du Pays, qu'il falut domter par les armes les uns après les autres, ou les recevoir dans leur alliance à des conditions douces & équitables, en leur imposant un léger tribut. Strabon parle d'une ville, nommée *Élos*, située assez près de Sparte, qui, après avoir subi le joug comme les autres, se révolta ouvertement, & refusa de paier le tribut. Agis fils d'Eurysthéne, nouvellement établi sur le trône, sentit toutes les conséquences de cette premiére révolte, & se mit aussitôt en campagne avec Soüs son collégue. La ville fut assiégée, & après une assez longue résistance, forcée de se

Strab. lib 8. p. 365. Plut. in Lyc. p. 40.

rendre à discrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voisins par la sévérité du châtiment, mais qui cependant n'aliénât pas les esprits par une cruauté inhumaine. Il ne versa point de sang. Il laissa la vie à tous les habitans de la ville; mais il leur ôta la liberté, & les réduisit tous à la drue condition d'esclaves. Ils furent emploiés aux ministéres les plus vils & les plus pénibles, & traités avec une extrême rigueur. C'est ce qu'on appelloit *Ilotes*. Le nombre s'en accrut extraordinairement dans la suite, les Lacédémoniens sans doute donnant ce nom à tous ceux qu'ils réduisoient en servitude. Comme ils étoient accoutumés à un grand loisir, & ne respiroient que la guerre, ils confiérent la culture de leurs champs à ces esclaves, leur assignant à chacun une certaine portion de terres dont ils devoient rendre le fruit tous les ans à leurs maîtres qui s'attachoient à appesantir leur joug par toutes sortes de mauvais traitemens. C'étoit une mauvaise politique, qui ne servoit qu'à nourrir dans le cœur de l'État, un grand nombre d'ennemis dangereux, toujours prêts à prendre les armes, & à se révolter. Les Romains en usérent avec bien plus de sagesse, en incorporant à l'État les

peuples qu'ils subjuguoient, en les associant au droit de bourgeoisie, & par-là, d'ennemis qu'ils avoient été, les rendant leurs concitoiens & leurs freres.

§. II. *Lycurgue, Législateur des Lacédémoniens.*

Plut. in. Lyc. p. 40.

EURYTION, d'autres le nomment Eurypon, succéda à Soüs. Pour gagner l'amitié du Peuple, & faire mieux goûter son gouvernement, il jugea à propos de relâcher quelque chose de la puissance absolue des Rois : ce qui le fit tellement aimer du peuple, qu'on donna son nom à tous ses descendans, qui furent appellés *Eurytionides.* Ce relâchement produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causérent des maux infinis pendant un assez long tems. Le peuple devint si insolent, que rien ne pouvoit l'arrêter. Si les Rois, qui succédérent à Eurytion, vouloient emploier la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr; & si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, leur bonté ne servoit qu'à leur attirer le mépris de la part de ces rebelles; de maniere que tout étoit en

désordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix. Ces troubles avancérent la mort du pere de Lycurgue. Il se nommoit Eunomus, & fut tué dans une émeute populaire. *Polydecte*, son fils aîné, qui lui succéda, étant mort bientôt après sans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être Roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut inconnue : mais sitôt qu'elle parut, il déclara que la roiauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils ; & dès ce moment, il administra le Roiaume comme son tuteur, sous le titre de *Prodicos*, que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des Rois. Quand l'enfant fut venu au monde, Lycurgue le prenant entre ses bras, & adressant la parole à ceux qui étoient présens : *Voici, dit-il, le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates ;* & en même tems il le mit dans la place du Roi, & le nomma *Charilaüs*, à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance. On peut voir, à la fin du second Volume, tout ce qui regarde l'histoire de Lycurgue, la réforme qu'il fit dans Sparte, & les loix qu'il y établit. Agésilas régnoit pour lors dans la branche aînée.

AN. M. 3120.
AV. J.C. 884.

§. III. *Guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens.*

Herod lib. 1. cap. 82. QUELQUE tems après, sous le régne de Théopompe, il s'éleva une guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens, au sujet d'un petit pays appellé Thyrea, qui confinoit aux deux peuples, & qu'ils prétendoient chacun leur appartenir. Les deux armées étant près d'en venir aux mains, on convint, pour épargner le sang, de vuider la querelle par trois cens des plus braves qu'on choisiroit de chaque côté, à condition que la terre en litige demeureroit au parti vainqueur. Pour laisser aux combattans plus de liberté, les troupes se retirérent. Alors ces généreux champions qui avoient tout le courage de deux grandes armées, s'avancérent fiérement les uns contre les autres, & combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils restérent tous sur la place, excepté trois, deux du côté des Argiens & l'autre de celui des Lacédémoniens : encore fut-ce la nuit qui les sépara. Les deux Argiens, se comptant pour vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos : le Lacédémonien, il s'appelloit Othryade, aiant dépouillé les corps

morts des Argiens, & porté leurs armes dans le camp des siens, demeura dans son poste. Le lendemain, les troupes revinrent de part & d'autre. Chaçun prétendoit avoir la victoire de son côté : les Argiens, parce qu'il étoit resté plus de soldats de leur part que de l'autre ; les Lacédémoniens, parce que le peu d'Argiens qui étoient restés, avoient pris la fuite, au lieu que leur unique soldat étoit demeuré maître du champ de bataille, & avoit dépouillé les corps morts des ennemis. Il falut en venir aux mains, pour décider la question. Le sort se déclara pour les Lacédémoniens, & le champ Tyréate leur demeura. Othryade, ne pouvant se résoudre à survivre à ses braves compagnons, ni soutenir après leur mort la vûe de Sparte, se tua lui-même sur le champ de bataille, & voulut avoir avec eux un sort & un tombeau commun.

§. IV. *Guerres entre les Messéniens & les Lacédémoniens.*

ON compte jusqu'à trois guerres entre les Messéniens & les Lacédémoniens, toutes très-vives & très-sanglantes. La Messénie étoit une région du Pé-

loponnése, au couchant & assez près de Sparte, qui étoit puissante, & qui avoit ses Rois particuliers.

Premiére guerre de Messénie.

An. M. 3261. Av. J.C. 743. *Pausan. lib. 4. pag. 216-241. Justin. lib. 3. cap. 4.*

La premiere guerre de Messénie dura vingt ans entiers, & commença la seconde année de la IXe Olympiade. Les Lacédémoniens prétendoient avoir plusieurs griefs considérables contre les Messéniens, entr'autres, l'injure faite à leurs filles qui furent deshonorées par les habitans de la Messénie, lorsqu'elles alloient selon la coutume à un temple limitrophe des deux peuples, & le meurtre de Téléclе leur Roi, qui en fut la suite. Peutêtre l'envie d'étendre leur domination, & de s'emparer d'un terrain qui étoit si fort à leur bienséance, fut-elle la véritable cause de cette guerre. Quoi qu'il en soit, elle éclata sous le régne de Polydore & de Théopompe, Rois de Sparte, dans le tems qu'à Athénes les Archontes étoient encore dix ans en charge.

Pausan. p. 225. 226.

Euphaès, 13e descendant d'Hercule, étoit pour lors Roi de Messénie. Il confia le commandement de son armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencérent la campagne par le siége d'Am-

phée, petite ville & peu considérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Ce premier échec ne servit qu'à animer les Messéniens, en leur faisant voir ce qu'ils avoient à craindre s'ils ne se défendoient courageusement. Les Lacédémoniens de leur côté s'engagérent par serment à ne point mettre bas les armes, & à ne point retourner à Sparte, qu'ils ne se fussent rendus maîtres de toutes les terres des Messéniens, tant ils comptoient sur leurs forces & sur leur courage.

Il se donna deux combats, où la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre. *Ibid. pag. 227-234.* Après le second, les Messéniens furent affligés de maux extrêmes par la disette de vivres, qui donna lieu à une grande désertion dans leurs troupes; & ensuite y causa la peste.

Ils consultérent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiser la colére des dieux, de leur immoler une vierge du sang roial. Aristoméne, qui étoit de la race des Épytides, offrit sa fille. Alors les Messéniens, voiant bien que s'ils laissoient des garnisons dans toutes leurs places, ils affoibliroient extrêmement leurs forces, abandonné-

rent toutes les autres villes, allérent se camper près d'Ithome, petite ville située sur le haut d'une montagne de même nom, & s'y fortifiérent. Il se passa sept années entiéres, où il n'y eut que de légéres escarmouches de part & d'autre, sans que les Lacédémoniens osassent présenter bataille à l'ennemi.

Ils désespéroient presque de pouvoir le vaincre, & il n'y avoit que la Religion du serment qui les contraignît à continuer une guerre qui leur étoit devenue si onéreuse. Ce qui les inquiétoit le plus, étoit la crainte que leur absence qui les tenoit éloignés de leurs femmes depuis plusieurs années, & qui pouvoit encore durer lontems, ne fît périr leurs familles, & ne laissât Sparte destituée de citoiens. Pour obvier à ce malheur, ils y envoiérent ceux des soldats qui étoient venus à l'armée depuis qu'on avoit prété le serment raporté ci-dessus, & ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ceux qui naquirent de ces conjonctions illégitimes, furent appellés *Parthéniens*, nom qui désignoit la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent eux-mêmes de Sparte; & sous la conduite de Phalante,

Diod. lib. 15. pag. 378.

Et regnata

ils allérent s'établir en Italie à Tarente; après en avoir chassé les anciens habitans.

petam Laconi rura Phalanto. Horat. Od. 6. lib. 2.

Enfin la huitiéme année de la guerre; qui étoit la treiziéme du régne d'Euphaès, se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur & de précipitation pour un Roi. Il y fut percé de coups, dont plusieurs étoient mortels. Il tomba, & sembloit rendre l'ame. Alors on fit de part & d'autre des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le Roi; les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînoient; & les aiant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avoit réçu plusieurs blessures, & elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pié. Aristoméne, combattant dans la même occasion & pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, & il ne reçut aucune blessure. Le Roi fut emporté par les Messéniens; & tout sanglant & percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avoient pas eu du dessous. Aristoméne, après la bataille, rencontra Cléonnis, qui ne pou-

Pausan. 234. 235. Diodor. in Frag.

voit, à cause de ses blessures, marcher ni lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnoient la main. Il le chargea sur ses épaules sans quitter ses armes, & le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du Roi de Messénie & des Officiers, il s'éleva parmi les Messéniens un nouveau combat, non moins vif que le premier, mais d'une espéce bien différente, & qui en étoit la suite. Il s'agissoit d'adjuger le prix de la gloire à celui qui s'y étoit le plus distingué par sa bravoure. C'étoit pour lors un usage, déja assez ancien, de faire proclamer publiquement le plus brave de la journée après chaque bataille. Rien n'étoit plus propre à animer le courage des Officiers & des soldats, à leur inspirer une audace intrépide, à étouffer en eux toute crainte des dangers & de la mort. Deux illustres champions entrérent en lice; savoir, Cléonnis & Aristoméne.

Le Roi, tout blessé qu'il étoit, présida avec les principaux Officiers de l'armée au Conseil où cette importante dispute devoit être décidée. Chacun des contendans plaida sa cause. Cléonnis appuioit sa prétention sur le plus grand nombre d'ennemis qu'il avoit tués, &

ſur les plaies qu'il avoit reçues dans le combat, témoins non douteux du courage avec lequel il avoit affronté la mort; au lieu que l'état dans lequel Ariſtoméne étoit ſorti du combat ſans y avoir reçu aucune bleſſure, laiſſoit entrevoir qu'il avoit été fort attentif à conſerver ſa perſonne, ou prouvoit tout au plus qu'il avoit été plus heureux, mais non pas plus brave que lui. Quant à ce qu'il l'avoit tranſporté ſur ſes épaules dans le camp, c'étoit une action qui pouvoit montrer la force de ſon corps, mais rien de plus; & ici, diſoit-il, il s'agit de bravoure.

Le ſeul reproche qu'on faiſoit à Ariſtoméne, étoit de ce qu'il n'avoit point été bleſſé, & c'eſt à quoi il s'attacha. » On m'appelle heureux, dit-il, parce » que je n'ai point reçu de bleſſures. Si » j'en étois redevable à ma lâcheté, je » ne mériterois point ce nom; & au » lieu d'être admis à diſputer le prix, je » devrois ſubir la rigueur des loix qui » puniſſent les lâches. Mais ce qu'on » m'objecte comme un crime, c'eſt ce » qui fait ma gloire. Car, ſoit que les » ennemis étonnés de ma valeur n'aient » oſé me réſiſter, ce m'eſt une grande » louange de m'être fait craindre d'eux. » Soit, quand ils ont combattu, que

» j'aie eu tout ensemble, & la force de » les tailler en piéces, & la sage précau» tion de me préserver de leurs coups; » j'aurai été tout à la fois vaillant & » prudent. Car quiconque dans la cha» leur même du combat s'expose aux » hazards avec sagesse & retenue, » montre qu'il posséde en même tems » les vertus & du corps & de l'esprit. » On ne peut pas certainement repro» cher à Cléonnis qu'il ait manqué de » courage; mais je suis fâché, pour son » honneur, qu'il paroisse manquer de » reconnoissance.

Après ces discours, on alla aux suffrages. Tout le monde demeure suspendu dans l'attente du jugement. Nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il ne s'agit point d'or ou d'argent. L'honneur est ici tout pur. La gloire désintéressée est le vrai salaire de la vertu. Ici les Juges ne sont point suspects. Les actions parlent encore. C'est le Roi, environné de ses Officiers, qui préside & qui prononce. C'est toute une armée qui est témoin. Le champ de bataille est un tribunal sans faveur & sans cabale. Toutes les voix se réunirent en faveur d'Aristoméne, & lui adjugérent le prix.

Pausan, lib. Euphaès ne survécut pas lontems à

ce jugement, & mourut quelques jours après. Il avoit régné treize ans, & fait la guerre pendant presque tout ce tems contre les Lacédémoniens. Comme il mouroit sans enfans, il laissa au Peuple Messénien le soin de lui choisir un successeur. Cléonnis & Damis le disputérent à Aristoméne : mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut Roi, il honora des plus grandes charges ses deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrens mais non ennemis, ces grands hommes brûloient de zéle pour la patrie, & ils n'étoient ni jaloux ni amis que pour la sauver.

4. pag. 235. 241.

J'ai suivi dans le récit que je viens de faire le sentiment de feu M. Boivin l'aîné, & ai profité de sa savante * dissertation sur un fragment de Diodore de Sicile qui étoit peu connu. Il y suppose & y prouve que le Roi dont il est parlé dans le fragment, est Euphaès, & qu'Aristoméne est celui que Pausanias appelle Aristodéme, selon la coutume des Anciens qui souvent avoient deux noms.

* Mémoires de l'Académ. des Inscript. Tome 2. pag. 84-113.

Aristoméne, nommé autrement Aristodéme, régna près de sept ans, & fut également estimé & aimé de ses sujets. La guerre continua toujours pendant ce tems-là. Vers la fin de son régne, il

Clem. Alex.

In Protrept. p. 20. battit les Lacédémoniens, prit leur Roi Théopompe, & égorgea en l'honneur *Euseb. in Præpar. lib. 4. cap. 16.* de Jupiter d'Ithome trois cens hommes, parmi lesquels le Roi étoit la principale victime. Lui-même s'immola peu de tems après sur le tombeau de sa fille, pour satisfaire à la réponse d'un oracle. Damis lui succéda, mais sans porter la qualité de Roi.

Pausan. pag. 241. 242. Depuis sa mort, les affaires des Messéniens allérent toujours fort mal, & ils se trouvérent sans ressource & sans espérance. Réduits à la derniére extrémité, & manquant absolument de vivres, ils abandonnérent Ithome, & se retirérent chez ceux de leurs alliés qui étoient les plus voisins. La ville aussitôt fut rasée, & tout le reste du pays se soumit. On obligea les Messéniens de s'engager par serment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, & à nepoint se révolter contr'eux; précaution bien inutile, & qui ne devoit servir qu'à leur faire ajouter le parjure à la révolte. On ne leur imposa point de tributs, & on se contenta d'exiger d'eux qu'ils portassent à Sparte la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moisson. Enfin il fut stipulé que tant hommes que femmes ils assisteroient en habits de deuil aux funérailles des Rois

& des principaux citoiens de Sparte; ce qu'on regardoit apparemment comme une marque de dépendance, & comme une sorte d'hommage rendu à la nation. Ainsi fut terminée la première guerre de Messénie, après avoir duré vingt ans.

AN. M. 3281. AV. J.C. 723.

Seconde guerre de Messénie.

LA douceur que les Lacédémoniens avoient montré d'abord à l'égard des peuples de Messénie, ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le pays soumis, & qu'ils le crurent hors d'état de leur susciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnérent à leur caractére naturel, qui étoit un caractére de fierté & de hauteur, qui dégénéroit souvent en dureté, & quelquefois même en férocité. Au lieu de traiter les vaincus avec bonté, comme des alliés & des amis, & de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avoient domtés par la force, ils ne sembloient attentifs qu'à appesantir de jour en jour leur joug, & à leur en faire sentir tout le poids. Ils les chargeoient de tributs, les livroient à l'avarice de ceux qui étoient commis pour en faire la levée, n'écoutoient point leurs plaintes, ne leur rendoient aucune justice, les traitoient avec

Pausan. lib. 4. pag. 242-261. Justin. lib. 3. cap. 5.

mépris comme de vils esclaves, & emploioient contre eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude : la plus douce l'irrite & le révolte. Que faloit-il donc attendre d'un esclavage aussi dur qu'étoit celui des Messéniens ? [a] Après l'avoir supporté avec peine pendant près de quarante ans, ils songérent à secouer le joug, & à se rétablir dans leur an-
An. M. 3320. cien état. Cette année étoit la quatriéme
Av. J.C. 684. de la XXIII[e] Olympiade : la charge d'Archonte à Athénes étoit pour lors réduite à l'espace d'un an : Anaxandre & Anaxidame régnoient à Sparte.

Leur premier soin fut de se fortifier du secours des peuples voisins. Ils les trouvérent fort disposés à entrer dans leurs vûes. Leur propre intérêt les y portoit. Ce n'étoit point sans crainte & sans jalousie qu'ils voioient s'élever au milieu d'eux une ville puissante, qui paroissoit manifestement vouloir étendre sa domination sur toutes les autres. Les peuples de l'Élide, ceux d'Argos, ceux de Sicyone, se déclarérent en leur

a Cùm per complures annos gravia servitutis verbera plerumque & vincula, ceteraque captivitatis mala perpessi essent, post longam pœnarum patientiam bellum instaurant. *Justin. lib. 3. cap. 5.*

faveur. Avant qu'ils fussent assemblés, il se donna un combat. * Aristoméne, second de ce nom, étoit à la tête des Messéniens. C'étoit un Chef d'un courage intrépide, & d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Aristoméne, qui vouloit donner d'abord aux ennemis une idée avantageuse de lui-même sachant qu'elle influe sur tout le reste des entreprises, eut la hardiesse d'entrer de nuit à Sparte, & d'attacher à la porte du temple de Minerve surnommée *Chalcioecos*, un bouclier, dont l'inscription marquoit que c'étoit un présent qu'Aristoméne offroit à la Déesse, des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens. Mais ils furent encore plus étonnés de la puissante ligue qui se formoit contr'eux. L'oracle de Delphes qu'ils consultérent sur les moiens de réussir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athénes un Chef pour leur donner conseil, & les conduire. La démarche étoit humiliante pour une ville aussi fiére que Sparte. Mais la

* *Selon plusieurs Historiens, il y avoit eu un autre Aristoméne dans la première guerre de Messénie.* Diod. lib. 15. pag. 378.

crainte de s'attirer le courroux du Dieu par une désobéissance aussi marquée, l'emporta sur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarrassa. Ils n'étoient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voisins, & n'avoient pas envie de leur fournir un bon Général : d'un autre côté, ils craignoient aussi de désobéir au Dieu. Pour se tirer d'embarras, ils leur présentérent Tyrtée. Il étoit poéte de profession, avoit quelque chose d'original dans l'esprit, & de choquant dans le corps; car il étoit boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un Chef que le ciel même leur envoioit. Le succès ne répondit pas d'abord à leur attente. Ils furent battus trois fois consécutivement.

Les Rois de Sparte, abbatus par tant de défaites, & n'espérant pas un meilleur succès pour l'avenir, vouloient absolument retourner à Sparte, & y remener les troupes. Tyrtée s'opposa fortement à ce dessein, & les fit revenir à son avis. Il parla aux troupes, & prononça des vers qu'il avoit préparés dans cette vûe, & travaillé avec un soin extrême. Il les consoloit de leurs pertes passées, qu'il attribuoit, non à aucune

faute de leur part, mais à un malheur & à un destin que nulle sagesse humaine ne peut surmonter. Il leur représentoit la honte qu'il y auroit pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, & combien il leur seroit glorieux de périr même, s'il le faloit, les armes à la main en combattant pour la patrie. Comme si tout danger fût disparu, & que les Dieux, satisfaits pleinement & appaisés par les défaites précédentes, se fussent tournés entiérement de leur côté, il leur faisoit envisager la victoire comme certaine & comme déja présente, & comme si elle-même les invitoit au combat. Tous les anciens qui ont parlé du caractére de la poésie de Tyrtée, remarquent qu'elle étoit pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme, [a] qui enflammoit les esprits, qui les élevoit au-dessus d'eux-mêmes, qui leur inspiroit je ne sai quoi de généreux & de martial; qui étoufoit en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, & qui les rendoit uniquement attentifs au salut de la patrie, & à leur propre gloire.

Plat. lib. 1. de leg. pag. 629.
Plut. in Agid. & Cleom. p. 805.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette

a Tyrtæusque mares animos in Martia bella Versibus exacuit. *Horat. in Art. poet.*

occasion sur les soldats. Ils demandérent tous d'une voix commune qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférens pour la vie, ils ne songeoient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attachérent tous à leur bras droit des bandelettes, où ils avoient inscrit leur nom & celui de leurs peres, afin que s'ils périssoient dans le combat, & que les traits de leurs visages vinssent à se confondre par la longueur du tems, on pût certainement les reconnoitre à ces marques. Des soldats déterminés à mourir, sont bien forts. Cela parut dans la bataille qui se donna. Elle fut très-sanglante, & la victoire lontems disputée : mais enfin les Messéniens cédérent. Quand Tyrtée dans la suite passa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de distinction, & aggrégé au nombre des citoiens.

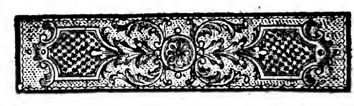
Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre : elle avoit déja duré trois ans. Aristoméne aiant ramassé les débris de son armée, se retira sur une montagne qui étoit d'un difficile accès, appellée Ira. Les vainqueurs avoient compté l'emporter d'emblée : mais il s'y défendit pendant onze ans, & y fit des actions de bravoure extraordinaire. Ce ne fut même que par surprise &

par trahison qu'il fut obligé d'en sortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Messéniens qui tombérent entre les mains des Lacédémoniens, furent réduits au sort & à l'état des Ilotes: les autres, voiant leur patrie ruinée, allérent s'établir à Zancle, ville de Sicile, qui depuis fut appellée de leur nom, *Messane*; & elle est encore aujourd'hui nommée *Messine*. Aristoméne, après avoir conduit une de ses filles à Rhodes, dont le Tyran l'avoit épousée, songeoit à passer, ou à Sardes chez Ardys Roi des Lydiens, ou à Ecbatane chez Phraorte Roi des Médes, mais la mort le prévint.

La seconde guerre des Messéniens avoit duré quatorze ans. Elle finit la premiére année de la XXVII[e] Olympiade. AN. M. 3334. AV. J. C. 670.

Il y en eut encore une troisiéme qui commença du tems & à l'occasion d'un grand tremblement de terre arrivé à Sparte. Il en sera parlé dans la suite.





LIVRE SIXIÉME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CE Livre comprend l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, ſous les régnes de Darius I & de Xerxès I, pendant l'eſpace de quarante-huit ans, depuis l'an du monde 3483 juſqu'à l'an 3531.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de Darius, jointe à celle des Grecs.

DARIUS. *Herod. lib. 6. cap. 98. Val. Max. lib. 9. cap. 2.*

DARIUS s'appelloit auparavant *Ochus*. Il prit le nom de Darius, qui, ſelon Hérodote, ſignifie en langue Perſane un vengeur, un homme qui s'oppoſe

'oppose aux entreprises de quelqu'un, DARIUS.
ɔeut être parce qu'il avoit arrêté & puni
'insolence du Mage. Il régna trente-six
ns.

I. *Mariages de Darius. Imposition de tributs. Insolence & punition d'Intapherne. Mort d'Orétes. Histoire de Démocéde, médecin. Permission donnée aux Juifs de continuer le bâtiment du temple. Générosité de Syloson récompensée.*

AVANT que Darius fût nommé Roi, avoit épousé une fille de Gobryas, nt le nom n'est point connu. Artazane, l'aîné des trois fils qu'il en eut, celui qui dans la suite disputera l'Em-e à Xerxès.

QUAND Darius fut monté sur le trône, An. M. 3483. Av. J. C. 521. Herod. lib. 3. cap. 88.
pousa, pour s'y affermir davantage, ıx filles de Cyrus, Atosse & Aristone. première avoit été d'abord femme de mbyse, son propre frere, & ensuite Mage Smerdis, tandis qu'il occupa rône. Aristone étoit encore fille lorsil l'épousa, & ce fut de toutes ses ımes celle qu'il aima le plus. Il épousa si Parmys, fille du véritable Smerdis, e de Cambyse; & Phédyme, fille tane, par l'adresse de laquelle l'im-

DARIUS. posture du Mage avoit été découverte. Il eut de ces femmes un grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe.

On a vu que les sept conjurés qui avoient fait mourir le Mage, étoient convenus que celui d'entr'eux dont le cheval, en un certain jour marqué, henniroit le premier au lever du soleil, seroit déclaré Roi; & que celui de Darius, par l'industrie & l'ingénieuse précaution de son Écuier, lui avoit procuré cet honneur. Il voulut transmettre aux siécles futurs sa reconnoissance pour cet insigne bienfait, & se fit ériger une statue équestre avec cette inscription: *Darius, fils d'Hystaspe, a acquis le Roiaume de Perse par le moien de son cheval*, (le nom en étoit marqué) *& d'Oebarès son Écuier.* Il y a dans cette Inscription, où l'on ne rougit point de devoir à un cheval & à un Écuier un bienfait tel que la roiauté, que l'on auroit ce semble intérêt de faire regarder comme le fruit d'un mérite extraordinaire; il y a, dis-je, dans cette Inscription une simplicité & une sincérité qui ressent tout-à-fait le caractére des tems anciens, & qui est fort éloigné du faste des nôtres.

Ibid.

Herod. lib. 3. cap. 89-97. UN des premiers soins de Darius, quand il se vit établi sur le trône, fut

de régler l'état des provinces, & de mettre de l'ordre dans ses finances. Avant lui Cyrus & Cambyse se contentoient de recevoir des Peuples conquis des dons gratuits qu'on sembloit offrir volontairement, & d'exiger d'eux certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix & dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pié des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoier, ni de paier exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples. DARIUS

Pour mettre donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'Empire en vingt départemens ou gouvernemens, dont chacun devoit paier tous les ans une certaine somme au Satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire, les Perses, étoient exemts de toute imposition. Hérodote fait un dénombrement exact de ces provinces, qui peut beaucoup servir pour connoitre l'étendue de l'Empire des Perses.

Voici à peu près l'idée que l'on s'en peut former. Ils possédoient en Asie, tout ce qu'y possédent aujourd'hui les Perses & les Turcs; en Afrique, l'É-

DARIUS. gypte, & partie de la Nubie, & de plus les côtes de la Méditerranée jusqu'au roiaume de Barça; en Europe, partie de la Thrace, & la Macédoine. Mais il est bon de remarquer que dans cette vaste étendue de Pays, il y avoit plusieurs peuples, qui étoient plutôt tributaires que sujets; ce qui a lieu aussi maintenant par raport à l'Empire des Turcs.

Plut. in Apophthegm. p. 172.

L'histoire observe que Darius, en imposant ces tributs, montra une grande sagesse & une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoitre le fort & le foible, & qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, & n'excédoit point leurs forces; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'État. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, & qu'elle ne seroit point à charge aux peuples. Il en rabatit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deça des justes bornes, que de s'exposer peutêtre à passer au delà.

Malgré une si étonnante modération, DARIUS.
nme les impôts ont toujours quelque
ose d'odieux, les Perses, qui avoient
nné à Cyrus le surnom de *pere*, à Cam-
e celui de *maître*, n'en trouvérent
nt d'autre pour caractériser Darius,
celui de * *marchand*.

es sommes que Darius tiroit par
nposition des tributs, montoient à-
-près, autant qu'on le peut conjec-
er par le calcul d'Hérodote qui souffre
grandes difficultés, à quarante-quatre
lions.

APRÈS la mort du Mage, on étoit
venu que les Seigneurs Persans, qui
ient conspiré contre lui, outre plu-
rs autres marques de distinction,
oient les entrées libres chez le Roi,
tout tems, excepté lorsqu'il seroit
avec la Reine. Intapherne, l'un de
Seigneurs, à qui l'on avoit refusé,
r cette raison, de l'admettre dans
partement du Prince, transporté de
re contre les Officiers du Palais, les
traita d'une maniére étrange, leur
t balafré tout le visage à coups de
e. Darius sentit vivement une telle

Herod. lib. 3. cap. 118. 119.

* Κάπηλος porte une *plus basse & plus mé- ble, mais je n'ai su ient l'exprimer. Il peut signifier* un courtier, un revendeur, *un homme qui achete pour reven- dre.*

DARIUS. injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les Seigneurs. Mais aiant été assuré du contraire, il fit arréter Intapherne avec ses enfans, & tous ceux de sa famille, & les fit condanner à mort, confondant, par un excès aveugle de sévérité, les innocens avec le coupable. La femme du criminel venoit tous les jours aux portes du Palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jettant des cris, poussant des sanglots, & ne cessant d'implorer la clémence du Roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, & lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Ce fut un grand embarras pour cette femme infortunée, qui auroit souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frere. Ce choix, où il paroissoit qu'on avoit peu consulté les sentimens que la nature doit inspirer à une mere & à une femme, étonna le Roi; & comme il lui en fit demander la raison, elle répondit qu'un second mariage pouvoit lui procurer un mari & des enfans: mais que son pere & sa mere étant morts, elle ne pouvoit pas recouvrer un frere. Darius, outre son son frere, lui accorda l'aîné de ses enfans.

DARIUS.

AN. M. 3483. *Herod. lib.* 3. *cap.* 120-128.

* Pag. 338.

J'AI marqué dans le * Volume pré-
ent par quelle perfidie Orétes, l'un
Gouverneurs de l'Asie Mineure pour
Roi, avoit fait mourir Polycrate, Ty-
de Samos. Un crime si noir & si
estable ne demeura pas impuni. Da-
s apprit que ce Satrape abusoit d'une
niére étrange de son autorité, & qu'il
comptoit pour rien le sang de ceux
avoient le malheur de lui déplaire.
étes porta l'insolence jusqu'à faire
urir un courier que le Roi lui avoit
voié, parce que l'ordre dont il étoit
rgé lui étoit désagréable. Darius,
i ne se croioit pas encore bien affermi
le trône, n'osa pas l'attaquer ouver-
ient. Ce Satrape n'avoit pas moins
mille soldats armés pour sa garde,
s compter les secours qu'il pouvoit
r de son gouvernement, qui com-
noit la Phrygie, la Lydie & l'Ionie.
'y prit donc d'une maniére sourde &
hée, pour se défaire d'un ennemi si
igereux. Il chargea de l'exécution de
ordre l'un de ses Officiers les plus
les & les plus affectionnés à sa per-
ine. Cet Officier, sous un autre pré-
te, se rendit à Sardes. Il pressentit ha-
ement les esprits. Il commença par
senter aux principaux Officiers de la
rde des lettres du Roi qui ne renfer-

DARIUS. moient que des ordres généraux. Bientôt après, il en produisit de secondes, qui étoient plus précises. Et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une derniére lettre, par laquelle le Roi leur ordonnoit de mettre à mort le Satrape; & cet ordre fut exécuté sur le champ. Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor roial, & tous ceux qui se trouvérent dans sa maison furent transportés à Suse. De ce nombre étoit un célébre médecin de Crotone, nommé Démocéde. L'histoire de ce médecin est fort singuliére, & elle donna lieu à de grands événemens.

AN. M. 3483. Herod. lib. 3. cap. 129. 130.

IL ARRIVA quelque tems après que Darius étant tombé de son cheval à la chasse, se donna une violente entorse au pié, & que son talon se déboîta. Les Égyptiens passoient alors pour les plus habiles dans la médecine, & le Roi en avoit plusieurs auprès de lui. Ils entreprirent de le traiter, & déploiérent tout leur art dans une occasion si importante; mais ils s'y prirent si mal-adroitement & si durement en lui maniant le pié, qu'ils lui causérent des douleurs incroiables; & il fut sept jours & sept nuits sans dormir. Quelqu'un pour lors indiqua Démocéde, dont il avoit en-

Anciennement les mêmes exerçoient la médecine & la chirurgie.

ndu parler à Sardes comme d'un mé- DARIUS.
:cin très-habile. Il étoit actuellement
ı prison. On le fit venir sur le champ
ıns l'état où on le trouva, c'est-à-dire,
'ec ses chaînes, & avec un habit fort
al-propre. Le Roi lui demanda s'il
'oit quelque connoissance de la méde-
ne. Il le nia d'abord par la crainte qu'il
'oit que s'il faisoit preuve de son art,
ı ne le retînt en Perse, & qu'il ne fût
ivé pour toujours de la vûe de sa pa-
ie, pour laquelle il avoit une extrême
ıssion. Darius, mécontent de sa ré-
ɔnse, ordonna qu'on le mît à la quest-
ɔn. Il falut avouer la vérité. Voila
ɔnc Démocéde reconnu pour méde-
n. Il commença par appliquer des
ımentations douces sur la partie ma-
de. L'effet du reméde fut promt. Le
ımmeil revint au Roi, & en peu de
urs, il fut parfaitement guéri, & le
lon fut remis à sa place. Darius lui
: présent de deux paires de chaînes
or. Démocéde lui demanda s'il pré-
:ndoit le bien récompenser de l'heu-
:ux succès de sa cure, en doublant son
ıal. Ce mot fit rire le Roi : il le fit
ɔnduire par ses Eunuques chez ses fem-
ıes, pour leur montrer celui à qui il
toit redevable de sa santé. Elles le
omblérent toutes de présens magnifi-

DARIUS. ques, & ce jour seul l'enrichit extrémement.

Herod. lib. 3. cap. 131. Ce Démocéde étoit de Crotone, ville de la grande Gréce en Italie, dans la Calabre ultérieure, d'où les mauvais traitemens de son pere l'avoient obligé de sortir. Il avoit passé en Égine, où il commença à se faire connoitre par plusieurs cures fort heureuses : les habitans lui assurérent par an un talent. Le talent avoit soixante mines, & revenoit à trois mille livres de notre monnoie. Quelque tems après, il fut appellé à Athénes, où l'on fit monter ses appointemens à cinq mille livres par an. Enfin il s'établit chez Polycrate, Tyran de Samos, qui lui donna deux mille écus. Il est honorable aux Villes & aux Princes de s'attacher par des établissemens honnêtes & par des pensions considérables, des personnes utiles au public, en les attirant même des pays étrangers. Les Crotoniates depuis ce tems-là passérent pour les plus habiles des médecins, & après eux ceux de Cyréne dans l'Afrique. Les Argiens, dans le même tems, avoient la réputation d'exceller dans la musique.

Isle entre le Péloponnése & l'Attique.

Cent mines.

Deux talens.

Herod. lib. 3. cap. 132. Démocéde, depuis la guérison du Roi, devint fort puissant à Suse, & il avoit l'honneur de manger à sa table. Il ob-

a grace des médecins d'Égypte, qui
ent tous été condannés à être pen-
pour avoir été moins habiles que
nédecin de Gréce, comme s'ils
ent été tenus de répondre du succès,
e ce fût un crime de ne pouvoir
ir un Prince. Étrange abus & effet
ordinaire d'une puissance sans bor-
qui n'est point conduite par la rai-
ni par l'équité, qui est accoutumée
oir tout plier sous ses ordres, &
prétend que ses volontés, quelles
les soient, ne doivent jamais de-
rer sans exécution! On a vû quel-
chose de pareil dans l'histoire de
ucodonosor, qui prononça un ar-
le mort généralement contre tous
Mages, parce qu'ils n'avoient pas
né le songe qu'il avoit eu pendant
uit, & qu'il avoit lui-même oublié.
nocéde tira aussi de la prison plu-
s de ceux qu'on y avoit mis avec
Il étoit dans une abondance uni-
elle, & avoit un crédit extrême au-
du Roi. Mais il étoit éloigné de sa
ie, & il tournoit sans cesse ses re-
ls & ses desirs vers la Gréce.

ne autre cure contribua encore beau-
à augmenter la réputation & le
it de Démocéde. Atosse, fille de
us, & l'une des femmes du Roi,

DARIUS.

Herod. lib. 3. cap. 133-137.

DARIUS. fut attaquée d'un cancer au sein. Tant que la douleur fut médiocre, elle la supporta avec patience, ne pouvant se résoudre, par pudeur, à découvrir son mal. Mais enfin elle y fut forcée, & elle fit venir Démocéde qui lui promit de la guérir, & la pria en même tems de vouloir bien de son côté lui promettre de lui accorder une grace qu'il lui demanderoit, laquelle ne préjudicieroit en rien à son honneur. Elle s'y engagea, & fut guérie. Cette grace étoit de lui procurer un voiage dans sa patrie. La Reine n'oublia pas sa promesse.[a] Il n'est pas inutile de se rendre attentif à ces sortes d'événemens, peu considérables en eux-mêmes, mais qui souvent donnent occasion aux plus grandes entreprises des Princes, & qui en sont le mobile secret, & la cause éloignée.

Un jour qu'Atosse s'entretenoit avec Darius, elle lui représenta qu'étant à la fleur de l'âge, d'une complexion forte & capable de soutenir les fatigues de la guerre, & aiant à sa disposition des armées nombreuses, il étoit de son honneur de former quelque grand projet, & de montrer aux Perses qu'ils avoient

a Non sine usu fuerit introspicere illa primo aspectu levia, ex queis magnarum sæpe rerum motus oriuntur. *Tacit. lib.* 4. *cap.* 32.

r Roi un homme de courage. Vous
: deviné ma pensée, repliqua Darius,
: roulois dans mon esprit le dessein
er attaquer les Scythes. J'aimerois
. mieux, dit Atosse, que vous tour-
iez d'abord vos vûes du côté de la
:e. J'entends fort parler des femmes
.acédémone, d'Argos, d'Athénes,
Corinthe; je souhaiterois fort en
r pour me servir. D'ailleurs vous
; un homme qui pourroit vous être
grand secours pour cette entreprise,
ous donner une parfaite connois-
e du pays: c'est Démocéde, qui nous
éri vous & moi. Il n'en falut pas
ıntage : l'affaire fut conclue sur le
np. Le Roi chargea quinze des prin-
ux des Perses de suivre Démocéde
iréce, & d'en examiner avec lui le
exactement qu'il leur seroit possi-
les places maritimes; & il leur
manda sur-tout de ne point perdre
'ûe ce médecin, de peur qu'il ne
ıapât, & de le ramener avec eux.
e Prince, en donnant un tel ordre,
it voir qu'il ignoroit comment il
t s'y prendre pour attirer dans ses
;, & pour arréter auprès de sa per-
e des gens d'esprit & de mérite.
:ndre emploier pour cela l'autorité
contrainte, c'est un moien sûr d'é-

DARIUS. toufer dans un roiaume toute induſtrie ; & d'en écarter les beaux arts, qui ſont libres comme l'eſprit dont ils partent. Pour un homme habile qu'on retient de force, on en éloigne des milliers, que la liberté & les bons traitemens auroient attirés.

Quand Darius eut formé le deſſein d'envoier en Gréce, il fit venir Démocéde. Il lui expoſa ſes vûes, & le beſoin qu'il avoit qu'il conduisît les Seigneurs Perſans dans la Gréce, & principalement dans les villes maritimes, pour en connoitre la ſituation & les forces, & le pria inſtamment, quand cela ſeroit fait, de revenir avec eux. Il lui permit d'emporter avec lui tous ſes meubles, pour les donner à ſon pere & à ſes freres, lui promettant de lui en rendre à ſon retour de plus magnifiques ; & il ajouta qu'il feroit charger la galére dans laquelle il partiroit des préſens les plus précieux, pour en faire part à ſa famille. L'intention du Roi, en parlant ainſi, paroiſſoit ſimple & ſans artifice : mais Démocéde craignit que ce ne fût un piége qu'il lui tendît, pour connoitre s'il avoit deſſein de revenir ou non ; & pour écarter tout ſoupçon, il laiſſa ſes meubles à Suſe, & accepta ſeulement les préſens qui étoient deſtinés pour ſes freres.

s Députés arrivérent d'abord à Si- DARIUS.
ɜn Phénicie, où ils équipérent deux
ds vaisseaux, & transportérent dans
vaisseau de charge tout ce qu'ils
ɜnt apporté. Après avoir parcouru
xaminé avec soin les principales
s de la Gréce, ils passérent à Tarente
alie. Les Seigneurs Persans y furent
:és comme espions : Démocéde pro-
t de ce mouvement leur échapa, &
uit à Crotone. Les Persans aiant re-
vré leur liberté, l'y poursuivirent:
; ils ne purent persuader aux Croto-
ɜs de leur livrer leur concitoien.
x-ci se saisirent même du vaisseau de
ge; & les Députés, n'aiant plus leur
le, ne songérent pas davantage à par-
rir le reste de la Gréce, & prirent la
te de leur pays. Démocéde leur fit
:, à leur départ, qu'il épousoit la fille
Milon, célébre Athléte de Crotone,
it le nom étoit fort connu du Roi, &
it il sera parlé dans la suite. Le voiage
Seigneurs Persans en Gréce n'eut pas
suite alors, parce qu'à leur retour ils
uvérent le Roi occupé d'autres soins.

LA TROISIÉME année du régne de ce AN. M. 3485.
nce, qui n'étoit que la seconde selon AV. J. C. 519.
calcul des Juifs, les Samaritains suf- *Esdr. cap.* 5.
ɜrent de nouvelles affaires aux Juifs.
avoient obtenu contre eux sous les

DARIUS. régnes précédens, & leur avoient fait signifier une défense de passer outre à la construction du temple de Jérusalem. Mais sur les vives exhortations des Prophétes, & sur l'ordre exprès de Dieu, les Israélites avoient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant plusieurs années, & le poussoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obstacle. Ils s'adressérent à Thatanaï, à qui Darius avoit donné le gouvernement des Provinces de Syrie & de Palestine. Ils se plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui de leur propre autorité, & malgré les défenses qui leur en avoient été faites, relevoient le temple, ce qui ne pouvoit qu'être préjudiciable aux intérêts du Roi. Sur leurs plaintes, ce Gouverneur se rendit à Jérusalem. Comme il étoit modéré & équitable, après qu'il eut pris connoissance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arréter brusquement & avec violence; & il s'informa des anciens Juifs qui leur avoit permis de l'entreprendre. Les Juifs lui aiant produit l'Edit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui-même qui y fût contraire: mais il en écrivit au Roi, pour savoir quelle seroit sa volonté sur ce sujet.

i exposa le fait de bonne foi : il marqua que les Juifs alléguoient eur faveur l'Edit de Cyrus, & le d'ordonner qu'on consultât les re-es pour savoir si en effet Cyrus avoit né un tel Edit, & qu'il lui plût lui crire ce qu'il avoit à faire dans : rencontre. Darius aiant fait faire : recherche, l'Edit fut trouvé à Ec-ne dans la Médie, où Cyrus étoit qu'il le donna. Comme il étoit plein espect pour la mémoire de ce Prince, confirma, & en fit dresser un, où i de Cyrus étoit rappellé. Ce mo-quand il auroit été seul, seroit louable : mais l'Écriture nous ap-nd que ce fut Dieu lui-même qui sur l'esprit & le cœur du Roi, & le rendit favorable aux Juifs : *Con-erat Dominus cor Regis Assur ad eos, djuvaret manus eorum in opere domûs mini Dei Israel.* La teneur de l'Édit fait assez connoitre. Premiérement ordonne qu'on fournisse abondam-nt toutes les victimes, les oblations, les autres dépenses du temple, selon e les Prêtres le demanderont. En se-nd lieu, il exige que les Prêtres de rusalem, en offrant ces sacrifices au ieu du ciel, prient pour la conserva-on de la vie du Roi & des Princes ses

DARIUS.

Esdr. cap. 6.

DARIUS. enfans. Enfin il va jusqu'à faire des imprécations contre les Rois & les Peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire : par où il reconnoit clairement que le Dieu d'Israel est le maître de renverser les roiaumes de la terre & de détrôner les plus grands Rois.

En vertu de cet Édit, non seulement ce peuple fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province. Que seroient devenus les Juifs accusés de désobéissance & de révolte, si dans cette occasion on n'avoit écouté que leurs ennemis, & qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier ?

Le même Prince, quelque tems après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, & de l'horreur qu'il avoit des délateurs, ces hommes détestables, ennemis par état de tout mérite & de toute vertu. On sent bien que je veux parler du célébre Édit qu'il publia contre Aman, en faveur des Juifs à la sollicitation d'Esther, qui avoit été substituée à Vasthi épouse du Roi. Selon Ussérius, cette Vasthi est la même que celle qui est appellée Atosse par les Historiens profanes, & l'Assuérus de

l'Écriture-Sainte le même que Darius. D'autres croient que c'est Artaxerxe. Le fait est connu de tout le monde, & appartient à l'Histoire Sacrée : je l'ai raporté ailleurs en abrégé.

Tome 2. p. 364.

CES ACTIONS de justice rendent la mémoire d'un Prince respectable. Darius fit paroitre de la reconnoissance dans une occasion qui lui fait aussi beaucoup d'honneur. Syloson, frere de Polycrate Tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, Officier dans les Gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Égypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec à qui le Roi avoit obligation. Darius, surpris de cette annonce & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui

Herod. lib. 3. cap. 139-149.

DARIUS. donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Sylofon defiroit : l'amour de la patrie étoit fa paffion. Il demanda au Roi de vouloir l'y rétablir, mais fans répandre le fang des citoiens, & en chaffant feulement de Samos celui qui en avoit ufurpé la domination depuis la mort de fon frere. Darius chargea de cette expédition Otane l'un des premiers Seigneurs de fa Cour, qui s'en acquitta avec joie & avec fuccès.

§. II. *Révolte & réduction de Babylone.*

AN. M. 3488. AV. J.C. 516. *Herod. lib.* 3. *cap.* 150-160.

AU COMMENCEMENT de la cinquiéme année de Darius arriva la révolte de Babylone, dont la réduction lui couta vingt mois de fiége. Cette ville, autrefois la maitreffe de l'Orient, ne pouvoit fupporter le joug des Perfes, fur-tout depuis que le fiége de l'Empire avoit été transféré à Sufe ; ce qui lui avoit fait beaucoup perdre de fa grandeur & de fon opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perfe, premiérement à la mort de Cambyfe, & enfuite après le maffacre des Mages, firent fecrettement pendant quatre ans toutes fortes de préparatifs de guerre. Lorfqu'ils crurent leur ville fuffifamment pourvûe de provifions pour plu-

sieurs années, ils levérent l'étendart de la rébellion; ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces. Dieu continuoit d'accomplir les terribles menaces qu'il avoit faites contre Babylone, qui consistoient, non seulement à dégrader & à humilier cette ville superbe & impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu & à sang, à l'exterminer, à la réduire en une solitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens se révoltassent contre Darius, & attirassent contr'eux toutes les forces de l'empire; & ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes une partie des habitans, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs qui étoient restés à Babylone en assez grand nombre, en sortirent avant que le siége fût formé, comme Isaïe & Jérémie lontems auparavant, & Zacharie tout récemment, les y avoient exhortés. Voici les paroles du dernier : *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, sauve-toi, & fuis du pays.*

DARIUS.

Isai. 48. 20. *Jerem.* 50. 8. & 51. 6. 9. 45. *Zachar.* 2. 6, 7.

Les Babyloniens, pour faire durer plus lontems les provisions, & soutenir plus vigoureusement le siége, prirent la résolutiont la plus désespérée & la plus barbare dont on eût jamais oui parler:

DARIUS. ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblérent donc toutes les femmes & tous les enfans, & les étranglérent. Tout ce qui ne pouvoit servir à la guerre fut mis à mort. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, & une servante pour faire l'ouvrage de la maison.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitans se croiant entiérement en sûreté, & par leurs fortifications qui paroissoient imprenables, & par l'abondance des vivres qu'ils avoient amassés, insultoient du haut des murs aux assiégeans, & les accabloient d'injures. Les Perses, pendant dix-huit mois, mirent en usage tout ce que la ruse & la force peuvent dans les siéges, & n'oubliérent pas le moien qui avoit si heureusement réussi à Cyrus quelques années auparavant, c'étoit de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, & Darius commençoit presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'un stratagême, inoui jusques-là, lui en ouvrit les portes. Il fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands Seigneurs de sa Cour, fils de Mégabyse, l'un des sept qui

avoient conſpiré contre les Mages, de DARIUS.
le voir, dis-je, tout couvert de ſang, le nez & les oreilles coupées, & tout le corps déchiré de plaies. Se levant de ſon trône, il s'écria : Hé qui a donc pu vous traiter ainſi ? Vous même, Seigneur, reprit Zopyre. Le deſir de vous rendre ſervice m'a réduit en cet état. Perſuadé que vous ne voudriez jamais y conſentir, je n'ai pris conſeil que de mon zêle. Il lui expoſa enſuite le deſſein qu'il avoit de paſſer chez les ennemis, & convint avec lui de tout ce qu'il faudroit faire.

Ce ne fut point ſans une extrême douleur que le Roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, & aiant dit qui il étoit, il y fut admis. On le conduiſit chez le Commandant. Là il expoſa ſon malheur, & la cruauté que Darius avoit exercée à ſon égard, parce qu'il lui conſeilloit de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui ſeroit impoſſible de prendre. Il fit offre de ſes ſervices, qui pourroient n'être pas inutiles aux aſſiégés, parce qu'il étoit inſtruit de tous les deſſeins des Perſes ; & que le deſir de la vengeance lui inſpiroit un nouveau courage & de nouvelles lumiéres. Le nom & le viſage de Zopyre étoient fort connus à Babylone. L'état où il paroiſſoit, ſon ſang, ſes plaies, fai-

DARIUS. soient foi pour lui, & atteſtoient par des preuves non ſuſpectes la vérité de tout ce qu'il avançoit. On ſe fia donc pleinement à lui, & on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une premiére ſortie, il fit périr mille hommes des aſſiégeans. Quelques jours après, il en tua le double. Une troiſiéme fois, quatre mille demeurérent ſur la place. Tout cela ſe faiſoit de concert. Chez les Babyloniens on ne parloit que de Zopyre, c'étoit à qui l'exalteroit le plus, & les termes manquoient pour exprimer le cas qu'on en faiſoit, & le bonheur qu'on avoit de poſſéder un ſi grand homme. Il fut déclaré Généraliſſime des troupes, & on lui confia la garde des murailles. Darius aiant fait approcher ſon armée dans le tems & vers les portes dont on étoit convenu, il les lui ouvrit, & le rendit ainſi maitre d'une ville qu'il n'auroit jamais pu prendre ni par aſſaut ni par famine.

Quelque puiſſant que fût ce Prince, il ſe trouva hors d'état de pouvoir récompenſer dignement un tel bienfait, & il répétoit ſouvent qu'il auroit ſacrifié de bon cœur cent Babylones s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait lui-même. Il lui laiſſa pendant ſa vie le

revenu

enu entier de cette ville opulente t lui ſeul l'avoit rendu maître, & ;ombla de tous les honneurs qu'un peut accorder à un ſujet. Méga-e, qui commanda l'armée des Per-en Égypte contre les Athéniens étoit fils ; & Zopyre, qui paſſa chez les éniens en qualité de transfuge, ſon t-fils.

)ès que Darius ſe vit en poſſeſſion Babylone, il fit enlever les cent tes, & abbattre les murailles de cette erbe ville, pour la mettre hors d'état pouvoir encore ſe révolter dans la e. Il pouvoit, uſant des droits de ıqueur, exterminer tous les citoiens. e contenta d'en faire pendre trois le de ceux qui avoient eu le plus de t à la révolte, & pardonna à tout eſte. Et pour empêcher que la ville fût bientôt ſans habitans, il y envoia toutes les provinces de l'Empire, cin-ınte mille femmes, pour remplacer es dont ils s'étoient ſi cruellement aits au commencement du ſiége. Voila ıl fut le ſort de Babylone, & la ma-re dont Dieu vengea ſur cette ville)ie le cruel traitement qu'elle avoit aux Juifs, en attaquant ſans raiſon peuple libre; en détruiſant ſon gou-nement, ſes loix, ſon culte; en l'ar-

DARIUS. rachant à sa patrie, pour le transporter dans un pays étranger ; en le chargeant des travaux les plus humilians de la servitude, & emploiant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, & qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

§. III. *Darius se prépare à marcher contre les Scythes. Digression sur les mœurs de ce peuple.*

AN. R. 3490. Av. J.-C. 514. *Herod. lib. 4. cap. 1. Justin. lib. 2. cap. 5.*

APRÈS la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de pays qui est entre le Danube & le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de * l'invasion que leurs ancêtres avoient faite autrefois dans l'Asie, prétexte également frivole & ridicule, qui réveilloit une vieille querelle, passée il y avoit environ six-vingts ans. Pendant cette irruption, dont la durée fut assez longue (*28 ans.*), les femmes des Scythes avoient épousé leurs esclaves. Quand leurs maîtres voulurent revenir dans leur pays, ces esclaves allérent au devant d'eux avec de nombreuses troupes pour leur en disputer l'entrée, & il se donna quelques batailles où l'avantage fut à peu

* *Il en est parlé Tom. 1. p. 99. &c.*

près égal de part & d'autre. Les Scythes, faisant réflexion que c'étoit faire trop d'honneur à leurs esclaves que de les traiter comme des soldats, marchérent contr'eux le fouet à la main pour les faire ressouvenir de leur condition. En effet, ils ne purent soutenir cette vûe, & prirent tous la fuite.

J'IMITERAI ici Hérodote, qui prend occasion de cette guerre pour décrire ce qui regarde les Scythes : mais j'abrégerai de beaucoup ce qu'il en dit.

Digression sur les Scythes.

IL y avoit anciennement des Scythes en Europe & Asie, situés pour la plupart vers le septentrion. Il s'agit ici principalement des premiers, c'est-à-dire, de ceux d'Europe.

Les Historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs & du caractére des Scythes, en disent des choses tout-à-fait opposées, & qui semblent absolument se contredire. D'un côté, ils les représentent comme les peuples du monde les plus justes & les plus modérés : de l'autre, ils en font une nation féroce & barbare, qui porte la cruauté à des excès qui font horreur à la nature. Cette contrariété est une

DARIUS. preuve évidente qu'il faut appliquer des traits si différens à différens peuples répandus dans ces contrées si étendues & si vastes; &, quoiqu'ils soient tous compris sous un même nom, ne les pas confondre sous une même idée.

Strab. lib. 7. p. 298. Des Auteurs cités par Strabon parlent des Scythes qui habitoient sur les bords du Pont-Euxin; lesquels égorgeoient tous les étrangers qui arrivoient chez eux, se nourrissoient de leur chair, & après avoir fait dessécher leurs cranes, s'en servoient comme de pots & de vases pour boire. *Herod. lib. 4. cap. 62.* Hérodote, en décrivant les sacrifices que les Scythes offroient au Dieu Mars, dit qu'ils lui immoloient des victimes humaines. Il raporte une coutume assez bizarre de faire les traités, *Ibid. cap. 70.* usitée parmi ces * peuples. Ils versoient du vin dans un grand vase de terre, & les deux parties contractantes, après s'être découpé les bras avec un couteau, y faisoient couler leur sang, y teignoient leurs armes, & buvoient de cette liqueur eux & tous les assistans, en faisant de grandes imprécations contre celui qui violeroit le traité.

Ce que le même Historien raconte des

* *Cette coutume subsistoit encore parmi les Ibériens, Peuple Scythe d'origine, du tems de Tacite, qui en fait mention.* Ann. lib. 12. cap. 47.

cérémonies observées dans les obséques des Rois, est bien plus extraordinaire. Je ne raporte que celles qui font connoitre la cruauté de ces peuples. Après avoir embaumé le corps mort du Roi, & l'avoir enduit de cire, ils le proménent sur un chariot de ville en ville, & le montrent à tous les peuples qui étoient de sa dépendance. Quand cette course est achevée, ils le déposent dans le lieu destiné à sa sépulture, où ils font une large fosse, dans laquelle ils enterrent le Roi, & avec lui une de ses femmes, son grand Échanson, son Maître d'Hôtel, son grand Écuier, son Chancelier, son Secretaire d'État, après les avoir tous égorgés : ils y mettent aussi plusieurs chevaux, grand nombre de coupes d'or, & quelque partie de chacun des meubles du défunt : après quoi ils ferment la fosse, & la couvrent de terre. Ce n'est pas tout. Quand le jour de l'anniversaire est arrivé, ils égorgent encore cinquante des Officiers du Roi défunt, & autant de chevaux, dont ils préparent les corps en leur nettoiant le ventre, & le remplissant de paille; & ensuite ils placent ces Officiers sur les chevaux autour du tombeau, apparemment pour lui servir de gardes. Il paroit que l'esprit de ces cérémonies étoit

DARIUS.

Ibid. cap. 71. 72.

DARIUS. de regarder le Roi comme vivant encore, & dans cette vûe de laisser toujours auprès de lui sa Cour & ses Officiers ordinaires. Je ne sai pas si des charges, qui aboutissoient à une telle fin, étoient fort briguées.

Justin. lib. 2. cap. 2. Il est tems de passer à des mœurs plus douces & plus humaines : peut-être que, dans un autre sens, elles ne paroitront pas moins sauvages. C'est Justin sur-tout qui fait la description que je vais raporter. Les Scythes, selon cet Auteur, vivoient dans une grande innocence & une grande simplicité. Tous les arts leur étoient inconnus : mais ils ne connoissoient point non plus les vices. Ils n'ont point partagé entre eux les terres, dit Justin : inutilement l'auroient-ils fait, puisqu'ils ne les cultivent point. Horace, dans une Ode dont je raporterai bientôt une partie, nous marque que quelques-uns d'entre eux cultivoient une certaine portion de terre, mais pour un an seulement, après quoi ils étoient relevés par d'autres, qui leur succédoient aux mêmes conditions. Ils n'ont point de maison, point de demeure fixe. Ils errent sans cesse de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils transportent avec eux leurs femmes & leurs enfans dans des cha-

riots couverts de peaux, qui leur tiennent lieu de maisons. [a] La justice y est observée & maintenue par le caractére propre & le goût de la nation, non par la contrainte des loix qu'ils ignorent. Aucun crime parmi eux n'est puni plus sévérement que le vol, & cela avec raison. Car leurs troupeaux, qui sont toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment pourroient-ils subsister, si le vol n'étoit rigoureusement interdit? Ils ne desirent point l'or & l'argent comme le reste des hommes. Le lait & le miel sont leur principale nourriture. Ils ne connoissent point l'usage de la laine & des étoffes; & pour se défendre des froids violens & continuels de leur climat, ils n'emploient que des peaux de bêtes.

DARIUS.

J'ai dit que ces mœurs des Scythes pourroient paroitre à plusieurs grossiéres & sauvages. En effet, pourroit-on dire, ils ont des terres; & ne les cultivent point. Ils ont des troupeaux; ils se contentent d'en tirer le lait, & en négligent la chair. La laine de leurs moutons leur pourroit fournir des habillemens commodes; & ils n'ont d'autres vétemens que des peaux de bêtes. Mais ce qui, dans l'esprit du plus grand nombre des

a Justitia gentis ingeniis culta, non legibus.

DARIUS. hommes, eſt le plus capable de les convaincre de groſſiéreté & d'ignorance, c'eſt qu'ils n'eſtiment point l'or & l'argent, qui ont toujours été en ſi grand honneur parmi tous les peuples policés.

Heureuſe ignorance, groſſiéreté infiniment préférable à notre prétendue politeſſe! [a] Ce mépris de toutes les commodités de la vie, continue Juſtin, leur a donné une droiture de mœurs, qui les empéche de jamais rien deſirer du bien d'autrui. Auſſi la paſſion des richeſſes n'a lieu, que lorſqu'on en peut faire uſage. Et plût à Dieu, dit le même Auteur, que l'on vît régner parmi le reſte des hommes une pareille modération, & un pareil éloignement de tout deſir du bien d'autrui. L'on n'auroit pas vû les guerres ſe ſuccéder ſans ceſſe les unes aux autres dans tous les ſiécles & dans tous les pays; & le nombre de ceux qui périſſent par le fer & par les armes, ne ſeroit pas plus grand que celui des hommes qui ſont enlevés par la néceſſité inévitable de la nature.

a Hæc continentia illis morum quoque juſtitiam indidit, nihil alienum concupiſcentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido eſt, ubi & uſus. Atque utinam reliquis mortalibus ſimilis moderatio & abſtinentia alieni foret! profectò non tantum bellorum per omnia ſecula terris omnibus continuaretur: neque plus hominum ferrum, & arma, quàm naturalis fatorum conditio raperet.

Justin termine le portrait des Scythes par une réflexion bien sensée. [a] C'est une chose bien surprenante, dit-il, qu'un naturel heureux, destitué du secours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération & une sagesse, où les Grecs n'ont pu parvenir ni par les établissemens de leurs Législateurs, ni par les préceptes de leurs Philosophes; & que les mœurs d'une nation barbare soient préférables à celles de ces peuples cultivés & polis par les arts & par les sciences. Tant l'ignorance du vice a de plus heureux effets dans les uns, que dans les autres la connoissance de la vertu!

Les peres croioient avec raison laisser à leurs enfans une précieuse succession, en leur laissant la paix & l'union entre eux. Un de leurs Rois, il s'appelloit Scylure, se voiant près de mourir, fit venir ses enfans, & leur présentant à tous successivement un faisceau de dards liés fortement ensemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fissent, *Plut. de garrul. p. 511.*

a Prorsus ut admirabile videatur hoc illis naturam dare, quod Græci longâ sapientium doctrinâ præceptisque philosophorum consequi nequeunt, cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari. Tanto plùs in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis!

DARIUS. ils n'en purent venir à bout. Quand le faisceau fut délié, ils rompirent tous les dards sans peine. Voila, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde & l'union. Pour fortifier & étendre ces avantages domestiques, ils y joignoient le secours des amis. L'amitié, chez eux, étoit regardée comme une alliance sacrée & inviolable, qui approchoit beaucoup de celle que la nature a mise entre les freres, & à laquelle, on ne pouvoit donner atteinte sans se rendre coupable d'un grand crime.

Lucian. in Tox. p. 51.

Il semble que les Auteurs anciens se soient efforcés à l'envi de relever l'innocence des mœurs qui régnoit parmi les Scythes, par de magnifiques éloges. Je transcrirai ici en entier celui qu'on lit dans Horace. Il associe aux Scythes les Gétes, qui en étoient fort voisins. C'est dans la belle Ode où ce Poëte s'éléve contre le luxe & les désordres de son siécle. Après avoir dit que ni les plus immenses richesses ni les plus superbes bâtimens ne peuvent procurer le repos & la tranquillité de l'esprit, il ajoute : » Plus [a] heureux cent fois les Scythes,

[a] Campestres melius Scythæ,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,

» qui roulent sur des chariots leurs DARIUS.
» maisons errantes : plus heureux les
» Gétes, qui habitent des terres glacées
» par les frimats ! Chez eux la terre,
» sans être partagée par des bornes,
» produit des grains & des fruits qui se
» recueillent en commun. Les travaux
» de la campagne ne durent qu'un an
» pour chacun d'eux ; & celui qui vient
» d'achever son année, ne manque point
» d'être relevé par un successeur qui
» prend sa place aux mêmes conditions.
» Là les belles-meres, loin de faire tort
» aux enfans du premier lit, les ména-
» gent avec bonté, & ne se permettent
» point d'attenter sur la vie des enfans
» d'un premier lit. Les femmes sont en

Vivunt, & rigidi Getæ ;
Immetata quibus jugera liberas
Fruges & Cererem ferunt :
Nec cultura placet longior annuâ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens :
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos est magna parentium
Virtus, & metuens alterius viri
Certo fœdere castitas ;
Et peccare nefas, aut pretium est mori.

Horat. lib. 3. Od. 24.

DARIUS. » garde contre les diſcours ſéduiſans de » ceux qui cherchent à les corrompre, » & ne tirent point de leur dot le droit » de maitriſer leurs maris. La plus grande » dot d'une fille, c'eſt la vertu de ſes » pere & mere ; c'eſt ſon inviolable at- » tachement pour ſon époux, & l'éloi- » gnement qu'elle a pour tout autre ; » c'eſt enfin la perſuaſion où elle eſt que » l'infidélité eſt un crime, & que la mort » en eſt le ſalaire.

Quand on examine ſans prévention le caractére & les mœurs des Scythes, eſt-il poſſible de refuſer à ces peuples ſon eſtime & ſon admiration ? Leur maniére de vivre, pour l'extérieur, eſt-elle fort éloignée de celle des Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, qui ne cultivoient point la terre, qui ne s'appliquoient qu'à la nourriture des troupeaux, & qui habitoient ſous des tentes ? Croit-on ce peuple fort à plaindre d'avoir ignoré & même mépriſé l'uſage de l'or & de l'argent ? [a] Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'ils fuſſent

a Aurum irrepertum, & ſic meliùs ſitum
Cùm terra celat, ſpernere fortior,
Quàm cogere humanos in uſus
Omne ſacrum rapiente dextra.

Horat. lib. 3. Od. 3.

ours demeurés dans les entrailles DARIUS.
a terre, & qu'ils n'en eussent jamais
arrachés pour devenir la cause &
trument de tous les crimes? Quel
ge les Scythes en pouvoient-ils faire,
qui n'estimoient que ce qui sert vé-
blement aux besoins de l'homme, &
mettoient à ces besoins des bornes
roites? Il n'est point étonnant que,
ant sans maisons, ils ne fissent nul
des arts si vantés ailleurs, tels que
t l'architecture, la sculpture, la pein-
e; non plus que de la somptuosité
vétemens & des meubles, trouvant
s les dépouilles des bêtes de quoi se
endre des injures du tems. Après
t, peut-on dire que ces avantages
tendus contribuent au bonheur de
vie? Les peuples qui les avoient en
tage, étoient-ils plus sains & plus ro-
tes que les Scythes? Vivoient-ils plus
tems? Menoient-ils une vie plus libre,
s tranquille, plus exemte de soins &
chagrins? Avouons-le, à la honte
l'ancienne philosophie. Les Scythes,
ne faisoient point une étude parti-
iére de la sagesse, l'avoient portée
s loin que ni les Égyptiens, ni les
ecs, ni les autres peuples policés. Ils
donnoient le nom de biens & de ri-
esses qu'à ce qui le mérite véritable-

DARIUS. ment, en parlant selon le langage humain ; je veux dire à la santé, à la force, au courage, à l'amour du travail & de la liberté, à l'innocence des mœurs, à la bonne foi, à l'horreur pour tout mensonge & toute dissimulation, en un mot, à toutes les qualités qui rendent l'homme meilleur & plus estimable. Ajoutez à ces heureuses dispositions la connoissance & l'amour du vrai Dieu & du Médiateur, sans quoi elles leur étoient inutiles, ils deviennent un peuple parfait.

En comparant les mœurs des Scythes avec celles du siécle présent, on est tenté de croire qu'un si beau portrait est flaté ; & que Justin, aussi bien qu'Horace, leur préte des vertus qu'ils n'avoient point. Toute l'antiquité leur rend le même témoignage ; & Homére, dont le suffrage doit être d'un grand poids, les appelle *les plus justes des hommes.*

Mais, (qui le croiroit ?) le luxe, qui sembleroit ne pouvoir subsister que dans un pays agréable & délicieux, pénétra dans cette région âpre & inculte ; & forçant les barriéres que lui avoit opposé jusques-là un usage constant de plusieurs siécles, fondé dans la nature du climat & dans le génie des habitans,

int à bout enfin de corrompre aussi mœurs des Scythes, & de les égaler ce point aux autres peuples dont il oit rendu maître. C'est Strabon qui s apprend cette particularité très-ne de remarque : il vivoit du tems uguste & de Tibére. Après avoir ucoup loué la simplicité, la fru-té, l'innocence des anciens Scythes, leur extrême éloignement de toute rberie, & même de toute dissimula-ı; il avoue que le commerce qu'ils ient eu dans les derniers tems avec autres peuples, avoit substitué à ces tus des vices tout contraires. Il sem-roit, dit-il, que l'effet naturel d'un commerce avec des nations polies & ilisées, n'auroit dû être que de les nanifer & de les apprivoiser, en leur ant perdre cet air sauvage & farou-qu'ils avoient; & cependant il causa uine entiére de leurs mœurs, & les nsforma en d'autres hommes. C'est s doute par raport à ce changement Athénée dit que les Scythes se livré-t à la volupté & aux délices, en me tems qu'ils se livrérent à l'amour gain & des richesses.

DARIUS.

Strab. lib. 7. p. 301.

Athen. lib. 12. p. 524.

Strabon, en faisant la remarque que viens de raporter, ne dissimule pas c'est aux Romains & aux Grecs que

DARIUS. les Scythes dûrent ce funeste changement. Notre exemple, dit-il, a perverti presque tous les peuples de la terre, en y portant avec le luxe l'amour des plaisirs & des délices, la mauvaise foi, & mille sortes de fourberies honteuses, pour amasser de l'argent. C'est une triste distinction & un malheureux talent pour un peuple, que de devenir par son habileté à inventer des modes, & à rafiner sur tout ce qui nourrit & entretient le luxe, le corrupteur de tous ses voisins & leur maître pour le déréglement & le vice.

Ce fut contre ces Scythes, mais encore entiers & dans leur plus grande vigueur, que Darius tourna ses armes. C'est ce que je dois maintenant exposer.

§. IV. *Expédition de Darius contre les Scythes.*

Herod lib. 4. c. 82-96.

J'AI DÉJA fait observer que le prétexte dont se servit Darius pour entreprendre la guerre contre les Scythes, étoit l'irruption qu'ils avoient faite anciennement dans l'Asie : mais il n'avoit d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, & d'étendre ses conquêtes.

Son frere Artabane, pour qui il avoit un grand respect, & qui de son côté

n'avoit pas moins de zêle pour les véritables intérêts du Roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentimens avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. DARIUS.
» Grand Prince, lui dit-il, ceux qui » forment quelque grande entreprise, » doivent considérer avec soin si elle » sera utile ou préjudiciable à l'État, si » l'exécution en sera aisée ou difficile, si » elle pourra contribuer ou nuire à leur » gloire, enfin si elle est conforme ou » contraire aux régles de la justice. Je » ne voi point, Seigneur, quand même » vous seriez assuré du succès, quel » avantage vous pouvez attendre de la » guerre que vous entreprenez contre » les Scythes. Ce sont des peuples séparés de votre empire par de longs espa» ces de terre & de mer, qui habitent » de vastes déserts, qui sont sans villes, » sans maisons, sans établissemens, sans » richesses. Qu'y a-t-il à gagner pour » vos troupes dans une telle expédition; » ou plutôt que n'y a-t-il point à perdre? Accoutumés comme ils sont à passer d'une contrée dans une autre, s'ils s'avisent de prendre la fuite devant vous, non par crainte ou par lâcheté, car ils sont très-courageux & très-aguerris, mais dans le dessein de

DARIUS. » harasser & de ruiner votre armée par » de continuelles & de pénibles courses, » que deviendrons-nous dans un pays » inculte, stérile & dénué de tout, où » nous ne trouverons ni fourages pour » nos chevaux, ni nourriture pour nos » soldats? Je crains, Seigneur, qu'une » fausse idée de gloire & des conseils » flateurs, ne vous précipitent dans » une guerre qui pourra tourner à la » honte de la nation. Vous jouissez » d'une paix tranquille au milieu de » vos peuples, dont vous faites l'admi- » ration & le bonheur. Vous savez que » les Dieux ne vous ont placé sur le » trône que pour être le coadjuteur, » ou plutôt le ministre de leur bonté » encore plus que de leur puissance. » Vous vous piquez d'être le protecteur, » le tuteur, le pere de vos sujets; & » vous nous répetez souvent, parce que » vous le pensez ainsi, que vous ne » vous croiez Roi que pour les rendre » heureux. Quelle joie pour vous, grand » Prince, d'être la source de tant de » biens, & de faire vivre à l'ombre de » votre nom tant de peuples dans un si » aimable repos! La gloire d'un Roi qui » aime son peuple, & qui en est aimé; » qui, loin de faire la guerre aux nations » voisines ou éloignées, les empêche de

'avoir entr'elles, n'eſt-elle pas infi-
ıiment plus touchante que celle de
avager la terre, en répandant par-
out le carnage, le trouble, l'hor-
eur, la conſternation, le déſeſpoir?
Mais un dernier motif doit encore
aire plus d'impreſſion ſur votre eſprit
ue tous les autres, c'eſt celui de la
uſtice. Vous n'êtes point, graces aux
Dieux, de ces Princes, [a] qui ne re-
onnoiſſent d'autre loi que celle du
lus fort, & qui regardent comme
ın privilége attaché à la roiauté, à
'excluſion des ſimples particuliers,
l'envahir le bien d'autrui. [b] Vous ne
aites point conſiſter votre grandeur
ı pouvoir tout ce que vous voulez,
nais à ne vouloir que ce que vous
ouvez ſelon les loix, & ce que vous
levez. En effet, ſera-t-on injuſte &
aviſſeur, quand on ne prend que
quelque arpent de terre à ſon voiſin?
& ſera-t-on juſte, ſera-t-on héros,
quand on uſurpe & qu'on envahit des
provinces entiéres? Or j'oſe vous de-
mander, Seigneur, quel titre avez-

ı Id in ſumma fortuna
uius, quod validius:
, ſua retinere, privatæ
mus; de alienis certa-
, regiam laudem eſſe.
ıcit. *Annal. lib.* 15. *c.* 1.

b Ut felicitatis eſt quan-
tum velis poſſe, ſic ma-
gnitudinis velle quantum
poſſis. *Plin. in paneg.
Traj.*

DARIUS. » vous sur la Scythie ? Quel tort vous » ont fait les Scythes ? Quelle raison » pouvez-vous alléguer pour leur dé- » clarer la guerre ? Celle que vous avez » portée contre les Babyloniens, étoit » en même tems, & nécessaire & juste, » aussi les Dieux l'ont-ils favorisée d'un » heureux succès. C'est à vous, Sei- » gneur, de juger si celle que vous en- » treprenez maintenant a les mêmes ca- » ractéres.

Il n'y avoit que le zêle généreux d'un frere uniquement occupé de la gloire de son Prince & du bien public, qui pût inspirer une telle liberté : mais aussi il n'y avoit du côté du Prince qu'une parfaite modération capable de la souffrir. Darius, [a] comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit su joindre deux choses, qui, pour l'ordinaire, sont inalliables, la souveraineté & la liberté. Loin de se choquer de celle que son frere avoit prise, il le remercia de son conseil, mais n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit de Suse à la tête d'une armée de sept cens mille hommes : sa flote étoit de six cens vaisseaux, composée principalement d'Io-

a Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuit, principatum ac libertatem. *Tacit. in vit. Agric. cap. 3.*

niens, & d'autres nations Grecques qui habitoient les côtes de l'Asie Mineure & de l'Hellespont. Il marcha vers le Bosphore de Thrace, qu'il passa sur un pont de bateaux : après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva sur les bords du Danube, appellé autrement Ister, où il avoit ordonné à sa flote de le venir joindre. Il érigea en plusieurs endroits de son passage des colonnes, avec des inscriptions magnifiques, dans l'une desquelles il s'appelloit LE MEILLEUR ET LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES. Quelle vanité! quelle petitesse!

DARIUS.

Encore, si les défauts de ce Prince se fussent terminés à des sentimens d'orgueil & de vanité, ils paroitroient peut-être plus pardonnables : du moins n'auroient-ils pas été si funestes pour ses sujets. Mais comment concilier avec le caractére de Darius, qui paroissoit plein de bonté & de douceur, la cruauté barbare qu'il exerça à l'égard d'Oebazus, vieillard respectable par sa qualité & par son mérite? Il avoit trois enfans qui se préparoient à suivre le Prince dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce pere lui demanda par grace de vouloir bien lui laisser un de ses enfans, pour être la

Herod. lib. 4. cap. 84.

Senec. de Ira, lib. 3. cap. 16.

DARIUS. consolation dans sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius; je veux vous les laisser tous trois; &, sur le champ, il les fit mourir.

Herod. lib. 4. cap. 97-101. Après avoir passé le Danube sur un pont de bateaux, il avoit dessein de le rompre, afin de ne point affoiblir son armée par le gros détachement des troupes qu'il seroit obligé de laisser à sa garde. Un de ses Officiers lui représenta qu'il étoit bon de se réserver cette ressource en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenoit. Il le crut, & confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avoient construit, avec permission de s'en retourner chez eux, s'il ne revenoit dans l'espace de deux mois: puis il s'avança dans la Scythie.

Herod. lib. 4. cap. 102. & 118. 119. Dès que les Scythes eurent appris que Darius marchoit contr'eux, ils délibérérent ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre. Ils sentirent bien qu'ils n'étoient pas en état de résister seuls à un ennemi si formidable. Ils députérent vers tous les peuples voisins, pour leur demander du secours, en leur remontrant que le danger étoit commun, & qu'ils avoient tous un égal intérêt à repousser un ennemi qui en vouloit à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leur demande: d'autres re-

fuſérent abſolument d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point, & ils eurent bientôt lieu de s'en repentir. DARIUS.

Les Scythes avoient pris la ſage précaution de mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfans, en les faiſant paſſer ſur des chariots vers les parties les plus ſeptentrionales avec tous leurs troupeaux, ne ſe réſervant que ce qui étoit néceſſaire à l'armée pour les vivres. Ils avoient eu ſoin auſſi de boucher tous les puits & toutes les fontaines, & de conſumer tous les fourages dans les lieux où les Perſes devoient paſſer. Ils allérent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur livrer combat, ils avoient bien réſolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avoient intérêt qu'ils vinſſent. En effet, dès que les Perſes paroiſſoient vouloir les attaquer, ils ſe retiroient toujours devant eux, en avançant dans le pays; & ils les conduiſirent ainſi de contrée en contrée chez tous les peuples qui avoient refuſé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entiérement ravagées par la double armée des Perſes & des Scythes. *Herod. lib. 4. cap. 120. 125.*

Darius, fatigué par ces longues courſes qui ruinoient ſon armée, envoia un héraut au Roi des Scythes, appellé Indathyrſe, & lui dit par ſa bouche: *Herod. lib. 4. cap. 126. 127.*

DARIUS. » Prince des Scythes, pourquoi fuis-tu » continuellement devant moi ? que ne » t'arrêtes-tu enfin, ou pour me donner » bataille, si tu te crois en état de me » résister ; ou, si tu te sens trop foible, » pour reconnoitre ton Maître, en lui » présentant la terre & l'eau ? « Les Scythes étoient fiers, extrêmement jaloux de leur liberté, & ennemis déclarés de tout esclavage. Indathyrse répondit ainsi: » Si je fuis devant toi, Prince des Perses, ce n'est pas que je te craigne : je » ne fais autre chose maintenant que ce » que j'ai coutume de faire en tems de » paix. Nous n'avons, nous autres Scythes, ni villes ni terres à défendre ; » si tu veux nous forcer au combat, » viens attaquer les tombeaux de nos » peres, & tu sentiras qui nous sommes. » Pour la qualité de Maître que tu » prends, garde-la pour d'autres que » pour les Scythes. Je ne reconnois pour » Maître que le grand Jupiter l'un de » mes ayeux, & la Déesse Vesta.

Herod. lib. 4. cap. 128-132.

Plus Darius s'avançoit dans le pays, plus son armée avoit à souffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrémité, lorsqu'il arriva de la part des Scythes un héraut, chargé d'offrir pour présent à Darius, un oiseau, une souris, une grenouille, & cinq fléches. Il de-

manda

manda ce que signifioient ces présens. L'Officier répondit qu'il avoit ordre simplement de les lui offrir, & rien de plus; que c'étoit à lui d'en pénétrer la signification. Ce Prince conclud d'abord que les Scythes lui livroient la terre & l'eau, marquées par la souris & la grenouille; leur cavalerie qui avoit la légéreté des oiseaux; leurs propres personnes & leurs armes, désignées par les fléches. Gobryas, l'un des sept qui avoient conjuré contre le Mage, donna un autre sens à l'énigme. » Sachez, dit-il aux Per-» ses, que si vous ne vous envolez dans » l'air comme les oiseaux, ou si vous » ne vous cachez dans la terre comme » les souris, ou si vous ne vous enfon-» cez dans l'eau comme les grenouilles, » vous ne pourrez échaper aux fléches » des Scythes. »

DARIUS.

En effet l'armée entiére, conduite dans une région vaste, inculte, déserte, & absolument destituée d'eau, se trouva exposée à un danger presque inévitable de périr; & Darius lui-même ne fut pas exemt de ce péril. Il dut son salut à un chameau qui, chargé d'eau, le suivit avec beaucoup de peine dans cet affreux désert. Le Prince n'oublia pas son bienfaiteur. Pour le récompenser du service qu'il lui avoit rendu, & des fatigues

Strab. lib. 7. pag. 305. & lib. 16. p. 737.

DARIUS. qu'il avoit essuiées à son retour en Asie, il lui assigna pour sa nourriture un certain endroit qu'il possédoit en propre, & qu'on nomma par cette raison *Gaugamele*, c'est-à-dire en langue Persanne, *Maison du chameau*. C'est auprès de cette petite ville que Darius Codoman fut vaincu pour la seconde fois par Alexandre le Grand.

Herod. lib. 4. cap. 134-140.

Darius ne délibéra pas davantage, & il se vit forcé malgré lui de renoncer à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour, & l'on jugea bien qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perses allumérent beaucoup de feux à l'ordinaire, & aiant laissé dans le camp les vieillards & les malades avec tous les ânes qui faisoient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Les Scythes ne s'en aperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur le champ un gros détachement pour aller vers le Danube; &, comme ils connoissoient parfaitement les chemins, ils arrivérent au pont beaucoup de tems avant les Perses. Ils y avoient déja envoié auparavant pour exhorter les Ioniens à rompre le pont, & à s'en retourner. On leur en avoit donné parole, mais sans dessein

de l'exécuter. Ici ils les pressérent bien plus vivement, en leur représentant que le tems que Darius leur avoit prescrit pour l'attendre étoit passé; qu'ils pouvoient, sans manquer à leur parole ni à leur devoir, retourner chez eux; qu'il ne dépendoit que d'eux de secouer pour toujours le joug de la servitude, & de se rétablir dans une entiére liberté; & que les Scythes mettroient Darius hors d'état de former aucune entreprise contre qui que ce fût.

DARIUS.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade Athénien, Prince, ou, comme les Grecs l'appellent, Tyran de la Quersonnése de Thrace à l'embouchure de l'Hellespont, étoit du nombre de ceux qui avoient accompagné Darius, & fourni des vaisseaux pour favoriser cette entreprise. [a] Plus sensible à l'intérêt public, qu'à son avantage particulier, il fut d'avis de donner satisfaction aux Scythes, & de profiter d'une si favorable occasion pour remettre l'Ionie en liberté: tous les autres Chefs pensérent comme lui, à l'exception d'Hystiée Tyran de Milet. Quand son rang de parler fut venu, il représenta aux Chefs des Ioniens que leur fortune étoit liée à celle

a. Amicior omnium libertati quàm suæ dominationi fuit. *Corn. Nep.*

DARIUS. de Darius; que c'étoit sous la protection de ce Prince qu'ils étoient maîtres chacun dans leur ville; que si la puissance des Perses venoit à tomber ou à s'affoiblir, les villes d'Ionie ne manqueroient pas de chasser leurs Tyrans, & de se rétablir en liberté. Ce dernier avis fut goûté de tous les autres Chefs; &, comme c'est l'ordinaire, l'intérêt particulier l'emporta sur le bien public. Il fut résolu, qu'on attendroit Darius. Mais, pour tromper les Scythes, & leur empêcher de faire eux-mêmes quelque entreprise, ils leur déclarérent qu'ils avoient pris le parti de se retirer comme ils le souhaitoient, & ils firent mine effectivement de rompre le commencement du pont, après avoir exhorté les Scythes à faire aussi de leur côté leur devoir, & à retourner promtement contre l'ennemi commun pour l'attaquer & le défaire. Les Scythes trop crédules se retirérent, & furent encore trompés une seconde fois.

Herod. lib. 4. cap. 141-144. Ils manquérent Darius qui avoit pris un autre chemin que celui où ils avoient compté l'atteindre. Ce Prince arriva de nuit au pont du Danube; & le trouvant rompu, il ne douta point que les Ioniens ne se fussent retirés, & pour lors il se crut perdu. On appella à haute voix,

DARIUS.

Hystiée le Milésien, qui répondit enfin, & tira le Roi d'inquiétude. Le pont fut entiérement rétabli. Darius repassa le Danube, & vint dans la Thrace. Il y laissa Mégabyse, un de ses premiers Généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays-là, & le soumettre entiérement à son obéissance. Après quoi, il repassa le Bosphore avec le reste de ses troupes, & se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver, & la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir ses troupes qui avoient extrêmement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée.

Mégabyse demeura quelque tems dans la Thrace. Les peuples qui l'habitent, auroient, selon Hérodote, été invincibles, s'ils avoient su réunir leurs forces, & se donner un seul Chef. Quelques-uns d'eux avoient des coutumes fort particuliéres. Dans un certain canton, quand un enfant venoit au monde, tous ses proches s'abandonnoient à la douleur, & répandoient des larmes en abondance dans la vûe des maux auxquels il alloit être exposé : ce n'étoit que joie au contraire à la mort de leurs proches, parce que ce n'étoit que de ce moment, qu'ils les croioient heureux, les voiant

Herod. lib. 5. cap. 1-11.

DARIUS. délivrés pour toujours des miséres de la vie. Dans un autre canton, où la polygamie étoit d'usage, lorsque le mari étoit mort, c'étoit une grande dispute entre ses femmes pour savoir laquelle étoit la plus aimée. Celle à qui cet avantage étoit adjugé, avoit le privilége d'être immolée par son plus proche parent sur le tombeau de son mari, & d'y être ensevelie avec lui; & toutes les autres portoient envie à son bonheur, & se croioient en quelque sorte deshonorées.

Herod. lib. 5. cap. 11. & 23.

Darius, à son retour à Sardes après sa malheureuse expédition contre les Scythes, aiant été pleinement informé qu'il devoit son salut & celui de toute son armée à Hystiée, qui avoit persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir à sa Cour, & lui dit de demander hardiment la récompense qu'il souhaitoit. Hystiée lui demanda Mircine d'Édonie, territoire sur la riviére de Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir sa demande, & il s'en retourna à Milet, d'où il partit pour la Thrace après avoir fait équiper une flote. Aiant pris possession du territoire qui lui avoit été accordé, il s'appliqua sur le champ à

exécuter l'entreprise qu'il avoit projettée d'y bâtir une ville. Darius.

Mégabyse, qui étoit alors Gouverneur de la Thrace de la part de Darius, s'aperçut bientôt du préjudice que cette entreprise pourroit apporter aux affaires du Roi dans ces quartiers-là. Il considéroit que cette nouvelle ville étoit sur une riviére navigable; que le pays des environs abondoit en bois de charpente, propre à construire des vaisseaux; qu'il étoit habité par diverses nations, tant grecques que barbares, qui pouvoient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre & sur mer: que si une fois ces peuples avoient à leur tête un Chef aussi adroit & aussi entreprenant qu'Hystiée, ils pourroient devenir si puissans sur terre & sur mer, qu'il seroit ensuite impossible au Roi de les contenir dans le devoir; sur-tout étant maîtres de plusieurs mines d'or & d'argent qui étoient dans ce pays-là, & qui pouvoient leur donner les moiens de faire réussir toutes les entreprises qu'ils voudroient former. A son retour à Sardes, il représenta toutes ces choses au Roi, qui goûta fort toutes ses raisons, & manda à Hystiée de le venir trouver à Sardes sous prétexte qu'aiant de grands desseins en vûe, il avoit be- *Ibid. cap.* 23-25.

DARIUS. ſoin de ſes conſeils. L'aiant ainſi attiré à ſa Cour, il l'emmena avec lui à Suſe, lui faiſant entendre qu'il ſavoit faire tout le cas qu'il devoit d'un ami auſſi fidéle & auſſi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendoient bien précieux, & dont il lui avoit donné d'éclatantes preuves dans ſon voiage en Scythie; qu'au reſte il trouveroit en Perſe de quoi ſe dédommager avantageuſement de tout ce qu'il pourroit quitter. Hyſtiée, flaté agréablement d'une diſtinction ſi honorable, & d'ailleurs ſe voiant dans la néceſſité d'obéir, accompagna Darius à Suſe, & établit Ariſtagore pour gouverner à Milet en ſa place.

Herod. lib. 5. cap. 17-21.

Pendant que Mégabyſe étoit encore en Thrace, il avoit député pluſieurs Seigneurs de Perſe vers Amyntas, Roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre & l'eau à Darius ſon maître: c'étoit la formule ordinaire de ſoumiſſion. Amyntas accorda ſans peine ce qu'on deſiroit de lui, & fit à ces envoiés tout l'honneur poſſible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demandérent vers la fin qu'on fit venir les Dames, ce qui étoit contre l'uſage du pays: cependant le Roi n'oſa le leur refuſer. Échaufés par le vin, & ſe croiant tout

DARIUS.

permis comme dans leur pays, ils gardérent peu de mesures à l'égard de ces Princesses. Le fils du Roi, nommé Alexandre, n'avoit pu voir sans une extrême indignation la maniére dont on avoit traité sa mere & ses sœurs. Il les fit sortir de la salle sous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, & eut aussi la précaution de faire retirer le Roi son pere. Dans l'intervalle, il fit habiller en femmes de jeunes gens, qu'il arma de poignards sous leurs habits. Quand les prétendues Dames furent rentrées, & que les Députés se mirent en état de les traiter comme ils avoient déja fait auparavant, alors les poignards furent tirés, & l'on fit main-basse sur les Seigneurs Persans, & sur toute leur suite, sans qu'un seul de leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suse, & l'on y nomma des commissaires pour en informer : mais Alexandre, à force de présens, étoufa l'affaire, & elle n'eut point de suites.

Les Scythes, pour se venger de l'invasion que Darius avoit faite dans leur pays, passérent le Danube, & ravagérent toute cette partie de la Thrace qui s'étoit soumise aux Perses, jusqu'à l'Hellespont. Miltiade, pour éviter leur fu- *Herod. lib. 6. cap. 40.*

DARIUS. reur, abandonna la Querſonnéſe : mais après la retraite des ennemis, il y retourna, & fut rétabli dans le même pouvoir qu'il avoit auparavant ſur les habitans du pays.

§. V. *Darius fait la conquête de l'Inde.*

AN. M. 3496. AV. J.C. 508. VERS le même tems, (c'étoit la treiziéme année du régne de Darius) : ce Prince voulant étendre ſa domination du côté de l'orient, pour ſe faciliter la conquête de ces pays-là, forma le deſſein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet, il fit conſtruire & équiper une flote à Caſpatyre, ville ſituée ſur l'Inde, & en pluſieurs autres endroits ſur le même fleuve, juſques aux frontiéres de * Scythie. Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie ville de Carie, qui entendoit parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de deſcendre ce fleuve, & de découvrir, autant qu'il lui ſeroit poſſible, tous les pays qui étoient le long de ſes bords d'un & d'autre côté, juſqu'à ſon embouchure, de paſſer de là dans l'océan méridional, & de prendre enſuite ſa route vers l'occident, pour retourner par là dans ſon pays. Scylax * aiant

Herod. lib. 4. cap. 44.

* *Il entend la Scythie Aſiatique.*

* *Nous avons un ouvrage de Géographie, intitulé*

exactement exécuté ces ordres, & parcouru le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babelmandel dans la mer rouge; & après un voiage de trente mois depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Égypte dans le même port, d'où autrefois Néchao Roi d'Égypte, avoit fait partir les Phéniciens qui étoient à son service, pour faire le tour des côtes d'Afrique. Il y a beaucoup d'apparence que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située la ville de Suez au fond de la mer rouge. De là il se transporta à Suse, où il rendit compte à Darius de ses découvertes. Après cela, Darius entra dans les Indes avec une armée, & réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On s'attendroit naturellement à connoitre les circonstances d'une guerre si importante. Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le pays des Indes faisoit le vingtiéme des Gouvernemens de l'empire de ce Prince, & qu'il lui raportoit tous les ans trois cens soixante talens d'or, ce qui monte à près d'onze millions.

Herod. lib. 3. cap. 42.

Lib. 3.

περίπλυς, & composé par un Scylax de Caryandie, qu'on croit être le même que celui dont il est parlé ici. Cette opinion souffre pourtant quelques difficultés, qui ont donné lieu à plusieurs savantes dissertations.

DARIUS.

§. VI. *Révolte des Ioniens.*

AN. M. 3500. AV. J. C. 504. *Herod. lib.* 5. *cap.* 25.

DEPUIS que Darius fut revenu à Suse après son expédition de Scythie, il avoit donné le Gouvernement de Sardes à Artapherne un de ses freres, & à Otane le commandement en chef de la Thrace, & des pays voisins le long de la mer, à la place de Mégabyse.

Herod. lib. 5. *cap.* 28-34.

Une légére étincelle, formée par une sédition qui s'éleva à Naxe, alluma un grand incendie, & donna lieu à une guerre considérable. Naxe étoit la plus puissante île des Cyclades dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Les principaux habitans aiant été accablés par le plus grand nombre, plusieurs des riches furent chassés de l'ile & exilés. Ils se réfugiérent à Milet, où ils implorérent l'assistance d'Aristagore, pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernoit alors cette ville comme Lieutenant d'Hystiée, dont il étoit neveu & gendre, & que Darius avoit emmené avec lui à Suse. Aristagore promit aux exilés tous les secours qu'ils demandoient.

Mais n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit pro-

DARIUS.

jetté, il se rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'étoit là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du Roi; que si une fois il en étoit maître, toutes les autres Cyclades tomberoient d'elles-mêmes l'une après l'autre sous sa domination; qu'ensuite l'île d'Eubée, (Négrepont) qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout près, seroit fort facile à conquérir, ce qui donneroit au Roi un libre passage en Gréce, & les moiens de soumettre tout ce pays à son obéissance; qu'au reste cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cens, pourvu qu'il obtînt le consentement du Roi.

Le Roi, ébloui par les grandes espérances dont on le flatoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore & d'Artapherne. Aucune considération ne l'arréte un moment. Le projet le plus criant est formé & accepté sans la moindre hési-

An. M. 3501.
Av. J.C. 503.

DARIUS. tation. L'utilité, la convenance, décident seules. Cette île est à la bienséance des Perses : c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut juger à peu près de même de presque toutes les autres expéditions de ce Prince.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du Roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein, & de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit que la flote alloit vers l'Hellespont, & il envoia au printems suivant à Milet le nombre de vaisseaux dont il étoit convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille roiale d'Achéméne. Mais sa commission portant qu'il obéiroit aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissoit à son égard avec hauteur & empire. Cette pique fit naître entre ces deux Généraux une division, qui alla si loin, que Mégabate, pour se venger d'Aristagore, fit savoir sous main aux Naxiens que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir emploié quatre mois au siége de la

capitale de l'île ; & consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

DARIUS.

Cette entreprise aiant ainsi échoué, Mégabate en rejetta toute la faute sur Aristagore, & le décria absolument auprès d'Artapherne. L'Ionien sentit tout d'un coup que l'affaire entraîneroit non seulement la perte de son Gouvernement, mais sa ruine entiére. L'extrémité où il se voioit réduit, lui fit naître la pensée de se révolter contre le Roi, n'envisageant point d'autre moien de se tirer de cet embarras. A peine avoit-il formé ce dessein, qu'il reçut un messager de la part d'Hystiée, qui lui conseilloit la même chose. Hystiée, après avoir demeuré quelques années à la Cour de Perse, dégouté des maniéres Persannes, & desirant ardemment de retourner en son pays, donna ce conseil à Aristagore, comme le moien le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flatoit, qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit persuader à Darius de l'envoier en ce pays-là pour les appaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eut vû ses desseins appuiés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux Chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vûes. Il ne délibéra

An. M. 3502. Av. J.C. 502. *Herod. lib. 5. cap. 35-36.*

DARIUS. donc plus ; & déterminé à la révolte, il ne songea plus qu'à en préparer les voies.

AN. M. 3502. AV. J.C. 502. Les Tyriens, après la prise de leur ville par Nabucodonosor, aiant été réduits dans l'esclavage, avoient gémi sous cette oppression pendant le cours de soixante-dix ans. Mais, ce terme expiré, ils furent rétablis, selon la prédiction d'Isaïe, [a] dans la jouissance de leurs anciens privilèges, avec la liberté d'avoir leur propre Roi ; liberté dont ils jouirent jusqu'au tems d'Alexandre le Grand. Il semble que cette grace leur fut accordée par Darius, en considération des services qu'il pouvoit tirer de cette ville, très-puissante sur mer, pour remettre les Ioniens sous son obéissance. C'étoit la dix-neuviéme année de son régne.

AN. M. 3503. AV. J. C. 501. *Herod. lib. 5. cap. 37. 38.* L'année suivante, Aristagore, pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs privilèges & dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, & la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea tous

a Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes suas. *Isai.* 23. 17.

DARIUS.

les autres Tyrans par ſon exemple, par ſon crédit, & peut-être auſſi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même choſe dans chaque ville. Ils s'y déterminérent avec d'autant plus de facilité, que la puiſſance Perſanne, depuis l'échec reçu en Scythie, étoit moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté & de l'indépendance, & ennemis de toute tyrannie. De cette maniére les aiant tous unis dans une commune ligue, & s'en étant fait déclarer le Chef, & il leva l'étendart de la révolte contre le Roi, & arma puiſſamment par terre & par mer, pour lui faire la guerre.

Ibid. cap. 38-41. & 49-51.

Ariſtagore, dans la vûe de pouſſer plus vigoureuſement cette guerre, ſe rendit à Lacédémone au commencement de l'année ſuivante, pour engager cette ville à entrer dans ſes intérêts, & à lui donner du ſecours. Cléoméne étoit pour lors ſur le trône. Son pere Anaxandride l'avoit eu d'une ſeconde femme, que les Éphores l'avoient obligé d'épouſer, parce que la premiére étoit ſtérile. Celle-ci, après la naiſſance de Cléoméne, eut trois fils; ſavoir, Doriée, Léonide & Cléombrote, dont les deux derniers régnérent dans la ſuite. Ariſta-

DARIUS. gore s'adressa donc à Cléoméne ; &, après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevûe, il s'y rendit, & lui représenta que les Ioniens étoient leurs compatriotes ; qu'il étoit digne de Sparte, la plus puissante ville de la Gréce, de concourir au dessein qu'il avoit de les rétablir dans leur liberté ; que les Perses, leurs ennemis communs, étoient une nation peu belliqueuse, & en même tems infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendroient aisément à bout : qu'avec les facilités qu'ils trouveroient dans la disposition présente des peuples, il leur seroit aisé de porter leurs armes victorieuses jusqu'à Suse, capitale de l'empire des Perses, où leur Roi faisoit sa résidence ; & il lui montra en même tems, sur une petite table d'airain qu'il avoit apportée avec lui, tous les peuples & toutes les villes par où il faloit passer. Cléoméne prit trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien combien il y avoit de chemin de la mer d'Ionie à Suse, & combien il faloit de tems pour faire ce voiage. Aristagore, sans faire réflexion à l'effet que produiroit ce qu'il alloit dire, répondit qu'il y avoit pour * trois mois de chemin. Cléoméne, effraié

* *Selon le calcul que fait ici Hérodote, qui*

d'une telle proposition, lui ordonna de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. Cependant il le suivit jusques dans sa maison, & emploia une autre voie pour se le rendre favorable; ce fut celle des présens. Il commença par lui offrir dix talens, ce qui valoit de notre monnoie trente mille livres; & allant toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cinquante talens. Gorgo, qui étoit la fille de Cléoméne, âgée de huit ou neuf ans, & que son pere n'avoit pas voulu faire sortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions : » Fuiez, mon » pere, fuiez; cet étranger vous cor- » rompra. « Cléoméne se mit à rire, & se retira en effet. Aristagore sortit de Sparte.

DARIUS.

Il passa de là à Athénes, où on lui fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un tems où

Herod. lib. 5. cap. 55. & 96. 97.

compte la parasange, mesure de Perse, pour trente stades, (on met ordinairement vingt stades pour une de nos lieues communes) il y a de Sardes à Suse 450 parasanges qui font 13500 stades, & de nos lieues 675. Ainsi en faisant chaque jour 150 stades, ce qui monte à sept lieues & demie, il y a de Sardes à Suse pour 90 jours de chemin. Si l'on partoit d'Ephése, il faudroit ajouter près de quatre jours : car Ephése est éloignée de Sardes de 540 stades.

DARIUS. les Athéniens étoient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvoit leur être proposé contre les Perses, contre qui ils étoient extrêmement irrités pour le sujet que je vais raporter. Hippias, * fils de Pisistrate, Tyran d'Athénes, aiant été banni de cette ville environ dix ans auparavant, après avoir essaié inutilement divers moiens pour s'y rétablir, se rendit, enfin à Sardes, & s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, & l'irriter contr'eux. Les Athéniens en aiant eu avis, lui envoiérent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvoient dire à leur désavantage. La réponse d'Artapherne fut, que s'ils vouloient vivre en paix, il faloit qu'ils rappellassent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été raportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint sans peine tout ce qu'il demanda. Il est bien plus aisé, dit Hérodote, d'en imposer à la multitude qu'à un seul. Aussi ce qu'Aristagore n'avoit pu persuader à Cléoméne, il le persuada ici à

* *Ce fait a été traité plus au long dans le second Volume, p. 383, &c.*

trente mille Athéniens. Ils résolurent d'abord d'envoier vingt vaisseaux à son secours. On peut dire que cette petite flote fut la premiére cause & l'origine de tous les maux qui arrivérent depuis, tant aux Perses qu'aux Grecs.

DARIUS.

La troisiéme année de cette guerre, les Ioniens aiant rassemblé toutes leurs forces, & assistés des vingt vaisseaux d'Athénes & de cinq d'Érétrie, ville l'ile d'Eubée, firent voile pour Éphése; & y aiant laissé leurs vaisseaux, ils marchérent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvérent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, & où on ne put le forcer. Comme la plupart des maisons de cette ville étoient construites de roseaux, & par conséquent fort combustibles; un soldat aiant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, & réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perses & les Lydiens aiant rassemblé leurs forces pour leur défense, les Ioniens comprirent qu'il étoit tems de songer à la retraite. Pour cet effet, ils marchérent avec toute la diligence possible pour regagner leurs vaisseaux à Éphése; mais les Perses y étant arrivés presqu'aussitôt qu'eux, les atta-

AN. M. 3504.
AV. J. C. 500.
Herod. lib. 5. cap. 99-103.

DARIUS. quérent fort vivement, & en défirent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques instances que leur fit Aristagore pour les y engager de nouveau.

Ibid. cap. 105. Darius aiant appris l'incendie de Sardes, & la part que les Athéniens y avoient eue, résolut dès ce tems-là de faire la guerre à la Gréce; & afin qu'il ne vînt jamais à l'oublier, il ordonna à un de ses Officiers de lui dire à haute voix chaque jour lorsqu'il prendroit son repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.* Il arriva dans l'incendie de Sardes que le temple de Cybéle, la Déesse du pays, fut consumé avec le reste de la ville. Cet accident servit ensuite de prétexte aux Perses pour mettre le feu à tous les temples qu'ils trouvérent dans la Gréce; & ils y furent aussi portés par un motif de religion, que j'ai expliqué ailleurs. *Tome 2. pag. 441.*

AN. M. 3505. AV. J. C. 499. *Herod. lib. 5. cap. 105-107.* Comme Aristagore, Chef de la révolte, étoit Lieutenant d'Hystiée à Milet, Darius crut que celui-ci pourroit bien avoir conduit toute cette trame; & il eut avec lui une explication, où il lui découvrit sa pensée, & les justes raisons qu'il avoit de le soupçonner. Hystiée, qui étoit un rusé courtisan, &

un maître habile dans l'art de dissimuler, parut surpris & affligé; & prenant un ton qui marquoit en même tems, & de la douleur & de l'indignation: » Quoi, » Seigneur, lui dit-il, avez-vous donc » pu concevoir un soupçon si injurieux » contre le plus fidèle & le plus affec- » tionné de vos serviteurs? Moi, exci- » ter une révolte contre vous! Hé! quel » auroit été mon but? Me manque-t-il » ici quelque chose? Je tiens un des » premiers rangs dans votre Cour. J'ai » l'honneur d'assister à tous vos con- » seils, & je ressens tous les jours de » nouvelles preuves de votre bonté » pour moi par les bienfaits dont vous » me comblez. « Il ajouta que la révolte d'Ionie ne venoit que de son éloignement de ce pays-là; qu'on avoit attendu son absence pour la faire éclater; que, s'il fût resté à Milet, ce complot n'auroit jamais eu lieu; & que le moien le plus sûr de rétablir les affaires du Roi, étoit de l'y envoier, pour appaiser ces troubles; qu'il lui promettoit, sur sa tête, de lui livrer Aristagore; & s'engageoit outre cela, à lui rendre tributaire la grande île de * Sar-

DARIUS.

* *Cette île est bien éloignée de l'Ionie, & n'y a nul raport. Je ne sai si ce ne seroit point une faute dans le texte d'Hérodote.*

DARIUS. daigne. Les meilleurs Princes sont souvent trop crédules ; & quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, & ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cet air de bonne foi avec lequel Hystiée lui parloit, le crut sur sa parole, & lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoignant de revenir à sa Cour quand il auroit exécuté ses promesses.

AN. M. 3506. AV. J. C. 498. *Herod. lib. 5. cap. 103. 104. & 108. 122.*

Cependant les révoltés, malgré la désertion des Athéniens, & l'échec considérable qu'ils avoient reçu en Ionie, ne perdirent point courage, & poussérent toujours leur pointe. Leur flote fit voile vers l'Hellespont & la Propontide, & réduisit Byzance & la plupart des autres villes Grecques situées de ce côté-là. Après quoi les confédérés, retournant sur leurs pas, obligérent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi bien que ceux de Cypre. Les Généraux Persans, aiant partagé les troupes entr'eux, marchérent par trois différentes routes pour aller attaquer les rebelles, & les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué.

Herod. lib. 6. cap. 1-5.

Quand Hystiée fut arrivé à Sardes, son génie intriguant lui fit former un complot

plot contre le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais aiant reconnu par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce Gouverneur n'ignoroit pas la part qu'il avoit eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui à rester plus lontems à Sardes; & s'étant retiré secrettement la nuit suivante, il passa dans l'ile de Chio. Delà il envoia une personne de confiance à Sardes avec des lettres pour ceux des Persans qu'il avoit gagnés. Cette personne le trahit, & remit ses lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ses complices mis à mort, & son projet absolument déconcerté. S'imaginant néanmoins qu'il pourroit encore exécuter quelques entreprises d'importance s'il étoit une fois à la tête de la ligue Ionienne, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet, & y être admis par les citoiens, mais elles ne lui réussirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

DARIUS.

Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avoit si fortement pressé Aristagore de se révolter, & avoit attiré ainsi de si grands malheurs à l'Ionie, il répondit que c'étoit parce que le Roi avoit résolu de transférer les Ioniens en

Ibid. cap. 3.

DARIUS. Phénicie, & les Phéniciens en Ionie. C'étoit une pure ſuppoſition de ſa part, & une impoſture qu'il avoit fabriquée, un ſemblable deſſein n'étant jamais venu dans l'eſprit de Darius. Cet artifice néanmoins ſervit merveilleuſement, tant à le juſtifier dans l'eſprit des Ioniens, qu'à les animer à pourſuivre la guerre avec vigueur. Car, allarmés de cette tranſmigration, ils prirent une ferme réſolution de ſe défendre juſqu'à l'extrémité.

AN. M. 3507. Av. J. C. 497. *Herod. lib.* 6. *cap.* 6-10. & 31-33.

Artapherne & Otane, avec les autres Généraux de Perſe, voiant que Milet étoit le centre de la confédération Ionienne, réſolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que s'ils pouvoient emporter cette ville, toutes les autres tomberoient d'elles-mêmes. Les Ioniens en aiant eu avis, convinrent dans leur aſſemblée générale de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, & de la pourvoir, autant qu'il leur feroit poſſible, de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiége; & de raſſembler toutes leurs forces pour combattre les Perſes ſur mer, leur habileté dans la marine leur faiſant croire qu'ils auroient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite île vis-à-vis de Milet, où

ils ſe trouvérent avec 353 vaiſſeaux. A la vûe de cette flote, les Perſes, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaiſſeaux, craignirent l'événement du combat, & l'évitérent, juſqu'à ce que, par le moien de leurs émiſſaires, ils eurent débauché la plus grande partie des confédérés, & les eurent engagés à ſe retirer : de ſorte que, quand on en vint aux mains, ceux de Samos, de Lesbos & pluſieurs autres, firent voile pour retourner en leur pays ; & la flote confédérée ne ſe trouva forte que d'une centaine de vaiſſeaux. Auſſi fut-elle bientôt accablée par le nombre, & preſqu'abſolument détruite. Enſuite la ville de Milet, aiant été aſſiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinérent entiérement : ce qui arriva ſix ans après la révolte d'Ariſtagore. Toutes les villes, tant celles du continent, que celles qui étoient ſur le bord de la mer & dans les îles, rentrérent bientôt après dans le devoir, ſoit volontairement, ſoit par force. On traita ceux qui firent quelque réſiſtance, comme on les en avoit menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent deſtinés à ſervir dans le palais du Roi, toutes les filles furent envoiées en Perſe : les villes, de même que les temples, furent réduites en

DARIUS.

DARIUS. cendres. Voila ce que leur attira la révolte où ils furent entraînés par les desseins ambitieux d'Aristagore & d'Hystiée.

Herod. lib. 6. cap. 29. 30.

Ce dernier eut aussi sa part dans le malheur général. Car cette même année, aiant été pris par les Perses, il fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre sur le champ, sans en demander la permission à Darius, de peur que l'affection de ce Prince pour Hystiée ne le portât à lui accorder son pardon, & qu'il ne laissât en vie un dangereux ennemi, qui pourroit susciter de nouvelles affaires aux Perses. La suite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée. Car, dès que la tête d'Hystiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de sa mort, & fit enterrer honorablement cette tête, comme les restes d'un homme à qui il avoit des obligations infinies, dont le souvenir, gravé profondément dans son esprit, n'avoit pu être effacé par la grandeur des fautes qu'il avoit commises depuis. Hystiée étoit de ces hommes inquiets, hardis, entreprenans, qui joignent à beaucoup de grandes qualités des vices encore plus grands; à qui tous moiens sont bons pour parvenir à leur but; qui regardent la

justice, la probité, la bonne foi, comme des noms sans qualité; qui ne se font aucun scrupule d'emploier le mensonge, la fourberie, la perfidie même & le parjure, quand tout cela leur peut être de quelque utilité, & qui ne comptent pour rien la ruine des peuples & de leur propre patrie, si elle est nécessaire à leur élévation. Il eut une fin digne de ses sentimens, & assez ordinaire à ces politiques irréligieux, qui sacrifient tout à leur ambition, & qui ne connoissent d'autre régle, ni presque d'autre Dieu, que leur intérêt & leur fortune.

§. VII. *Expédition des armées de Darius contre la Gréce.*

DARIUS, aiant rappellé tous ses autres Généraux dans la vingt-huitiéme année de son régne, envoia Mardonius, fils de Gobryas, jeune Seigneur d'une illustre famille de Perse, qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Gréce, & de se venger des Athéniens & des Érétriens, pour l'incendie de Sardes. Le Prince montroit peu de sagesse dans ce choix,

AN. M. 3510. AV. J. C. 494. *Herod. lib.* 6. *cap.* 43-45.

DARIUS. où il préféroit un jeune homme de faveur à ses plus vieux & plus expérimentés Généraux, sur-tout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenoit fort à cœur, & qui intéressoit infiniment la gloire de son régne. La qualité de gendre du Roi pouvoit augmenter son crédit, mais n'ajoutoit rien à son mérite, & ne le rendoit pas excellent Général.

A son arrivée dans la Macédoine, où il étoit passé avec l'armée de terre après avoir traversé la Thrace, tout le pays, effraié de sa puissance, se soumit. Mais sa flote, aiant voulu doubler le mont Athos, (nommé présentement Capo-Santo) pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une si violente tempête, que plus de trois cens vaisseaux, avec plus de vingt mille hommes, y périrent. Dans le même tems, l'armée de terre reçut un échec non moins considérable. Car, comme elle campoit dans un lieu mal sûr, les Thraces tombérent de nuit sur le camp des Perses, en firent un grand carnage, & blessérent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais succès l'obligérent bientôt après de retourner en Asie, avec la honte & la douleur d'avoir mal réussi dans cette expédition, tant par terre que par mer.

Darius s'apercevant trop tard que la jeunesse & le peu d'expérience de Mardonius étoient la cause de l'échec qu'avoient reçu ses troupes, le rappella, & mit dans la suite à sa place deux autres Généraux, Datis, Méde de nation, & Artapherne, fils d'Artapherne son frere, qui avoit été Gouverneur de Sardes. Ce Prince songeoit sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il rouloit depuis lontems dans son esprit; c'étoit d'attaquer la Gréce avec toutes ses forces, & sur-tout de tirer une illustre vengeance des Athéniens & de ceux d'Érétrie dont l'entreprise contre Sardes lui étoit toujours présente. DARIUS.

I. *État d'Athénes. Caractére de Miltiade, de Thémistocle & d'Aristide.*

IL FAUT nous rappeller dans l'esprit l'état où étoit pour lors Athénes, qui seule soutint le premier choc des Perses à Marathon, & nous former par avance quelque idée des grands hommes qui eurent part à cette célébre victoire.

Athénes, délivrée tout récemment du joug de la servitude qu'elle s'étoit vûe contrainte de porter pendant plus de trente ans sous Pisistrate & sous ses enfans, goûtoit en paix les avantages de

DARIUS. la liberté, dont cette courte privation n'avoit servi qu'à lui faire mieux sentir & le prix & la douceur. Lacédémone, qui dominoit pour lors dans la Gréce, & qui d'abord avoit beaucoup contribué à cet heureux changement, sembla dans la suite s'en repentir; & jalouse du tranquille repos qu'elle-même avoit procuré à ses voisins, elle entreprit de le troubler en essaiant de faire remonter sur le trône Hippias fils de Pisistrate. Ses efforts furent inutiles, & ne servirent qu'à marquer sa mauvaise volonté, & la douleur qu'elle avoit de voir qu'Athénes voulût se maintenir dans l'indépendance même à son égard. Hippias eut recours aux Perses. Artapherne, Gouverneur de Sardes, fit dire aux Athéniens, comme nous l'avons raporté ci-dessus, qu'ils eussent à le rétablir dans son autorité, s'ils ne vouloient s'attirer sur les bras toute la puissance de Darius. Cette seconde tentative n'aiant pas mieux réussi que la premiére, Hippias attendit une occasion plus favorable. Nous verrons bientôt qu'il servit de guide & de conducteur aux Généraux que le Roi de Perse envoia contre la Gréce.

Athénes, depuis le recouvrement de sa liberté, étoit toute autre que sous les

Tyrans, & montroit un courage tout nouveau. Parmi ses citoiens, Miltiade fut celui qui se distingua le plus dans la guerre contre les Perses dont nous allons parler. Il étoit fils de Cimon, illustre Athénien. Celui-ci avoit un frere, de mere non de pere, nommé aussi Miltiade, d'une maison fort noble & fort ancienne, originaire d'Égine, qui avoit été reçu depuis peu au nombre des citoiens d'Athénes. Il y étoit fort puissant du tems même de Pisistrate: mais comme il souffroit avec peine son pouvoir despotique, il accepta avec joie l'offre qu'on lui fit d'aller s'établir avec une colonie dans la Quersonnése de Thrace, où il étoit appellé par les Dolonces habitans du pays pour être leur Roi, ou, comme on parloit pour lors, leur Tyran. Étant mort sans enfans, il laissa la souveraineté à Stésagore son neveu, fils aîné de son frere Cimon; & celui-ci étant mort aussi sans postérité, les fils de Pisistrate, qui gouvernoient alors la ville d'Athénes, avoient envoié dans ce pays-là, pour lui succéder, Miltiade son frere, qui est celui dont nous parlons ici. Il y arriva, & s'y établit l'année même que Darius entreprit la guerre contre les Scythes. Il accompagna ce Prince avec quelques vaisseaux

DARIUS.

Herod. lib. 6. cap. 34-41

Cornel. Nep. in Milt. cap. 1-3.

DARIUS. jusqu'au Danube; & ce fut lui qui conseilla aux Ioniens de rompre le pont, & de se retirer sans attendre Darius. Pendant son séjour dans la Quersonnése, il épousa * Hégésipyle, fille d'Olore un Roi de Thrace du voisinage, de laquelle il eut Cimon ce fameux Général des Athéniens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Miltiade aiant renoncé pour plusieurs raisons à son établissement dans la Thrace, s'embarqua, avec tout ce qu'il avoit, sur cinq vaisseaux, & fit voile vers Athénes. Il s'y établit de nouveau, & s'y acquit une grande réputation.

Plut. in Aristid. pag. 319. 320. & in Themist. p. 112. 113.

An seni sit ger. resp. p. 790. 791.

Dans le même tems, deux autres citoiens, plus jeunes que Miltiade, commençoient à se faire connoitre à Athénes; savoir, Aristide & Thémistocle. Plutarque observe que le premier s'étoit formé sur le modéle de Clisthéne, l'un des plus grands hommes de son tems, & zélé défenseur de la liberté, qui avoit beaucoup contribué à la rétablir à Athénes, en chassant de cette ville les Pisistratides. C'étoit une salutaire coutume établie chez les Anciens, & qu'il seroit à

* *Après la mort de Miltiade, cette Princesse eut d'un second mari un fils, appellé Olore du nom de son grand-pere, qui fut pere de Thucydide l'historien.* Herod. ibid.

souhaiter qui le fût aussi parmi nous, que les jeunes gens qui aspiroient aux charges, [a] s'attachassent particuliérement aux vieillards qui s'y étoient le plus distingués, & qu'ils apprissent par leurs conversations, & encore plus par leurs exemples, l'art de se bien conduire eux-mêmes, & de gouverner sagement les autres. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Aristide s'attacha à Clisthéne, Cimon à Aristide; & il en raporte plusieurs autres, parmi lesquels il met Polybe, dont nous avons parlé si souvent, qui se rendit le disciple assidu & l'imitateur fidéle du célébre Philopémen.

DARIUS.

Thémistocle & Aristide étoient d'un caractére très-différent; mais ils rendirent tous deux de grands services à la République. Thémistocle, qui penchoit naturellement vers le gouvernement populaire, ne négligea rien pour se rendre agréable au peuple, & pour se faire des amis, se montrant affable à tous, complaisant, toujours prêt à rendre service aux citoiens, qu'il connoissoit tous par leurs noms, & n'étoit pas fort délicat sur les moiens qu'il emploioit pour leur faire plaisir. Aussi quelqu'un lui disant qu'il gouverneroit parfaite-

Cic. de senect. n. 21.

Plut. An seni sit geren-

a Discere à peritis, sequi optimos. *Tacit. in Agric.*

DARIUS.

da resp. pag. 806. 807.

ment, s'il conservoit l'égalité parmi les citoiens, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre: » A Dieu ne » plaise, répondit-il, que je sois jamais » assis sur un tribunal, où mes amis » n'aient pas plus de crédit & de faveur » que les étrangers. « Cléon, qui parut quelque tems après à Athénes, garda une conduite toute opposée, mais qui n'étoit pas exemte de blâme. En entrant dans le maniement des affaires publiques, il assembla tous ses amis, & leur déclara que, dès ce moment, il renonçoit à leur amitié, parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir, & de commettre des injustices. C'étoit leur faire peu d'honneur, & juger d'eux peu favorablement. Mais, dit Plutarque, ce n'est pas à ses amis, mais à ses passions qu'il devoit renoncer.

Aristide sut garder un sage tempérament entre ces deux excès vicieux. Porté pour l'aristocratie à l'exemple de Lycurgue dont il étoit grand admirateur, il marcha, pour ainsi dire, seul; ne cherchant point à plaire à ses amis aux dépens de la justice, toujours prêt néanmoins à leur rendre service quand il le pouvoit justement. Il évitoit avec grand soin d'emploier la recommandation de

ses amis pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, & pour eux un prétexte plausible d'exiger de lui les mêmes services en pareille occasion. Il avoit coutume de dire que le véritable citoien, l'homme de bien, ne devoit faire consister son crédit & son pouvoir qu'à pratiquer lui-même en toute occasion, & à conseiller aux autres, ce qui étoit honnête & juste.

Avec cette contrariété d'humeurs & de principes, il n'est pas étonnant que, pendant tout le tems de leur administration, il y ait eu une opposition continuelle entr'eux. Thémistocle, qui étoit hardi & entreprenant, trouvoit presque toujours à sa rencontre Aristide, qui se croioit obligé de s'opposer à ses desseins, quelquefois même lorsqu'ils étoient justes & utiles, pour l'empêcher de prendre un ascendant & une autorité qui seroit devenue pernicieuse à la République. Un jour qu'il l'emporta sur Thémistocle, qui avoit proposé une chose fort avantageuse, il ne put se retenir en sortant de l'assemblée, & dit tout haut: » Qu'il n'y avoit de salut pour » les Athéniens qu'à les jetter tous deux » dans le barathre; « c'étoit le lieu où l'on jettoit les coupables condannés à

DARIUS. mort. Mais l'intérêt commun les réunissoit; & quand ils étoient près de partir pour la campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenoient ensemble de déposer au sortir de la ville leurs dissensions, avec liberté de les reprendre à leur retour, s'ils le jugeoient à propos.

Plut. Apophthegm. p. 186.

La passion dominante de Thémistocle étoit l'ambition & l'amour de la gloire, qui parut en lui dès ses plus tendres années. Après la bataille de Marathon dont nous parlerons bientôt, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on le voioit le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif. Il passoit les nuits entiéres sans fermer l'œil: il ne se trouvoit plus aux festins publics comme il avoit coutume. Et lorsque ses amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit, *que les trophées de Miltiade ne lui laissoient point de repos.* Ils furent pour lui comme une espéce d'éguillon, qui le piquoit & l'animoit sans cesse. Dès lors la passion des armes saisit Thémistocle, & s'empara entiérement de lui.

Pour Aristide, l'amour du bien public étoit le grand mobile de toutes ses actions.

On admiroit sur-tout en lui la constance & la fermeté dans les changemens imprévûs auxquels sont exposés ceux qui se mêlent du gouvernement, ne se laissant ni élever par les honneurs qu'on lui rendoit, ni abbattre par les mépris & les refus qu'il avoit quelquefois à essuier. Il conservoit en tout sa tranquillité & sa douceur ordinaire, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie, & la servir avec un parfait désintéressement, encore plus du côté de la gloire que de celui des richesses. L'estime générale qu'on faisoit de la droiture de ses intentions, de la pureté de son zèle pour les intérêts de l'État, & de la sincérité de sa vertu, parut un jour où l'on jouoit une piéce d'Eschyle. Car l'Acteur aïant récité ce vers qui contenoit l'éloge d'Amphiaraüs : *Il ne veut point paroitre homme de bien & juste, mais l'être effectivement*, tout le monde jetta les yeux sur Aristide, & lui en fit l'application.

Ce qu'on raconte de lui à l'occasion d'une charge qu'il exerça, est tout-à-fait remarquable. Il ne fut pas plutôt élu Trésorier Général de la République, qu'il fit voir que ceux qui l'avoient précédé dans cette charge, avoient pillé de grosses sommes, & sur-tout Thémistocle : car celui-ci avec tout son mérite

DARIUS. n'étoit pas ſans reproche de ce côté-là. C'eſt pourquoi, lorſqu'Ariſtide voulut rendre ſes comptes, Thémiſtocle fit une groſſe brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condanner. Mais les principaux de la ville & les plus gens de bien, s'étant élevés contre un jugement ſi inique, non-ſeulement l'amende lui fut remiſe, mais on le nomma encore Tréſorier pour l'année ſuivante. Alors il fit ſemblant de ſe repentir de ſa premiére adminiſtration. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le ſecret de plaire à tous ceux qui pilloient la République. Car il ne les reprenoit point, & n'épluchoit point exactement leurs comptes : de ſorte que tous ces pillards, engraiſſés de vols & de rapines, combloient de louanges Ariſtide. Il lui étoit facile, comme on voit, de s'enrichir dans un poſte comme celui-là, qui ſemble preſque y inviter par les occaſions qu'il en préſente; ſurtout avec des Officiers, qui ne ſongeant de leur côté qu'à piller, étoient tout préparés à diſſimuler les vols de leur Tréſorier à charge de retour.

Ils firent donc eux-mêmes des brigues auprès du peuple pour le faire continuer une troiſiéme année dans la

DARIUS.

même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les suffrages se réunissoient pour le nommer, Aristide se levant, fit une forte réprimande aux Athéniens. » Quoi ! leur dit-il, quand » j'ai administré vos finances avec toute » la fidélité & toute la vigilance d'un » homme de bien, j'ai essuié de votre » part les traitemens les plus durs & les » plus humilians ; & aujourd'hui que je » les ai abandonnés à tous ces voleurs » blics, je suis un homme admirable, » & le meilleur des citoiens ! Je vous » déclare donc que j'ai plus de honte » de l'honneur que vous me faites en » ce jour, que je n'en eus l'an passé de » la condannation que vous prononçâ- » tes contre moi ; & je vois avec dou- » leur qu'il est plus glorieux ici d'user de » complaisance envers les méchans, » que de ménager & de conserver les » biens de la République. « Par ce discours il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, & s'acquit l'estime de tous les gens de bien.

Tel étoit le caractére de ces deux illustres Athéniens, qui commencérent à faire connoitre toute l'étendue de leur mérite dans le tems, sur-tout, que Darius attaqua la Gréce.

DARIUS. 2. *Darius envoie des Hérauts dans la Gréce, pour sonder les peuples, & pour demander qu'ils se soumettent.*

AN. M. 3511. AV. J.C 493. *Herod. lib.* 6. *cap.* 45-86.

CE PRINCE, avant que de s'engager entiérement dans cette entreprise, jugea à propos de sonder les Grecs, & de savoir quelle étoit la disposition de ces différens peuples à son égard. Dans cette vûe, il envoia des Hérauts par toute la Gréce, pour demander en son nom la terre & l'eau : c'étoit la maniére dont les Perses avoient coutume d'exiger la soumission de ceux qu'ils vouloient assujettir. A l'arrivée de ces Hérauts plusieurs villes de Gréce, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur étoit commandé. De ce nombre furent les habitans d'Égine, petite île située vis-à-vis & tout près d'Athénes. Cette conduite des Éginétes fut regardée comme une trahison publique. Les Lacédémoniens, à la priére de ceux d'Athénes, y envoiérent Cléoméne, l'un des deux Rois de Sparte, pour se saisir des coupables. Les Éginétes refusérent de lui obéir, apportant pour prétexte de ce refus de ce qu'il ne venoit point avec son Collégue : c'étoit Démarate, l'autre Roi, qui leur avoit lui-même

ſuggéré ce moien. Auſſitôt que Cléoméne fut de retour à Sparte, pour ſe venger de cet affront, il entreprit de chaſſer du trône Démarate, comme n'étant point de la famille roiale, & il y réuſſit par le ſecours de la Prêtreſſe de Delphes qu'il ſuborna pour rendre une réponſe favorable à ſes deſſeins. Démarate ne pouvant ſouffrir une injure ſi ignominieuſe, ſe bannit lui-même de ſa patrie, & ſe retira vers Darius, qui le reçut à bras ouverts, & lui fit un établiſſement conſidérable dans la Perſe. On lui donna pour ſucceſſeur Leutychide. Il ſe joignit à ſon Collégue; & s'étant rendus tous deux de concert à Égine, en enlevérent dix des plus puiſſans citoiens, qu'ils confiérent à la garde des Athéniens, leurs ennemis déclarés. Cléoméne étant mort quelque tems après, & la fraude qu'il avoit faite à Delphes aiant été découverte, les Lacédémoniens voulurent obliger ceux d'Athénes à rendre les Éginétes, mais ils le refuſérent.

Les Hérauts qui allérent à Sparte & à Athénes, n'y furent pas reçus auſſi favorablement que ceux qui avoient été envoiés dans les autres villes. L'un fut jetté dans un puits, & l'autre dans une foſſe profonde, avec ordre de prendre

Herod. lib. 7. cap. 133-136.

DARIUS. de là de l'eau, & de la terre. Je ſerois moins étonné de ce traitement indigne, s'il ne s'agiſſoit que d'Athénes. C'eſt une ſuite & un effet du gouvernement populaire, bruſque, impétueux, violent; où rarement la raiſon eſt écoutée, & où l'on n'agit que par paſſion. Je ne reconnois point ici l'équité & la gravité Spartaine. Ils pouvoient refuſer ce qu'on leur demandoit : mais traiter ainſi des Officiers publics, c'étoit violer ouvertement le droit des gens. Si l'on en croit les Hiſtoriens, ce crime ne demeura pas impuni. Talthybius, héraut d'Agamemnon, étoit honoré à Sparte comme un dieu, & y avoit un temple. Il vengea l'injure faite aux hérauts du Roi des Perſes, & fit ſentir ſa colére aux Lacédémoniens par pluſieurs accidens funeſtes. Ceux-ci pour l'appaiſer, & pour expier leur faute, envoiérent dans la ſuite en Perſe pluſieurs de leurs principaux citoiens, qui s'expoſérent volontairement à la mort pour leur patrie. On les livra entre les mains de Xerxès: mais ce Prince les renvoia, ſans leur avoir fait ſouffrir aucun mal. Pour les Athéniens, Talthybius fit tomber ſa colére ſur la famille de Miltiade, qui avoit eu part au mauvais traitement fait aux hérauts de Darius.

Pauſan. in Lacon. pag. 181, 183.

§. *Défaite des Perses à Marathon par Miltiade. Triste fin de ce Général.* DARIUS.

DARIUS fit partir avec empressement Datis & Artapherne, qu'il avoit nommés pour Généraux à la place de Mardonius. Leurs ordres portoient de mettre au pillage Érétrie & Athénes, d'en brûler toutes les maisons & tous les temples, d'en faire prisonniers tous les habitans, & de les lui envoier; &, pour cet effet, ils s'étoient munis d'un grand nombre de chaînes. Ils mirent à la voile avec une flote de cinq ou six cens vaisseaux, & une armée de cinq cens mille hommes. Après s'être rendu maîtres sans peine des îles de la mer Égée, ils firent route vers Érétrie ville de l'Eubée, qu'ils emportérent après un siége de sept jours par la trahison de quelques-uns des principaux habitans, la réduisirent en cendres, mirent aux fers tous ceux qu'ils y trouvérent, & les envoiérent en Perse. Darius, contre leur attente, les traita avec bonté, & leur donna pour habitation un village du pays de Cissie, qui n'étoit qu'à une journée de Suse, où Apollone de Tyane trouva encore de leurs descendans six cens ans après.

AN. M. 3514. AV. J. C. 490. *Herod. lib. 6. cap. 94-101.*

Plut. in Moral. pag. 829.

Herod. lib. 6. cap. 119.

Philostr. lib. 1. cap. 17.

DARIUS.

Herod. lib. 6. cap. 102-120.
Corn. Nep. in Milt. cap. 4-6.
Justin. lib. 2. cap. 3.
Plut. in Aristid. pag. 321.

Après l'expédition d'Érétrie, les Perses s'avancérent vers l'Attique. Hippias les conduisit à Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Ils firent savoir à Athénes le sort d'Érétrie, & comment aucun de ses citoiens ne leur avoit échapé, espérant que cette nouvelle obligeroit la ville de se rendre sur le champ. Les Athéniens avoient envoié à Lacédémone demander du secours contre l'ennemi commun, qui leur fut accordé promtement & sans délibérer, mais qui ne put partir que quelques jours après, à cause d'une coutume ancienne & d'une maxime superstitieuse de religion, qui ne leur permettoit de se mettre en marche qu'après la pleine lune. Aucun des autres alliés ne se mit en état de les secourir, tant l'armée formidable des Perses avoit répandu par tout la terreur. Il n'y eut que ceux de Platée, qui leur amenérent mille soldats. On fut obligé à Athénes, dans cette extrémité, de faire prendre les armes aux esclaves, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué jusques-là.

L'armée des Perses commandée par Datis, étoit de cent mille hommes d'infanterie, & de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite

par dix Chefs, dont Miltiade étoit le premier, qui devoient commander ſucceſſivement l'un après l'autre chacun leur jour. Il y eut une grande diſpute parmi les Chefs, pour ſavoir s'il faloit hazarder le combat, ou attendre l'ennemi dans la ville. Ce dernier avis l'emportoit de beaucoup, & paroiſſoit fort raiſonnable. Quelle apparence en effet d'aller avec une petite poignée de ſoldats à la rencontre d'une armée auſſi nombreuſe que celle des Perſes? Miltiade ſe déclara pourtant pour l'avis contraire, & fit voir que l'unique moien de relever le courage de leurs troupes, & de jetter la terreur parmi celles des ennemis, étoit de s'avancer vers elles avec un air de confiance & d'intrépidité. Ariſtide appuia fortement cet avis, & y fit revenir quelques autres, enſorte que les ſuffrages ſe trouvérent également partagés. Miltiade alors s'adreſſa à Callimaque, qui étoit Polémarque *, & avoit droit de ſuffrage comme les dix Chefs. Il lui repréſenta avec vivacité que le ſort de la patrie étoit entre ſes mains, que ſon ſuf-

* Le Polémarque *à Athénes étoit un Officier, un Magiſtrat conſidérable, emploié également à commander dans les troupes, & à rendre la juſtice. Il en ſera parlé ailleurs.*

DARIUS. frage alloit décider si Athénes seroit libre ou esclave, & qu'un mot sorti de sa bouche l'égaleroit à Harmodius & Aristogiton auteurs de la liberté dont jouissoient les Athéniens. Il le prononça ce mot, & se joignit au parti de Miltiade. Ainsi la bataille fut résolue.

Aristide, faisant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours, est nécessairement foible, inégal, peu suivi, contraire souvent à lui-même, & ne peut avoir ni projet, ni exécution uniformes, crut que le danger étoit trop grand & trop pressant pour s'exposer à tous ces inconvéniens. Afin de les prévenir, il jugea nécessaire de réunir tout le pouvoir dans un seul; & pour y porter ses Collégues, il en donna l'exemple le premier. Ainsi, quand le jour d'Aristide fut venu, il remit le commandement à Miltiade, comme plus habile & plus expérimenté que lui. Les autres en firent autant, l'amour du bien public étoufant en eux tout sentiment de jalousie; & l'on vit en ce jour qu'il est presque aussi glorieux de reconnoitre le mérite dans les autres, que de l'avoir soi-même. Miltiade cependant crut devoir attendre que son tour fût arrivé. Pour lors, en habile Capitaine, il songea à regagner par l'avantage

tage du poste ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pié d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper & la prendre par les derriéres. Il fit jetter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs, & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis leur Chef, sentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable: mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, & d'ailleurs ne voulant pas attendre que le renfort des Lacédémoniens fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eut donné le signal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perses regardoient cette premiére démarche comme une folie pour des gens qui étoient en si petit nombre, & absolument destitués de cavalerie & d'archers; mais ils furent bientôt détrompés. Hérodote remarque que c'est ici la premiére fois que les Grecs allérent ainsi au combat en courant : ce qui peut paroitre étonnant. En effet, n'étoit-il pas à craindre que la premiére impétuosité & la force de ces troupes ne fussent émoussées & affoiblies par cette

DARIUS. courſe ; & que les ſoldats aiant rompu leurs rangs, n'arrivaſſent tout hors d'haleine, épuiſés & en déſordre, vers un ennemi qui les attendant de pié ferme & ſans branler, devoit ce ſemble être plus en état de ſoutenir avantageuſement leur choc ? C'eſt ce qui engagea Pompée dans la bataille de Pharſale, à tenir ſes troupes immobiles, & à leur défendre de faire aucun mouvement, juſqu'à ce que l'ennemi vînt les attaquer : [a] mais Céſar blâme ſa conduite. La raiſon qu'il en apporte, c'eſt que l'impétuoſité de la courſe remplit d'un certain enthouſiaſme & d'une fureur martiale, l'ame des combattans, qu'elle donne plus de force & de roideur aux coups qu'ils portent, & qu'elle enflamme le courage, qui eſt, ſi l'on peut parler ainſi, ſoufflé & animé par le mouvement rapide de tant de milliers d'hommes, comme la flamme par le vent. Je laiſſe aux gens du métier à

Cæſ. in bello Civil. lib. 3.

Plut. in Pomp. pag. 656. & in Cæſ. p. 719.

a Quod nobis quidem nulla ratione factum à Pompeio videtur: propterea quod est quædam incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ ſtudio pugnæ incenditur. Hanc non reprimere, ſed augere imperatores debent. *Cæſ.*

Καῖσαρ περὶ τȣ̃το διαμαρτεῖν φησὶ τὸν Πομπήϊον, ἀγνοήσαντα τὴν μετὰ δρόμου καὶ φορᾶς ἐν ἀρχῇ γινομένην σύῤῥαξιν, ὡς ἔντε ταῖς πληγαῖς βίαν προστίθησι, καὶ συνεκκαίει τὸν θυμὸν ἐκ πάντων ἀναῤῥιπιζόμενον. *Plut. in Cæſ.*

décider entre ces deux grands Capitaines, & je reviens à mon ſujet.

Le combat fut rude & opiniâtre. Miltiade avoit extrêmement fortifié ſes deux ailes, mais avoit laiſſé le corps de bataille plus foible & plus dégarni; & la raiſon en paroit aſſez claire. N'aiant que dix mille hommes à oppoſer à une ſi grande multitude d'ennemis, il ne pouvoit ni faire un grand front, ni donner à ſes troupes une égale profondeur. Il faloit donc opter; & il crut que la victoire ne pouvoit venir que des efforts qu'il feroit aux deux ailes pour enfoncer & diſſiper les deux ailes des Perſes: bien perſuadé que quand ſes deux ailes ſeroient victorieuſes, elles prendroient en flanc le corps de bataille des ennemis, & acheveroient la victoire ſans grand obſtacle. C'eſt le même plan qu'Annibal ſe propoſa à la bataille de Cannes, qui lui réuſſit ſi parfaitement; & qui ne peut guéres manquer de réuſſir. Les Barbares attaquérent donc le corps de bataille des Grecs, & donnérent ſur-tout de ce côté-là. Ils avoient en tête Ariſtide & Thémiſtocle, qui les ſoutinrent lontems avec un courage intrépide, mais qui furent enfin obligés de plier. Dans ce moment ſurvinrent les deux ailes victorieuſes, qui avoient dé-

DARIUS. fait & mis en fuite celles des Perses. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille qui commençoit à se rompre, & étoit accablé par le nombre des combattans. Alors la déroute des Perses fut entiére. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, & mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux. C'est dans cette occasion que Cynégire, frere du poéte Eschyle, qui se tenoit à un vaisseau pour y entrer avec les fuiards, aiant * eu la main droite coupée, tomba dans la mer & y périt. Les Athéniens se rendirent maîtres de sept vaisseaux. Il périt de leur côté dans le combat près de deux cens hommes; & du côté des Perses plus de six mille, sans compter ceux qui tombérent dans la mer en fuiant, ou qui furent consumés par le feu qu'on mit aux vaisseaux.

Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat & perfide citoien, pour recouvrer l'injuste domination que Pisistrate son

* *Justin ajoute que Cynégire, aiant eu d'abord la main droite, puis la gauche, coupées à coups de hache, il s'attacha encore au vaisseau avec les dents sans vouloir quitter prise, tant il étoit acharné contre l'ennemi. Récit purement fabuleux, & sans aucune apparence de vrai.*

pere avoit usurpée sur les Athéniens, avoit eu la lâcheté de se rendre servilement le courtisan d'un Roi barbare, & d'implorer son secours contre ses propres citoiens. Animé de haine & de vengeance, il lui avoit suggéré tous les moiens qu'il avoit pû imaginer pour mettre sa patrie dans les fers; & lui-même s'étoit mis à la tête de ses ennemis pour réduire en cendres la ville qui lui avoit donné le jour, & à qui il ne pouvoit reprocher de crimes que celui de ne vouloir point le reconnoitre pour son Tyran. Une mort honteuse, qui devoit être suivie de l'exécration de tous les siécles, fut la juste récompense d'une si noire perfidie.

Aussitôt après la bataille, un soldat Athénien, encore tout fumant du sang des ennemis, se détacha de l'armée, & courut de toutes ses forces à Athénes pour porter à ses concitoiens l'heureuse nouvelle de la victoire. Quand il fut arrivé à la maison des Magistrats, il ne leur dit que deux mots : [a] *Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs*, & tomba mort à leurs piés.

Plut. de gloriâ Atheniens. p. 347.

Les Perses avoient tellement compté sur la victoire, qu'ils avoient apporté

Pausan. lib. 1. pag. 62.

[a] Χαίρετε, χαίρομεν. *Je n'ai pu rendre en François la vivacité du grec.*

DARIUS. du marbre à Marathon, pour y ériger un trophée. Les Grecs se saisirent de ce marbre, & en firent faire par Phidias une statue à la Déesse Némésis *, qui avoit un temple près du lieu où se donna le combat.

La flote Persanne, au lieu de prendre le chemin des îles pour regagner l'Asie, doubla le cap de Sunium, dans le dessein de surprendre Athénes avant que les Athéniens pussent y être arrivés pour la secourir. Mais ceux-ci marchérent au secours de leur patrie avec neuf tribus, & ils firent tant de diligence, qu'ils y arrivérent le jour même. De Marathon à Athénes il y a environ quarante milles, c'est-à-dire, plus de quinze lieues. C'étoit beaucoup pour une armée qui avoit essuié la fatigue d'un long & rude combat. Ainsi le dessein des Perses avorta.

Aristide, laissé seul à Marathon avec sa Tribu pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui. Car l'or & l'argent étant semés çà & là dans le camp ennemi, & toutes les tentes aussi bien que toutes les galéres qu'on avoit prises, étant pleines d'habits & de meubles magnifiques, & de toutes sortes

* *C'étoit la Déesse chargée de venger les injustices.*

de richesses sans nombre, non seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empécha que les autres n'y touchassent.

DARIUS.

Dès que le jour de la pleine lune fut passé, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes ; & aiant fait toute la diligence possible, ils arrivérent dans l'Attique après une marche forcée de trois jours, où ils firent 1200 stades de chemin, c'est-à-dire, 70 lieues. La bataille avoit été donnée la veille. Ils ne laissérent pas d'aller jusqu'à Marathon, dont ils virent les campagnes couvertes de corps morts & de richesses. Après avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès de la bataille, ils retournérent dans leur pays.

Isocrat. in Panegyr. p. 113.

Une vaine & ridicule superstition les empécha d'avoir part à l'action la plus glorieuse dont il soit parlé dans l'histoire. Car il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étoient les Athéniens, non seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entiérement dissipée & mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, & l'on est presque tenté de

DARIUS. refuser sa croiance à un événement qui paroit si peu vraisemblable, & qui est cependant très-certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un Général qui sait prendre ses avantages, l'intrépidité de soldats qui ne craignent point la mort, le zéle pour la patrie, l'amour de la liberté, la haine & la détestation de l'esclavage & de la tyrannie, sentimens naturels aux Athéniens, mais dont la vivacité étoit sans doute beaucoup augmentée en eux par la présence seule d'Hippias, qu'ils redoutoient d'avoir de nouveau pour maître après tout ce qui s'étoit passé.

In Menex. p. 239. 240. Et lib. 3. de leg. pag. 698. 699.

Platon, en plus d'un endroit, prend à tâche de relever la journée de Marathon, & il veut qu'on la regarde comme la source & la premiére cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet, c'est elle qui ôta à la puissance Persanne cette terreur, qui la rendoit si formidable, & qui faisoit tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connoitre leurs forces, & à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avoit de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout son jour la gloire qu'il y a à sacrifier sa vie pour le salut

de la patrie, & pour la conservation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la suite des siécles, d'une noble émulation & d'un vif desir d'imiter leurs ancêtres, & de ne point dégénérer de leurs vertus. Car, dans toutes les occasions importantes, on leur remettoit devant les yeux Miltiade & sa troupe invincible, c'est-à-dire, une petite armée de héros, dont le courage intrépide avoit fait tant d'honneur à Athénes.

DARIUS.

On rendit aux morts sur le champ tout l'honneur qui leur étoit dû. On leur érigea à tous, dans le lieu même où la bataille s'étoit donnée, d'illustres monumens, où leurs noms, & celui de leurs Tribus, étoient marqués. On en construisit trois séparément, l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, & un troisiéme pour les esclaves qu'on avoit armés dans cette occasion. Dans la suite, on y ajouta le tombeau de Miltiade.

Pausan. 1. Attic. pag. 60. & 61.

Je ne dois pas omettre ici la réflexion de Cornélius Népos l'historien, sur ce que firent les Athéniens pour honorer la mémoire de leur Général. Autrefois, dit-il en parlant des Romains, nos ancêtres récompensoient la vertu par des marques de distinction peu fastueuses,

Corn. Nep. in Milt. cap. 6.

DARIUS. mais qu'ils accordoient rarement, & qui, par cette raiſon-là même, étoient d'un grand prix; au lieu que maintenant qu'elles ſont prodiguées, on n'en fait nul cas. Il en a été ainſi, ajoute-t-il, parmi les Athéniens. Tout l'honneur qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athénes & de toute la Gréce, fut que dans le tableau où les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, on le repréſenta à la tête des dix Chefs, exhortant les ſoldats, & leur donnant l'exemple. Mais ce même peuple, dans les ſiécles poſtérieurs, devenu plus puiſſant, & corrompu par les flateries de ſes Orateurs, décerna trois cens ſtatues à Démétrius de Phalére.

In præc. de rep. ger. pag. 820.

Plutarque fait la même réflexion, & il remarque ſagement que a l'honneur qu'on rend aux grands hommes, ne doit pas être regardé comme la récompenſe de leurs belles actions, mais ſimplement comme la marque de l'eſtime qu'on en fait, dont on veut par-là perpétuer le ſouvenir. Ce n'eſt donc pas la richeſſe ni la magnificence des monumens publics qui en fait le prix, ni qui les rend durables, mais la ſincére reconnoiſſance de ceux qui les érigent. Les trois cens ſtatues de

a Οὐ γὰρ μισθὸν εἶναι δεῖ τῆς πράξεως, ἀλλὰ σύμβολον. τὴν τιμὴν, ἵνα καὶ διαμένῃ πολὺν χρόνον.

Démétrius de Phalére furent toutes renversées de son vivant même ; & le tableau, où le courage de Miltiade étoit représenté, subsista plusieurs siécles après lui.

DARIUS.

Ce tableau étoit placé à Athénes, dans une galerie, qui étoit ornée & enrichie de différentes peintures toutes excellentes, & de la main des meilleurs maîtres, & qui, pour cette raison, fut appellée *Pécile*, d'un mot grec qui signifie *variée*. Le célébre Polygnote, qui étoit de l'île de Thasos, l'un des premiers peintres de son tems, avoit peint ce tableau, du moins pour la plus grande partie ; & comme il se piquoit d'honneur, & étoit plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, il l'avoit fait gratuitement, & sans vouloir en tirer aucune récompense. Athénes le paia en une monnoie qui étoit de son goût, en lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement public dans la ville, où il pourroit demeurer tant qu'il lui plairoit.

Plin. lib. 35. cap. 9.

Ποικίλη.

La reconnoissance des Athéniens à l'égard de Miltiade ne fut pas de longue durée. Après la bataille de Marathon, il avoit demandé & obtenu une flote de soixante & dix vaisseaux, pour aller punir & soumettre les îles qui avoient

Herod. lib. 6. cap. 132-136.

Corn. Nep. in Milt. cap. 7. 8.

DARIUS. favorisé les barbares. Il en subjugua plusieurs : mais aiant mal réussi dans l'île de Paros, & sur un faux bruit de l'arrivée de la flote ennemie, s'étant cru obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant la principale ville, où il avoit reçu une blessure fort dangereuse, il revint à Athénes avec sa flote; & y fut appellé en jugement par un citoien nommé Xanthippe, qui l'accusa d'avoir levé ce siége par trahison, & après avoir reçu de grandes sommes du Roi des Perses. Quelque peu de vraisemblance qu'eût cette accusation, elle prévalut contre le mérite & l'innocence de Miltiade. Il fut condanné à perdre la vie, & à être jetté dans le barathre, qui étoit le lieu où l'on précipitoit les coupables convaincus des plus grands crimes. Le Magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grace qu'on fit au Libérateur de la patrie, fut de commuer la sentence de mort en une amende de cinquante mille écus, qui étoit la somme où montoient les frais de la flote qu'on avoit équipée sur ses remontrances & ses avis. Comme il étoit hors d'état de la paier, il fut mis en prison, & y mourut de la blessure qu'il avoit reçue à Paros. Cimon son fils, qui étoit alors fort jeune, signla

Plat. in Gorg. pag. 516.

50 talens.

en cette occaſion ſa piété, comme nous verrons dans la ſuite qu'il ſignalera ſon courage. Il acheta la permiſſion d'enſevelir le corps de ſon pere, en paiant pour lui les cinquante mille écus auxquels il avoit été condanné; ſomme qu'il ramaſſa du mieux qu'il put dans la bourſe de ſes parens & de ſes amis.

Cornélius Népos remarque que ce qui engagea principalement les Athéniens à en uſer ainſi à l'égard de Miltiade, fut ſon mérite même & ſa grande réputation, qui fit craindre au peuple, délivré aſſez récemment du joug de la ſervitude ſous Piſiſtrate, que celui-ci, qui avoit été autrefois Tyran dans la Querſonnéſe, ne voulût le devenir à Athénes. [a] Ainſi il aima mieux punir un innocent, que d'avoir toujours devant les yeux un tel ſujet de crainte. C'eſt ce même principe qui établit l'Oſtraciſme à Athénes. J'ai raporté ailleurs les raiſons les plus plauſibles ſur leſquelles pouvoit être fondé l'Oſtraciſme. Mais il eſt difficile d'excuſer pleinement une ſi étrange politique, à qui tout mérite devient ſuſpect, & qui convertit la vertu même en crime.

Maniére d'étudier, Tome 3. p. 407.

a Hæc populus reſpiciens, maluit eum innoxium plecti, quàm ſe diutius eſſe in timore.

DARIUS.

Plut. in Arist. p. 322. 323.

On le vit bien clairement dans l'exil d'Aristide. Son attachement inviolable à la justice l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle, qui ne se piquoit pas de délicatesse sur ce point, & qui mit en usage toutes sortes d'intrigues & de cabales pour écarter, par les suffrages du peuple, un rival qu'il trouvoit toujours contraire à ses desseins ambitieux. Il [a] parut bien dans cette occasion qu'on peut être supérieur en mérite & en vertu, sans l'être en crédit. L'éloquence impétueuse de Thémistocle l'emporta sur la justice d'Aristide, & il vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoiens donnoient leurs suffrages en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille, appellée en grec ὄστρακον, d'où est venu le nom d'Ostracisme. Ici, un Paysan, qui ne savoit pas écrire, & qui ne connoissoit pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. » Cet homme vous » a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristi-

[a] In his cognitum est, quantò antistaret eloquentia innocentiæ. Quanquam enim adeo excellebat Aristides abstinentiâ, ut unus post hominum memoriam, quod quidem nos audierimus, cognomine Justus sit appellatus; tamen à Themistocle collabefactus testulâ illâ exilio decem annorum multatus est. *Cornel. Nep. in Arist.*

» de, pour le condanner ainsi ? Non, ré- » pliqua l'autre ; je ne le connois pas » même : mais je suis fatigué & blessé de » l'entendre par tout appeller *le Juste*. Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les Dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand [a] Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, & fit une priére toute contraire, en demandant aux Dieux de forcer sa ville ingrate par quelque malheur à avoir besoin de lui, & à le rappeller au plus tôt.

DARIUS.

Heureuse République, s'écrie Valére Maxime, en parlant de l'exil d'Aristide, qui a pu, après un si indigne traitement fait au plus homme de bien qu'elle ait jamais eu, trouver encore des citoiens attachés avec zéle & fidélité à son service! *Felices Athenas, quæ post illius exilium invenire aliquem aut virum bonum, aut amantem sui civem potuerunt, cum quo tunc ipsa sanctitas migravit!*

Val. Max. lib. 5. cap. 3.

a In exilium abiit precatus ab Diis immortalibus, si innoxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium sui civitati ingratæ facerent, *Liv. lib. 5. n. 32.*

DARIUS.

§. VIII. *Darius songe à porter la guerre contre l'Égypte & contre la Gréce. Il est prévenu par la mort. Dispute entre deux de ses fils pour la roiauté. Xerxès est élu Roi.*

Herod. lib. 7. cap. 1.

QUAND Darius apprit la défaite de son armée à Marathon, il entra dans une grande colére; & ce mauvais succès, loin de le décourager, & de le détourner de la guerre contre la Gréce, ne fit que l'animer à la poursuivre & à la pousser avec plus de vigueur pour se venger en même tems & de l'incendie de Sardes, & de la honte reçue à Marathon. Ainsi résolu de marcher en personne avec toutes ses forces, il envoia ordre à tous ses sujets dans toutes les provinces de son Empire de s'armer pour cette expédition.

An. R. 3517. Av. J.C. 487.

Après avoir emploié trois ans à ces préparatifs, il eut à soutenir une nouvelle guerre par la révolte de l'Égypte.

Diod. lib. 1. p. 53. & 85.

Il paroitroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, que Darius y alla lui-même pour l'appaiser, & en vint à bout. Cet Historien raconte que ce Prince voulant y faire mettre sa statue avant celle de Sésostris, le Grand Prêtre des Égyptiens lui représenta qu'il n'avoit

DARIUS.

pas encore égalé la gloire de ce conquérant; & que le Roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Égyptien, répondit qu'il travailleroit à la surpasser. Diodore ajoute que Darius, détestant la cruauté impie dont Cambyse son prédécesseur avoit usé en Égypte, témoigna beaucoup de respect pour les Dieux & pour leurs temples; qu'il eut plusieurs entretiens avec les Prêtres Égyptiens sur ce qui regarde la religion & le gouvernement; & qu'aiant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens Rois traitoient leurs sujets, il s'étoit appliqué, après son retour en Perse, à se former sur leur modéle. Mais Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore, marque seulement que ce Prince, résolu de punir tout à la fois ses sujets révoltés & de se venger de ses anciens ennemis, se détermina à leur faire la guerre en même tems, & à tomber lui-même en personne sur la Gréce avec le gros de ses troupes, pendant qu'il emploieroit une autre partie pour réduire l'Égypte.

Herod. lib. 6. cap. 1.

Selon un ancien usage des Perses, il n'étoit point permis à leur Roi d'aller à la guerre, sans avoir nommé celui qui devoit monter sur le trône après lui; coutume sagement établie pour ne

AN. M. 3519. AV. J.C. 485. *Herod. lib. 6. cap. 2 & 3.*

DARIUS. point expoſer l'État aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du ſucceſſeur, les inconvéniens de l'anarchie, & les cabales des divers prétendans. Darius avant que de s'engager dans l'expédition contre la Gréce, ſe crut obligé de ſatisfaire à cette loi, d'autant plus qu'il étoit avancé en âge, & qu'il y avoit une diſpute entre deux de ſes enfans au ſujet de la ſucceſſion à l'Empire, qui pourroit exciter une guerre civile après ſa mort, s'il laiſſoit ce différend indécis. Darius avoit trois fils de ſa premiére femme fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne; & quatre autres d'Atoſſe, fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choiſi pour Roi. Artabazane, appellé par Juſtin, Artéméne, étoit l'ainé des premiers; & Xerxès, des ſeconds. Artabazane alléguoit en ſa faveur, qu'étant l'ainé de tous ſes freres, la coutume & l'uſage de toutes les nations lui adjugeoit la ſucceſſion préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit, qu'il étoit fils de Darius par Atoſſe fille de Cyrus, qui avoit fondé l'Empire des Perſes; & qu'il étoit plus juſte que la couronne de Cyrus tombât à un de ſes deſcendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Déma-

tate, Roi de Lacédémone, qui après avoir été déposé injustement par ses sujets, vivoit alors en exil à la Cour de Perse, lui suggéra secrettement une autre raison : c'est qu'Artabazane étoit à la vérité le fils ainé de Darius, mais que lui Xerxès étoit le fils ainé du Roi; qu'ainsi Artabazane étant né lorsque son pere n'étoit encore qu'homme privé, il ne pouvoit prétendre par son droit d'ainesse qu'à ses biens propres : mais que pour lui, étant le fils ainé du Roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuia cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelloient à la succession du roiaume que les enfans qui étoient nés depuis que leur pere étoit Roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

Justin, aussi bien que Plutarque, place cette dispute après la mort de Darius. L'un & l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux freres dans une conjoncture si délicate. Selon cette autre maniére de raporter le même fait, Artabazane étoit absent quand le Roi mourut. Xerxès prit aussitôt toutes les marques de la roiauté, & en exerça les fonctions. Dès que son frere fut arrivé, il quitta le diadême & la tiare qu'il portoit d'une maniére qui ne convenoit

Justin. lib. 2. cap. 10. Plut. de frat. amore, pag. 488.

DARIUS. qu'au Roi, alla au devant de lui, & le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend Artabane leur oncle, & de s'en raporter sans appel à son jugement. [a] Pendant tout le tems que dura cette dispute, les deux freres se donnérent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, & se donnant même des repas, d'où l'estime & la confiance mutuelle écartoient de part & d'autre toute crainte & tout soupçon, & y faisoient régner une joie pure & une pleine sécurité. Spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que pendant que la plupart des freres se disputent presque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient avec une modération si tranquille un jugement qui devoit décider du plus grand Empire qui fût dans l'univers. Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même son

[a] Adeo fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit; ipsoque litis tempore invicem munera miserint; jucunda quoque inter se non solùm, sed credula convivia habuerint, judicium quoque ipsum sine arbitris, sine convicio fuerit. Tantò moderatiùs tum fratres inter se regna maxima dividebant, quàm nunc exigua patrimonia partiuntur. *Justin.*

frere se prosterna devant lui le reconnoissant pour son maître, & le plaça de sa propre main sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement roiale, & infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce promt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts, n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui sait dissimuler dans l'occasion, & se fait honneur de ce qu'elle ne peut empécher. C'étoit respect pour les loix, vraie affection pour un frere, & indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes, & arme souvent les plus proches les uns contre les autres. Pour lui, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à son service dans la bataille de Salamine.

DARIUS.

En quelque tems que cette dispute doive être placée, il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditoit, l'une contre l'Égypte, & l'autre contre la Gréce, & qu'il fut prévenu par la mort. Il avoit régné trente-six ans. L'Épitaphe [a] de ce Prince, où il se vante d'avoir eu le mé-

Herod. lib. 6. cap. 4.

a Ἠδυνάμην καὶ οἶνον πίνειν πολὺν, καὶ τοῦτον φέρειν καλῶς. *Athen. lib. 10. pag. 434.*

DARIUS. rite de boire beaucoup, & de bien porter le vin, montre que c'étoit là véritablement une gloire chez les Perses. Nous verons dans la suite que le jeune Cyrus s'attribuoit cette qualité, comme une perfection qui le rendoit plus digne du sceptre que ne l'étoit son aîné. Qui, de nous, s'aviseroit de mettre un tel mérite parmi les qualités d'un bon Roi?

Plut. in. Artax. pag. 1014.

Darius avoit d'excellentes qualités, mais qui étoient mêlées de plusieurs défauts, & l'empire se sentit des unes & des autres. [a] Car tel est la condition des Rois : ils ne vivent & n'agissent point pour eux seuls. Tout ce qu'ils font, soit en bien, soit en mal, ils le font pour leurs sujets; & leurs intérêts sont inséparables. On voioit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples : il aimoit la justice, & respectoit les loix : il aimoit le mérite, & le récompensoit : il n'étoit point jaloux de son rang ni de son autorité, jusqu'à exiger des respects forcés, & à se rendre presque inaccessible : quelque habile qu'il fût par lui-même, il écoutoit les avis, & savoit en profiter; c'est de lui que l'Écriture-Sainte dit qu'il ne faisoit rien sans consulter les sages de

b Ita nati estis, ut bona malaque vestra ad Remp. pertineant. *Tacit. lib.* 4. *cap.* 8.

ſa Cour : *Interrogavit ſapientes .... & illorum faciebat cuncta conſilio* ; il paioit de ſa perſonne dans les combats, où il gardoit toujours ſon ſang froid, & il diſoit de lui-même que le danger le plus vif & le plus preſſant ne ſervoit qu'à augmenter ſon courage & ſa prudence : enfin il y a eu peu de Princes plus habiles que lui dans l'art de régner, & plus expérimentés dans la guerre. La gloire de Conquérant, ſi c'en eſt une véritable, ne lui manqua pas. Car, non ſeulement il rétablit & affermit entiérement l'Empire de Cyrus, qui avoit été fort ébranlé par Cambyſe & par le Mage : il y ajouta encore pluſieurs grandes & riches provinces, & en particulier les Indes, la Thrace, la Macédoine, & les îles qui baignent les côtes de l'Ionie.

DARIUS.

Eſther, 1. 13.

Plut. in Apophtheg. p. 172.

Mais quelquefois ces bonnes qualités faiſoient place à des défauts tout oppoſés. Reconnoit-on la bonté & la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à ce pere infortuné, qui de trois fils qu'il avoit, le pria de lui en laiſſer un pendant que les autres le ſuivroient dans ſes campagnes ? Y eut-il jamais occaſion où le conſeil fût plus néceſſaire que dans le deſſein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes ? & pouvoit-on lui en ſuggérer un plus ſage que ce-

DARIUS. lui que lui donna ſon frere ? il ne l'exécuta pas. Paroit-il dans toute cette expédition aucune marque de ſageſſe, ou de prudence ? & n'y voit-on pas par tout un Prince enivré de ſa grandeur, qui croit que rien ne lui peut réſiſter, & en qui la folle ambition de ſe ſignaler par une conquête extraordinaire, étoufe tout ce qu'il avoit montré juſques-là de bon ſens, de jugement, d'habileté même dans la guerre ?

Ce qui fait la ſolide gloire de Darius, c'eſt d'avoir été choiſi de Dieu même, auſſi bien que Cyrus, pour être l'inſtrument de ſes miſéricordes ſur ſon peuple, le protecteur déclaré des Iſraélites, & le reſtaurateur du temple de Jéruſalem. On en peut voir l'hiſtoire dans Eſdras, & dans les prophétes Aggée & Zacharie.



CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE XERXÈS, jointe à celle des Grecs.

LE régne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il est rempli de grands événemens.

§. I. *Xerxès, après avoir réduit l'Égypte, se prépare à porter la guerre contre les Grecs. Il tient conseil. Sage discours d'Artabane. La guerre est résolue.*

XERXÈS.

AN. M. 3519. Av. J.C. 485. Herod. lib. 7. cap. 5. Joseph. Antiq. lib. 11. cap. 5.

XERXÈS étant monté sur le trône, emploia la premiére année de son régne à continuer les préparatifs que son pere avoit commencés pour la réduction de l'Égypte. Il confirma aux Juifs de Jérusalem tous les priviléges qui leur avoient été accordés par son pere, particuliérement celui qui leur assignoit le tribut de Samarie pour se fournir de victimes dans le culte qu'ils rendoient à Dieu dans son temple.

AN. M. 3520. Av. J.C. 484. Herod. lib. 7. cap. 7.

La seconde année de son régne, il marcha contre les Égyptiens ; & après avoir vaincu & subjugué ces rebelles ;

XERXÈS. il appesantit le joug de leur servitude ; & aiant donné le gouvernement de cette province à son frere Achéméne, il revint vers la fin de l'année à Suse.

Aul. Gel. lib. 15. cap. 23.

Le fameux historien Hérodote naquit cette année à Halicarnasse en Carie. Car il avoit 53 ans lorsque la guerre du Péloponnése commença.

AN. M. 3521. AV. J. C. 483. *Herod. lib. 7. cap. 8-18. Plut. in Apophth. p. 173.*

Xerxès, enflé du succès qu'il avoit eu contre les Egyptiens, résolut de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendoit plus, disoit-il, qu'on achetât pour lui des figues de l'Attique qui étoient excellentes, & ne vouloit en manger que lorsque le pays lui appartiendroit.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son Conseil, & prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands & de plus illustres personnages à sa Cour. Il leur proposa le dessein qu'il avoit de porter la guerre contre la Gréce. Ses motifs étoient, le desir d'imiter ses prédécesseurs, qui tous avoient illustré leur nom & leur régne par de nobles entreprises, l'obligation où il étoit de venger l'insolence des Athéniens, qui avoient osé attaquer Sardes, & l'avoient réduite en cendres ; la nécessité de réparer l'affront reçu à la bataille de Marathon ; l'espérance des

grands avantages qu'on pourroit tirer XERXÈS.
de cette guerre, qui entraîneroit après elle la conquête de l'Europe, le plus riche & le plus fertile pays qui fût dans l'univers. Il ajoutoit que cette guerre avoit déja été résolue par son pere Darius, dont il ne faisoit que suivre & exécuter les intentions; & il finit en promettant de grandes récompenses à ceux qui s'y distingueroient par leur valeur.

Mardonius, le même qui sous Darius avoit si mal réussi, mais que ses mauvais succès n'avoient pas rendu plus sage ni moins ambitieux, & qui désiroit extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au-dessus de tous les Rois qui l'avoient précédé, & de tous ceux qui devoient le suivre. Il montra l'indispensable nécessité de venger l'injure faite au nom Persan. Il décria les Grecs, comme des peuples lâches & timides, sans courage, sans force, sans expérience de la guerre. Il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avoit faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de faste & de vanité, montrant qu'il n'avoit trouvé aucune résistance. Il ne craignoit pas d'assurer qu'aucun

XERXÈS. peuple de la Gréce n'oseroit venir à la rencontre de Xerxès, qui marchoit avec toutes les forces de l'Asie; & que, s'ils avoient la témérité de se présenter devant lui, ils apprendroient à leurs dépens que les Perses étoient les peuples de la terre les plus guerriers & les plus courageux.

Comme on s'aperçut que ce discours flateur plaisoit extrêmement au Roi, personne, dans le Conseil, n'osoit le contredire, & tous gardoient le silence. C'étoit une suite presque inévitable de la maniére dont Xerxès s'étoit expliqué. Un Prince sage, quand il propose une affaire dans son Conseil, & qu'il desire sincérement qu'on lui dise la vérité, a une extrême attention à cacher ses propres sentimens, pour ne point gêner ceux des autres, & pour leur laisser une entiére liberté. Xerxès au contraire avoit marqué ouvertement son penchant ou plutôt sa détermination pour la guerre. Quand cela est ainsi, les flateurs, qui sont artificieux, empressés à s'insinuer & à plaire, toujours prêts à entrer dans les passions de celui qui consulte, ne manquent pas d'appuier son sentiment par des raisons spécieuses & plausibles; pendant que ceux qui seroient capables de donner de bons con-

ſeils, ſont retenus par la crainte, y aiant peu de courtiſans qui aiment aſſez le Prince, & qui ſoient aſſez courageux, pour oſer lui déplaire en combattant ſon goût.

Les louanges exceſſives que Mardonius donnoit à Xerxès, langage ordinaire des flateurs, auroit dû le lui rendre ſuſpect, & lui faire craindre que ce Seigneur, ſous une apparence de zéle pour ſa gloire, ne cachât ſon ambition, & le deſir violent qu'il avoit de commander l'armée. Mais ces paroles douces & flateuſes, qui ſe gliſſent comme un ſerpent ſous les fleurs, loin de déplaire aux Princes, les charment & les entraînent. Ils ne ſavent pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit foibles, & aſſez vains pour ſe laiſſer tromper par des louanges diſproportionnées à leurs mérites & à leurs actions.

Voila ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le Conſeil. Dans ce ſilence général, Artabane, oncle de Xerxès, Prince recommandable par ſon âge & par ſa prudence, eut le courage de prendre la parole. » Grand Roi, » dit-il, en s'adreſſant à Xerxès, ſouffrez » que je vous diſe ici mon ſentiment » avec la liberté qui convient à mon

XERXÈS. » âge & à vos intérêts. Quand Darius, » votre pere & mon frere, songea à » porter la guerre contre les Scythes, » je fis tout mon possible pour l'en dé- » tourner. Vous savez ce que lui couta » cette entreprise, & quel en fut le suc- » cès. Les peuples que vous allez atta- » quer, sont infiniment plus à crain- » dre que les Scythes. Les Grecs passent » pour être & sur mer & sur terre les » meilleures troupes qu'il y ait. Si les » Athéniens seuls ont pu défaire l'armée » nombreuse commandée par Datis & » par Artapherne, que faut-il attendre » de tous les peuples de la Gréce réunis » ensemble? Vous songez à passer d'Asie » en Europe en jettant un pont sur la » mer. Et que deviendrons-nous, si les » Athéniens vainqueurs font avancer » leur flote vers ce pont, & le rompent? » Je tremble encore, quand je pense » que dans l'expédition de Scythie, » on fit dépendre la vie du Roi votre » pere & le salut de toute l'armée de la » bonne foi d'un seul homme, & que, » si Hystiée le Milésien eût, comme on » l'y exhorta fortement, rompu le pont » qu'on avoit jetté sur le Danube, c'en » étoit fait de l'empire Persan. Ne vous » exposez point, Seigneur, à un pareil » danger, d'autant plus que rien ne vous

XERXÈS.

» y oblige. Prenez du tems pour y réflé- » chir. Quand on a délibéré mûrement » ſur une affaire, quel qu'en ſoit le » ſuccès, on n'a rien à ſe reprocher. » La précipitation, outre qu'elle eſt » imprudente, eſt preſque toujours mal- » heureuſe, & ſuivie de funeſtes effets. » Sur-tout, grand Prince, ne vous laiſſez » point éblouir, ni par le vain éclat » d'une gloire imaginaire, ni par le » pompeux appareil de vos troupes. Ce » ſont les arbres les plus élevés qui ont » le plus à craindre de la foudre. [a] Com- » me Dieu ſeul eſt grand, il eſt ennemi » de l'orgueil, & il ſe plait à abaiſſer » tout ce qui s'éléve; & ſouvent les plus » nombreuſes armées fuient devant une » poignée d'hommes, parce qu'il rem- » plit ceux-ci de courage, & jette la » terreur parmi les autres.

Après qu'Artabane eut ainſi parlé au Roi, il ſe tourna vers Mardonius, & lui reprocha le peu de ſincérité ou de jugement qu'il avoit fait paroitre, en donnant au Roi une idée des Grecs entiérement contraire à la vérité, & le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perſes dans une guerre, qu'il ne ſouhaitoit que par des

a Φιλεῖ ὁ θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν .... οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ἄλλον μέγα ὁ θεὸς, ἢ ἑωυτόν.

XERXÈS. vûes d'ambition & d'intérêt. » Au reste, » ajouta-t-il, si l'on conclud pour la » guerre, que le Roi, dont la vie nous » est chére, demeure en Perse; & pour » vous, puisque vous le desirez si for- » tement, marchez à la tête des armées » les plus nombreuses que vous aurez » pu amasser. Cependant qu'on mette » quelque part en dépôt vos enfans & » les miens, pour répondre du succès » de la guerre. S'il est favorable, je » consens que mes * enfans soient mis » à mort : mais s'il est tel que je le pré- » voi, je demande que vos enfans, & » vous-même, à votre retour, soiez » traités comme le mérite le téméraire » conseil que vous donnez à votre Maî- » tre.

Xerxès, qui n'étoit pas accoutumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur. » Remerciez les Dieux, dit-il à » Artabane, de ce que vous êtes le frere » de mon pere, sans quoi vous porte- » riez dans le moment même la juste » peine de votre audace. Mais je vous en » punirai autrement, en vous laissant » ici parmi les femmes, à qui vous » ressemblez par votre lâche timidité, » pendant qu'à la tête de mes troupes je

* *Pourquoi faloit-il que les enfans fussent punis de la faute de leurs peres?*

» marcherai où mon devoir & ma gloire » m'appellent. XERXÈS.

Le discours d'Artabane étoit très-mesuré & très-respectueux : cependant Xerxès en fut extrêmement choqué. C'est [a] le malheur des Princes gâtés par la flaterie, de trouver sec & austére tout ce qui est sincére & ingénu, & de traiter de hardiesse séditieuse tout conseil libre & généreux. Ils ne font pas réflexion qu'un homme de bien même n'ose jamais leur dire tout ce qu'il pense, ni leur découvrir la vérité toute entiére, sur-tout dans les choses qui peuvent leur être désagréables ; & que le plus pressant besoin qu'ils aient, c'est de trouver un ami sincére & fidéle qui ne leur cache rien. Un Prince se doit croire trop heureux, quand il naît un seul homme sous son régne avec cette générosité qui est le plus précieux trésor de l'État ; &, s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, [b] l'instrument de la Roiauté le plus nécessaire & le plus rare.

Xerxès le reconnut dans l'occasion dont il s'agit. Quand son premier em-

a Ita formatis Principum auribus, ut aspera quæ utilia, nec quicquam nisi jucundum & lætum accipiant. *Tacit. Hist, lib.* 3. *cap.* 56.

b Nullum majus boni Imperii instrumentum, quàm bonos amicos. *Tacit. Hist. lib.* 4 *cap.* 7.

XERXÈS. portement de colère fut passé, & que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différens avis qu'on lui avoit donnés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle, & il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein Conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse & son peu d'expérience l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un Prince aussi respectable qu'étoit Artabane, & par son âge & par sa sagesse; qu'il se rangeoit de son avis, malgré un songe qu'il avoit eu la nuit, où un phantôme l'avoit vivement exhorté à entreprendre cette guerre. Tous ceux qui composoient le Conseil, furent ravis d'entendre ce discours, & témoignérent leur joie en se prosternant tous devant le Roi, & relevant à l'envi la gloire de cette démarche, sans que de telles louanges pussent être suspectes. Car [a] on discerne aisément si celles qu'on donne aux Princes, partent du cœur & naissent de la vérité, ou si elles ne sont que sur les lévres, & un pur effet de la flaterie. Cet aveu, si sincére & si humiliant, loin de leur paroitre une foi-

[a] Nec occultum est quando ex veritate, quando adumbratâ lætitiâ, facta imperatorum celebrentur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 41.*

blesse dans Xerxès, fut regardé comme l'effort d'une grande ame, qui s'éléve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Ils admirérent d'autant plus la noblesse de cette démarche, qu'ils savoient que les Princes, élevés comme Xerxès dans une vaine hauteur & une fausse gloire, ne veulent jamais avoir tort, & n'emploient pour l'ordinaire leur autorité qu'à soutenir avec fierté les fautes qu'ils ont faites par ignorance, ou par imprudence. On peut dire qu'il est plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. En effet, rien n'est plus grand, ni en même tems plus rare, que de voir un Roi puissant, & dans le tems de sa plus grande prospérité, reconnoitre ses fautes quand il lui arrive d'en faire, sans chercher ni prétextes ni excuses pour les couvrir; rendre hommage à la vérité, lors même qu'elle le condanne; & laisser à des Princes, faussement délicats sur la grandeur, la honte d'être toujours pleins de défauts, & de n'en jamais convenir.

La nuit suivante, le même phantôme, si l'on en croit Hérodote, se montra encore au Roi, ajoutant au premier discours qu'il avoit tenu de nouvelles

XERXÈS. menaces. Xerxès en fit part à ſon oncle; & pour reconnoitre ſi ce ſonge venoit des Dieux ou non, il le preſſa vivement de ſe revétir des habits roiaux, de monter ſur le trône, & de paſſer enſuite la nuit dans ſon lit à ſa place. Artabane lui parla très-ſenſément ſur la vanité des ſonges, puis venant à ce qui le regardoit perſonnellement: » * J'eſtime preſque également, dit-il, de bien » penſer par ſoi-même, & de ſe rendre » docile aux bons avis d'un autre. Vous » avez ces deux qualités, grand Prince; » & ſi vous ſuiviez votre naturel, vous » ne vous porteriez qu'à des ſentimens de ſageſſe & de modération. Il » n'y a que les diſcours empoiſonnés » des flateurs qui vous pouſſent à des » partis violens, ** comme la mer, » tranquille par elle-même, n'eſt troublée que par une impreſſion étrangére. » Au reſte ce qui m'a affligé dans le diſcours que vous avez tenu à mon égard, » n'a pas été mon injure perſonnelle,

* *Cette penſée eſt dans Héſiode*, Opera & dies, v. 293. *Cic. pour Cluent. n.* 84. *& Tit. Liv. l.* 22. *n.* 29. Sæpe ego audivi, milites, eum primum eſſe virum, qui ipſe conſulat quid in rem ſit; ſecundum eum, qui bene monenti obediat: qui nec ipſe conſulere, nec alteri parere ſciat, eum extremi ingenii eſſe.

** *Cette penſée eſt auſſi dans Tite-Live, Livre* 28. *n.* 27.

» mais le tort que vous vous faisiez à XERXÈS.
» vous-même par votre mauvais choix
» entre deux conseils qu'on vous don-
» noit, rejettant celui qui vous portoit
» à des sentimens de modération & d'é-
» quité, & embrassant l'autre, qui ne
» tendoit au contraire qu'à nourrir l'or-
» gueil & à irriter l'ambition.

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du Roi, & y eut la même vision qu'avoit eu Xerxès, c'est-à-dire, qu'en dormant, il vit un homme qui lui faisoit de violens reproches, & qui le menaçoit des plus grands malheurs s'il continuoit de s'opposer au dessein du Roi. Il céda pour lors, & se rendit, croiant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin, & la guerre contre les Grecs fut résolue. Je raporte les choses telles que je les trouve dans Hérodote.

Xerxès soutint mal cette gloire dans la suite. Nous ne verrons en lui que de courtes lueurs de sagesse & de raison, qui brillent un moment, & font place aux excès les plus condannables. On peut juger par-là qu'il avoit un bon fonds & un naturel heureux. Mais les qualités les plus excellentes sont bientôt gâtées & corrompues par le poison de la flaterie, & par celui d'une puis-

XERXÈS. ſance ſouveraine & ſans bornes : *vi dominationis convulſus.*

Tacit.

C'eſt un beau ſentiment dans un Miniſtre, d'être moins touché de l'affront qu'on lui fait, que du tort qu'on faiſoit à ſon Maître en lui donnant un funeſte conſeil.

Le Conſeil de Mardonius étoit funeſte, en ce que, comme le remarque Artabane, il n'étoit propre qu'à nourrir & à augmenter dans le Prince une pente à la hauteur & à la violence, qui ne lui étoit déja que trop naturelle, ὕβριν αὔξονς ; & [a] en ce qu'il accoutumoit ſon eſprit à porter toujours ſes deſirs au-delà de ſa fortune préſente, à vouloir toujours aller en avant, & à ne mettre aucunes bornes à ſon ambition. [b] C'eſt la paſſion de ceux qu'on appelle Conquérans, & qu'on nom-

Prædones meroit à plus juſte titre, avec l'Écri-

a Ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι αἰεὶ ἔχειν τοῦ παρέοντος.

b Nec hoc Alexandri tantùm vitium fuit, quem per Liberi Herculiſque veſtigia felix temeritas egit ; ſed omnium quos fortuna irritavit implendo. Totum regni Perſici ſtemma perſcruſe : quem invenies, cui modum imperii ſatietas fecerit ? qui non vitam in aliqua ulteriùs procedendi cogitatione finierit ? Nec id mirum eſt. Quicquid cupiditati contigit, penitùs hauritur & conditur : nec intereſt quantum eò, quod inexplebile eſt, congeras. *Senecâ. lib. 7. de Benef. cap. 3.*

ture-Sainte, brigands des nations. Parcourez, dit Sénéque, toute la suite des Rois de Perse, en trouverez-vous quelqu'un qui se soit arrêté de lui-même dans sa course, qui ait été content de ses premiéres conquêtes, & que la mort n'ait pas surpris formant encore quelque nouveau projet? Et cette disposition ne doit pas étonner, ajoute-t-il : car l'ambition est un gouffre & un abyme sans fond, où tout se perd, & où l'on entasse en vain des provinces & des roiaumes, sans en pouvoir remplir le vuide.

XERXÈS. gentium. Jerem. 4. 7.

§. II. *Xerxès se met en marche, & passe d'Asie en Europe en traversant le détroit de l'Hellespont sur un pont de bateaux.*

LA GUERRE étant résolue, Xerxès, pour ne rien omettre de ce qui pouvoit faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en occident, & convint avec eux que, pendant que les Perses attaqueroient la Gréce, les Carthaginois tomberoient sur les nations Grecques qui étoient en Sicile & en Italie, pour les empêcher de venir au secours des autres Grecs.

AN. M. 3523. Av. J. C. 481. Diod. lib. 11. pag. 1. & 2.

XERXÈS. Les Carthaginois élurent, pour Général, Amilcar, qui ne se contenta pas de lever autant de troupes qu'il put en Afrique, mais, avec l'argent que Xerxès lui avoit envoié, engagea à son service un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule & d'Italie; de sorte qu'il assembla une armée de trois cens mille hommes, & des vaisseaux à proportion, pour exécuter les projets de la ligue.

Herod. lib. 7 cap. 26.

AN. M. 3524. AV. J. C. 480.

Ainsi Xerxès, conformément à la prédiction de Daniel, [a] *aiant par sa puissance & par ses grandes richesses, soulevé contre le roiaume de la Gréce tous les peuples* du monde alors connu, c'est-à-dire, tout l'occident sous le commandement d'Amilcar, & tout l'orient sous le sien propre, partit de Suse pour commencer la guerre l'an cinquiéme de son régne, qui étoit la dixiéme depuis la bataille de Marathon, & marcha vers Sardes, où étoit le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avançoit aussi le long des côtes de l'Asie Mineure vers l'Hellespont.

Ibid. cap. 21-24.

Il avoit donné ordre qu'on perçât le

a Ecce adhuc tres Reges stabunt in Perside, & quartus (id est Xerxes) ditabitur opibus nimiis super omnes; & cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversùm regnum Græciæ. *Dan. cap. 11. v. 2.*

XERXÈS.

mont Athos. C'est une montagne de Macédoine, province de la Turquie en Europe, qui s'avance dans l'Archipel en forme de presqu'île. Elle ne tient à la terre que par un isthme d'une demi-lieue. Nous avons déja vu que la mer en cet endroit étoit fort orageuse, & que les naufrages y étoient fréquens. Ce fut là le prétexte de l'ordre qu'avoit donné Xerxès de couper cette montagne: mais la véritable raison étoit de se signaler par une entreprise extraordinaire, & d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de Néron: *erat incredibilium cupitor.* Aussi Hérodote remarque-t-il que ce travail étoit plus fastueux que nécessaire, puisqu'il auroit pu, à moins de frais, faire transporter ses vaisseaux pardessus l'isthme, comme c'étoit l'usage de ce tems-là. La fosse qu'il y fit creuser, étoit de largeur à y faire passer deux trirémes de front, c'est-à-dire deux vaisseaux à trois rangs de rames. Ce Prince, qui avoit la folie de croire qu'il étoit le maître des élémens & de toute la nature, avoit en conséquence écrit une lettre au mont Athos en ces termes, pour lui intimer ses ordres: *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres &*

Plut. de ira cohib. p. 455.

XERXÈS. *des roches qu'ils ne puissent couper : autrement je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer.* Il contraignoit en même tems ses travailleurs à force de coups de fouets à avancer l'ouvrage.

Plut. de anim. tranq. p. 170.

Bellon. singul. rer. observ. p. 78.

Un voiageur, qui vivoit du tems de François premier, & qui a composé en latin un livre touchant les faits singuliers, révoque celui-ci en doute, & marque qu'en passant auprès du mont Athos, il n'y a vû aucunes traces du travail dont il est parlé ici.

Herod. lib. 7. cap. 26-29.

Nous avons déja dit que Xerxès s'avançoit vers Sardes. Au sortir de la Cappadoce, aiant passé le fleuve Halys, il vint à Céléne, ville de la Phrygie, près de laquelle le Méandre prend sa source. Pythius, Lydien, faisoit sa résidence dans cette ville : c'étoit le Prince le plus opulent qui fût alors après Xerxès. Il le reçut, & toute son armée, avec une magnificence incroiable, & lui offrit tous ses biens pour fournir aux frais de son expédition. Xerxès surpris, & en même tems charmé d'une offre si généreuse, eut la curiosité d'apprendre à quoi montoient donc ses richesses. Ce Prince lui répondit que dans la vûe de les lui offrir, il en avoit fait un compte exact, & qu'elles montoient pour l'ar-

gent à deux mille talens, (c'eſt-à-dire ſix millions:) & pour l'or à quatre millions de Dariques moins ſept mille; (c'eſt-à-dire à quarante millions moins ſoixante & dix mille livres, en comptant le Darique ſur le pié de dix livres.) Il lui offrit toutes ces ſommes, ajoutant que ſes revenus lui ſuffiſoient pour l'entretien de ſa maiſon. Xerxès lui marqua une vive reconnoiſſance, fit une amitié particuliére avec lui, & pour ne pas ſe laiſſer vaincre en générosité, au lieu d'accepter ſes offres, il l'obligea de recevoir les ſept mille Dariques qui manquoient à ſa ſomme pour faire un compte rond.

Après un trait comme celui que je viens de raporter, qui ne croiroit que la vertu particuliére & le caractére perſonnel de * Pythius auroit été la généroſité, & le mépris des biens? Cependant c'étoit le Prince du monde le plus ménager, & qui à une ſordide avarice pour lui-même joignoit une dureté inhumaine à l'égard de ſes ſujets, qu'il occupoit ſans ceſſe à des travaux pénibles & infructueux, en les obligeant de creuſer pour lui des mines d'or & d'argent qui ſe trouvoient dans ſon domaine. Pendant ſon abſence, fondant tous en larmes, ils portérent leurs plain-

Il eſt appellé Pythis dans Plutarque.

Plut. de virt. mulier. p. 262.

XERXÈS. tes devant la Princesse épouse de Pythius, & implorérent son secours. Elle emploia un moien fort extraordinaire pour faire sentir à son mari, & lui faire toucher au doit l'injustice & le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un repas, magnifique en apparence, mais qui n'étoit rien moins que repas. Entrée, service, rôti, entremêts, tout étoit d'or ou d'argent, & le Prince au milieu de ces riches mêts & de ces viandes en peinture, demeura affamé. Il devina facilement le sens de l'énigme, & comprit que la destination de l'or & de l'argent n'étoit pas le simple spectacle, mais l'usage; & que négliger, comme il faisoit, la culture des terres en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'étoit réduire le pays & se réduire lui-même à la famine. Il se contenta donc dans la suite d'y en faire travailler seulement la cinquiéme partie. C'est Plutarque qui nous a conservé ce fait dans un traité, où il en ramasse beaucoup d'autres pour prouver l'habileté & l'industrie des Dames. La fable a voulu marquer le même caractére dans ce qu'elle raconte d'un Prince qui avoit régné dans le même pays, pour qui tout ce qu'il touchoit se changeoit sur le champ en or,

Midas, Roi de Phrygie.

selon la demande qu'il en avoit faite aux Dieux, & qui par là courut risque de périr de faim. XERXÈS.

Ce même Seigneur qui avoit fait des offres si obligeantes à Xerxès, lui aiant demandé en grace, quelque tems après, que de cinq de ses fils, qui servoient dans l'armée, il voulût bien lui laisser l'aîné pour être l'appui & la consolation de sa vieillesse; le Roi, outré jusqu'à la fureur d'une proposition si raisonnable, fit égorger ce fils aîné sous les yeux de son pere, lui faisant entendre que c'étoit par grace qu'il lui laissoit la vie à lui & au reste de ses enfans; & aiant fait couper le corps mort en deux parts qu'on plaça à droite & à gauche, il fit passer au milieu toute son armée, comme pour l'expier par un tel sacrifice. Quel monstre dans la nature qu'un Prince de cette sorte! Quel fonds est-il possible de faire sur l'amitié des Grands, & sur les protestations les plus vives de service & de reconnoissance?

Herod. lib. 7. cap. 38. 39.

Senec. de ira, lib. 3. c. 17.

De Phrygie Xerxès arriva à Sardes, où il passa l'hiver. De là il envoia des Hérauts à toutes les villes de la Gréce, excepté à Athénes & à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau & la terre, ce qui étoit la marque de soumission.

Herod. lib. 7. cap. 30-32.

XERXÈS.

Ibid. cap. 44-46.

Dès que le printems fut venu, il partit de Sardes, & tourna sa marche vers l'Hellespont. Quand il y fut arrivé, il voulut se donner le plaisir de voir un combat naval. On lui avoit préparé un trône sur une hauteur. Voiant de là toute la mer chargée de ses vaisseaux & toute la terre couverte de ses troupes, il sentit d'abord un mouvement secret de joie en mesurant ainsi de ses propres yeux toute l'étendue de sa puissance, & se regardant comme le plus fortuné de tous les mortels: mais faisant réflexion que de tant de milliers d'hommes, il n'en resteroit pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Un autre objet auroit mérité plus justement ses larmes, & il auroit dû se faire des reproches d'abréger lui-même ce terme fatal à des millions d'hommes, que sa cruelle ambition alloit faire périr dans une guerre entreprise sans justice & sans nécessité.

Artabane, qui ne perdoit aucune occasion de se rendre utile au jeune Prince, & de lui inspirer des sentimens de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvoit touché & attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les miséres qui accompagnent la vie de la plupart des hommes, & qui la

leur rendent si triste & si ennuieuse ; & il lui fit sentir en même tems l'obligation d'un Prince, qui ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devoit au moins emploier tous ses soins à leur en adoucir les peines & les amertumes.

XERXÈS.

Dans la même conversation, Xerxès demanda à son oncle s'il persévéreroit encore dans son premier sentiment qui étoit de ne point porter la guerre contre la Gréce, supposé qu'il n'eût pas vû les songes qui le lui avoient fait quitter. Celui-ci avoua qu'il n'étoit point sans crainte, & que deux choses l'effraioient. Hé quoi donc, reprit Xerxès? La terre & la mer, dit Artabane. La terre, car il n'y a point de pays qui puisse nourrir une si nombreuse armée : la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux. Le Roi sentit bien la force de ce raisonnement, mais ne pouvant plus reculer, il dit que dans les grandes entreprises il ne faloit pas examiner de si près tous les inconvéniens : qu'autrement on n'entreprendroit jamais rien, & que si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse & si timide, l'empire de Perse ne seroit pas parvenu à ce point de grandeur où on le voioit.

Herod. lib. 7. cap. 47-52.

Artabane lui donna encore un autre

XERXÈS. avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi : c'étoit de ne point emploier les Ioniens contre les Grecs dont ils tiroient leur origine, ce qui devoit les lui rendre suspects. Xerxès, après ces discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur, & le renvoia à Suse pour veiller en son absence à la garde de l'Empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Herod. lib. 7. cap. 25-36.

Xerxès avoit fait construire, à grands frais, un pont de bateaux sur la mer pour faire passer les troupes d'Asie en Europe. L'espace qui sépare les deux continens, appellé autrefois l'Hellespont, & maintenant le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, depuis Abyde jusqu'à l'autre côté est de sept stades, c'est-à-dire, de plus d'un quart de lieue. Une violente tempête survint tout à coup, & rompit le pont. Xerxès aiant appris à son arrivée cette nouvelle, fut transporté de colére ; & pour se venger d'un si cruel affront, il commanda qu'on jettât dans la mer deux paires de chaînes, comme pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât trois cens coups de fouet, en l'apostrophant ainsi : » O » mer & malheureux élément, ton » Maître te punit ainsi pour l'avoir ou» tragé sans raison. Xerxès saura bien,

soit

» soit que tu le veuilles ou non, passer
» à travers tes flots. « Il ne s'en tint pas là, & rendant les entrepreneurs responsables des événemens qui dépendent le moins de la puissance des hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

On construisit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers, & voici comme ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cens soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regardoient le Pont Euxin ; & du côté qui regarde la mer Egée, ils en mirent trois cens quatorze. Ensuite ils jettérent dans l'eau de grosses ancres de part & d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vents, & contre le * courant de l'eau. Ils laissérent, du côté de l'orient, trois passages entre les vaisseaux, par où de petites barques pussent aller au Pont-Euxin, & en revenir facilement. Après cela, ils plantérent des pieux en terre ferme avec de gros an- *Herod. lib. 7. cap. 36.*

* *Polybe remarque qu'il y a un courant d'eau du Lac Méotis & du Pont-Euxin dans la mer Egée, causé par les fleuves qui vont se rendre dans ces deux mers.* Polyb. lib. 4. p. 307. 308.

XERXÈS. neaux, & y attachérent de part & d'autre six gros cables sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, & quatre faits d'une sorte de roseaux, appellés *Biblos*, dont on se servoit pour faire des cordages. Il faloit que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesoit un * talent. Les cables, placés sur la longueur des vaisseaux, alloient d'un côté de la mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangérent en travers sur la largeur des vaisseaux, & sur les cables dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet usage, & mirent dessus des planches liées & jointes ensemble pour tenir lieu de sol & de plancher : puis ils couvrirent le tout de terre, & ajoutérent de côté & d'autre des barriéres, (c'est ce que nous appellons *des gardes-fous*,) afin que les bêtes & les chevaux ne s'épouvantassent point en voiant la mer. Telle fut la construction du fameux pont de Xerxès.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du passage. Dès que les premiers raions du soleil commencérent

* *Le talent pour le poids étoit de soixante mines, c'est-à-dire, de quarante-deux livres de notre poids; & la mine de cent dragmes.*

à paroitre, on répandit sur l'un & l'autre pont des odeurs de toutes sortes, & l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même tems versa des libations sur la mer; & se tournant vers le soleil, la principale Divinité de l'Empire, il implora son secours pour l'entreprise qu'il commençoit, & le pria de lui continuer sa protection jusqu'à ce qu'il eût fait la conquête entiére de l'Europe, & qu'il l'eût toute soumise à son empire: après quoi, il jetta dans la mer le vase qui avoit servi aux libations, une autre coupe d'or, & un cimetére Persan. L'armée emploia sept jours & sept nuits à passer le détroit, ceux qui étoient préposés pour cela, faisant avancer les soldats à grands coups de fouets, selon l'usage de la nation, qui n'étoit à proprement parler qu'un assemblage d'esclaves.

XERXÈS.

§. III. *Dénombrement de l'armée de Xerxès. Démarate marque librement sa pensée sur l'entreprise de ce Prince.*

XERXÈS, prenant sa marche au travers de la Quersonnése de Thrace, arriva à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hébre dans la Thrace; où aiant fait camper son armée, & ordonné à la

Herod. lib. 7. cap. 56-99. & 184-187.

XERXÈS. flote de le suivre le long du rivage, il fit la revûe de l'une & de l'autre.

Il trouva son armée de terre, qu'il avoit amenée d'Asie, forte de dix-sept cens mille hommes de pié, & de quatre-vingts mille chevaux, qui joints à vingt mille hommes qu'il faloit au moins pour la garde & la conduite des chariots & des chameaux, faisoient en tout dix-huit cens mille hommes. Quand il eut passé l'Hellespont, les nations qui se soumirent à lui, fortifiérent son armée de trois cens mille hommes. Ce qui fait en tout pour l'armée de terre deux millions cent mille hommes.

Sa flote, telle qu'elle étoit partie d'Asie, consistoit en douze cens sept vaisseaux de combat appellés triremes, c'est-à-dire, à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portoit deux cens hommes originaires du pays qui les avoit fournis, & outre cela trente Perses, ou Médes, ou Saces; ce qui faisoit en tout deux cens soixante & dix-sept mille six cens dix hommes. Les peuples d'Europe augmentérent sa flote de six-vingts vaisseaux, dont chacun portoit deux cens hommes; ce qui en fait vingt-quatre mille; & le tout ensemble trois cens un mille six cens dix hommes.

Outre la flote composée de grands

vaisseaux, les petites galéres de trente & de cinquante rames, les vaisseaux de transport, ceux qui portoient les vivres, & autres sortes de bâtimens, montoient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un portant l'autre, quatre-vingts hommes, cela faisoit en tout deux cens quarante mille. XERXÈS.

Ainsi quand Xerxès arriva aux Thermopyles, ses forces de terre & de mer faisoient ensemble le nombre de deux millions six cens quarante & un mille six cens & dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, & ces autres sortes de gens qui suivent l'armée, & qui montoient à un nombre égal. De sorte que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition, étoit de cinq millions deux cens quatre-vingts trois mille deux cens vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote : Plutarque & Isocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Pline, Elien, & d'autres rabattent beaucoup de ce nombre; en quoi ils paroissent moins croiables qu'Hérodote, qui a vécu dans le siécle même où se fit cette expédition, & qui raporte une inscription mise par ordre des Amphictyons sur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Ther-

Diod. lib. 11. pag. 3. Plin. lib. 33. cap. 10. Ælian. lib. 13. cap. 3.

XERXÈS. mopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes.

Herod. lib. 7. cap. 187. Pour nourrir toutes ces personnes, il faloit chaque jour selon la supputation qu'en fait Hérodote, plus de cent dix mille trois cens quarante médimnes, mesure qui, selon Budé, vaut six de nos boisseaux, en comptant pour chaque tête un chœnix qui étoit la portion journaliére que les maîtres donnoient à leurs esclaves chez les Grecs. L'histoire ne fait mention d'aucune autre armée si nombreuse que celle-ci. De tant de millions d'hommes nul ne le disputoit à Xerxès pour la beauté du visage, ni pour la grandeur de la taille; foible louange pour un Prince, quand elle est seule. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une si grande armée manquoit de Chef: *Huic tanto agmini Dux defuit.*

On auroit peine à comprendre comment il étoit possible de trouver des vivres suffisamment pour un si grand nombre de personnes, si l'Historien ne nous avoit averti que Xerxès avoit emploié quatre années entiéres à faire les préparatifs de cette guerre. Nous avons vû combien il avoit de vaisseaux de charge, qui côtoioient toujours l'armée de terre; *Herod. lib. 7. cap. 20.*

& il en arrivoit sans doute tous les jours de nouveaux qui mettoient l'abondance dans le camp. XERXÈS.

Hérodote marque la maniére dont se fit le calcul de ces troupes, qui étoient presque innombrables. On assembla dix mille hommes, que l'on serra le plus qu'il fut possible; après quoi, l'on décrivit un cercle autour d'eux, & on éleva sur ce cercle un petit mur à hauteur de la moitié du corps d'un homme: on fit passer, dans ce même intervalle, toute l'armée, & l'on connut par-là à quel nombre elle montoit. *Ibid. cap. 60.*

Le même Hérodote marque en détail les différentes armures de toutes les nations qui composoient cette armée. Outre les Chefs de chaque nation, qui commandoient chacun les troupes de leur pays, l'armée de terre avoit six Généraux Persans; savoir, Mardonius, fils de Gobryas; Tirintatéchme fils d'Artabane, & Smerdone fils d'Otane, tous deux proches parens du Roi; Masiste, fils de Darius & d'Atosse; Gergis, fils d'Ariaze; & Mégabyze, fils de Zopyre. Les dix mille Perses, qu'on appelloit les immortels, étoient commandés par Hydarne. La cavalerie avoit ses Commandans particuliers. *Ibid. cap. 61-88.*

La flote avoit aussi quatre Généraux *Herod. lib. 7. cap. 89-99.*

XERXÈS. Perſans. On peut voir dans Hérodote le détail des nations qui la fournirent. Artémiſe *, Reine d'Halicarnaſſe, qui, depuis la mort de ſon mari, gouvernoit pour ſon fils encore pupille, n'amena avec elle que cinq vaiſſeaux, mais c'étoient les mieux équipés & les plus leſtes de toute la flote, après ceux des Sidoniens. Elle ſe diſtingua dans cette guerre par ſon courage, & encore plus par ſa prudence. Hérodote remarque qu'entre tous les Officiers de Xerxès aucun ne lui donna des conſeils ſi ſages que cette Reine: mais il ne ſut pas en profiter.

Xerxès aiant fait le dénombrement de ſes troupes de terre & de mer, demanda à Démarate s'il croioit que les Grecs oſaſſent l'attendre. J'ai déja dit que ce Démarate étoit un des deux Rois de Lacédémone, qui, aiant été exilé par la faction de ſes ennemis, s'étoit réfugié en Perſe, où il avoit été comblé de biens & d'honneur. Comme on s'étonnoit un jour qu'un Roi ſe fût laiſſé exiler, & qu'on lui en demandoit la cauſe: *C'eſt*, dit-il, *qu'à Sparte la loi eſt plus forte que les Rois.* Il fut fort conſidéré en Perſe.

Plut. in Apophth. Lacon. p. 220.

* *Il ne faut pas confondre cette Princeſſe avec Artémiſe, femme de Mauſole, Roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingts-dix ans après cette bataille.*

Mais ni l'injuſtice de ſes concitoiens, ni les bons traitemens du Roi, ne purent lui faire oublier ſa patrie. Dès qu'il ſut que Xerxès travailloit aux préparatifs de la guerre, il en avoit donné avis aux Grecs par une voie ſecrette. Obligé dans cette occaſion de s'expliquer, il le fit avec une nobleſſe & une liberté dignes d'un Spartain, & d'un Roi de Sparte.

XERXÈS.

Amicior patriæ poſt fugam, quàm Regi poſt beneficia. *Juſtin.*

Démarate, avant que de répondre à la queſtion du Roi, lui avoit demandé ſi ſon intention étoit qu'il lui parlât ſelon la vérité, ou avec flaterie; & Xerxès aiant exigé de lui une grande ſincérité: » Puiſque vous me l'ordonnez, » grand Prince, reprit Démarate, la » vérité va vous parler par ma bouche. » Il eſt vrai que de tout tems la Gréce » a été nourrie dans la pauvreté: mais on » a introduit chez elle la vertu, que la » ſageſſe cultive, & que la vigueur des » loix maintient. C'eſt par l'uſage que » la Gréce ſait faire de cette vertu, » qu'elle ſe défend également des in» commodités de la pauvreté, & du » joug de la domination. Mais, pour » ne vous parler que de mes Lacédé» moniens, ſoiez ſûr que, nés & nour» ris dans la liberté, ils ne préteront ja» mais l'oreille à aucune propoſition » qui tende à la ſervitude. Fuſſent-ils

Herod. lib. 7. cap. 101-105.

XERXÈS. » abandonnés par tous les autres Grecs, » & réduits à une troupe de mille sol- » dats, ou à un nombre encore moin- » dre, ils viendront au-devant de vous, » & ne refuseront point le combat. « Le Roi entendant un tel discours, se mit à rire ; &, comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers & à la mort : » Ils sont libres & in- » dépendans de tout homme, répliqua » Démarate, mais ils ont au-dessus » d'eux la loi qui les domine, & ils la » craignent plus que vous-même n'êtes » craint de vos sujets. Or cette loi leur » défend de fuir jamais dans le combat, » quelque grand que soit le nombre des » ennemis ; & elle leur commande, en » demeurant fermes dans leur poste, ou » de vaincre ou de mourir.

Xerxès ne fut point choqué de cette liberté avec laquelle Démarate lui avoit parlé, & il continua sa marche.



§. IV. *Les Lacédémoniens & les Athéniens députent inutilement vers les alliés pour demander du secours. Commandement de la flote accordé aux Lacédémoniens.*

LACÉDÉMONE & Athénes, qui étoient les deux plus puissantes villes de la Gréce, & celles à qui Xerxès en vouloit le plus, ne s'étoient pas endormies à l'approche d'un ennemi si redoutable. Averties depuis lontems des mouvemens de ce Prince, elles avoient envoié des espions à Sardes, pour s'informer plus exactement du nombre & de la qualité de ses troupes. Ils furent arrétés; &, comme on étoit près de les faire mourir, Xerxès commanda au contraire qu'on les menât au travers de l'armée, & qu'on les renvoiât sans leur faire aucun mal. Leur retour apprit aux Grecs ce qu'ils avoient à craindre. *Herod. lib. 7. cap. 145. 146.*

On envoia en même tems des Députés à Argos, en Sicile vers Gélon Tyran de Syracuse, aux îles de Corcyre & de Créte, pour demander du secours, & faire une ligue contre l'ennemi commun.

Les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'ils partage- *Ibid. cap. 148-152.*

XERXÈS. roient par moitié l'autorité & le commandement avec les Lacédémoniens. Ceux-ci consentirent que le Roi d'Argos eût la même autorité que chacun des deux Rois de Lacédémone. C'étoit leur accorder beaucoup : mais que ne peut pas un point d'honneur mal entendu, & une vaine jalousie de commandement ! Les Argiens ne se contentérent point de cette offre, & refusérent de secourir les Grecs ligués, sans penser que s'ils les laissoient périr, la perte de la Gréce entraîneroit infailliblement la leur.

Cap. 153-162. Les Députés passérent d'Argos en Sicile, & s'adressérent à Gélon : c'étoit le plus puissant Prince qui fût alors parmi les Grecs. Il promit de fournir deux cens vaisseaux à trois rangs de rames, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, outre deux mille soldats armés à la légére, autant d'archers & de frondeurs, & d'entretenir de vivres l'armée des Grecs pendant tout le tems de la guerre, à condition qu'on l'éliroit Généralissime des troupes de terre & de mer. Les Lacédémoniens se récriérent à une telle proposition. Il se rabatit à demander qu'au moins il eût le commandement, ou de la flote, ou de l'armée de terre. Les Athéniens

s'y opposérent fortement, en répondant que le commandement de la flote leur appartenoit de droit, si les Lacédémoniens y renonçoient. Gélon avoit une raison bien plus forte de ne pas dégarnir la Sicile de troupes, qui étoit l'approche de la formidable armée des Carthaginois, commandée par Amilcar, & qui montoit à trois cens mille hommes.

XERXÈS.

Ceux de Corcyre, appellée aujourd'hui Corfou, firent aux Députés une réponse favorable, & se mirent aussitôt en mer avec une flote de soixante vaisseaux. Mais ils ne s'avancérent pas au-delà des côtes de la Laconie, apportant pour prétexte les vents contraires, mais en effet attendant quel seroit le succès du combat, pour se ranger ensuite du côté du vainqueur.

Herod. lib. 7. cap. 168.

Les Crétois, aiant consulté l'oracle de Delphes sur le parti qu'ils avoient à prendre, refusérent absolument d'entrer dans la ligue.

Ibid. cap. 169-171.

Ainsi les Lacédémoniens & les Athéniens se trouvérent réduits presque à eux seuls, tous les autres peuples s'étant soumis aux Hérauts que Xerxès avoit envoiés pour demander l'eau & la terre, excepté ceux de Thespie & de Platée. Dans un danger si pressant, on

Herod. lib. 7. cap. 132.

Cap. 145.

XERXÈS. songea, avant tout, à faire cesser toute discorde & toute division; & les Athéniens firent la paix avec les Éginétes, contre qui ils étoient actuellement en guerre.

Plut. in Themist. p. 114. Un de leurs premiers soins fut de nommer un Général. Jamais il n'avoit été plus nécessaire d'en choisir un qui pût dignement remplir cette place, que dans la conjoncture présente, où toute l'Asie étoit prête à fondre sur la Gréce. Les plus expérimentés & les plus habiles, effraiés de la grandeur du danger, avoient pris le parti de ne point se présenter. Il y avoit à Athénes un citoien nommé Epicyde, qui avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme sans mérite, décrié pour son peu de courage, & encore plus pour son avarice. Cependant on appréhendoit que dans l'assemblée les suffrages ne lui fussent favorables. Thémistocle, qui savoit [a] que dans un grand calme tout marinier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que dans un tems d'orage & de tempête les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore

[a] Quilibet nautarum vectorumque tranquillo mari gubernare potest: ubi orta sæva tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro & gubernatore opus est. *Liv. lib.* 24. n. 8.

affez, comprit que la République étoit perdue fi l'on nommoit pour Général Epicyde, dont l'ame vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve des l'or des Perfes. Il y a des occafions, où, pour agir fagement, & je dirois prefque réguliérement, il faut s'élever au deffus des régles. Thémiftocle, qui fentoit bien que dans l'état où étoient les affaires, il étoit le feul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter fon compétiteur à force de préfens & de libéralités, & [a] aiant ainfi trouvé moien de dédommager l'ambition d'Epicyde en fatisfaifant fon avarice, il fe fit élire en fa place. Il me femble qu'on peut appliquer ici bien juftement à Thémiftocle ce que Tite-Live dit de Fabius dans une occafion toute pareille. Ce grand homme, voiant que dans le tems qu'Annibal étoit dans le cœur de l'Italie, on fongeoit à nommer pour Conful un homme fans mérite, emploia tout fon crédit, & celui de fes amis, pour fe faire continuer dans le Confulat, fans fe mettre en peine de tout ce qu'on pouvoit dire contre lui, & il en vint à bout. L'Hif-

XERXÈS.

[a] Χρήμασι τὴν φιλοτιμίαν ἐξωνήσατο παρὰ τοῦ Ἐπικύδου.

XERXÈS. torien ajoute : [a] » La conjoncture du » tems, & l'extréme danger où se trouvoit la République, firent que personne ne fut blessé d'une conduite qui » pouvoit paroitre contraire aux régles, » & écartérent des esprits tout soupçon, » qu'en cela Fabius eût agi par aucun » motif d'intérêt ou d'ambition. On admiroit au contraire sa grandeur d'ame, » en ce que sachant que la République » avoit besoin d'un Général accompli, » & ne pouvant se dissimuler à lui-même qu'il étoit ce Général, il avoit » mieux aimé hazarder en quelque sorte » sa réputation, & s'exposer peutêtre » aux traits de l'envie, que de manquer » à ce qu'il devoit à sa patrie. «

Les Athéniens firent aussi un Décret, qui rappelloit tous les bannis. Ils craignirent qu'Aristide ne se joignît à leurs ennemis, & n'en entraînât avec lui beaucoup d'autres dans le parti des barbares. Ils connoissoient bien peu leur citoien, qui étoit infiniment éloigné

a Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ rerum, faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii Consulem haberet. Quin laudabant potiùs magnitudinem animi, quòd, cùm summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum haud dubiè esse; minoris invidiam suam, si qua ex re oriretur, quàm utilitatem reip. fecisset. *Liv. lib. 24. n. 9.*

d'une telle perfidie. Quoi qu'il en ſoit, ils ſongérent à le rappeller. Thémiſtocle, loin de s'oppoſer à ce décret, l'appuia de tout ſon crédit. La haine & la diviſion de ces grands hommes n'avoient rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains des derniers tems de la République. Le ſalut de l'État les réconcilioit, ſans qu'ils gardaſſent de jalouſie, ni de rancune : & nous verrons bientôt qu'Ariſtide, loin de traverſer ſecrettement ſon ancien rival, concourut avec zéle au ſuccès de ſes entrepriſes, & à ſa gloire. XERXÈS.

L'allarme augmentoit dans la Gréce à meſure qu'on apprenoit que l'armée des ennemis étoit plus près. Si les Athéniens & les Lacédémoniens n'avoient eu que leurs troupes de terre à lui oppoſer, c'en étoit fait de la Gréce. On ſentit pour lors tout le prix de la ſage prévoiance de Thémiſtocle, qui, ſous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent galéres. Au lieu que le reſte des Athéniens avoit regardé la journée de Marathon comme la fin de la guerre, lui au contraire la regarda comme le commencement & le ſignal de plus grands combats, auſquels il devoit préparer ſon peuple ; & dès lors il ſongea à rendre ſa patrie ſupérieure à Lacédémone, qui depuis lon-

XERXÈS. tems dominoit sur toute la Gréce. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, voiant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce seul moien de se rendre nécessaire aux Alliés, & formidable aux ennemis. Son avis passa malgré les efforts de Miltiade, arrété sans doute par le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui avec une flote de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

Plut. in Themist. p. 113.

Les Athéniens avoient accoutumé de distribuer entr'eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent, qui étoient dans un lieu de l'Attique appellé Laurium. Thémistocle eut le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, & d'emploier cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginétes, contre lesquels il réveilla leur ancienne jalousie. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'État par ses propres pertes. Il le fit pourtant en cette occasion, & touché

par les vives remontrances de Thémiſtocle, il conſentit que l'argent qui revenoit des mines fût emploié à bâtir cent galéres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès, & ce fut cette flote qui ſauva la Gréce.

Quand il fut queſtion de nommer un Généraliſſime pour commander la flote, les Athéniens, qui ſeuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien n'étoit plus juſte que leur prétention. Cependant tous les ſuffrages des alliés ſe réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémiſtocle, quoique fort avide de gloire, crut que dans cette occaſion il devoit oublier ſes propres intérêts pour le bien commun de la patrie; & aiant fait entendre aux Athéniens, que pourvû qu'ils ſe conduiſiſſent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur perſuada de céder, auſſi-bien que lui, aux Lacédémoniens. On peut dire encore que cette ſage modération de Thémiſtocle ſauva l'État. Car les alliés menaçoient de ſe ſéparer ſi l'on prenoit un autre parti, & c'en étoit fait de la Gréce ſi cela fût arrivé.

Herod. lib. 8. cap. 2. 3.

XERXÈS. §. V. *Combat des Thermopyles. Mort de Léonide.*

AN. M. 3524. AV. J.C. 480. *Herod. lib. 7. cap. 172. 173.* IL NE s'agissoit plus que de savoir où l'on attendroit les Perses, pour leur disputer l'entrée de la Gréce. Les Thessaliens représentérent qu'étant les premiers exposés à l'attaque des ennemis, il étoit juste qu'on pourvût à leur sûreté, qui faisoit aussi celle de la Gréce; sans quoi ils seroient obligés de prendre d'autres mesures, qui seroient contre leur inclination, mais qu'un tel abandon rendroit absolument nécessaire. Il fut résolu qu'on envoieroit dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre les monts Olympe & Ossa. Mais Alexandre, fils d'Amyntas, Roi de Macédoine, leur aiant fait savoir que s'ils attendoient en cet endroit les Perses, ils seroient infailliblement accablés par leur nombre, ils se retirérent vers les Thermopyles. Les Thessaliens, se voiant ainsi abandonnés, ne délibérérent plus, & se soumirent aux Perses.

Ibid. cap. 175-177. Les Thermopyles sont un défilé ou passage du mont Œta entre la Thessalie & la Phocide, qui n'avoit que vingt-

cinq piés de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvoit défendre, & qui étoit l'unique endroit par où l'armée de terre des Perses pouvoit entrer en Achaïe, & venir assiéger Athénes. Ce fut donc là que l'armée des Grecs s'arréta. Elle avoit pour Chef Léonide, l'un des deux Rois de Sparte. XERXÈS.

Xerxès cependant étoit en marche. Il avoit ordonné à sa flote de le suivre le long de la côte, & de régler ses mouvemens sur ceux de l'armée de terre. Par tout il trouvoit des vivres & des rafraîchissemens qu'on avoit préparés de loin selon les ordres qu'il avoit envoiés, & chaque ville à son arrivée lui donnoit un magnifique soupé, qui coûtoit des sommes immenses. C'est ce qui donna lieu à un assez bon mot d'un citoïen d'Abdére, ville de Thrace, qui après qu'il fut parti, dit qu'il faloit rendre graces aux Dieux de ce que Xerxès ne faisoit qu'un repas. *Herod. lib. 7. cap. 108-132.*

Il y eut, dans le même pays de Thrace, un Prince qui témoigna une grandeur d'ame extraordinaire : c'étoit le Roi des Biseltes. Pendant que tous les autres couroient à la servitude, & se soumettoient bassement à Xerxès, il refusa fiérement de subir le joug, & d'obéir. Il n'étoit pas en état de résister *Herod. lib. 8. cap. 116.*

XERXÈS. à force ouverte: il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, & défendit à ses enfans de porter les armes contre la Gréce : ils étoient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur pere, oubliant cette qualité, punit d'une maniére bien cruelle la désobéissance de ses fils, en leur faisant crever les yeux à tous. Xerxès continua sa marche à travers la Thrace, la Macédoine, & la Thessalie. Tout plia devant lui jusqu'au défilé des Thermopyles.

Pausan. lib. 10. p. 645. On ne peut voir sans étonnement combien étoit petit le nombre des troupes que la Gréce opposa à l'armée innombrable de Xerxès. On en trouve le dénombrement dans Pausanias. Toutes ces troupes, jointes ensemble, ne faisoient qu'onze mille deux cens hommes. On n'en plaça que quatre mille aux Thermopyles pour en défendre le passage. Mais tous ces soldats, ajoute l'Historien, étoient déterminés à vaincre, ou à mourir. Que ne peut point une telle armée!

Herod. lib. 7. cap. 207-231. Diod. lib. 11. p. 5-10. Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparoit à lui disputer le passage. Il s'étoit tou-

XERXÈS.

jours flaté qu'au premier bruit de son arrivée, les Grecs prendroient la fuite, & il n'avoit pu se mettre dans l'esprit ce que Démarate, dès le commencement de la guerre, lui avoit dit qu'une poignée d'hommes arréteroit tout court son armée au premier passage. Il envoia un espion pour reconnoitre les ennemis. Cet espion raporta qu'il avoit trouvé les Lacédémoniens hors des retranchemens qui se divertissoient aux exercices militaires, & qui peignoient leur chevelure : c'étoit leur maniére de se préparer au combat.

Le Roi, ne perdant pas encore toute espérance, attendit quatre jours pour leur donner le tems de se retirer. Il essaia, pendant cet intervalle, de gagner Léonide par de magnifiques promesses, en le faisant assurer qu'il le rendroit maître de toute la Gréce, s'il vouloit embrasser son parti : une telle proposition fut rejettée avec hauteur & indignation. Puis Xerxès lui aiant écrit qu'il eût à lui livrer ses armes : Léonide lui répondit en deux mots, d'un style & d'une fierté véritablement Laconiques : *Viens les prendre*. Il ne fut plus question que de se préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le Roi fit marcher d'abord contre eux les Médes, avec

Plut. in Lacon. Apopht. p. 225.

Ἀντέγραψε, Μολὼν λαβέ.

Herod. lib. 7. cap. 210-239.

XERXÈS. ordre de les saisir tous vivans, & de les lui amener. Les Médes ne purent soutenir l'effort des Grecs ; & aiant été honteusement mis en fuite, a ils montrérent, dit Hérodote, que Xerxès avoit beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses, surnommés les immortels, qui formoient un corps de dix mille hommes : c'étoient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premiéres.

Xerxès, désespérant de pouvoir forcer des troupes si déterminées à vaincre ou à mourir, étoit dans un grand embarras, & ne savoit quel parti prendre, lorsqu'un habitant du pays vint lui découvrir * un sentier détourné vers une éminence qui étoit au-dessus des ennemis, & qui les commandoit. On y envoia un détachement, qui, aiant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, & s'en empara.

Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonide, voiant qu'il étoit impossible

a Ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν, ὀλίγοι δὲ ἄνδρες. Quòd multi homines essent, pauci autem viri.

* *Quand les Gaulois, deux cens ans après, vinrent attaquer la Gréce, ils s'emparérent du défilé des Thermopyles par le même sentier, que les Grecs avoient encore négligé de garder.* Pausan. lib. 1. p. 7. & 8.

de

XERXÈS.

de résister aux ennemis, obligea le reste des alliés de se retirer, & demeura avec ses trois cens Lacédémoniens, résolus de mourir tous à l'exemple de leur Chef qui aiant appris de l'oracle qu'il faloit que Lacédémone, ou son Roi pérît, n'hésita pas à se sacrifier pour la patrie. Ils étoient donc sans espérance de vaincre, ni de se sauver, & ils regardoient les Thermopyles comme leur tombeau. Le Roi les aiant exhortés à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils souperoient ensemble chez Pluton, ils jettérent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à un festin. Il les mena ensuite au combat pleins d'ardeur. Le choc fut très-rude & très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroiables de courage pour défendre son corps mort. Enfin, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un seul, qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche & comme un traître à sa patrie, sans que personne voulût avoir commerce avec lui, ni lui parler. Mais peu de tems après il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une maniére particuliére. Xerxès, outré de dé-

Senec. Epist. 81.

Herod. lib. 7. cap. 238.

XERXÈS. pit contre Léonide qui avoit osé lui tenir tête, fit attacher son cadavre à une potence, & se couvrit lui-même de honte en voulant deshonorer son ennemi.

On éleva dans la suite, par l'ordre des Amphictyons, un superbe monument tout près des Thermopyles à ces braves défenseurs de la Gréce avec deux Inscriptions, dont l'une regardoit en général tous ceux qui étoient morts aux Thermopyles, & portoit que les Grecs du Péloponnése, au nombre seulement de quatre mille, avoient tenu tête à l'armée des Perses composée de trois millions d'hommes. L'autre Inscription étoit particuliére aux Spartiates. La simplicité en est remarquable : elle étoit du poéte Simonide. La voici.

a Ω ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις; ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

C'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses loix.* Quarante ans après,

a Pari animo Lacedemonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :

Dic, hospes, Spartæ nos te hic vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.

Cic. Tus. Quest. lib. 1. *n.* 101.

XERXÈS.

Pausanias, qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte les ossemens de Léonide, & lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près. On y prononçoit tous les ans une oraison funébre à leur honneur, & l'on y célébroit des Jeux, auxquels les Lacédémoniens seuls avoient droit d'assister, pour marquer qu'eux seuls avoient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles.

Pausan. lib. 3. p. 185.

Xerxès y avoit perdu plus de vingt mille hommes, du nombre desquels se trouvérent deux freres du Roi. Il sentit bien qu'une si grande perte, qui étoit une preuve sensible du courage des ennemis, étoit capable de jetter l'allarme & le découragement dans ses troupes. Pour leur en dérober la connoissance, il fit enterrer dans de grandes fosses, que l'on couvrit après de terre & d'herbes, tous ceux de son parti qui avoient été tués dans le combat, excepté mille, dont il laissa les corps dans la campagne. Cette ruse lui réussit mal; & lorsque, dans la suite, ceux de la flote, curieux de voir le champ de bataille, eurent obtenu la permission d'y venir, elle ne servit qu'à découvrir la petitesse de son esprit, & non à cacher le nombre des morts.

Herod. lib. 8. cap. 24. 25.

XERXÈS. Effraié d'une victoire qui lui avoit coûté si cher, il demanda à Démarate si les Lacédémoniens avoient encore beaucoup de pareils soldats. Celui-ci lui répondit que la République de Lacédémone avoit un assez grand nombre de villes, dont tous les habitans étoient fort braves : mais que ceux de Lacédémone, qu'on appelloit proprement Spartiates, & qui montoient à peu près à huit mille, surpassoient tous les autres en bravoure, & étoient tels que ceux qui avoient combattu avec Léonide.

Herod. lib. 7. cap. 234-237.

Je reviens encore un moment au combat des Thermopyles, dont l'issue, funeste en apparence, pourroit laisser dans les esprits une idée peu favorable aux Lacédémoniens, & faire regarder leur courage comme l'effet d'une témérité présomptueuse, & d'une hardiesse désespérée.

L'action de Léonide avec ses trois cens Spartiates n'étoit pas un coup de désespoir, mais une conduite sage & généreuse, comme Diodore de Sicile a soin de le faire remarquer, en relevant par un éloge magnifique la gloire de cette fameuse journée, & lui attribuant le succès de toutes les campagnes suivantes. Sachant que Xerxès marchoit à la tête de toutes les forces de l'Orient

Diod. lib. 11. p. 7.

XERXÈS.

pour accabler un petit pays par le nombre, il comprit par une ſupériorité de lumiére, que ſi l'on faiſoit conſiſter le ſuccès de cette guerre à oppoſer la force à la force, & le nombre au nombre, jamais tous les Grecs raſſemblés ne pourroient égaler les Perſes, ni leur diſputer la victoire. Qu'il étoit donc néceſſaire d'ouvrir à la Gréce allarmée une autre voie de ſalut. Qu'il faloit montrer à tout l'univers attentif, ce que peut la grandeur d'ame contre la force du corps, le véritable courage contre une impétuoſité aveugle, l'amour de la liberté contre une oppreſſion tyrannique, une troupe aguerrie & diſciplinée contre une multitude confuſe. Ces braves Lacédémoniens crurent qu'il convenoit à l'élite du premier peuple de la Gréce de ſe dévouer à une mort certaine, pour faire ſentir aux Perſes ce qu'il en coûte pour réduire des hommes libres en ſervitude, & pour apprendre aux Grecs à vaincre ou à périr comme eux.

Ce ne ſont point ici des ſentimens que je tire de mon propre fonds, & que je préte à Léonide : ils ſont renfermés dans la courte réponſe que fit ce digne Roi de Sparte à un Lacédémonien, lequel effraié de la généreuſe

XERXÈS. résolution où il le voioit, lui dit: » Quoi » donc, Seigneur, est-ce que vous songez à marcher avec une petite poignée » de gens contre une armée innombrable? S'il s'agit du nombre, répliqua » Léonide, la Gréce entiére n'y suffiroit » pas, puisqu'elle n'égale qu'une petite » partie de l'armée Persane : mais s'il » s'agit de courage, ma petite troupe » est plus que suffisante. «

Plut. in Lacon. Apopht. p. 225.

La suite fit voir combien il pensoit juste. Cet exemple de courage étonna les Perses, & ranima les Grecs. La mort de ces braves soldats & de leur Chef fut utilement emploiée, & produisit un double effet, plus grand & plus durable qu'ils ne l'avoient espéré. D'un côté, elle fut comme le premier germe des victoires suivantes, qui firent perdre aux Perses pour toujours la pensée de venir attaquer la Gréce; & pendant les sept ou huit régnes suivans, il ne se trouva aucun Prince qui osât en former le dessein, ni aucun flateur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté, cette hardiesse intrépide laissa une persuasion profondément gravée dans le cœur de tous les Grecs, qu'ils pouvoient vaincre les Perses, & détruire leur vaste monarchie. Cimon en fit d'abord avec succès le premier essai.

Agésilas poussa plus loin son projet, & le porta jusqu'à faire trembler dans Suse le Grand-Roi. Et Alexandre enfin l'exécuta avec une facilité incroiable. Il ne douta jamais, non plus que les Macédoniens qui le suivoient, ni que toute la Gréce qui l'avoit nommé son Chef pour cette expédition, qu'il ne pût avec trente mille hommes renverser l'empire des Perses, après que trois cens Spartiates avoient suffi pour en arrêter toutes les forces réunies.

§. IV. *Combat naval près d'Artémise.*

Herod. lib. 8. cap. 1-18. Diod. lib. 11. p. 10. 11.

LE JOUR même de l'action des Thermopyles, il se donna aussi un grand combat sur mer. La flote des Grecs, sans compter les petites galéres & les barques, étoit composée de deux cens soixante-douze vaisseaux. Elle s'étoit arrétée à Artémise, promontoire de l'Eubée sur la côte septentrionale, vers le détroit. Celle des ennemis, beaucoup plus nombreuse, étoit tout près de-là: mais elle venoit d'essuier une rude tempête, qui avoit fait périr plus de quatre cens vaisseaux. Cependant comme elle étoit encore infiniment supérieure à celle des Grecs qu'ils se préparoient à attaquer, ils détachérent deux

XERXÈS. cens vaisseaux avec ordre de se tenir vers l'Eubée, afin qu'aucun des vaisseaux ennemis ne pût leur échaper. Les Grecs en aiant eu avis, mirent à la voile, de nuit, pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Ne l'aiant point rencontré, ils allérent vers le soir attaquer le gros la flote ennemie. Elle fut fort maltraitée. La nuit étant survenue, il falut se séparer, & chacun se retira à son poste. Mais cette nuit même fut encore plus rude pour les Perses que le combat qui l'avoit précédée, à cause d'une violente tempête, accompagnée de pluies & de tonnerres, qui les tint dans le mouvement & l'agitation jusqu'à la pointe du jour; & les deux cens vaisseaux, qui avoient été détachés, se brisérent presque tous sur les côtes de l'Eubée : les Dieux, dit Hérodote, voulant que les deux flotes devinssent à peu près égales.

Un renfort de cinquante-trois vaisseaux étant survenu ce jour-là même aux Athéniens; & les Grecs aiant eu avis du débri d'une partie de la flote ennemie, ils attaquérent encore à la même heure que la veille les vaisseaux des Ciliciens, & en coulérent à fond un grand nombre. Les Perses, honteux de se voir ainsi insulter par un en-

nemi beaucoup inférieur en nombre, se mirent le lendemain les premiers en mer. Le combat fut fort opiniâtre, & le succès à peu près égal des deux côtés, si ce n'est que les Perses se trouvant embarrassés par la grandeur & le nombre de leurs vaisseaux, firent une bien plus grande perte. On se retira en bon ordre de part & d'autre.

XERXÈS.

Toutes ces actions, qui se passérent auprès d'Artémise, ne furent pas absolument décisives, mais elles servirent beaucoup à animer les Athéniens, en les convainquant par leur propre expérience que, ni le grand nombre & les magnifiques décorations des vaisseaux, ni les cris insolens & les chants de victoire des barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pié ferme; & en leur faisant voir qu'il ne faut que mépriser toute cette vaine montre, aller droit à l'ennemi, & l'attaquer vivement sans jamais lâcher prise.

Plut. in Themist. pag. 115-117. Herod. lib. 8. cap. 21-31.

Les Grecs, aiant pour lors appris ce qui s'étoit passé aux Thermopyles, ne délibérérent plus sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils partirent d'Artémise; & s'avançant vers l'intérieur de la Gréce, ils s'arrétérent à Salamine;

XERXÈS. petite île tout près & vis-à-vis de l'Attique. Dans cette retraite, Thémistocle passant par les lieux où il faloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, & pour y faire de l'eau, grava en grosses lettres sur des pierres & des rochers, ces mots qu'il adressoit aux Ioniens : *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté ; reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté : ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, & jettez le désordre dans leur armée.* Par-là il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares. On voit que Thémistocle, toujours attentif à son but, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au succès de ses entreprises.

Herod. lib. 8. cap. 40. 41.

§. VII. *Les Athéniens abandonnent leur ville. Xerxès la prend & la brûle.*

CEPENDANT Xerxès étoit entré dans la Phocide par le haut de la Doride, brûlant & saccageant les villes des Phocéens. Les peuples du Péloponnése, ne songeant qu'à sauver leur pays, avoient résolu d'abandonner tout le reste, &

d'assembler toutes les forces de la Gréce au dedans de l'isthme, qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre: cet espace étoit de près de deux lieues. Les Athéniens irrités d'une si lâche désertion, se voioient tout près de tomber entre les mains des Perses, & de porter tout le poids de leur colére & de leur vengeance. Ils avoient consulté quelque tems auparavant l'oracle de Delphes, qui leur avoit répondu que la ville ne trouveroit son salut que dans des murs de bois. Cette expression ambigue partagea les esprits. Quelques-uns l'interprétoient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avoit été environnée de palissades de bois. Thémistocle lui donnoit un autre sens bien plus naturel, l'entendant des vaisseaux, & montroit que le seul parti qu'ils eussent à prendre étoit d'abandonner leur ville, & de s'embarquer. Mais c'est à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, & ne voiant aucun moien de se sauver après avoir abandonné les temples de leurs Dieux, & les tombeaux de leurs ancêtres. Thémistocle eut ici besoin de toute son adresse & de toute son éloquence pour ébranler le peuple. Après leur avoir représenté

XERXÈS.

Herod. lib. 7. cap. 139-143.

XERXÈS. qu'Athénes ne consistoit ni dans les murs ni dans les maisons, mais dans les citoiens, & que conserver ceux-ci c'étoit sauver la ville: il chercha à les toucher par le motif qui étoit le plus capable de faire impression sur eux dans l'état de malheur, d'affliction, & de danger où ils se trouvoient, je veux dire par le motif de l'autorité divine, leur faisant entendre par les paroles mêmes de l'oracle, & par les prodiges qui étoient arrivés, que la volonté des Dieux étoit qu'ils s'éloignassent d'Athénes pour un tems.

Herod. lib. 8. c. 51-54. Plut. in Themist. p. 117. On fit donc un Décret, par lequel, pour adoucir ce qu'il y avoit de dur dans la résolution d'abandonner la ville, il étoit ordonné, » Qu'on mettroit » Athénes en dépôt entre les mains & » sous la sauvegarde de Minerve, pa- » trone des Athéniens; que tous ceux » qui étoient en état de porter les armes, » monteroient sur les vaisseaux, & que » chacun pourvoiroit, comme il pour- » roit, au salut & à la sûreté de sa fem- » me, de ses enfans, & de ses esclaves.

Plut. in Cim. p. 481. Une démarche singuliére de Cimon encore jeune pour lors, fut d'un grand poids dans cette occasion. On le vit, suivi de ses camarades, & avec un visage gai monter le long de la rue du Cé-

ramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main, voulant faire entendre par cette cérémonie religieuse mais frapante, qu'il n'étoit plus question de troupes de terre, & qu'il faloit se tourner du côté de la mer. Après avoir fait l'offrande de ce mords, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple, fit ses priéres à la Déesse, descendit sur le rivage, & fut le premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart des autres, & leur donna le courage de s'embarquer. XERXÈS.

La plupart firent passer leurs peres & leurs meres qui étoient âgés, avec leurs femmes & leurs enfans, dans la ville de * Trézéne, dont les habitans les recurent avec beaucoup de générosité & d'humanité. Car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignérent à chacun deux oboles par jour, qui valoient à peu près trois sols & demi de notre monnoie. Ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par-tout; & établirent encore un fonds

* *C'est une petite ville, située sur le bord de la mer dans la partie du Péloponnése, appellée l'Argolide.*

XERXÈS. pour le paiement des Maîtres qui les instruiroient. Il est beau de voir une ville, exposée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre son attention & sa libéralité, au milieu de telles allarmes, jusqu'à l'Éducation des enfans d'autrui.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle, le plus triste & le plus touchant qui fut jamais, tiroit les larmes des yeux de tous les assistans, & excitoit en même tems des sentimens d'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui envoioient ailleurs leurs peres & leurs meres, & qui, sans être ébranlés par leurs gémissemens, ni par les tendres embrassemens de leurs enfans & de leurs femmes, passoient avec tant de résolution à Salamine. Mais ce qui augmentoit infiniment la compassion, c'étoit un grand nombre de vieillards qu'on étoit forcé de laisser dans la ville à cause de leur âge & de leur foiblesse, & dont plusieurs même voulurent y rester par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avoit dit des murailles de bois. Il n'y eut pas, (car l'histoire a jugé cette circonstance digne d'être raportée) il n'y eut pas jusqu'aux animaux domestiques qui ne prissent part à ce deuil public, & l'on ne pouvoit s'empêcher

XERXÈS.

d'être touché & attendri en les voiant courir avec des hurlemens après leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xanthipe, pere de Periclès, qui ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jetta à la mer, & nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage. On montroit encore dans le même lieu, du tems de Plutarque, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, & que l'on appelloit *la sépulture du chien*.

Pendant que Xerxès continuoit sa marche, quelques transfuges d'Arcadie vinrent se rendre dans son armée. Leur aiant demandé ce que faisoient alors les Grecs, il fut bien surpris d'apprendre qu'ils étoient occupés à regarder les jeux & les combats qui se célébroient à Olympie; & il le fut encore plus, quand on lui eut dit que la récompense du vainqueur n'étoit autre qu'une couronne d'oliviers. Quels hommes, s'écria par admiration l'un des Seigneurs Persans, qui ne sont sensibles qu'à l'honneur, & point à l'argent! *Herod. lib. 8. cap. 16.*

Xerxès avoit fait un détachement assez considérable de son armée pour *Herod. lib. 8. cap. 35-39.*

XERXÈS. aller piller le temple de Delphes, où il savoit qu'il y avoit des richesses immenses, n'aiant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres Dieux, dont il avoit saccagé les temples. Si l'on en croit Hérodote & Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'étoit-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommée *la Prévoiante*, que l'air s'obscurcit tout-à-coup, & qu'il s'éleva une furieuse tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnerres, d'éclairs & de foudres; & que deux gros rochers s'étant détachés de la montagne, écrasérent la plupart de ces troupes.

Diod. lib. 11. p. 12.

Herod. lib. 8. cap. 50-54.

Le reste de l'armée marcha vers la ville d'Athénes, que ses habitans avoient abandonnée, excepté un petit nombre de citoiens qui s'étoient retirés dans la citadelle, où ils se défendirent jusqu'à la mort avec un courage incroiable, sans vouloir entendre à aucun accommodement. Xerxès aiant forcé la citadelle, y mit le feu & la brûla. Il dépécha aussitôt un courrier à Suse pour porter cette agréable nouvelle à Artabane son oncle; & il lui envoia en même tems un grand nombre de tableaux & de statues. Celles d'Harmodius & d'Aristogiton, libérateurs d'A-

thénes, en faisoient partie. Un Antiochus, Roi de Syrie, (je ne sai pas lequel, ni en quel tems) les renvoia aux Athéniens, ne croiant pas leur pouvoir faire un présent plus agréable.

XERXÈS.

Pausan. lib. 1. pag. 14.

§. VIII. *Bataille de Salamine. Retour précipité de Xerxès dans l'Asie. Éloge de Thémistocle & d'Aristide. Défaite des Carthaginois en Sicile.*

ALORS la division se mit dans la flote des Grecs; & les alliés, dans un Conseil de guerre qui se tint, se trouvérent fort partagés pour déterminer l'endroit où se devoit donner le combat. Les uns, & c'étoit le plus grand nombre, qui avoient pour eux Eurybiade Généralissime de la flote, vouloient qu'on s'approchât de l'Isthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre qui gardoit cette entrée sous la conduite de Cléombrote, frere de Léonide & plus à portée de défendre le Péloponnése. D'autres, & ils avoient Thémistocle à leur tête, prétendoient que c'étoit trahir la patrie que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine. Et, comme celui-ci soutenoit son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne sur

Herod. lib. 8. cap. 56-65. Plut. in Themist. pag. 117.

XERXÈS. lui. L'Athénien, sans s'émouvoir : *Frape*, dit-il, *mais écoute* ; & continuant de parler, il montra de quelle importance il étoit pour la flote des Grecs, dont les vaisseaux étoient plus légers & beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettoit l'ennemi hors d'état de faire usage d'une grande partie de ses forces. Eurybiade, qui n'avoit pu voir sans surprise la modération de Thémistocle, se rendit à ses raisons, & sans doute encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flote, ne se séparassent des alliés, comme leur Général l'avoit laissé entrevoir.

Herod. lib. 8. cap. 67-70. Du côté des Perses, on avoit tenu aussi un Conseil de guerre, pour savoir s'il faloit hazarder un combat naval : Xerxès étoit venu à la flote pour prendre avis de ses Capitaines. Tous furent pour donner la bataille, parce qu'ils savoient que le Roi panchoit de ce côté-là. Il n'y eut que la Reine Artémise qui s'opposât à ce dessein. Elle représenta qu'il étoit dangereux d'en venir aux mains avec des gens beaucoup plus expérimentés & plus habiles dans la marine que les Perses ; que la perte d'une

XERXÈS.

bataille ſur mer ſeroit ſuivie de la ruine de l'armée de terre ; qu'en traînant la guerre en longueur, & s'approchant du Péloponnéſe, ils feroient naître, ou plutôt augmenteroient parmi les ennemis la diviſion qui y étoit déja fort grande ; que les alliés ne manqueroient pas de ſe ſéparer pour aller défendre chacun ſon propre pays ; & qu'alors le Roi ſe rendroit maître ſans peine, & preſque ſans coup férir, de toute la Gréce. Cet avis ſi ſage ne fut point ſuivi, & l'on réſolut de donner la bataille.

Comme Xerxès attribuoit à ſon abſence le mauvais ſuccès des premiers combats qu'on avoit donnés ſur mer, il voulut être témoin de celui-ci du haut d'une éminence où il fit placer ſon trône. Ce pouvoit être un moien d'animer les troupes. Mais il en eſt un autre plus sûr & plus efficace, je veux dire la préſence même & l'exemple du Prince, qui prend part au péril, & qui par-là ſe montre digne d'être l'ame & le Chef de tant de gens de cœur prêts à mourir pour lui. Quand un Prince n'a pas cette ſorte de fermeté qui ne s'étonne de rien & que le péril même réveille, il peut avoir d'ailleurs de bonnes qualités, mais il n'eſt pas propre à commander une armée. Dans un

XERXÈS. Général, rien ne peut suppléer le courage ; [a] & plus il tâche d'en montrer l'apparence, quand il n'en a pas la réalité, plus il découvre sa peur. Il y a à la vérité une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Xerxès ne devoit s'exposer que comme il convient à un Prince : comme la tête, & non comme la main ; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter. Mais se tenir entiérement écarté du danger, & se réduire à la simple fonction de spectateur, c'est renoncer à la qualité de Général.

Herod. lib. 8. c. 74-78. Thémistocle sachant que dans la flote Grecque on songeoit encore à aller vers l'Isthme, fit donner avis sous main à Xerxès que les alliés Grecs étant réunis dans le même lieu, il lui seroit facile de les vaincre & de les accabler tous ensemble ; au lieu que s'ils se séparoient, comme ils étoient près de le faire, il manqueroit pour toujours une si favorable occasion. Le Roi le crut, & par son ordre un grand nombre de vaisseaux environna de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moien de sortir de ce poste.

Plut. in Arist. p. 323. Personne ne s'aperçut que l'armée

a Quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. *Tacit. histor.*

XERXÈS.

Herod. lib. 8. cap. 78-82.

fût ainsi envelopée. Aristide vint la nuit même d'Égine où il commandoit quelques troupes, & traversa avec un très-grand danger toute la flote des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de Thémistocle, il le tira à part, & lui parla ainsi : » Thémistocle, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais à cette vaine & puérile dissension » qui nous a divisés jusqu'ici : & par » une plus noble & plus salutaire émulation nous combattrons à l'envi à » qui servira le mieux la patrie, vous en » commandant & en faisant le devoir » d'un bon & sage capitaine, & moi en » vous obéissant, & en vous aidant de » ma personne & de mes conseils. « Il lui donna ensuite avis que l'armée étoit envelopée par les vaisseaux des Perses, & l'exhorta fort à ne point différer de donner le combat. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame & d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival, & ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, & même, s'il le pouvoit, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il le pria

XERXÈS. d'aller trouver Eurybiade, pour lui représenter qu'il n'y avoit d'autre ſalut pour eux que de combattre par mer à Salamine : ce qu'il fit avec joie, & avec ſuccès ; car il avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit de ce Général.

Herod. lib. 8. cap. 84-96. On ſe prépara donc de part & d'autre au combat. La flote des Grecs étoit compoſée de trois cens quatre-vingts voiles. Elle ſuivoit en tout l'impreſſion & les ordres de Thémiſtocle. Comme rien n'échapoit à ſa prévoiance, & qu'en habile capitaine il ſavoit profiter de tout, il attendit, pour engager l'action, qu'un vent qui ſe levoit tous les jours réguliérement à une certaine heure, & qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à ſouffler. Alors on donna le ſignal. Les Perſes, qui ſavoient que le Roi avoit les yeux attentifs ſur eux, s'avancérent avec une impétuoſité & un courage capable de répandre par-tout la terreur. Mais ce premier feu ſe rallentit bientôt quand on fut dans la mêlée. Tout leur étoit contraire : le vent, qui leur donnoit directement dans le viſage ; la hauteur & la peſanteur de leurs vaiſſeaux, qui ſe remuoient difficilement, le grand nombre de ces vaiſſeaux, qui loin de leur être utile, ne ſervoit qu'à les em-

barraſſer dans un lieu étroit & ſerré : au lieu que du côté des Grecs tout ſe faiſoit avec ordre & meſure, ſans trouble & ſans confuſion, parce que tout obéiſſoit à un ſeul ordre. Les Ioniens, que Thémiſtocle avoit avertis par des caractéres gravés ſur des pierres le long des côtes de l'Eubée de ſe ſouvenir d'où ils tiroient leur origine, furent les premiers qui prirent la fuite ; & ils furent bientôt ſuivis du reſte de la flote. Artémiſe ſe ſignala par des efforts incroiables de hardieſſe, enſorte que Xerxès la voiant ainſi combattre, s'écria [a] que dans cette bataille les hommes avoient paru des femmes, & que les femmes avoient montré un courage d'hommes. Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avoit oſé venir porter les armes contre eux, avoient promis dix mille dragmes de récompenſe à quiconque la pourroit prendre en vie, mais elle échapa à leurs pourſuites. S'ils l'euſſent priſe, elle n'auroit mérité que d'être comblée de louanges & d'honneurs.

XERXÈS.

Cinq mille livres.

a Οἱ μὲν ἄνδρες, γεγόνασί μοι γυναῖκες. αἱ δὲ γυναῖκες, ἄνδρες.

Artemiſia inter primos Duces bellum acerrimè ciebat. Quippe, ut in viro muliebrem timorem, ita in muliere virilem audaciam cerneres. *Juſt. lib. 2. cap. 12.*

XERXÈS.

Herod. lib. 8 cap. 87. & 88.

Poliæn. lib. 8. cap. 53.

La maniére dont cette * Reine se sauva ne doit pas être omise. Se voiant vivement poursuivie par un vaisseau Athénien auquel il ne paroissoit pas qu'elle pût échaper, elle arbora le pavillon Grec, & attaqua un vaisseau des Perses monté par Damasithymus, Roi de * Calynde, avec qui elle avoit eu une querelle, & le coula à fond; ce qui fit croire à ceux qui la poursuivoient que son vaisseau étoit du parti des Grecs, & ils ne songérent plus à l'attaquer.

* *Ville de Lycie.*

Tel fut le succès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'Histoire ancienne, & qui a rendu à jamais célébre le nom & le courage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perses de pris,

* *Il paroît qu'Artémise ne se piquoit pas moins de ruse que de courage, & en même tems qu'elle n'avoit pas beaucoup de délicatesse sur le choix des ruses qu'elle emploioit. On dit que voulant se rendre maitresse de Latmus, petite ville de Carie qui étoit à sa bienséance, elle mit ses troupes en embuscade, & que sous prétexte de célébrer la fête de la Mere des Dieux dans le bois qui lui étoit consacré, auprès de la ville, elle s'y rendit avec un grand équipage d'eunuques, de femmes, de trompettes & de tambours. Les habitans accoururent pour voir cette cérémonie religieuse; & pendant ce tems, les troupes d'Artémise s'emparérent de Latmus.* Poliæn. stratag. lib. 8. cap. 53.

un

XERXÈS.

un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond. Plusieurs des alliés, qui ne craignoient pas moins la cruauté du Roi que l'ennemi, se retirérent dans leur pays.

Thémistocle, dans un entretien secret qu'il eut avec Aristide, mit en délibération, pour le sonder, & pour connoitre ses véritables sentimens, s'il ne seroit pas utile d'envoier des vaisseaux pour rompre le pont que Xerxès avoit fait bâtir, afin, disoit-il, de prendre l'Asie dans l'Europe : il pensoit tout le contraire. Aristide lui fit de vives remontrances sur un tel projet, & lui exposa combien il étoit dangereux de réduire au désespoir un ennemi si puissant, dont on ne pouvoit être trop tôt délivré. Thémistocle parut céder à ses raisons ; & pour hâter le départ du Roi, il le fit avertir secrettement que les Grecs songeoient à faire rompre le pont. Il paroit que le but de Thémistocle, dans cette fausse confidence, étoit de s'autoriser du sentiment d'Aristide, qui étoit d'un grand poids contre celui des autres Généraux, s'ils songeoient à aller rompre le pont. Peutêtre aussi cherchoit-il à se mettre à couvert de la mauvaise volonté de ses ennemis, qui pourroient un jour l'accuser de trahison de-

Herod. lib. 8. cap. 97. 110.

XERXÈS. vant le peuple, s'ils venoient jamais à savoir qu'il eût fait donner cet avis secret à Xerxès.

Herod. lib. 8, cap. 115-120. Ce Prince, effraié d'une telle nouvelle, ne perdit point de tems, & partit de nuit, aiant laissé Mardonius avec une armée de trois cens mille hommes, pour réduire la Gréce s'il le pouvoit. Les Grecs, qui s'attendoient que Xerxès donneroit le lendemain un nouveau combat, aiant appris sa fuite, le poursuivirent, mais inutilement. *Herod. lib. 8. cap. 130.* Ils avoient détruit deux cens vaisseaux ennemis, sans compter ceux qu'ils prirent. Le reste de la flote Persane, après avoir été fort maltraité en chemin par les vents, se retira vers la côte d'Asie, où elle entra dans le port de Cume ville d'Éolie; & y passa l'hiver, sans oser depuis revenir en Gréce.

Xerxès emmena avec lui le reste de son armée, & prit le chemin de l'Hellespont. Comme il n'y avoit point de vivres préparées, elle souffrit infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Après avoir consumé tous les fruits qui se rencontrérent, les soldats furent obligés de se nourrir d'herbes, & même de feuilles & d'écorces d'arbres. La maladie se mit dans l'armée. La dyssenterie & la peste en firent périr une grande partie.

XERXÈS.

Le Roi, impatient de se sauver, avoit pris les devans avec peu de monde, afin d'arriver plus promtement, mais il trouva le pont rompu par une rude tempête qui s'étoit élevée, & fut obligé de passer le trajet dans une barque de pécheur.[a] C'étoit un spectacle bien propre à faire connoitre l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite & sans équipage, un Prince, aux armées & aux vaisseaux duquel, peu de tems auparavant, à peine la terre & la mer avoient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Gréce.

En raprochant Xerxès de lui-même en deux différens tems, on a peine à le reconnoitre. Quand il s'agissoit de délibérer, rien de plus courageux, ni de plus intrépide que ce Prince : il est surpris & même indigné, qu'on envisage dans l'avenir aucune difficulté, & qu'on témoigne aucune allarme. Mais lorsque l'heure de l'exécution & du péril est venue, il fuit lâchement, & ne songe qu'à

a Erat res spectaculo digna, & æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, in exiguo latentem videre navigio, quem paulo ante vix æquor omne capiebat; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus, propter multitudinem, terris graves erant. *Just. lib.* 2. *cap.* 13.

XERXÈS. mettre sa vie en sûreté. On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre le véritable courage qui n'est jamais sans prudence, & la témérité qui est toujours aveugle & présomptueuse. Un Prince habile & sage pése tout, examine tout, avant que de s'engager dans une [a] guerre, qu'il ne craint pas, mais qu'il ne souhaite pas aussi; & dans le tems de l'action, la vûe du danger ne sert qu'à l'animer. La présomption change cet ordre. [b] Comme elle a mis la bravoure & la hardiesse où devoit être la sagesse & la circonspection, elle place l'épouvante & le désespoir où devroit être le courage & l'intrépidité.

Herod. lib. 8. cap. 122-125. Le premier soin des Grecs, après la bataille de Salamine, fut d'envoier à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avoient fait. *Plut. in Cim. p. 481.* Cimon, encore tout jeune, se signala particuliérement dans cette journée, & y fit des actions d'une valeur distinguée, qui lui attirérent une grande réputation, & le firent regarder dès-lors comme un citoien capable de rendre un jour d'importans services à sa patrie.

a Non times bella, non provocas. *Plin. de Traj.*

Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. *Tacit. hist. lib. 1. cap. 84.*

b Ante discrimen feroces, in periculo pavidi. *Ibid. cap. 68.*

Mais Thémiſtocle eut preſque tout l'honneur de cette victoire, la plus ſignalée que les Grecs aient jamais remportée contre les Perſes. La vérité força ceux qui étoient les plus jaloux de ſa gloire à lui rendre ce témoignage. C'étoit une coutume dans la Gréce qu'après un combat les Capitaines déclaraſſent ceux qui s'y étoient le plus diſtingués, en marquant ſur un billet le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, & le nom de celui qui avoit mérité le ſecond. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il eſt naturel d'avoir de ſoi-même, chacun s'adjugea le premier rang, & accorda le ſecond à Thémiſtocle ; ce qui étoit le mettre réellement au-deſſus de tous les autres.

XERXÈS.

Plut. in Themiſt. p. 120.

Les Lacédémoniens, l'aiant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, décernérent à leur Général Eurybiade le prix de la valeur, & à Thémiſtocle celui de la ſageſſe, qui fut une couronne d'olivier pour l'un & pour l'autre. Ils firent auſſi préſent à Thémiſtocle du plus beau char qui fût dans la ville ; & à ſon départ, ils le firent accompagner par trois cens jeunes hommes des plus conſidérables de la ville juſqu'aux frontiéres du pays : hon-

XERXÈS. neur que jusques-là ils n'avoient encore rendu à personne.

Mais ce qui lui causa un plaisir encore plus sensible, furent les acclamations publiques qu'il reçut aux premiers Jeux Olympiques qui se célébrérent après la bataille de Salamine, où toute la Gréce étoit assemblée. Dès qu'il parut, tout le monde se leva pour lui faire honneur. Personne n'étoit attentif aux jeux ni aux combats: Thémistocle seul faisoit le spectacle. Tous les yeux étoient tournés vers lui, & chacun s'empressoit de le montrer de la main aux étrangers qui ne le connoissoient pas. Il avoua depuis à ses amis qu'il regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie; que jamais il n'avoit ressenti une joie si douce ni si vive; & que cette récompense, juste fruit de ses travaux, passoit tous ses desirs.

On a sans doute remarqué dans Thémistocle deux ou trois traits principaux, qui doivent lui donner le rang parmi les plus grands hommes. Le dessein qu'il forma, & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vûes, pénétrant dans l'avenir, saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athénes,

ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moien pour s'enrichir & s'aggrandir. On peut regarder ce projet comme la source & la cause de tous les grands événemens, qui rendirent dans la suite la république d'Athénes si florissante.

XERXÈS.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de cette sage prévoiance la rare modération qu'il fit paroître en deux occasions décisives, où c'en étoit fait de la Gréce, s'il eût écouté les conseils d'une ambition mal entendue, & qu'il se fût piqué d'un faux point d'honneur, comme il est si ordinaire aux personnes de sa profession & de son âge. La premiére est, lorsque, malgré l'injustice criante qu'on commettoit à l'égard de sa République & de sa propre personne en nommant pour Généralissime de la flote un Lacédémonien, il porta les Athéniens à se désister de leur prétention quelque juste qu'elle fût, pour prévenir les funestes effets que la division entre les alliés n'auroit pas manqué d'avoir. Et combien est admirable sa présence d'esprit & son sang froid, lorsque ce même Eurybiade, avec un geste menaçant & des paroles piquantes, leva la canne sur lui! Qu'on se souvienne que Thémistocle n'étoit pas alors fort âgé; qu'il étoit

XERXÈS. plein d'ardeur pour la gloire ; qu'il commandoit une flote nombreuse ; qu'il avoit pour lui la raison. Que feroient nos jeunes Officiers dans une pareille conjoncture ? Celui-ci souffrit ; & la victoire de Salamine fut le fruit de sa patience.

J'aurai lieu dans la suite de parler avec plus d'étendue du mérite d'Aristide. C'étoit, à proprement parler, l'homme de la République. Pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Nous l'avons vû traverser la flote ennemie, non sans risque de sa vie, pour aller donner un avis salutaire à Thémistocle ; & [a] Plutarque observe que pendant tout le tems du commandement de ce dernier, Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils & de son crédit, quoiqu'il pût le regarder comme son rival, & même comme son ennemi. Qu'on compare cette noblesse & cette grandeur d'ame avec la petitesse d'esprit & la bassesse de cœur de ces hommes pointilleux, délicats, &

a Πάντα συνέπραττε κ) συνεβέλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ τῇ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. *In vit. Arist.* p. 323.

jaloux ſur ce qui regarde le commandement ; incompatibles avec leurs collégues ; uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout ; toujours prêts à ſacrifier les intérêts publics à leurs intérêts particuliers, & à laiſſer faire des fautes à leurs rivaux pour en tirer avantage. XERXÈS.

LE JOUR même de l'action des Thermopyles, la formidable armée des Carthaginois, composée de trois cens mille hommes, avoit été entiérement défaite par Gélon Tyran de Syracuſe. Hérodote place ce combat au jour que ſe donna celui de Salamine. J'en ai marqué les circonſtances dans l'hiſtoire des Carthaginois.

Herod. lib. 7. cap. 165-167 Diod. lib. 11. pag. 16-22.

Tome 1. pag. 252.

APRÈS la bataille de Salamine, les Grecs étant revenus de la pourſuite des Perſes, Thémiſtocle parcourut les îles qui avoient ſuivi leur parti, pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Andros, & demanda une ſomme conſidérable à ſes habitans, leur aiant dit : *Je viens à vous, accompagné de deux puiſſantes divinités ; la Perſuaſion & la Force.* Ils répondirent : *Nous avons auſſi de notre côté deux autres divinités, qui ne ſont pas moins puiſſantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous de-*

Herod. lib. 8. cap. 112. Plut. in Themiſt. p. 122.

XERXÈS. *mandez ; la Pauvreté & l'Impuissance.* Sur ce refus, il fit mine de les assiéger, & les menaça de ruiner entiérement leur ville. Il traita de la même sorte plusieurs autres îles, qui n'osérent pas lui résister, comme Andros ; & il en tira de grosses sommes à l'insû des autres Capitaines : car il passoit pour aimer l'argent, & vouloir s'enrichir.

§. IX. *Bataille de Platée.*

AN. M. 3525. Av. J. C. 479. *Herod. lib.* 8. *cap.* 113-131 - 136. & 140-144. *Plut. in Aristid. pag.* 324. *Diod. lib.* 11. *pag.* 22. 23. *Plut. de Orac. defec. p.* 412.

MARDONIUS, qui étoit resté en Gréce avec un corps d'armée de trois cens mille hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie ; & le printems suivant, il les mena dans la Béotie. Il y avoit dans le pays un oracle fort célébre, c'étoit celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter, pour savoir quel seroit le succès de la guerre. Le Prêtre, dans l'enthousiasme dont il fut saisi, répondit en une langue que personne des assistans n'entendoit, comme pour insinuer que l'oracle ne daignoit pas s'expliquer à un Barbare. Il envoia dans le même tems Alexandre Roi de Macédoine, avec plusieurs Seigneurs Persans à Athénes, & fit faire à ses habitans de la part de son Maître, des offres très-avantageuses, pour les détacher du reste

des alliés. Il leur promettoit de rétablir entiérement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur permettre de vivre selon leurs loix, & de leur donner le commandement sur toute la Gréce. Alexandre les exhorta en son nom, & comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étoient hors d'état de tenir tête à une puissance aussi formidable que celle des Perses, & qui étoit infiniment supérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette ambassade, avoient aussi de leur côté envoié des Députés à Athénes, pour en détourner l'effet. Ils assistoient à l'audience. Après qu'Alexandre se fut tû, ils prirent la parole en s'adressant aux Athéniens, les exhortérent fortement à ne pas abandonner l'intérêt commun de la Gréce & à ne se point séparer du corps des alliés, leur représentant que l'union, dans la conjoncture où se trouvoit la Gréce, faisoit toute leur force, & les rendroit invincibles. Ils ajoutérent que la République de Sparte étoit fort sensible à la triste situation des Athéniens, qui étoient sans maisons & sans retraite, & dont les moissons avoient été ruinées deux ans

XERXÈS. nées consécutives ; qu'elle s'offroit à nourrir & à entretenir pendant tout le tems de la guerre, leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & à pourvoir abondamment à tous leurs besoins. Ils finirent par ce qui regardoit Alexandre, dont ils dirent que le discours avoit été tel qu'on devoit l'attendre d'un Tyran, qui parloit en faveur d'un Tyran : mais qu'il sembloit avoir oublié que le peuple auquel il s'adressoit, s'étoit montré en toute occasion le plus zélé défenseur de la liberté commune.

Aristide étoit pour lors en charge, c'est-à-dire, le premier des Archontes. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses : mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans quelque sorte d'indignation, que les Lacédémoniens n'envisageant que la pauvreté & la misére présente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Gréce par la vûe de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur offroient : Qu'ils déclarassent à leur République que tout l'or du monde

n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune : qu'ils étoient sensibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone, mais qu'ils feroient ensorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis se tournant vers les Députés de Mardonius, & leur montrant de sa main le soleil : » Sachez, leur dit-il, que tant » que cet astre continuera sa course, les » Athéniens seront mortels ennemis des » Perses, & qu'ils ne cesseront de venger sur eux le ravage de leurs terres, » & l'incendie de leurs maisons & de » leurs temples. Il pria le Roi de Macédoine, s'il vouloit être véritablement leur ami, de ne plus se rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles, qui ne pouvoient que le deshonorer, sans produire aucun fruit.

Aristide ne se contenta pas d'une déclaration si forte & si précise. Pour inspirer encore plus d'horreur de semblables propositions ; & pour interdire à jamais tout commerce avec les Barbares par un motif de religion, il ordonna que les Prêtres maudissent & chargeassent d'anathêmes quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Perses, ou d'abandonner celle des Grecs.

XERXÈS.

Herod. lib. 9. cap. 1-13. Plut. in. Arist. p. 324. Diod. lib. 11. p. 23.

Quand Mardonius eut appris par la la réponse des Athéniens, que [a] nul prix, nul avantage, ne pouvoit les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute son armée vers l'Attique, détruisant tout ce qu'il rencontroit dans son chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de résister à ce torrent, s'étoient retirés à Salamine, & avoient une seconde fois abandonné leur ville. Mardonius ne perdant pas encore toute espérance d'accommodement avec eux, leur envoia un Député pour leur faire les mêmes propositions qu'auparavant. Un Athénien, nommé Lycidas, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé sur le champ; & les femmes Athéniennes, courant en même tems à sa maison, lapidérent aussi sa femme & ses enfans; tant la paix avec le Barbare paroissoit un crime détestable! On respecta néanmoins dans le Député le caractére dont il étoit revétu, & on le renvoia sans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avoit point de paix à attendre. Il entra dans Athénes, brûla & démolit tout ce qui avoit échapé au saccagement de l'année précédente.

a Postea quam nullo pretio libertatem his videt venalem, &c. *Just. lib. 2. cap. 14.*

Pausanias nous apprend que dans la suite on laissa exprès quelques temples dans l'état où les Perses les avoient mis, sans les rétablir, afin que ces ruines sacrées fussent des motifs toujours subsistans de la haine irréconciliable qui devoit être entre les Grecs & les Barbares. XERXÈS. Lib. 10. pag. 679.

Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique comme ils s'y étoient engagés, songeoient à se renfermer dans le Péloponnése pour s'y défendre, & dans cette vûe avoient commencé à élever un mur sur l'Isthme pour en fermer l'entrée à l'ennemi, & par là ils comptoient qu'ils seroient en sûreté, & n'auroient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députérent à Sparte, pour se plaindre de la lenteur & de la négligence de leurs alliés. Les Ephores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances; & comme ce jour étoit la fête * d'Hyacinthe, ils le passérent en festins & en réjouissances,

* *Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours. Le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe, mais le second étoit un jour de réjouissance: il y avoit des festins, des jeux, des spectacles & toutes sortes de divertissemens. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'Août, en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.*

XERXÈS. remettant leur réponse au lendemain. Et traînant l'affaire en longueur sous différens prétextes, ils gagnérent dix jours, pendant lesquels la muraille fut achevée. Ils étoient prêts de renvoier honteusement les Députés, lorsqu'un particulier leur aiant représenté quelle indignité il y auroit à traiter ainsi les Athéniens après toutes les pertes volontaires qu'ils avoient souffertes si généreusement pour la défense commune de la liberté, & tous les services importans qu'ils avoient rendus à la Gréce, ils ouvrirent les yeux, & eurent honte d'une si noire perfidie. La nuit même qui suivit, ils firent partir à l'insû des Athéniens, cinq mille Spartiates, qui avoient avec eux chacun sept Ilotes. Le lendemain matin, les Députés renouvellant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très-surpris d'apprendre que le secours étoit en chemin, & s'approchoit de l'Attique.

Herod. lib. 9 cap. 12-76. Plut. in Arist. p. 325-330. Diod. lib. 11. p. 24-26.

Mardonius l'avoit quittée, pour reprendre le chemin de la Béotie. Il crut que ce pays étant ouvert & uni, il lui convenoit mieux d'y combattre que dans l'Attique, pays rude & raboteux, plein de hauteurs & de défilés, qui par cette raison ne pourroit lui fournir de terrain propre à ranger en bataille sa

nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il campa à son retour sur la riviére d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias Roi de Lacédémone, & d'Aristide Général des Athéniens. L'armée des Perses étoit, selon Hérodote, de trois cens mille hommes; ou, selon Diodore, de cinq cens mille. Celle des Grecs n'étoit que de soixante-six mille hommes. Il n'y avoit que cinq mille Spartiates : mais ils étoient accompagnés de trente-cinq mille Ilotes, sept pour chaque Spartiate; ces derniers étoient des troupes armées à la légére : les Athéniens n'étoient qu'au nombre de huit mille. Tout le reste étoit des alliés. Les Spartiates commandoient l'aile droite, & les Athéniens la gauche; honneur que les Tégéates leur disputérent, mais inutilement.

XERXÈS.

Pendant que la Gréce étoit en suspens dans l'attente d'une bataille qui alloit décider de son sort, un complot secret formé au milieu du camp des Athéniens par quelques citoiens mécontens, qui songeoient à ruiner le gouvernement populaire, ou à livrer la Gréce aux Perses, jetta Aristide dans un grand embarras. Il eut besoin ici de toute sa prudence. Ne sachant pas au juste le nom-

Plut. in Aristid. pag. 326.

XERXÈS. bre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il ſe contenta d'en faire arréter huit: & de ces huit les deux ſeuls contre leſquels il fit faire des informations, parce qu'ils étoient les plus chargés, ſe ſauvérent du camp pendant qu'on faiſoit leur procès; Ariſtide ſans doute favoriſa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne cauſât quelque émeute. Pour les autres il les relâcha, leur laiſſant penſer qu'on n'avoit rien trouvé contre eux, & il leur dit que la bataille ſeroit le tribunal où ils pourroient ſe juſtifier pleinement, & montrer qu'ils étoient bien éloignés d'avoir ſongé à trahir leur patrie. Cette ſage diſſimulation, qui donnoit lieu au repentir, & qui évitoit de pouſſer au déſeſpoir les coupables, appaiſa tout le mouvement.

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoia ſa cavalerie eſcarmoucher contre eux; en quoi il étoit le plus fort. Les Mégariens qui étoient campés dans la plaine, en ſouffrirent beaucoup, & quelque vigoureuſe réſiſtance qu'ils fiſſent, ils étoient près de plier, lorſqu'un détachement de trois cens Athéniens, avec quelque gens de trait, s'avança pour les ſoutenir. Maſiſtius, Général de la cavalerie des Perſes, l'un des plus

considérables Seigneurs de la nation, les voiant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contre eux. Les Athéniens l'attendirent de pié ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le succès de ce combat quel seroit celui de la bataille générale. La victoire fut lontems disputée : mais enfin le cheval de Masistius aiant été blessé, jetta son maître par terre, qui fut tué sur le champ : & aussitôt les Perses prirent la fuite. Quand on eut appris sa mort chez les Barbares, la douleur fut extrême. Ils se coupérent les cheveux, coupérent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout le camp de cris & de gémissemens, comme aiant perdu le plus brave homme de leur armée.

Après ce combat contre la cavalerie des Perses, les deux armées furent lontems sans en venir aux mains, parce que les devins, sur l'inspection des entrailles des victimes, leur prédisoient également aux uns & aux autres la victoire s'ils ne faisoient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiére s'ils attaquoient.

Ils passérent ainsi dix jours à se regarder. Mardonius, qui étoit d'un caractére vif & bouillant, souffroit avec

XERXÈS. peine un si long délai. D'ailleurs il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, & les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement. Il assembla donc son conseil, pour délibérer si l'on donneroit la bataille. Artabaze, Seigneur d'un rare mérite & d'une grande expérience, étoit d'avis qu'on ne hazardât point de bataille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thébes, où l'on auroit soin d'amasser des vivres & des fourages. Il représentoit que le seul délai étoit capable de rallentir beaucoup l'ardeur des alliés; qu'on travailleroit à en détacher plusieurs par l'or & l'argent qu'on répandroit parmi les Chefs & parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans chaque ville, & que par ce moien ils pourroient plus facilement & plus sûrement se rendre maîtres de la Gréce. Cet avis étoit fort sage, mais l'avis contraire l'emporta, parce que c'étoit celui de Mardonius, que personne n'osoit contredire. Il fut résolu qu'on donneroit la bataille le lendemain. Alexandre, Roi de Macédoine, qui étoit dans le cœur pour les Grecs, s'approcha secrettement de leur camp sur le minuit, & instruisit Aristide de tout ce qui s'étoit passé.

Auffitôt Paufanias donna ordre aux Officiers de fe préparer au combat, & communiqua à Ariftide le deffein qu'il avoit formé de changer fon ordre de bataille, en faifant paffer les Athéniens de l'aîle gauche à l'aîle droite, pour les oppofer aux Perfes, contre lefquels ils étoient accoutumés à combattre. Soit prudence, foit timidité qui lui eût fait propofer ce parti, les Athéniens l'acceptérent avec joie. On n'entendoit parmi eux que des exhortations qu'ils fe faifoient les uns aux autres de fe montrer gens de cœur: que ni eux ni leurs ennemis n'étoient point changés depuis la bataille de Marathon, fi ce n'eft que la victoire avoit augmenté le courage des Athéniens, & abbattu celui des Perfes. Nous ne combattons pas comme eux, difoient-ils, pour un pays & pour une ville feulement, mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroiffent pas l'ouvrage de Miltiade & de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens. En parlant ainfi ils alloient gaiement changer de pofte. Mais Mardonius, fur l'avis qu'il en eut, aiant pareillement changé fon ordre de bataille, on remit les chofes de part & d'autre dans leur premier état. Ainfi tout ce jour-là fe paffa fans rien faire.

XERXÈS. Le soir on tint un Conseil parmi les Grecs, où il fut résolu qu'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant venue, & les Capitaines commençant à s'avancer à la tête de leurs corps vers le camp qu'on avoit marqué, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes, dont les unes alloient d'un côté & les autres d'un autre, sans garder d'ordre dans leur marche. On s'arréta près de la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute son armée en bataille, & s'avança contre l'ennemi avec de grands cris & d'horribles hurlemens des Barbares, qui pensoient marcher bien moins pour combattre que pour dépouiller des fuiards; & leur Général, se tenant sûr de la victoire, insultoit fiérement à la timide & lâche prudence d'Artabaze, & à la fausse idée qu'il avoit conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendoit ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi; & cependant on voioit ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'étoit pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens qui étoient seuls, & séparés du corps de l'armée au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégéates. Le choc fut des

plus rudes : de part & d'autre, on montra un courage de lions; & les Barbares connurent qu'ils avoient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avoit dépéché un Officier, s'étoient mis en marche pour l'aller secourir : mais les Grecs qui tenoient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre, & les empêchérent de passer outre. Aristide, avec sa petite troupe, soutint de pié ferme leur attaque, & leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage & la bravoure.

La bataille étant ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perses, & les mirent en déroute. Mardonius leur Chef étant tombé mort d'une blessure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite; & les Grecs, qui combattoient contre Aristide, en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des Barbares. Ceux-ci s'étoient réfugiés dans leur premier camp, & s'y étoient enfermés d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y avoient poursuivis; & ils attaquoient les retranchemens, mais avec foiblesse & nonchalance, comme des gens peu accoutumés à faire

XERXÈS. des siéges, & à forcer des murailles. Les Athéniens, qui en eurent avis, cessant de poursuivre les Grecs, marchérent vers le camp, l'emportérent après plusieurs assauts, & firent un grand carnage.

Artabaze, qui avoit prévû ce malheur sur la mauvaise manœuvre qu'il voioit faire à Mardonius, après avoir donné dans le combat toutes les marques possibles de courage & d'intrépidité, se sauva de bonne heure avec quarante mille hommes qu'il commandoit; & prévenant par sa promte marche le bruit de sa défaite, arriva en sûreté à Byzance, & passa de-là en Asie: de tout le reste de l'armée, il n'y en eut pas quatre mille qui échapérent au carnage de cette journée : tous furent tués & taillés en piéces par les Grecs, qui se délivrérent par là une bonne fois des invasions de ces peuples; aucune armée Persane ne s'étant plus fait voir depuis ce tems-là en deça de l'Hellespont.

An. M. 3525. Av. J. C. 479.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois * Boédromion, selon la maniére de compter des Athéniens. Aussitôt après, les Alliés, pour marquer leur reconnoissance, firent faire à frais communs une statue de Jupiter qu'ils posérent dans son temple d'Olympie. Les noms de

** Ce jour répond au 19 de notre mois de Septembre.*

Pausan. lib. 5. pag. 332.

de tous les peuples de la Gréce qui s'étoient trouvés au combat, étoient gravés sur le côté droit du piédestal de la statue, les Lacédémoniens à la tête, les Athéniens après eux, & tous les autres de suite.

XERXÈS.

Un des premiers citoiens d'Égine vint trouver Pausanias, & l'exhorta à venger l'affront que Mardonius & Xerxès avoient fait à Léonide, dont le corps mort avoit été attaché par leur ordre à une potence, & le pressa de traiter de la même sorte le corps de Mardonius. Pour l'y porter plus fortement, il ajoutoit que satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avoient été tués aux Thermopyles, c'étoit un moien sûr d'immortaliser son nom parmi tous les Grecs, & pendant la durée de tous les siécles. » Portez ailleurs vos lâches conseils, » lui répliqua Pausanias. Il faut que » vous vous entendiez bien mal en » vraie gloire, de penser que j'en doive » beaucoup acquérir en me rendant » semblable aux Barbares. S'il faut agir » ainsi pour plaire à ceux d'Égine, » j'aime mieux me conserver l'estime » des Lacédémoniens, chez qui l'on » ne met point en comparaison le bas » & indigne plaisir de la vengeance, » avec celui de montrer de la clémence

Herod. lib. 9. cap. 77.78.

XERXÈS. » & de la modération à l'égard de nos » ennemis, & sur-tout après leur mort. » Pour ce qui regarde les mânes des » Spartiates, ils sont suffisamment vengés par la mort de tant de milliers de » Perses qui sont demeurés sur la place » dans le dernier combat.

Plut. in Arist. p. 331. Une contestation qui s'éleva entre les Athéniens & les Lacédémoniens, pour savoir auquel des deux peuples on assigneroit le prix de la valeur, & lequel poseroit un trophée, pensa souiller la gloire & troubler la joie de la victoire qu'on venoit de remporter. Ils alloient décider ce différend par les armes, & se porter aux derniéres extrémités, si Aristide, par ses bonnes raisons, ne leur eût persuadé de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. La proposition fut acceptée. Les Grecs étant donc assemblés dans ce lieu-là même pour juger ce différend, Théogiton de Mégare dit dans son avis, qu'il ne faloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athénes, ni à Sparte, mais à une troisiéme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeste que la guerre qu'ils venoient de terminer. Après lui, Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur

XERXÈS.

pour sa patrie ; car Corinthe étoit la première ville de la Gréce en puissance & en dignité après celles d'Athénes & de Sparte. Mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours étoit tout entier à la louange des Platéens, & qu'il conclut que pour éteindre cette contention si dangereuse, il faloit leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés. Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour les Athéniens, & après lui Pausanias pour les Lacédémoniens.

Herod. lib. 9. cap. 79. 80.

Quatre-vingts mille écus.

Étant ainsi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingts talens pour les Platéens, qui les emploiérent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une statue, & à enrichir ce temple de beaux tableaux, qui duroient encore du tems de Plutarque, c'est-à-dire, plus de six cens ans après, & qui étoient aussi frais que s'ils fussent sortis des mains du Peintre. Pour ce qui est du trophée, les Lacédémoniens en érigérent un en leur particulier, & les Athéniens un autre.

Le butin fut immense. On trouva dans le camp de Mardonius des sommes

XERXÈS. infinies d'or & d'argent monnoiés; des coupes, des vases, des lits, des tables, des colliers, des brasselets d'or & d'argent, sans nombre & sans prix. Un historien [a] remarque que ces dépouilles devinrent funestes à la Gréce, & commencérent à y jetter l'amour des richesses & le goût du luxe. On commença, selon la religieuse coutume des Grecs, par mettre à part la dixme de tout le butin pour les Dieux: le reste fut partagé également entre les villes & les peuples qui avoient fourni des troupes; & les Chefs qui s'étoient distingués dans le combat, le furent aussi dans cette distribution. On envoia un trépié d'or à Delphes. Pausanias avoit marqué dans l'inscription; *Qu'il avoit défait les Barbares à Platée; & qu'en reconnoissance de cette victoire, il avoit fait ce présent à Apollon.* Cette inscription fastueuse, où il s'attribuoit à lui seul, & la victoire & l'offrande, blessa les Lacédémoniens; &, pour punir son orgueil par l'endroit même par lequel il prétendoit s'élever, & pour rendre en même tems justice aux alliés, ils firent effacer son nom, &

Cornel. Nep. in Pausan. cap. 1.

a Victo Mardonio castra referta regalis opulentiæ capta: unde primùm Græcos, diviso inter se auro Persico, divitiarum luxuria cæpit. *Justin. lib. 2. cap. 14.*

XERXÈS.

mirent à sa place celui des villes qui avoient contribué à la victoire. Un desir de gloire trop ardent lui laissoit ignorer qu'on ne perd rien par une sage modestie, qui évite de faire trop valoir les services, & qu'en se mettant à couvert de l'envie, [a] elle ne sert qu'à augmenter la réputation.

Pausanias avoit fait paroître davantage l'esprit & le goût Spartain dans un double repas qu'il fit préparer peu de jours après le combat, l'un superbe & magnifique, où l'on avoit étalé tout ce qui servoit à parer la table de Mardonius; l'autre simple & frugal, à la maniére des Spartiates. Puis les comparant ensemble, & en faisant remarquer la différence à ses Officiers qu'il avoit mandés exprès : » Quelle folie, leur » dit-il, à Mardonius, accoutumé à de » tels repas, de venir attaquer des gens » qui savent, comme nous, se passer » de tout!

Herod. lib. 9. cap. 81.

Les Grecs envoiérent en commun à Delphes consulter l'oracle sur le sacrifice qu'ils devoient faire. Le Dieu leur répondit : Qu'ils élevassent un autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacri-

Plut. in Aristid. pag. 331 332.

a Ipsa dissimulatione famæ famam auxit. *Tacit.*

XERXÈS. fice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le pays, parce qu'il avoit été pollu & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel, appellé l'autel commun.

Cet oracle aiant été raporté aux Grecs, les Généraux allérent d'abord dans tout le pays, & firent éteindre tout le feu; & Euchidas de la ville de Platée, s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence possible le feu du Dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit le chemin de Platée, où il arriva avant le coucher du soleil, aiant fait ce jour-là mille stades (cinquante lieues.) En arrivant, il salua ses concitoiens, leur remit le feu, tomba à leurs piés; & un moment après, il rendit l'esprit. Les Platéens l'emportérent & l'enterrérent dans le temple de Diane, surnommée *Eucleia*, (*de la bonne renommée*), & mirent sur son tombeau cette épitaphe en un vers : *Ci git Euchidas, qui fit une course à Delphes, & revint ici le même jour.*

Dans la premiére assemblée générale de la Gréce, qui se tint quelque tems après, Aristide proposa ce Décret : Que

chaque année toutes les villes de Gréce XERXÈS. envoieroient à Platée leurs Députés, pour faire des sacrifices à Jupiter Libérateur & aux Dieux de la ville, (cette assemblée se tenoit encore réguliérement du tems de Plutarque;) que de cinq ans en cinq ans, on y célébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté; qu'on leveroit par toute la Gréce dix mille hommes de pié & mille chevaux; qu'on équiperoit une flote de cent vaisseaux, qui seroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares; & que les Platéens, dévoués uniquement au service du Dieu, seroient regardés comme sacrés & inviolables, n'aiant d'autre fonction que d'offrir des priéres & des sacrifices pour le salut des Grecs.

Tous ces articles étant approuvés & passés, les Platéens se chargérent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille; & voici l'ordre & la maniére de ce sacrifice. Le * seiziéme jour du mois de Maimactérion, (qui répond à notre mois de Décembre) on fait à la pointe du jour une procession, précédée par un Trom-

* *Trois mois après celui où la bataille de Platée s'étoit donnée. Apparemment qu'on ne fit ces funérailles pour la premiére fois qu'après que les ennemis se furent entiérement retirés, & que le pays fut libre.*

XERXÈS. pette qui sonne la charge. Après ce Trompette, marchent plusieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte. Ces chariots sont suivis d'un taureau noir : après le taureau, marchent de jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin & de lait ; effusions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huile & d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre ; car il n'est pas permis à aucun esclave de se mêler dans cette cérémonie, qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin cette pompe est fermée par l'Archonte, ou le premier Magistrat des Platéens, à qui, en tout autre tems, il est défendu de toucher seulement le fer, & de porter d'autre vêtement qu'un vêtement blanc. Mais ce jour-là, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, & tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le Greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes qui sont à ces tombeaux, les frote d'essence, & égorge ensuite le taureau sur un bucher qu'on a préparé. Après avoir fait des

priéres à * Jupiter & à Mercure terrestres, il invite ces vaillans hommes à ce festin funébre & à ces effusions mortuaires; & remplissant de vin une coupe, il la verse, & dit à haute voix : *Je présente cette coupe à ces vaillans hommes qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voila les cérémonies qui s'observoient encore du tems de Plutarque.

Diodore ajoute que les Athéniens en particulier décorérent avec magnificence les tombeaux de ceux qui étoient morts dans la guerre contre les Perses, instituérent en leur honneur des jeux funébres, & établirent un panégyrique solennel qui se réitéroit apparemment tous les ans.

Lib. 11. *pag.* 26.

On sent assez, sans que je sois obligé de le faire remarquer, combien ces témoignages solennels & perpétuels d'honneur, d'estime, de reconnoissance envers ces soldats morts pour la défense de la liberté, contribuoient à relever le mérite de la valeur & des services rendus à la patrie, & à inspirer du courage aux spectateurs; & combien tout cela étoit propre à perpétuer la bravoure

* Jupiter terrestre *n'est autre que Pluton;* & Mercure *étoit aussi appellé* terrestre, *à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.*

XERXÈS. dans un peuple, & à former des troupes invincibles.

On n'aura pas moins été frapé sans doute de l'attention merveilleuse de ces peuples à s'acquitter en tout des devoirs de religion. L'événement que je viens de raporter, c'est-à-dire, la bataille de Platée, en fournit des preuves bien éclatantes, dans le sacrifice annuel & perpétuel à Jupiter Libérateur, qui continuoit encore du tems de Plutarque; dans le soin de consacrer aux Dieux la dixme de tout le butin; dans le Décret proposé par Aristide d'établir à perpétuité tous les ans une fête solennelle. Il est beau, ce me semble, de voir des peuples idolâtres protester ainsi publiquement qu'ils attendent tout de la divinité; qu'ils se croient obligés de lui raporter tout; qu'ils la regardent comme la source des succès & des victoires, comme l'arbitre souveraine des États & des Empires; comme donnant des conseils salutaires, inspirant la prudence & le courage; comme digne, par tous ces titres, d'avoir la premiére part au butin, & méritant une reconnoissance éternelle pour des bienfaits si importans.

§. X. *Combat près de Mycale. Défaite des Perses.*

LE même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flote des Perses. Car pendant que celle des Grecs étoit à Égine sous le commandement de Léotychide Roi de Lacédémone, & de Xanthippe l'Athénien, il leur vint des ambassadeurs de la part des Ioniens pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes Grecques de la servitude des Barbares. Sur cet avis, ils firent voile pour l'Asie, & prirent leur route par Délos. Pendant qu'ils y étoient, d'autres ambassadeurs vinrent de Samos les y trouver, & leur apprirent que la flote des Perses, qui avoit passé l'hiver à Cumes, étoit alors à Samos, & pouvoit y être facilement défaite & détruite, les priant instamment de ne point négliger une occasion si favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos. Mais les Perses, aiant eu avis de leur approche, se retirérent à Mycale promontoire du continent d'Asie, où campoit leur armée de terre, forte de cent mille hommes, qui étoit le reste de ceux que Xerxès avoit

Herod. lib. 9. cap. 89-105. Diod. lib. 11. pag. 25-28.

XERXÈS. ramenés de Gréce l'année précédente. Ils tirérent là leurs vaisseaux à terre; ce qui étoit ordinaire aux Anciens, & les environnérent d'un fort rempart. Les Grecs les aiant suivis jusques-là, défirent, par le secours des Ioniens, leur armée de terre, forcérent leur rempart, & brûlérent tous leurs vaisseaux.

La bataille de Platée fut donnée le matin, & celle de Mycale l'après-midi du même jour. Cependant tous les Écrivains Grecs raportent qu'on apprit à Mycale la victoire de Platée avant le commencement du combat, quoiqu'il y eût entre-deux toute la mer Égée, qu'on ne pouvoit traverser qu'en plusieurs jours de navigation. Mais Diodore de Sicile nous explique ce mystére. Il nous apprend que Léotychide remarquant que ses soldats étoient fort troublés par la crainte que leurs compatriotes ne succombassent à Platée sous la nombreuse armée de Mardonius, imagina un stratagême pour relever leur courage; & que sur le point qu'il devoit donner le premier assaut, il * fit

* *Ce qu'on dit aussi de la victoire de Paul-Émile sur les Macédoniens, qui fut sue à Rome le jour même qu'elle avoit été gagnée, arriva sans doute de la même sorte.* Plut. in Paul. Æmil. pag. 268. & Liv. lib. 45. n. 1.

répandre le bruit parmi ses troupes que les Perses avoient été défaits, quoiqu'il n'en eût aucune connoissance.

Xerxès aiant appris ces deux grandes défaites, abandonna Sardes avec la même précipitation qu'il avoit fait Athénes après la bataille de Salamine, & se retira précipitamment en Perse, pour se mettre le plus loin qu'il étoit possible hors de la portée de ses ennemis victorieux. Mais avant que de partir il donna ordre de brûler & de démolir tous les temples des villes Grecques d'Asie; ce qui fut exécuté, n'y aiant eu d'épargné que le temple de Diane à Éphése. Il en usa ainsi à l'instigation des Mages, ennemis déclarés des temples & des simulacres. Le second Zoroastre l'avoit instruit à fond de leur religion, & l'en avoit rendu un ardent défenseur. Pline nous apprend qu'Ostane, le Chef des Mages, & le Patriarche de cette secte, qui en soutenoit les maximes & les intérêts jusqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans son expédition contre la Gréce. Ce Prince, passant par Babylone dans son retour à Suse, y détruisit aussi tous les temples, comme il avoit fait dans la Gréce & dans l'Asie Mineure, par le même principe sans doute, & en haine de la secte des Sabéens, qui adoroient

Diod. lib. 11. pag. 28.

Strab. lib. 14. pag. 634.

Cic. lib. 2. de leg. n. 29.

Plin. lib. 30. cap. 1.

Arrian. lib. 7.

XERXÈS. Dieu par des images; culte que les Mages déteſtoient ſouverainement. Peut-être auſſi que le deſir de ſe dédommager des frais que lui avoit coûté ſon expédition contre la Gréce le porta à piller & à détruire ces temples, pour profiter de leurs dépouilles : car il y trouva des richeſſes immenſes, que la ſuperſtition des Peuples & des Princes y avoit amaſſées pendant une longue ſuite de ſiécles.

Herod. lib. 9. cap. 113-120. La flote Grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Helleſpont pour ſe ſaiſir des ponts que Xerxès avoit fait jetter ſur ce détroit, les croiant encore dans leur entier. Mais les aiant trouvé rompus par la tempête, Léothychide, & ceux du Péloponnéſe, reprirent le chemin de leur pays. Pour Xanthippe, il reſta avec les Athéniens & les confédérés d'Ionie, & ils ſe rendirent maîtres de Seſte & de la Querſonnéſe de Thrace, où ils firent un grand butin & un grand nombre de priſonniers. Après quoi, aux approches de l'hiver, ils retournérent chacun dans leurs villes.

Depuis ce tems-là, toutes les villes d'Ionie ſe révoltérent contre les Perſes; & étant entrées en confédération avec les Grecs, elles conſervérent la plupart

leur liberté pendant tout le tems que cet XERXÈS. empire subsista.

§. XI. *Inhumaine & barbare vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.*

PENDANT que Xerxès étoit à Sardes, AN. M. 3525. il y avoit conçu une violente passion AV. J.C. 479. pour la femme de Masiste son frere, *Herod. lib. 9. cap. 107-112.* Prince d'un rare mérite, qui l'avoit toujours servi avec zéle, & ne lui avoit jamais donné aucun sujet de mécontentement. La vertu de cette Dame, sa fidélité & sa tendresse pour son mari, l'avoient rendue inébranlable à toutes les sollicitations du Roi. Il espéra la pouvoir gagner en la comblant de bienfaits; & entre autres graces qu'il lui accorda, il fit épouser à Darius son fils ainé, qu'il destinoit pour son successeur, Artaïnte fille de cette Princesse; &, dès qu'il fut arrivé à Suse, il voulut que le mariage fût consommé. Mais Xerxès, malgré toutes ces avances, ne la trouvant pas moins inaccessible à ses attaques, changea tout-à-coup d'objet, & devint passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage & vertueuse fermeté de sa mere. Pendant toutes ces intrigues, Amestris, femme de Xerxès, lui fit présent d'une riche & magnifique

XERXÈS. robe qu'elle avoit faite elle même. Xerxès trouvant cette robe fort à son gré, la prit la premiére fois qu'il rendit visite à Artaïnte. Dans la conversation, il la pressa de marquer ce qu'elle desiroit de lui, avec promesse & même serment, de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaïnte lui demanda la robe qu'il portoit. Xerxès, qui prévoioit les malheurs que ce présent entraîneroit avec soi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre chose en la place. Mais ne pouvant la persuader, & se croiant lié par l'engagement imprudent de sa promesse & de son serment, il lui donna sa robe. Cette femme ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la porta publiquement par maniére de trophée.

Cette action aiant confirmé Amestris dans ses soupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais au lieu de porter sa vengeance sur la fille qui étoit la seule coupable, elle résolut de la faire tomber sur la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entiérement innocente. Elle attendit le tems de la grande Fête, qui se célébroit tous les ans le jour de la naissance du Roi, & qui n'étoit pas loin; dans laquelle le Roi, selon la cou-

tume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fût livrée. Xerxès, qui comprit le dessein de la Reine, & qui en frémit d'horreur, tant par considération pour son frere, qu'à cause de l'innocence de cette Dame contre laquelle il voioit que sa femme étoit violemment irritée, lui refusa d'abord sa demande, & fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Mais n'aiant pu, ni la gagner, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda par une complaisance également foible & cruelle, préférant aux devoirs inviolables de la justice & de l'humanité, les droits arbitraires d'une coutume, établie uniquement pour donner lieu à la libéralité & à la bonté.

Cette Dame fut donc saisie par les gardes du Roi, & livrée à Amestris, qui lui fit couper les mammelles, la langue, le nez, les oreilles & les lévres; les fit jetter aux chiens en sa présence; & la renvoia ainsi mutilée en la maison de son mari. Cependant Xerxès l'avoit mandé, pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il desiroit qu'il se séparât de sa femme, & qu'il lui donneroit en la place une de ses filles.

XERXÈS. en mariage. Masiste, qui avoit un attachement extrême pour sa femme, ne put se résoudre à l'abandonner; ce qui fit que Xerxès lui dit tout en colére, que puisqu'il refusoit sa fille, il n'auroit, ni elle, ni sa femme, & qu'il apprendroit à ne pas rejetter les offres de son maître; & il le renvoia avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé aiant jetté Masiste dans un grand trouble, & lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui pour voir ce qui s'y passoit. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques & tous ceux qui étoient dans sa dépendance, & fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane dont il étoit Gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de lever une armée, & de faire la guerre au Roi, pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, & soupçonnant par là ce qu'il avoit dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui l'aiant atteint, le mit en piéces avec ses enfans, & tous ceux qui étoient avec lui. Se trouve-t-il un exemple plus tragique de ven-

géance que celui que je viens de raporter ?

On raporte d'Ameſtris une autre action, non moins cruelle ni moins impie. Elle fit brûler vifs quatorze enfans des meilleures maiſons de Perſe, en ſacrifice aux Dieux infernaux, pour obéir à une coutume ſuperſtitieuſe uſitée chez les Perſes.

Herod. lib. 7. cap. 114.

Maſiſte étant mort, Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hyſtaſpe ſon ſecond fils, qui ſe trouvant par là obligé de vivre loin de la Cour, fournit à Artaxerxe, ſon plus jeune frere, l'occaſion de monter à ſon préjudice ſur le trône après la mort de leur pere, comme on le verra ci-après.

Diod. lib. 11. p. 53.

Ici finit l'hiſtoire d'Hérodote, c'eſt-à-dire, à la bataille de Mycale, & au ſiége de la ville de Seſte par les Athéniens.

§. XII. *Les Athéniens rétabliſſent les murs de leur ville, malgré l'oppoſition des Lacédémoniens.*

LA GUERRE, appellée vulgairement la guerre de Médie, qui n'avoit duré que deux ans, aiant été terminée comme on l'a vu, les Athéniens de retour dans leur patrie y firent revenir leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient mis en dépôt

An. M. 3526. Av. J. C. 478. Thucyd lib. 1. p. 59-61. Diod. lib. 11. p. 30. 31. Juſtin. lib. 2. cap. 15.

XERXÈS. ailleurs pendant la guerre, & ils songérent à rétablir leur ville qui avoit été presque entiérement détruite par les Perses, & à l'environner de bonnes murailles pour la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens en aiant eu avis, entrérent en jalousie, & commencérent à craindre qu'Athénes, déja trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, & de leur enlever l'autorité & la prééminence qu'ils avoient toujours eues jusques-là dans la Gréce. Ils députérent donc vers les Athéniens, pour leur représenter que l'intérêt commun de la Gréce demandoit qu'on ne laissât hors du Péloponnése aucune ville fortifiée, de peur, qu'en cas d'une seconde irruption, elle ne servît de place d'armes aux Perses qui ne manqueroient pas de s'y établir, comme ils avoient fait auparavant à Thébes, & qui de là infesteroient tout le pays, & s'en rendroient bientôt maîtres. Thémistocle, qui depuis la bataille de Salamine avoit un grand crédit à Athénes, pénétra sans peine dans le véritable dessein des Lacédémoniens, caché sous le faux prétexte du bien public: mais comme ils étoient en état, en se joignant aux alliés, d'empécher par la force l'ouvrage

commencé, si on leur donnoit une réponse absolue & négative, il conseilla au Sénat d'user de ruse aussi-bien qu'eux. La réponse fut donc qu'on envoieroit des Députés à Lacédémone, pour satisfaire la République sur les craintes & les soupçons qu'elle avoit. Il se fit nommer parmi les Députés, & avertit le Sénat de ne pas faire partir ses Collégues avec lui, ni tous ensemble, afin de gagner du tems & d'avancer l'ouvrage. La chose fut ainsi exécutée. Il arriva le premier à Lacédémone, mais laissa passer plusieurs jours sans rendre visite aux Magistrats, & sans se transporter au Sénat. Et sur ce qu'on le pressoit de le faire, & qu'on lui demandoit les raisons d'un si long délai, il répondit qu'il attendoit que tous ses Collégues fussent arrivés, pour se rendre conjointement avec eux dans le Sénat, & témoigna beaucoup de surprise de ce qu'ils étoient si lontems à venir. Ils arrivoient successivement les uns après les autres. Pendant tout ce tems-là, on pressoit extrêmement l'ouvrage à Athénes. Les femmes, les enfans, les étrangers, les esclaves, tous en un mot étoient occupés à ce travail, & l'on ne se donnoit de repos ni jour ni nuit. On ne l'ignoroit pas à Lacédémone, & l'on en fit

XERXÈS.

XERXÈS. de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait, & pressa les Lacédémoniens d'envoier à Athénes de nouveaux Députés pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit; & de ne point s'arrêter à des bruits vagues & confus, qui étoient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athénes d'y retenir les Députés jusqu'à leur retour comme autant d'ôtages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrêtât lui & ses Collégues à Lacédémone. Pour lors, quand tous ses Collégues furent arrivés, il demanda audience, & déclara en plein Sénat qu'il étoit vrai que les Athéniens avoient résolu d'environner & de fortifier leur ville de bonnes murailles; que l'ouvrage étoit presque fini; qu'ils l'avoient jugé d'une nécessité absolue, & pour leur propre sûreté, & pour le bien commun des alliés; qu'après tout ce qui s'étoit passé, on ne pouvoit pas les soupçonner de manquer de zéle pour l'intérêt commun; mais que la condition de tous les alliés devant être égale, il étoit juste que les Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sûreté par tous les moiens qu'ils jugeroient nécessaires, qu'ils l'avoient fait, & qu'ils étoient en état de défendre leur ville contre quiconque oseroit l'atta-

quer; [a] qu'au reste les Lacédémoniens avoient fort mauvaise grace de vouloir établir leur pouvoir, non sur leurs propres forces & leur courage, mais sur la foiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens : mais, soit par un sentiment d'estime & de reconnoissance pour les Athéniens, qui avoient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, ils dissimulérent; & les Députés, renvoiés de part & d'autre avec honneur, retournérent dans leur ville. XERXÈS.

Thémistocle, toujours attentif à augmenter la puissance & la gloire de la République, ne s'en tint pas aux murs de la ville : il s'appliqua avec la même ardeur à achever de bâtir & de fortifier le Pirée; car, dès le tems qu'il entra en charge, il avoit commencé ce grand ouvrage. Avant lui, Phalére étoit l'unique port d'Athénes, peu spacieux & peu commode, & qui ne convenoit point aux grands desseins qu'avoit Thémistocle, Il tourna donc ses vûes du côté du Pirée, qui sembloit l'inviter par

Thucyd. p. 62. 63.
Diod. lib. 11. p. 32. 33.
Pausan. lib. 1. pag. 1.

a Graviter castigat eos, quòd, non virtute, sed imbecillitate sociorum, potentiam quærerent. *Justin. lib. 2. cap. 15.*

XERXÈS. sa situation avantageuse & par la commodité de ses trois grands ports, où il pouvoit tenir plus de quatre cens vaisseaux. On y travailla avec un empressement & une vivacité qui avança l'ouvrage considérablement en assez peu de tems. Thémistocle fit ordonner aussi que tous les ans on bâtiroit vingt vaisseaux pour augmenter la flote; & afin d'attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots dans la ville, il leur fit accorder des immunités particuliéres. Son dessein étoit, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer; en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens Rois d'Athénes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine & de la guerre leurs citoiens, & à les emploier uniquement à la culture de la terre & à la paix, publiérent cette fable; que Minerve, plaidant un jour contre Neptune pour savoir qui d'elle ou de lui seroit déclaré patron de l'Attique, & donneroit son nom à la ville nouvellement bâtie, gagna sa cause en montrant à ses Juges le rameau d'olivier qu'elle avoit planté; heureux symbole de la paix & de l'abondance: au lieu que Neptune avoit fait sortir de la

terre

terre un cheval fougueux, image du trouble & de la guerre. XERXÈS.

§. XIII. *Noir dessein de Thémistocle, rejetté d'un commun accord par le peuple d'Athénes. Condescendance d'Aristide pour ce peuple.*

THÉMISTOCLE, qui avoit formé en lui-même le dessein de supplanter les Lacédémoniens, & de substituer les Athéniens à leur place dans le gouvernement de la Gréce, ne perdoit point de vûe ce grand projet. Peu délicat sur le choix des moiens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour donc il déclara en pleine assemblée qu'il avoit conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'expliquer. Tous nommérent Aristide, & s'en raportérent entiérement à son avis, tant ils comptoient sur sa probité & sur sa prudence. Thémistocle l'aiant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flote des Grecs qui étoit dans un port voisin; & que par-là Athénes deviendroit certaine-

Plut. in Themist. p. 121. 122. In Arist. p. 332.

XERXÈS. ment maitresse de toute la Gréce. Aristide retourna à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre. On voit par-là que ce ne fut point sans quelque fondement qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de *Juste* : surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les Conquérans recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité.

Au reste je ne sai si dans toute l'histoire, il y a un fait plus digne d'admiration que celui que je viens de raporter. Ce ne sont point des Philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de sublimes régles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très importante pour le bien de l'Etat, & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

XERXÈS.

Quelle noirceur au contraire & quelle perfidie dans le dessein que Thémistocle propose, de brûler en pleine paix la flote des Grecs pour accroitre la puissance des Athéniens ! Eût-il encore cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action suffiroit seule pour ternir tout l'éclat de sa gloire. Car c'est le cœur, c'est-à-dire, la probité & la droiture, qui décident du vrai mérite.

Je suis fâché que Plutarque, qui pour l'ordinaire juge fort sainement des choses, semble ici ne pas condanner Thémistocle. Après avoir parlé des travaux qu'il fit dans le Pirée, il passe ainsi à l'action dont il s'agit : *Thémistocle imagina encore quelque chose* DE PLUS GRAND *pour augmenter les forces de mer.* μεῖζόν τι διενοήθη.

Les Lacédémoniens aiant proposé dans le conseil des Amphictyons, que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès, fussent exclues de cette assemblée, Thémistocle, qui craignoit que si les Thessaliens, les Argiens & les Thébains n'y étoient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer de sentiment aux Députés, en

Plut. in Themist. p. 122.

XERXÈS. leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort petites & fort peu considérables. Que ce seroit donc une chose fort étrange, & même très-dangereuse, que le reste de la Gréce venant à être banni de cette assemblée, cet auguste Conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes, qui par cette exclusion donneroient la loi à toutes les autres, & aboliroient l'égalité, que l'on regardoit avec raison comme l'ame de toutes les Républiques. L'ouverture de cet avis lui attira la haine des Lacédémoniens, qui se déclarérent ouvertement contre lui.

Il s'étoit mis mal aussi avec les alliés, par la maniére dure & avare avec laquelle il avoit exigé d'eux des contributions.

Plut. in Arist. p. 332. Quand la ville d'Athénes fut entiérement rétablie, le peuple se voiant tranquille & paisible, chercha par toutes sortes de voies à s'emparer du gouvernement, & à le rendre absolument populaire. Cette trame, quoique secrette, n'échapa point à la vigilance d'Aristide, & il en vit toutes les suites. Mais faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritoit quelque considération, à cause

de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner ; & de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce même peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager, & user de tempérament. Il fit donc un Décret, qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoiens, & que les Archontes, qui étoient les premiers Magistrats de la République, & qu'on ne choisissoit que parmi les plus riches de la République, & parmi ceux qui tiroient au moins de leurs terres cinq cens médimnes, seroient choisis désormais indifféremment & sans distinction parmi tous les Athéniens. En relâchant ainsi quelque chose au peuple, il prévint de funestes dissensions, qui auroient pu causer la ruine d'Athénes & de toute la Gréce.

XERXÈS.

§. XIV. *La fierté de Pausanias fait perdre le commandement aux Lacédémoniens.*

LES GRECS, animés par l'heureux succès qu'avoient eu par tout leurs armes victorieuses, envoiérent une flote pour délivrer du joug leurs alliés qui étoient

AN. M. 3528. AV. J.C. 476. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 63. & 84-86.

XERXÈS. encore ſous le pouvoir des Perſes. Elle étoit commandée pour les Lacédémoniens par Pauſanias : Ariſtide & Cimon fils Miltiade y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Cypre, & mit toutes ſes villes en liberté : puis tournant ſa route vers l'Helleſpont, elle attaqua & prit la ville de Byzance, où l'on fit un grand nombre de priſonniers, dont pluſieurs étoient des plus riches & des plus conſidérables Seigneurs de Perſe.

Pauſanias, qui dès lors ſongeoit à trahir ſa patrie, crut devoir profiter de cette occaſion pour gagner les bonnes graces de Xerxès. Il fit courir le bruit dans l'armée que ces Seigneurs Perſans, qu'il avoit confiés à la garde d'un de ſes Officiers, s'étoient échapés de nuit, & avoient diſparu. Il les avoit lui-même renvoiés à ce Prince avec une lettre où il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte & toute la Gréce, à condition qu'il lui donneroit ſa fille en mariage. Le Roi ne manqua pas de lui faire une réponſe favorable, & il lui fit tenir de groſſes ſommes d'argent, pour gagner ceux des Grecs qu'il verroit diſpoſés à entrer dans ſes vûes. Il chargea Artabaze de toute cette négociation, & afin de le mettre à portée de la ſuivre plus

facilement & plus sûrement, il lui donna le gouvernement des côtes maritimes de l'Asie Mineure. XERXÈS.

Pausanias, déja enivré de sa grandeur future, changea dès ce moment de conduite. La vie pauvre, frugale & modeste de Sparte, & l'assujettissement à des loix dures & austéres, qui n'épargnoient & ne ménageoient personne, & qui étoient également inexorables pour les grands, comme pour les petits & les pauvres; tout cela lui devint insupportable. Il craignit, en retournant à Sparte après les souverains commandemens qu'il avoit eus, de rentrer dans une égalité qui le confondroit avec les derniers des citoiens; & c'est ce qui le porta à traiter avec les Barbares. Il quitta donc absolument les maniéres & les mœurs de son pays, prit l'habillement & la fierté des Perses, imita leur somptuosité & leur magnificence. Il traitoit les alliés avec une dureté insupportable; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces; se faisoit rendre des honneurs extraordinaires; & par cette conduite, rendoit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les maniéres douces, honnêtes & prévenantes d'Aristide & de Cimon; un éloignement infini de tout air impérieux

Plut. in Arist. p. 332. 333.

XERXÈS. & fier, qui n'eſt propre qu'à révolter les eſprits; une bonté & une affabilité qui ne ſe démentoit en rien, & par laquelle ils ſavoient tempérer l'autorité du commandement, & le rendre aimable; l'humanité & la juſtice qui paroiſſoient dans toutes leurs actions; l'attention qu'ils avoient à n'offenſer perſonne, & à faire du bien à tout le monde: tout cela nuiſoit infiniment à Pauſanias par le contraſte, & augmentoit le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les alliés paſſérent ſous le commandement des Athéniens, & ſe mirent ſous leur protection. Ainſi, dit Plutarque, Ariſtide en oppoſant à la dureté & à la hauteur de Pauſanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inſpirant à Cimon ſon collégue les mêmes ſentimens, détacha des Lacédémoniens inſenſiblement & ſans qu'ils s'en aperçuſſent l'eſprit des alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force en emploiant des armées & des flotes, & encore moins en uſant de ruſe & de perfidie; mais en rendant aimable par une conduite ſage & douce le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occaſion, firent paroitre une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut aſſez

admirer. Car s'apercevant que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncérent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cessérent d'envoier de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux, ajoute l'Historien, avoir des citoiens sages, modestes, & parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

§. XV. *Trame secrette de Pausanias avec les Perses. Sa mort.*

CEPENDANT, sur les plaintes qu'ils recevoient de tous côtés au sujet de Pausanias, ils le rappellérent à Lacédémone, pour lui faire rendre compte de sa conduite. Ils ne purent encore le convaincre d'entretenir des intelligences avec Xerxès. S'étant tiré avec avantage de ce premier jugement, il retourna de son autorité particuliére, & sans l'aveu de la République, à Byzance; & de-là il continuoit ses pratiques secrettes avec Artabaze. Comme il y exerçoit encore beaucoup de violences & d'injustices, les Athéniens l'obligérent d'en sortir. Il se retira à Colone, petite ville de la Troade.

AN. M. 3529. Av. J.C. 475. *Thucyd. lib. 1. p. 86-89. Diod. lib. 11. p. 34-36. Corn. Nep. in Pausan.*

XERXÈS. Là il reçut ordre des Éphores de ſe rendre à Sparte, ſous peine d'être déclaré, en cas de déſobéiſſance, ennemi public & traître à ſa patrie. Il s'y rendit, dans l'eſpérance de ſe tirer encore de ce jugement à force d'argent. On commença par le mettre en priſon : puis il fut produit devant les Juges. On avoit contre lui de violens ſoupçons, & de forts préjugés. Pluſieurs de ſes eſclaves avouoient que Pauſanias leur avoit promis la liberté, s'ils vouloient entrer dans tous ſes deſſeins, & le ſervir avec zéle dans l'exécution de ſes projets. Mais, comme les Éphores étoient accoutumés à ne point prononcer peine de mort contre un Spartiate ſans une entiére évidence, ces preuves ne leur paroiſſoient point ſuffiſantes, ſur-tout contre un homme de la famille roiale, & qui étoit actuellement en charge : car Pauſanias rempliſſoit les fonctions de la roiauté, comme tuteur & le plus proche parent de Pliſtarque, fils de Léonide, encore enfant. Il fut donc élargi.

Pendant que les Éphores étoient dans cette incertitude & dans cet embarras, un eſclave, nommé l'Argilien, les vint trouver, & leur remit en main une lettre de Pauſanias au Roi des Perſes, dont il étoit porteur, & qu'il devoit

rendre à Artabaze. Celui-ci & le Lacédémonien étoient convenus ensemble de ne laisser survivre à leur message aucun des couriers qu'ils s'envoieroient réciproquement, pour ôter toute trace de leur commerce. L'Argilien, qui ne voioit revenir aucun de ses camarades, eut quelque soupçon ; & quand son rang fut venu, il ouvrit la lettre dont il étoit chargé, qui marquoit effectivement à Artabaze de le faire mourir dès qu'il la lui auroit rendue. C'est cette lettre qui fut portée aux Éphores. Ils ne se contentérent pas encore de cette preuve, & voulurent la fortifier par le témoignage même de Pausanias. L'esclave, de concert avec eux, se retira à Ténare dans le temple de Neptune, comme dans un asyle où il seroit en sûreté. On y avoit ménagé secrettement deux petites loges où des Éphores & quelques Spartiates se cachérent. Dès que Pausanias eut appris que l'Argilien s'étoit réfugié dans ce temple, il y courut aussitôt pour en savoir la raison. L'esclave avoua qu'il avoit ouvert sa lettre, & que la crainte de la mort dont il y étoit menacé lui avoit fait prendre le parti de se réfugier dans ce temple. Pausanias ne pouvant nier le fait, s'excusa du mieux qu'il put, lui fit de

XERXÈS. grandes promesses, & tira de lui parole qu'il tiendroit la chose secrette. Ils se séparérent de la sorte.

Le crime de Pausanias n'étoit plus douteux. Dès qu'il fut rentré dans la ville, les Éphores se mirent en devoir de l'arréter. Il reconnut à l'air du visage de l'un d'eux, & à un signe qu'il lui donna, qu'on avoit pris quelque fâcheuse résolution contre lui, & courut de toutes ses forces, dans le temple de Pallas, surnommée *Chalcioecos* qui étoit voisin, & où il arriva avant qu'on eût pu l'atteindre. L'entrée en fut fermée sur le champ avec de grosses pierres, & l'on dit que la mere du coupable fut la premiére à y en porter. On découvrit aussi le toit de la chapelle. Les Éphores, n'osant pas l'en tirer de force, de peur de violer la sainteté de cet asyle sacré, prirent le parti de l'y laisser mourir de faim & de misére, exposé comme il étoit aux injures de l'air. Ils l'en tirérent pourtant un moment avant sa mort. Son corps fut enterré dans un lieu voisin. Mais l'oracle de Delphes, qu'ils consultérent bientôt après, déclara que, pour appaiser la colére de la Déesse justement irritée par le violement de son temple, il faloit y ériger deux statues en l'honneur de Pausanias; ce qui fut exécuté.

Telle fut la fin de Pausanias, en qui une folle ambition étouffa tous les sentimens de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zéle pour la liberté, de haine & d'aversion contre les Barbares ; sentimens naturels en quelque sorte aux Grecs, & sur-tout aux Lacédémoniens. XERXÈS.

§. XVI. *Thémistocle, poursuivi par les Athéniens & les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pausanias, se réfugie chez Admète.*

THÉMISTOCLE se trouva aussi envelopé dans l'accusation qu'on forma contre Pausanias. Il étoit pour lors en exil. Une violente passion pour la gloire, accompagnée d'un vif désir de dominer seul, l'avoit rendu fort odieux à ses citoiens. Il avoit bâti tout près de sa maison un temple à Diane, sous le nom de *Diane Aristobule*, c'est-à-dire, *du bon conseil*, comme pour avertir les Athéniens qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville & à toute la Gréce ; & il n'avoit pas oublié d'y mettre sa statue, qu'on y voioit encore du tems de Plutarque. Elle montroit, dit-il, qu'il avoit la physionomie aussi héroïque que le courage. Voiant qu'on prétoit volon-

AN. R. 3531. AV. J.C. 473. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 89. 90. *Plut. in Themist. cap.* 123. 124. *Corn. Nep. in Themist. cap.* 8.

XERXÈS. tiers l'oreille à toutes les calomnies que ses ennemis répandoient contre lui, il ne cessoit, pour leur fermer la bouche, de parler dans toutes les assemblées des services qu'il avoit rendus à sa patrie. Et comme on étoit las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses : *Hé! vous lassez-vous*, leur disoit-il, *de recevoir souvent du bien des mêmes personnes?* Il ne faisoit pas réflexion que leur [a] mettre si souvent ses bienfaits devant les yeux, c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés, ce qui n'est point obligeant; & il paroissoit ignorer que le moien sûr d'être loué, c'est de laisser ce soin aux autres, & de ne songer qu'à faire des choses louables; & qu'une fréquente mention de ses propres vertus & de ses grandes actions, loin de calmer l'envie, n'est propre qu'à l'irriter.

[r] *Plut. in Themist. pag.* 112.

Thémistocle, banni d'Athénes par l'Ostracisme, se retira à Argos. C'est pendant qu'il y demeuroit, que Pausanias fut poursuivi comme un traître, qui avoit conjuré contre sa patrie. Il avoit d'abord caché sa trame à Thémistocle, quoiqu'il fût un de ses meilleurs

a Hoc molestum est. Nam isthæc commemoratio quasi exprobratio est immemoris beneficii. *Terent. in Andr.*

amis : mais, dès qu'il le vit chaſſé, & plein de reſſentiment pour cette injure, il lui communiqua ſes projets, & le preſſa d'y entrer. Pour l'y engager, il lui fit voir des lettres que lui écrivoit le Roi de Perſe, & tâcha de l'animer contre les Athéniens en lui exagérant leur injuſtice & leur ingratitude. Thémiſtocle rejetta bien loin la propoſition de Pauſanias, & refuſa abſolument de prendre aucune part à ſes deſſeins : mais il lui garda le ſecret, & ne découvrit à perſonne les diſcours qu'il lui avoit tenus, ni l'entrepriſe qu'il avoit faite, ſoit qu'il eſpérât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert par quelque autre voie, une entrepriſe auſſi hazardeuſe & auſſi mal concertée que celle-là, ne pouvant jamais avoir une bonne iſſue.

Pauſanias aiant été mis à mort, on trouva parmi ſes papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de ſoupçon contre Thémiſtocle. Les Lacédémoniens envoiérent des Députés à Athénes pour l'accuſer, & le faire condanner à mort; & les envieux, qu'il avoit parmi ſes citoiens, ſe joignirent à ſes accuſateurs. Ariſtide avoit alors une belle occaſion de ſe venger des mauvais

XERXÈS. traitemens qu'il avoit reçus de ſon rival, s'il eût été ſenſible à ce cruel plaiſir. Mais il refuſa conſtamment d'entrer dans un ſi noir complot, auſſi éloigné de jouir avec une ſecrette joie de l'infortune de ſon adverſaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ſes heureux ſuccès. Thémiſtocle répondoit par lettres à toutes les calomnies dont il étoit chargé, & repréſentoit aux Athéniens, qu'aiant toujours cherché à dominer; & n'étant pas d'humeur à ſe laiſſer maitriſer par d'autres, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu ſe livrer lui-même, & livrer la Gréce entiére à des ennemis & à des Barbares.

Cependant le peuple, perſuadé par ſes accuſateurs, envoia des gens pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le Conſeil de la Gréce. Thémiſtocle, qui en fut averti aſſez à tems, paſſa dans l'ile de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque ſervice : mais, ne s'y trouvant pas en ſûreté, il s'enfuit en Épire; & ſe voiant encore pourſuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens, il prit, par un coup de déſeſpoir, un parti fort hazardeux, en ſe réfugiant chez Admète Roi des Moloſſes. Ce Prince, aiant autrefois demandé quelque ſecours

aux Athéniens, & aiant été honteusement refusé par Thémistocle qui avoit alors la principale autorité, en avoit conservé un vif ressentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit, s'il en trouvoit une occasion favorable. Mais Thémistocle, qui jugea que, dans l'état où il se trouvoit, l'envie encore toute récente de ses citoiens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce Roi, voulut bien en courir le risque. Quand il arriva dans son palais, aiant appris qu'il étoit absent, il s'adressa à la Reine, qui le reçut avec bonté, & lui enseigna la maniére dont il devoit faire sa supplique. Au retour d'Adméte, Thémistocle prend entre ses bras le fils du Roi, s'assied au milieu de son foier entre ses Dieux domestiques; & là, déclarant qui il étoit, & pour quel sujet il s'étoit réfugié chez lui, il implore sa clémence, reconnoit que sa vie & sa mort sont entre ses mains, l'exhorte à oublier le passé, & lui représente que rien n'est plus digne d'un grand Roi que d'user de clémence. Adméte, surpris & touché de voir à ses piés dans une posture si humiliante, le plus grand homme de la Gréce, & le vainqueur de l'Asie, le releva aussitôt, & lui promit toute sa protection. En effet, les Athéniens & les

XERXÈS. Lacédémoniens étant venus le redemander, il refusa absolument de leur livrer un suppliant & un hôte, qui s'étoit réfugié dans son palais dans l'espérance d'y trouver un asyle sacré & inviolable.

Pendant qu'il étoit à la Cour de ce Prince, un de ses amis trouva moien d'enlever d'Athénes sa femme & ses enfans, qu'il lui envoia; & pour cet enlevement, il fut traduit en justice quelque tems après, & condanné à mort. Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauvérent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir dans la suite au lieu de sa retraite: mais tout ce qu'on en put découvrir, qui montoit à cent talens, fut porté au trésor public. Il ne possédoit pas la valeur de trois talens, lorsqu'il entra dans le gouvernement de la République. Je laisse quelque tems cet illustre banni chez Adméte, pour reprendre la suite de l'histoire.

Cent mille écus.

§. XVII. *Désintéressement d'Aristide dans le maniement des deniers publics. Sa mort. Son éloge.*

Plut. in Arist. p. 333. 334. Diod. lib. 11. p. 36.

J'AI DIT auparavant que le commandement de la Gréce avoit passé de Sparte à Athénes. Jusques-là les villes & les peuples de la Gréce avoient bien contribué

de quelques ſommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre contre les Barbares : mais cette répartition avoit toujours cauſé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne ſe faiſoit pas avec aſſez d'égalité. On jugea à propos, ſous le nouveau gouvernement, de placer dans l'île de Délos le tréſor public & commun de la Gréce, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui ſeroit réglée ſur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges étant également reparties ſur tous les membres qui compoſoient le Corps des alliés, perſonne n'eût un juſte ſujet de ſe plaindre. Il s'agiſſoit de trouver un homme capable de s'acquiter dignement d'une fonction ſi importante pour le bien public, ſi délicate, & ſi pleine de dangers & d'inconvéniens. Tous les alliés jettérent les yeux ſur Ariſtide. Ils lui donnérent un plein pouvoir, & s'en raportérent entiérement à ſa prudence & à ſa juſtice pour impoſer à chacun ſa taxe. XERXÈS.

On n'eut pas lieu de ſe repentir d'un tel choix. Il adminiſtra les finances avec la fidélité & le déſintéreſſement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui ; avec l'attention & l'activité d'un pere

XERXÈS. de famille qui gouverne ſon propre revenu ; avec la réſerve & la religion d'une perſonne qui reſpecte les deniers publics comme ſacrés. Enfin, ce qui eſt auſſi difficile que rare, il vint à bout de ſe faire aimer dans un emploi, où c'eſt beaucoup que de ne ſe pas rendre odieux. C'eſt le glorieux témoignage que [a] Sénéque rend à une perſonne chargée à peu près d'un pareil emploi ; & le plus bel éloge que l'on puiſſe faire d'un Surintendant ou Contrôleur-Général des Finances. On y reconnoit le portrait d'Ariſtide. Il montra tant d'équité & de ſageſſe dans l'exercice de ce miniſtére, que perſonne ne ſe plaignit ; & dans la ſuite, on regarda toujours ce tems comme le ſiécle d'or, c'eſt-à-dire, comme le bon & l'heureux tems de la Gréce. En effet, la taxe qu'il avoit fixée en tout à quatre cens ſoixante talens, fut portée par Périclès à ſix cens, & bientôt après juſqu'à treize cens talens ; non que les frais de la guerre montaſſent plus haut, mais parce qu'on faiſoit beaucoup de dépenſes inutiles en diſtribu-

Le talent vaut mille écus.

a Tu quidem orbis terrarum rationes adminiſtras tam abſtinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem conſequeris, in quo odium vitare difficile eſt. *Senec. lib. de brevit. vit. cap.* 18.

tions manuelles au peuple d'Athénes, en célébrations de jeux & de fêtes, en constructions de temples & d'édifices publics; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours si pures ni si nettes que celles d'Aristide. Cette conduite si sage & si équitable lui assura le glorieux surnom de Juste. XERXÈS.

Plutarque néanmoins raporte une action d'Aristide, qui fait voir que les Grecs, & il en faut dire autant des Romains, avoient une idée très-limitée & très-imparfaite de la justice. Ils en bornoient l'usage à l'intérieur de la société civile, & convenoient que de particulier à particulier, on étoit tenu d'en garder rigoureusement toutes les régles. Mais, quant à la patrie, à la république, qui étoit leur grande idole à laquelle ils raportoient tout, ils pensoient tout autrement, & croioient par principe devoir lui sacrifier, non seulement leurs biens & leur vie, mais la religion même & les engagemens les plus sacrés, au mépris des sermens les plus solennels. C'est ce qui paroit clairement dans le fait que je vais expliquer.

Après la répartition des tributs dont je viens de parler, Aristide aiant réglé tous les articles de l'alliance, il fit jurer *Plut. in Arist. p. 333. 334.*

XERXÈS. les alliés qu'ils les obſerveroient de point en point, & il jura lui-même pour les Athéniens; & en prononçant les malédictions qui accompagnoient les ſermens, il jetta dans la mer, ſelon la coutume, des maſſes de fer toutes ardentes. Mais, dans la ſuite, les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, & à gouverner un peu plus deſpotiquement, il les exhorta à jetter ſur lui ces malédictions, & à ſe décharger par-là de la peine dûe à un parjure, que la néceſſité de leurs affaires exigeoit néceſſairement. En général, (c'eſt toujours Plutarque qui parle,) Théophraſte écrit que cet homme, qui dans tout ce qui le regardoit en particulier & dans toutes les affaires de ſes citoiens, ſe piquoit d'une exacte & rigoureuſe juſtice, faiſoit dans le gouvernement de la République pluſieurs choſes ſelon l'exigence des cas, & ſelon qu'il étoit expédient à la patrie, qui, ſelon lui, avoit quelquefois beſoin de recourir à l'injuſtice pour ſe ſoutenir, & il en raporte un exemple. Un jour, comme on délibéroit dans le Conſeil de faire porter à Athénes contre le traité, les tréſors communs de la Gréce qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en aiant ouvert l'avis; quand ce fut à

lui à parler, il dit que cela étoit injuste mais utile, & fit prévaloir l'avis. Ce fait nous montre de quelles ténébres la prétendue sagesse des payens étoit accompagnée. XERXÈS.

Pour ce qui regarde le mépris des richesses, il est difficile de le porter plus loin qu'il le fit. Thémistocle, à qui les louanges d'autrui ne faisoient pas plaisir, voiant qu'on relevoit avec beaucoup d'admiration le noble desintéressment d'Aristide dans l'administration des finances, ne fit que s'en moquer, faisant entendre que les louanges qu'on lui donnoit sur cela, ne marquoient en lui que le mérite d'un coffre-fort, qui garde fidélement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir. Cette froide raillerie étoit une puérile vengeance d'un mot qui l'avoit fort piqué. Car Thémistocle disant un jour qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un Général d'armée étoit de savoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis : » Cette qualité est nécessaire, re» partit Aristide ; mais il en est une au» tre véritablement belle & digne d'un » Général, c'est d'avoir les mains net» tes, & de ne se laisser pas dominer » par l'argent. « Aristide étoit en droit de lui parler ainsi, lui qui, après avoir

XERXÈS. passé par des emplois si lucratifs pour les autres, étoit réellement pauvre. Il paroissoit aimer la pauvreté par goût & par estime; &, loin d'en rougir, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées, & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. L'histoire nous en fournit une preuve très-éclatante.

Callias, très-proche parent d'Aristide, & le plus opulent citoien d'Athénes, fut appellé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de laisser dans l'indigence Aristide, aussi-bien que sa femme & ses enfans. Callias, voiant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des Juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux, s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter, & s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence: Que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien de leurs richesses, mais qu'on en rencontroit peu qui portassent la pauvreté avec courage, & même avec

joie ; & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été paresseux, intempérans, prodigues, déréglés, qui pussent en rougir. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire, étoit vrai ; & il ajouta qu'une disposition d'ame qui retranche tout desir des choses superflues, & qui resserre les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de mille soins importuns, & laisse une liberté entiére de ne s'occuper que des affaires publiques, approche en quelque sorte l'homme vertueux de la divinité même, qui est sans soins & sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté, que Callias avec toutes ses richesses.

XERXÈS.

Plut. in compar. Arist. & Caton. cap. 355.

Plutarque raporte ici en abrégé un témoignage bien glorieux que Platon rend à la vertu d'Aristide, pour laquelle il le préfére infiniment à tous les autres grands hommes qui ont vécu de son tems. Car, dit-il, Thémistocle, Cimon & Périclès, ont rempli leur ville de superbes bâtimens, de portiques, de statues, de richesses, d'ornemens, & d'autres vaines superfluités de ce genre ;

XERXÈS. mais Ariſtide a travaillé à la remplir de vertu. Or, pour procurer à une ville un véritable bonheur, il faut la rendre vertueuſe & non pas riche.

Le même Plutarque obſerve encore un autre trait de la vie d'Ariſtide, qui, tout ſimple qu'il eſt, lui fait beaucoup d'honneur, & peut être d'une grande inſtruction. C'eſt dans le beau traité où il examine ſi les vieillards doivent continuer à ſe méler du gouvernement, & où il montre d'une maniére admirable les différens ſervices qu'ils peuvent encore rendre à l'État, quoique dans un âge avancé. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que pour rendre ſervice à ſes citoiens, il ſoit néceſſaire de ſe donner beaucoup de mouvemens, de haranguer le peuple, d'occuper les premiéres places, de commander les armées. Un ſage vieillard, ſans même ſortir de ſa maiſon, peut y exercer une ſorte de Magiſtrature, obſcure & ſecrette à la vérité, mais qui n'en eſt pas moins importante, en formant la jeuneſſe par ſes conſeils, & lui traçant la route qu'elle doit tenir dans le maniement des affaires. Ariſtide, ajoute Plutarque, ne fut pas toujours en charge, mais il fut toujours utile à ſa patrie. Sa maiſon étoit une école publique de ver-

Page 795-797.

tu, de sagesse, de politique. Elle étoit ouverte à tous les jeunes gens d'Athénes qui avoient bonne volonté, & qui alloient le consulter comme un oracle. Il les recevoit avec bonté, il les écoutoit avec patience, il les instruisoit familiérement, & s'appliquoit sur-tout à leur relever le courage, & à leur inspirer de la confiance. On marque en particulier qu'il rendit cet important service à Cimon, dont le nom depuis devint si célébre.

Plutarque * partageoit en trois âges la vie des hommes d'État, des hommes destinés à gouverner. Il vouloit que, dans le premier, ils s'instruisissent des principes du gouvernement; que, dans le second, ils les missent en pratique; & que, dans le dernier, ils en instruisissent les autres.

L'histoire ne nous dit rien de positif, ni sur le tems, ni sur le lieu de la mort d'Aristide; mais elle rend à sa mémoire un témoignage bien glorieux, en marquant que ce grand homme, qui avoit eu les premiéres charges de la Républi-

Plut. in Arist. p. 334. 335.

* *Il applique à cette occasion ce qui se pratiquoit à Rome, où les Vestales passoient les dix premiéres années à apprendre leurs fonctions dans une espéce de noviciat, les dix suivantes à les exercer, & les dix autres à les enseigner aux jeunes Novices.*

XERXÈS. que, & qui avoit manié les finances avec une autorité absolue, mourut pauvre, & ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Il falut que l'État fit les frais de ses funérailles, & se chargeât de faire subsister sa famille. Ses filles furent mariées, & Lysimaque son fils entretenu aux dépens du Prytanée, qui assigna aussi à la fille de ce dernier, après sa mort, le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux Jeux Olympiques. Plutarque raporte à cette occasion ce que firent les Athéniens en faveur de la postérité d'Aristogiton leur libérateur, tombée dans la pauvreté, & il ajoute que de son tems encore, c'est-à-dire, près de six cens ans après, ils faisoient paroitre la même bonté & la même libéralité. Grand éloge pour une ville, de s'être conservée si lontems généreuse & reconnoissante; & puissant motif pour enflammer le courage des particuliers, qui se voioient assurés de laisser à leurs enfans les récompenses que la mort les auroit empéché de recevoir eux-mêmes. Il étoit beau de voir les arriéres-neveux des libérateurs & des défenseurs de la République, qui n'avoient reçu de leurs peres d'autre héritage que la gloire de leurs belles actions, entretenus encore

Voiez Tome 2. de l'Hist. Anc. p. 591.

lontems après aux dépens du public, en considération des services que leur famille avoit rendus à l'État. Ils subsistoient de la sorte bien plus honorablement, & rappelloient avec bien plus d'éclat la mémoire de leurs ancêtres, qu'une infinité d'autres citoiens, à qui leurs peres n'avoient songé qu'à laisser de grandes richesses, lesquelles, pour l'ordinaire, ne survivent pas de beaucoup à ceux qui les ont acquises, & ne laissent souvent à leur postérité que l'odieuse mémoire des injustices dont elles sont le fruit.

Le plus grand honneur que l'antiquité ait fait à Aristide, est de l'avoir surnommé *le Juste*. Ce ne fut point quelque occasion particuliére, mais le gros de sa conduite & le corps de ses actions qui lui valurent ce titre illustre. Plutarque fait ici une réflexion bien remarquable, & que je ne crois pas devoir omettre.

De toutes les vertus d'Aristide, dit cet Auteur sensé, la plus connue, & celle qui se fit le plus sentir, fut la justice, parce que c'est la vertu, dont l'usage est le plus continuel, dont les fruits se répandent sur un plus grand nombre de personnes, & qui est comme le fondement & l'ame de tout emploi & de toute administration publique. De-là

Plut. in vit. Arist. p. 321. 322.

XERXÈS. vient que, quoique pauvre, & du simple peuple, il mérita le nom de *Juste*; surnom, dit Plutarque, véritablement roial, ou, pour mieux dire, véritablement divin; mais que les Princes & les Grands n'ambitionnent guéres, parce qu'ils n'en connoissent pas la beauté & l'excellence. Ils aiment mieux qu'on les appelle des preneurs de villes, des foudres de guerre, des vainqueurs & des conquérans; quelquefois même des aigles, & des lions: préférant ainsi le vain honneur de ces titres fastueux, qui n'annoncent que violence & ravage, à la solide gloire de ceux qui marquent la bonté & la vertu. Ils ignorent, continue toujours Plutarque, que de trois principaux attributs de la Divinité, dont les Rois se font honneur d'être l'image, je veux dire, l'immortalité, la puissance, la justice; que de ces trois attributs, dont le premier excite notre admiration & nos desirs, le second nous remplit de crainte & de fraieur, le troisiéme nous inspire l'amour & le respect; le dernier est le seul qui soit véritablement & personnellement communiqué à l'homme, & le seul qui puisse le conduire aux deux autres, l'homme ne pouvant devenir véritablement immortel & puissant, qu'en devenant juste.

Poliorcetes. Ceraunus. Nicanor.

XERXÈS.

AN. M. 3532.
DE R. 302.

Avant que de reprendre la suite de l'histoire, il n'est pas hors de propos de remarquer, que c'est à peu près dans le tems dont nous parlons ici, que la réputation de la Gréce, plus célébre encore par la sagesse de son gouvernement que par l'éclat de ses victoires, porta les Romains à avoir recours à ses lumiéres. Rome, formée sous les Rois, manquoit des loix nécessaires à la bonne constitution d'une République. [a] Elle envoia des Députés pour rechercher les loix des villes de la Gréce, & sur-tout celles d'Athénes, plus conformes au gouvernement populaire qui avoit été établi depuis l'expulsion des Rois. Sur ce modéle, dix Magistrats qu'on créa sous le nom de Décemvirs avec une autorité absolue, rédigérent les loix des XII Tables, qui sont le fondement & la source du Droit Romain.

a Missi legati Athenas, jussique inclitas leges Solonis describere, & aliarum Græciæ civitatum instituta, mores, juraque noscere.... Decem tabularum leges perlatæ sunt: (quibus adjectæ postea duæ) qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias privatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 31. *&* 34.

§. XVIII. *Mort de Xerxès tué par Artabane. Son caractére.*

AN. M. 3551. AV. J.C. 473. *Ctes. cap. 2. Diod. lib. 11. p. 52. Justin. lib. 3. cap. 1.*

LES MAUVAIS ſuccès qu'avoit eu Xerxès dans ſon expédition contre la Gréce, & qui avoient continué depuis, lui abbattirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre & de conquête, il ſe livra entiérement au luxe & à la molleſſe, & ne penſa plus qu'à ſes plaiſirs. *Artabane, Hyrcanien de naiſſance, Capitaine de ſes gardes, & depuis lontems un de ſes premiers favoris, s'aperçut que cette conduite lui avoit attiré le mépris de ſes ſujets, & crut que c'étoit une occaſion favorable de conſpirer contre ſon Maître; & il porta ſes vûes ambitieuſes juſqu'à ſe flater de remplir ſa place, & de monter ſur ſon trône. Une autre raiſon put bien auſſi le porter à ce crime. Xerxès lui avoit ordonné de faire mourir Darius l'aîné de ſes fils, l'hiſtoire ne nous apprend point pour quelle raiſon. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas, & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & il ne ſe hâta pas de l'exécuter, Mais il ſe trompa : le Roi ſe plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc

* *Ce n'eſt pas Artabane oncle de Xerxès.*

Ariſtot. Politic. lib. 5. cap. 10. pag. 404.

XERXÈS.

son ressentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea dans son complot Mithridate l'un des Eunuques du palais, & grand Chambellan du Roi; &, par son moien, il entra dans la Chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. De-là il alla trouver Artaxerxe troisiéme fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de son pere, & en chargea Darius son frere aîné, comme si l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoutoit que, pour se mettre pleinement en sûreté, son dessein étoit de se défaire encore de lui; qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il se tînt sur ses gardes. Ces discours aiant fait sur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impression que souhaitoit Artabane, il alla sur le champ dans l'appartement de son frere; & soutenu par Artabane & par ses gardes, il l'égorgea. Hystaspe, second fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius; mais comme il se trouvoit alors dans la Bactriane, dont il étoit Gouverneur, Artabane mit Artaxerxe sur le trône, dans l'intention de ne l'y laisser que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort pour l'en chasser, & y monter lui-même. La grande autorité dont il avoit joui, lui avoit acquis un grand nombre

XERXÈS. de créatures. Il avoit outre cela ſept fils, tous grands de taille, bienfaits, pleins de force & de courage, & élevés aux plus grandes dignités de l'empire. Le ſecours qu'il s'en promettoit, étoit principalement ce qui l'avoit porté à ce deſſein ambitieux. Mais, pendant qu'il ſe hâtoit de l'amener à ſa fin, Artaxerxe aiant découvert ce complot par le moien de Mégabyſe qui avoit épouſé une de ſes ſœurs, travailla à le prévenir, & le tua avant qu'il eût pu exécuter ſa trahiſon. Par ſa mort, ce Prince s'affermit dans la poſſeſſion du Roiaume.

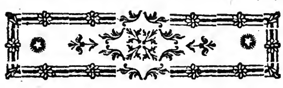
Nous venons de voir périr Xerxès, un des Princes les plus puiſſans qui aient jamais été. Je n'ai pas beſoin de prévenir le Lecteur ſur le jugement qu'il en faut porter. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant ſelon les hommes : le plus vaſte empire qui fût alors ſur la terre, des richeſſes immenſes, des armées de terre & de mer dont le nombre paroit incroiable. Tout cela eſt autour de lui, non en lui, & n'ajoute rien à ſes qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, nés dans l'abondance de tous les biens avec une puiſſance ſans bor-

nes, dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté, il s'étoit accoutumé à juger de ses talens & de son mérite personnel par les dehors de sa place & de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane son oncle & de Démarate, qui seuls ont le courage de lui dire la vérité; & il se livre à des courtisans adorateurs de sa fortune, & uniquement occupés à le flater dans ses passions. Il mesure & prétend régler le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition; & dégoûté d'une obéissance trop promte & trop facile, il se plait à exercer sa domination sur les élémens, à percer les montagnes, & à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à entreprendre follement d'en captiver les flots par des chaînes qu'il y fait jetter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature: il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée: il compte avec une présomptueuse & folle assurance sur les millions d'hommes & de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais, quand après la bataille de Salamine, il vit les tristes restes & les honteux débris de ses troupes innombrables répandues

XERXÈS. dans toute la Gréce, [a] il comprit quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes. En un mot, pour bien juger de Xerxès, il ne faut que le mettre à côté d'un simple bourgeois d'Athénes, d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Aristide. D'un côté, est tout le bon sens, la prudence, l'habileté dans le métier de la guerre, le courage la grandeur d'ame : de l'autre, on ne voit que vanité, orgueil, entêtement, une bassesse de sentimens qui fait pitié, & quelquefois même une brutalité & une barbarie qui font horreur.

a Stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantùm ab exercitu turba distaret. *Senec. de benef. lib 6, cap.* 32.





LIVRE SEPTIÉME.

ARTAXERXE LONGUE-MAIN.

CE LIVRE renferme dans les chapitres I & III, l'hiſtoire des Perſes & des Grecs pendant quarante-huit ans & quelques mois, qui eſt le tems que dura le régne d'Artaxerxe *Longue-main* : dont les ſix derniéres années concourent avec les ſix premiéres de la guerre du Péloponnéſe. Cet eſpace s'étend depuis l'an du monde 3531 juſqu'à l'an 3579.

Le II Chapitre renferme les autres affaires des Grecs arrivées, tant en Sicile qu'en Italie, pendant l'intervalle marqué ci-deſſus.

CHAPITRE PREMIER.

CE CHAPITRE renferme l'hiſtoire des Perſes & des Grecs depuis le commencement du régne d'Artaxerxe juſqu'à la guerre du Péloponnéſe, qui commença la 42[e] année du régne de ce Prince.

ARTAXERXE

§. I. *Artaxerxe détruit le parti d'Artabane, & celui d'Hystaspe son frere aîné.*

An. M. 3531. Av. J. C. 473.

Les Historiens Grecs donnent à ce Prince le surnom de *Longue-main* : selon Strabon, à cause que ses mains étoient si longues, qu'étant tout droit, il en pouvoit toucher ses genoux ; selon Plutarque, parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il passoit pour le plus bel homme de son tems : mais on vantoit encore plus sa bonté & sa générosité. Il régna près de quarante-neuf ans.

Lib. 15. p. 735. In Artax. p. 1011.

Ctes. cap. 10.

Quoiqu'Artaxerxe se vît délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restoit encore deux obstacles à vaincre, avant que d'être paisible possesseur de la couronne ; l'un dans son frere Hystape Gouverneur de la Bactriane ; l'autre, dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier.

Artabane avoit laissé sept fils, & un grand nombre de partisans, qui ne tardérent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux & ceux qui tenoient pour Artaxerxe une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles Persans perdirent la vie.

Artaxerxe aiant pris enfin le dessus, extermina ceux qui étoient entrés dans cette conjuration. Il tira sur-tout une vengeance exemplaire de ceux qui avoient eu part au meurtre de son pere, & particuliérement de l'Eunuque Mithridate qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du supplice des auges; ce qui se faisoit de cette maniére. On mettoit le criminel à la renverse dans une auge; &, après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre auge, à la réserve de la tête, des piés, & des mains, qui sortoient par des trous faits exprès. Dans cette posture incommode, on lui présentoit la nourriture nécessaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui : pour boisson, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait, & on lui en frottoit tout le visage; ce qui attiroit sur lui une quantité incroiable de mouches, d'autant plus qu'il étoit toujours exposé aux raions ardens du soleil. Les vers, engendrés de ses excrémens, lui rongeoient les entrailles au dedans. Ce supplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant lesquels le patient souffroit des tourmens indicibles.

Artaxerxe aiant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoier une

LONGUE-MAIN.

Plut. in Artax. pag. 1019.

Ctes. cap. 31.

ARTAXERXE armée dans la Bactriane qui soutenoit le parti de son frere ; mais il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hystaspe conserva si bien son terrain, que s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun désavantage ; de sorte que les deux armées se séparérent avec un succès égal, & se retirérent chacune de son côté, pour se préparer à un second combat. Artaxerxe aiant assemblé une plus grande armée que son frere, & aiant d'ailleurs tout l'Empire pour lui, le défit dans une seconde bataille, & ruina entiérement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'Empire.

Diod. lib. 11. p. 54. Pour se maintenir, il déposa tous les Gouverneurs des villes & des provinces qu'il soupçonnoit avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venoit d'exterminer ; & il leur en substitua d'autres en qui il avoit une parfaite confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus & les désordres qui s'étoient introduits dans le gouvernement. Par une conduite si pleine de sagesse & de zêle pour le bien public, il s'acquit bientôt une grande réputation & une grande autorité, & il s'attira l'amour de ses sujets, qui est le principal soutien du pouvoir des Souverains.

§. II. *Thémiſtocle ſe réfugie vers Artaxerxe.*

LONGUEMAIN.

CE FUT vers ce Prince, que Thémiſtocle ſe réfugia, ſelon Thucydide, & au commencement de ſon régne: car d'autres Auteurs, comme Strabon, Plutarque, Diodore, placent cet événement ſous Xerxès ſon prédéceſſeur. M. Prideaux ſe range de leur côté; & il croit auſſi que l'Artaxerxe dont nous parlons eſt le Prince que l'Écriture appelle Aſſuérus, & dont Eſther fut l'épouſe : au lieu que nous ſuppoſons, avec le ſavant Uſſérius, que ce fut Darius fils d'Hyſtaſpe que cette illuſtre Juive épouſa. J'ai déja déclaré bien des fois que je n'entrois point dans ces ſortes de diſputes. Je m'en tiens donc ſur la retraite de Thémiſtocle en Perſe, auſſi bien que ſur l'hiſtoire d'Eſther, au ſentiment d'Uſſérius mon guide ordinaire. AN. M. 3531.

Nous avons vû que Thémiſtocle s'étoit retiré chez Admète Roi des Moloſſes, qui l'avoit fort bien reçu. Les Athéniens & les Lacédémoniens ne l'y laiſſérent pas en repos, & le redemandérent à ce Prince, avec menaces, s'il le refuſoit, de porter la guerre dans ſon pays. Admète, qui ne vouloit point

Thucyd. lib. 1. p. 90 91. Plut. in Themiſt. p. 125-127 Diod. lib. 11. pag. 42-44. Corn. Nep. in Themiſt. cap. 8-10.

ARTAXERXE

s'attirer sur les bras de si formidables ennemis, & encore moins trahir son hôte, l'avertit du danger où il étoit, & favorisa sa fuite. Thémistocle arriva par terre à Pydne, ville de la Macédoine; & là il s'embarqua sur un vaisseau marchand qui alloit en Ionie. Il n'étoit point connu des passagers. Ce vaisseau aiant été porté par la tempête près de l'île de Naxe qui étoit alors assiégée par les Athéniens, le pressant danger où il se vit, l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaisseau & au pilote; &, tant par priéres que par menaces, il les força de passer outre, & de tenir la route d'Asie.

Plut. in Themist. p. 112.

Thémistocle put se souvenir alors d'un mot que son pere lui avoit dit lorsqu'il étoit encore fort jeune, pour l'avertir de ne pas compter beaucoup sur la faveur du peuple. Ils se promenoient ensemble le long du port. En lui montrant de vieilles galéres jettées & abandonnées sur le rivage: *Voiez-vous, mon fils*, lui dit-il? *Voila comment le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service.*

Il arriva donc à Cumes, île d'Éolie, dans l'Asie Mineure. Le Roi de Perse avoit mis sa tête à prix, & promis deux cens talens à qui la lui livreroit. Toute

Deux cens mille écus.

la côte étoit pleine de gens qui l'observoient pour le prendre. Il s'enfuit à Æges, petite ville d'Éolie, où il n'étoit connu de personne que de son hôte Nicogéne, le plus riche du pays, & qui avoit de grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perse. Il demeura quelques jours chez lui, jusqu'à ce qu'il le fit conduire en sûreté & avec une bonne escorte à Suse, dans un de ces chariots couverts dans lesquels les Perses, qui étoient fort jaloux, avoient accoutumé de mener leurs femmes ; ceux qui le conduisoient, publiant qu'ils menoient à un grand Seigneur de la Cour une jeune Dame Grecque.

Quand il fut arrivé à la Cour de Perse, il s'adressa au Capitaine des Gardes, & lui dit qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires importantes qui regardoient son service. L'Officier l'avertit d'une cérémonie, dont il savoit que quelques Grecs étoient blessés, mais qui étoit absolument nécessaire pour parler au Prince en personne : c'étoit de se prosterner profondément devant lui. » Car, dit-il, » notre loi nous ordonne d'honorer » ainsi le Roi, & de l'adorer comme » une image vivante du Dieu immor- » tel qui entretient & conserve toutes

ARTA-XERXE

» choses. « Thémistocle y consentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il se prosterna profondément devant le Roi, & l'adora ; puis se relevant : » Grand * Roi, dit-il par un truche-» ment, je suis Thémistocle Athénien, » qui aiant été banni par les Grecs, » vient ici chercher un asyle. J'ai fait » à la vérité beaucoup de maux aux » Perses, mais je ne leur ai pas moins » fait de bien par les salutaires avis que » je leur ai fait donner plus d'une fois ; » & je suis en état de leur rendre en-» core des plus grands service que ja-» mais. Mon sort est entre vos mains. » Vous pouvez montrer ici, ou votre » clémence, ou votre colére. Par l'une » vous sauverez votre suppliant, par » l'autre vous perdrez le plus grand » ennemi de la Gréce.

Le Roi ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse : mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette avanture, comme d'un très grand bonheur, & qu'il pria son Dieu Arimanius d'envoier toujours à ses ennemis de semblables pensées,

* *Thucydide lui fait dire à peu près les mêmes choses, mais dans une lettre qu'il avoit écrite au Roi, avant que de lui parler.*

& de les porter à se défaire ainsi de leurs plus grands personnages. On ajoute que s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi : *J'ai Thémistocle l'Athénien.*

LONGUEMAIN.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands Seigneurs de sa Cour, & fit appeller Thémistocle, qui ne s'attendoit à rien que de triste, sur-tout depuis que l'un des Gardes, après qu'il eut entendu son nom, lui eut dit la veille dans la salle même du Roi qu'il venoit de quitter : *Serpent de Gréce, plein de ruse & de malice, la fortune du Roi t'améne ici.* Mais la sérénité qui paroissoit sur le visage du Roi, ne lui annonçoit rien que d'heureux. En effet, il lui fit un accueil très-favorable; & il lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cens talens, somme qu'il avoit promise à quiconque le lui livreroit, & qui par cette raison, lui étoit dûe, puisqu'il avoit apporté lui-même sa tête en se livrant à lui. Il lui ordonna ensuite de lui parler des affaires de la Gréce. Mais Thémistocle ne pouvant s'expliquer que par le moien d'un interpréte, pria le Roi de lui permettre d'apprendre la langue Persane, espérant qu'alors il pourroit être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avoit à lui

Deux cens mille écus.

ARTA-XERXE

communiquer, qu'il ne le pouvoit faire par le moien d'un autre. Il en est, dit-il, du discours de l'homme, comme d'une tapisserie à personnage, qui a besoin d'être déploiée & dévelopée pour faire voir ce qu'elle renferme. Cette grace lui aiant été accordée, Thémistocle, dans l'espace d'un an, apprit si bien la langue du pays, qu'il parvint à parler Persan plus élégamment que les Perses mêmes, & il fut en état dans la suite de s'entretenir avec le Roi sans truchement. Ce Prince lui marqua une estime & une considération extraordinaire. Il lui fit épouser une Dame des plus nobles familles de Perse : il lui donna une maison & un équipage convenable, & lui assigna les revenus nécessaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs & de tous ses divertissemens, & s'entretenoit souvent avec lui en particulier, jusqu'à donner de la jalousie & de l'inquiétude aux grands Seigneurs de sa Cour. Il le présenta même aux Princesses, qui l'honorérent de leur affection, & lui donna les entrées chez elles. On raporte comme une marque particuliére de faveur, que par son ordre spécial, il fut admis à entendre les leçons & les discours des

Mages, & inſtruit par eux dans tous les ſecrets de leur philoſophie. LONGUEMAIN.

On cite encore une autre preuve de ſon crédit. Démarate de Sparte, qui étoit dans ce même tems à la Cour, aiant eu ordre du Roi de lui demander un préſent, il le ſupplia de lui permettre de faire ſon entrée à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare roiale ſur la tête. Vanité ridicule, également indigne de la nobleſſe d'un Grec, & de la ſimplicité d'un Lacédémonien! Le Roi, choqué de l'inſolence de cette demande, témoigna ſon mécontentement d'une maniére fort vive, & parut ne vouloir jamais lui pardonner: mais Thémiſtocle aiant intercédé pour lui, le remit dans ſes bonnes graces.

Enfin le crédit de Thémiſtocle fut ſi grand, que ſous les régnes ſuivans, où les affaires des Perſes furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorſque les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur ſervice, ils lui écrivoient, & lui promettoient en propres termes, qu'il ſeroit plus grand que Thémiſtocle ne l'avoit été auprès du Roi Artaxerxe.

On dit auſſi que Thémiſtocle, parvenu à ce haut dégré de faveur, honoré & recherché de tout le monde qui s'empreſſoit à lui faire la cour,

ARTAXERXE dit un jour à ses enfans, voiant sa table magnifiquement servie : *Mes enfans, nous périssions, si nous n'eussions péri.*

Mais enfin, comme on crut que l'intérêt du Roi demandoit que Thémistocle fît son séjour dans quelqu'une des villes de l'Asie Mineure, pour y être à portée de lui rendre service dans l'occasion, on l'envoia à Magnésie située sur le Méandre, & on lui assigna pour son entretien, outre tous les revenus de cette ville qui étoient de cinquante * talens par an, ceux de Myunte & de Lampsaque. L'une de ces villes devoit lui fournir son pain, l'autre son vin, la troisiéme sa viande. Quelques auteurs en ajoutent deux autres, pour ses meubles & pour ses habits. Telle étoit la coutume des anciens Rois d'Orient : au lieu de pensions, ils donnoient à ceux qu'ils vouloient gratifier, des villes, & quelquefois même des provinces, qui sous le nom de pain, de vin, &c. devoient leur fournir abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour entretenir leur maison & leur train avec magnificence. Thémistocle passa quelques années à Magnésie dans l'abondance & dans la splendeur, jusqu'à ce qu'il y finit ses jours de la maniére que l'on verra dans la suite.

* *Cinquante mille écus.*

§. III.

§. III. *Cimon commence à paroitre à Athénes. Ses premiers exploits. Double victoire remportée contre les Perses près du fleuve Eurymédon. Mort de Thémistocle.* LONGUE-MAIN.

ATHÉNES, qui venoit de perdre un de ses plus considérables citoiens & de ses meilleurs Généraux par la retraite de Thémistocle, chercha à réparer cette perte en confiant le commandement des armées à Cimon, qui ne lui étoit point inférieur en mérite. AN. M. 3533. AV. J. C. 471. *Diod. lib.* 11. *p.* 45. *Plut. in Cim. p.* 482. 483.

Ses premiéres années ne lui avoient pas fait d'honneur, ni donné de lui une grande idée. L'exemple de cet illustre Athénien, dont la jeunesse fut fort décriée, & qui dans la suite se fit un si grand nom, montre que les dérangemens de cet âge ne doivent pas faire désespérer d'un jeune homme, sur-tout lorsqu'on y remarque un fonds d'esprit, un bon cœur, des inclinations droites, & de l'estime pour les personnes de mérite. Or tel étoit le caractére de Cimon. Sa mauvaise réputation aiant indisposé le peuple contre lui, il en fut d'abord très mal reçu; & rebuté d'un si fâcheux accueil, il songeoit à renoncer absolument aux affaires publi- *Plut. in Cim. pag.* 480.

ARTAXERXE

ques. Ariſtide, découvrant en lui de grandes qualités à travers ſes défauts, le conſola, lui rendit l'eſpérance, le remit dans la voie, s'appliqua particuliérement à le former, & ne contribua pas peu, par les inſtructions qu'il lui donna, & par l'affection qu'il ne ceſſa de lui témoigner, à le rendre tel qu'on le vit dans la ſuite : ſervice des plus importans qu'il pût rendre à ſa patrie!

Ibid. pag. 481.

Plutarque obſerve qu'après ces premiers écarts, il n'y eut rien dans les mœurs de Cimon que de grand & de noble : qu'il ne céda ni à Miltiade en courage & en hardieſſe, ni à Thémiſtocle en prudence & en bon ſens, mais qu'il fut plus juſte & plus homme de bien que ni l'un ni l'autre; & que ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les ſurpaſſa de beaucoup tous deux dans les vertus morales.

Ce ſeroit un grand avantage pour un État, que ceux qui excellent dans chaque profeſſion, ſe fiſſent un plaiſir & un devoir d'inſtruire & de former les jeunes gens en qui ils connoiſſent de bonnes diſpoſitions. Par-là ils trouveroient le moien de continuer à la patrie leurs ſervices même après leur mort,

& d'y perpétuer par leurs Éleves le goût du vrai mérite, & la pratique des bonnes régles.

Peu de tems après la retraite de Thémistocle, les Athéniens aiant mis en mer une flote sous le commandement de Cimon fils de Miltiade, conquirent Éione sur le Strymon, Amphipolis, & d'autres endroits de la Thrace; & comme ce pays étoit très-fertile, Cimon y établit une colonie, & y fit passer dix mille Athéniens.

Le sort d'Éione est trop singulier, pour n'être pas raporté ici. Bogès * en étoit gouverneur pour le Roi de Perse. Il témoigna à son maître un attachement & une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon & par les Athéniens, il pouvoit faire une capitulation honorable, & se retirer en Asie avec tous ses effets & toute sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, & résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essuia de rudes attaques, & se défendit toujours avec un courage incroiable. Quand il vit que les vivres lui manquoient absolument,

Herod. lib. 7. cap. 107. Plut. pag. 481.

* *Plutarque l'appelle Buris. Hérodote paroit placer cette Histoire sous Xerxès; mais il y a plus d'apparence qu'elle est arrivée sous Artaxerxe son successeur.*

ARTAXERXE

il jetta du haut des murs dans le fleuve Strymon, tout l'or & l'argent qui étoit dans la ville; puis il fit allumer un bûcher, & aiant égorgé sa femme & ses enfans, & tous ceux qui composoient sa maison, il les fit jetter au milieu des flammes, & s'y précipita lui-même. Le Roi ne cessoit d'admirer & de déplorer en même tems une si merveilleuse générosité. Les payens pouvoient l'appeller ainsi : mais c'est plutôt férocité & barbarie.

Cimon se rendit maître aussi de l'île de Scyros; où il trouva les os de Thésée fils d'Égée, qui, s'enfuiant d'Athénes, s'étoit retiré dans cette ville, & y étoit mort. Un oracle avoit ordonné qu'on en fît la recherche. Il les fit charger dans sa galére, les orna magnifiquement, & les porta ainsi dans sa patrie près de huit cens ans depuis que Thésée en étoit parti. Le peuple les reçut avec de grandes marques de joie; & pour conserver la mémoire de cet événement, il établit une dispute de poétes tragiques, qui fut très-célébre, & qui contribua beaucoup à perfectionner le théâtre, par l'émulation extraordinaire qu'elle jetta entre les écrivains dont les tragédies y étoient représentées. Car Sophocle, encore jeune, aiant fait jouer alors sa pre-

miére piéce, l'Archonte, qui présidoit à ces Jeux, voiant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, engagea Cimon & les autres Généraux ses collégues, qui tous étoient au nombre de dix, un de chaque Tribu, à faire la fonction de Juges. Le prix fut adjugé à Sophocle; ce qui causa un si grand chagrin & une si grande douleur à Eschyle, qui jusques-là avoit primé sur le théâtre, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athénes. Il en partit, se retira en Sicile, & y mourut.

LONGUE-MAIN.

Les alliés avoient fait quantité de prisonniers sur les Barbares dans les villes de Seste & de Byzance; & pour faire honneur à Cimon, ils le priérent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nuds, & de l'autre tous leurs ornemens & toutes leurs dépouilles. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité: mais Cimon leur donna le choix. Ils prirent sans hésiter les ornemens des Perses, & laissérent les prisonniers aux Athéniens. Cimon partit donc avec le lot qui étoit resté, passant pour un homme fort mal habile & mal entendu à faire des partages. Car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers, & de bracelets

Plut. in Cim. p. 484.

d'or, quantité de riches vêtemens & de beaux manteaux de pourpre ; & les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds, & qui étoient peu propres au travail. Mais bientôt après, on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parens & les amis de ces prisonniers, qui les rachetérent jusqu'au dernier avec de grosses sommes d'argent ; de sorte que des deniers provenus de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flote quatre mois, & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenoit plaisir dans la suite à raconter lui-même cette avanture à ses amis, & il la raportoit toujours avec une sorte de complaisance.

Plut. in Cim. pag. 484. Corn. Nep. in Cim. cap. 4. Athen. lib. 12. p. 533.

Il faisoit de ses biens un usage que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots, mais d'une maniére vive & élégante. [a] *Cimon*, dit-il, *amassoit des richesses pour s'en servir, & il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* On peut voir ici en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'ame des plus belles actions du paganisme ; & combien Tertullien avoit raison de définir un payen, quelque parfait qu'il parût, un animal

[a] Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

vain & glorieux : *animal gloriæ*. Cimon vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout tems aux citoiens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement, mais honnêtement. Elle ne ressembloit en rien à ces tables somptueuses & délicates, où l'on n'admet que des personnes de distinction & en petit nombre, uniquement pour faire parade de sa magnificence ou de son bon goût. La sienne étoit simple, mais abondante, & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient indifféremment reçus. En bannissant ainsi de ses repas tout ce qui sentoit le faste, le luxe, les délices, il se ménageoit un fonds inépuisable, non seulement pour les dépenses nécessaires de sa maison, mais pour les besoins de ses amis, de ses domestiques, & d'un très-grand nombre de citoiens : montrant par-là qu'il connoissoit bien mieux que la plupart des riches la destination naturelle des richesses, & leur véritable usage.

LONGUE-MAIN.

Il se faisoit toujours suivre de quelques domestiques, qui avoient ordre de glisser secrettement quelque piéce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à

ARTAXERXE

ceux qui en manquoient. Souvent auſſi il pourvut à la ſépulture de ceux qui étoient morts ſans avoir laiſſé de quoi ſe faire inhumer. Et ce qui eſt admirable, & que Plutarque ne manque pas d'obſerver, c'eſt qu'il ne faiſoit point tout cela pour ſe rendre puiſſant parmi le peuple, ni pour acheter ſes ſuffrages; puiſqu'en toute occaſion, on le vit toujours déclaré pour la faction contraire, c'eſt-à-dire, pour celle des citoiens les plus conſidérables par leurs richeſſes & par leur crédit.

Plut. in Cim. pag. 485.

Quoiqu'il vît tous les autres Gouverneurs de ſon tems enrichis par les concuſſions & par les voleries qu'ils faiſoient ſur le public, il ſe maintint pourtant toujours incorruptible, conſerva ſes mains pures, non-ſeulement de toute concuſſion, mais encore de tout préſent, & continua juſqu'à la fin de ſa vie de faire & de dire gratuitement & ſans aucune vûe d'intérêt, tout ce qui étoit utile & expédient pour la République.

Cimon joignoit à beaucoup d'autres excellentes qualités un grand ſens, une rare prudence, & une profonde connoiſſance du génie & du caractére des hommes. Outre les ſommes d'argent auxquelles chacun des alliés étoit taxé,

ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaisseaux. Plusieurs d'entr'eux, qui, depuis la retraite de Xerxès, ne respiroient plus que le repos, & ne songeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laissoient aux Athéniens le soin de remplir de soldats & de rameurs les vaisseaux qu'ils étoient obligés de donner. Les autres Généraux, sans prévoiance & sans vûe pour l'avenir, les chagrinérent d'abord, & voulurent les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon, quand il fut en place, garda une conduite toute opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne seroient plus propres qu'au labourage & au trafic, pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jour en jour plus puissans. Ce qu'il avoit prévû ne manqua pas d'arriver; & ce furent ces peuples mêmes qui, à leurs propres frais & dépens, se donnérent des maîtres; & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient, devinrent en quel-

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE

que sorte sujets & tributaires des Athéniens.

An. M. 3534. Av. J. C. 470. *Plut. in Cim. pag. 485-487. Thucyd. lib. 1. p. 66. Diod. lib. 11. pag. 45-47.*

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui rabaissât la fierté & la puissance du grand Roi de Perse, comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Gréce, il ne leur laissa pas le tems de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flote de plus de deux cens voiles, leur enleva leurs plus fortes places, & leur débaucha tous leurs alliés, ensorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie, depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flote ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, composée de trois cens cinquante voiles, & soutenue de l'armée de terre campée sur le rivage. Elle fut bientôt mise en déroute. On prit plus de deux cens vaisseaux, sans compter ceux qui furent coulés à fond. Plusieurs des Perses s'étoient jettés hors de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre qui étoit sur le rivage. C'étoit une entreprise très-hazardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, & de

mener des troupes déja fatiguées par un long combat contre des troupes fraîches & supérieures en nombre. Mais Cimon, voiant que toute l'armée demandoit d'aller contre les Barbares, crut devoir profiter de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avoit extrémement animés. Il les mit donc à * terre, & il les mena droit contre les Barbares qui les attendirent de pié ferme, & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers, & un butin immense. Cimon aiant, dans un seul jour, remporté deux victoires, qui égaloient presque la gloire des deux journées de Salamine & de Platée, alla, pour y mettre le comble, au devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient de Cypre pour joindre la flote des Perses, & ne savoient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats tués ou noiés.

Cimon, après ces glorieux exploits, retourna triomphant à Athénes, &

* *On ne voit pas que les Anciens se servissent de chaloupes pour faire leurs descentes, apparemment parce que leurs galéres étant plates, abordoient sans peine.*

ARTAXERXE

emploia une partie des dépouilles à fortifier le port, & à embellir la ville. Digne uſage des richeſſes qu'un Général amaſſe dans ſes campagnes, & qui lui fait ſans comparaiſon beaucoup plus d'honneur que s'il les emploioit à ſe bâtir à lui-même de magnifiques palais, qui tôt ou tard paſſeroient à des étrangers, au lieu que ces ouvrages, conſtruits pour l'utilité publique, lui appartiennent en quelque maniére pour toujours, & font paſſer ſon nom juſqu'à la poſtérité la plus reculée. De tels embelliſſemens dans une ville plaiſent infiniment au peuple, toujours ſenſible, comme on le ſait, à ces ſortes de décorations; & c'eſt, comme Plutarque l'obſerve en parlant de Cimon, un des moiens les plus sûrs, & en même tems les plus légitimes, de gagner ſon amitié, & de s'en faire eſtimer.

Plut. de ger. rep. pag. 818.

AN. M. 3535. AV. J.C. 469.

Plut. in Cim. p. 487. Thucyd. lib. 1. p. 66. 67. Diod. lib. 11, p. 53.

L'année ſuivante, ce Général fit voile vers l'Helleſpont, & aiant chaſſé les Perſes de la Querſonnéſe de Thrace dont ils s'étoient emparés, il ſoumit aux Athéniens ce pays-là, quoiqu'il y eût lui-même plus de droit du chef de Miltiade ſon pere, qui en avoit eu la ſouveraineté. Il attaqua enſuite ceux de l'île de Thaſe, qui s'étoient révoltés contre les Athéniens, & défit leur

flote. Ils soutinrent leur révolte avec un acharnement qui a peu d'exemples. Comme s'ils avoient affaire à des ennemis cruels & barbares, dont ils eussent eu les derniéres extrémités à craindre, ils décernérent peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le siége dura trois ans, & fit souffrir à ces malheureux citoiens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniâtreté. Les femmes secondérent leurs efforts avec la même ardeur; & comme on manquoit de cordes pour les machines, elles coupérent toutes de bon cœur leurs chevelures, & les emploiérent à cet usage. La famine étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride Thasien, voiant avec douleur périr ses concitoiens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se mit la corde au cou, & se présentant à l'assemblée : » Mes compatriotes, dit-il, » faites de moi ce qu'il vous plaira, & » ne m'épargnez pas si vous le jugez à » propos: mais sauvez le reste du peu- » ple par ma mort, en abolissant la loi » meurtriére que vous avez publiée » contre votre propre intérêt. « Les Thasiens, touchés de ce discours, abo-

LONGUE-MAIN.

Polyan. Strat. lib. 2.

Polyan. lib. 8.

lirent la loi, & n'eurent garde de souffrir qu'il en coûtât la vie à un si généreux citoien. Ils se rendirent aux Athéniens, qui leur laissérent la vie sauve, & se contentérent de démanteler leur ville.

Après que Cimon eut débarqué ses troupes sur le rivage opposé de la Thrace, il se saisit de toutes les mines d'or de ce côté-là, & soumit tout ce pays jusqu'en Macédoine. Il auroit pu en tenter la conquête, & il paroit qu'il ne lui auroit pas été difficile de se rendre maître d'une partie de ce Roiaume, s'il eût voulu profiter de l'occasion. Aussi, pour l'avoir négligée, fut-il à son retour à Athénes, appellé en jugement, comme s'il se fût laissé corrompre par l'argent des Macédoniens & d'Alexandre leur Roi. Il étoit bien éloigné d'une telle prévarication, & il se justifia pleinement.

An. M. 3538. Av. J. C. 466. *Thucyd. lib. 1. p. 92. Plut. in Themist. p. 127.*

Les conquêtes de Cimon, & la puissance des Athéniens qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens, donnoient beaucoup d'inquiétude à Artaxerxe. Pour en prévenir les suites, il songea à envoier Thémistocle dans l'Attique à la tête d'une nombreuse armée, & il lui en fit faire la proposition.

Thémiſtocle ſe trouva dans un grand embarras. D'un côté, la vûe des bienfaits & des faveurs dont le Roi l'avoit comblé, la parole poſitive qu'il lui avoit donnée de le ſervir avec zéle dans l'occaſion, l'ordre preſſant du Roi qui le ſommoit de ſa promeſſe, ne lui laiſſoient pas la liberté de refuſer cette commiſſion. D'un autre côté, l'amour de la patrie que les mauvais traitemens & l'injuſtice de ſes citoiens n'avoient pu étoufer en lui, la peine qu'il avoit à flétrir la gloire de ſes grandes actions & de ſes anciens trophées par une ſi honteuſe démarche, peutêtre auſſi la crainte de ne pas réuſſir dans une guerre où il auroit en tête d'excellens Généraux, & ſur-tout Cimon, qui juſques-là avoit toujours été auſſi heureux que brave : toutes ces penſées ne lui permettoient pas de ſe déclarer contre ſa patrie dans une entrepriſe, dont le ſuccès, quel qu'il fût, ne pouvoit tourner qu'à ſa honte.

LONGUE-MAIN.

Pour ſe délivrer de ce cruel embarras, il réſolut de mettre * fin à ſa vie, ne trouvant que cet unique moien de ne point manquer à ce qu'il devoit à ſa patrie, ni à ce que le Prince avoit

* *Les plus ſages du Paganiſme ne croioient pas qu'il fût permis de ſe donner la mort à ſoi-même.*

ARTAXERXE

droit d'exiger de lui. Il fit donc un sacrifice solennel, auquel il invita tous ses amis; & après les avoir embrassés, & leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang de taureau; ou selon d'autres, il avala un poison fort promt, & mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avoit passé la plus grande partie dans le gouvernement de la République, & dans le commandement des armées. Le Roi, aiant appris la cause & la maniére de sa mort, l'estima & l'admira encore davantage, & continua de traiter favorablement ses amis & ses domestiques. Mais cette mort inopinée mit obstacle au dessein qu'il avoit d'attaquer les Grecs. Les Magnésiens élevérent à Thémistocle dans la place publique un magnifique tombeau, & accordérent à ses descendans des priviléges & des honneurs particuliers. Ils en jouissoient encore du tems de Plutarque, c'est-à-dire, depuis près de six cens ans, & le tombeau subsistoit encore.

Cic. de Senect. n. 72.

Atticus, dans le beau dialogue de Cicéron intitulé Brutus, réfute avec esprit & agrément la maniére tragique dont, après quelques Écrivains, je viens de raconter la mort de Thémistocle, prétendant que c'étoit une pure

Brut. n. 42. 43.

fiction, inventée par des Rhéteurs, lesquels sur le simple bruit qui avoit couru que ce grand homme étoit mort de poison, avoient fourni le reste de leur propre fonds pour embellir ce récit, qui, sans cela, n'auroit eu rien d'intéressant, ni de piquant. Il s'en tient au sentiment de Thucydide, historien sensé qui étoit d'Athénes même, & presque contemporain. Cet Auteur ne dissimule pas à la vérité le bruit qui avoit couru du poison, mais il croit qu'il mourut simplement de maladie, & que ses amis transportérent secrettement ses os à Athénes, où, du tems de Pausanias, on voioit encore son tombeau près du grand port. Ce récit paroit bien plus vraisemblable.

LONGUE-MAIN.

Lib. 1. pag. 1.

Thémistocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru dans la Gréce. Il avoit l'ame grande, un courage invincible, que le danger même rendoit plus ferme; une ardeur incroiable pour la gloire, & que l'amour du bien public fut pourtant quelquefois lui faire modérer, mais qui le porta aussi quelquefois trop loin; [a] une présence d'esprit, qui lui montroit

[a] De instantibus, ut ait Thucydides, verissimè judicabat, & de futuris callidissimè conjiciebat. *Corn. Nep. in Themist. cap. 1.*

ARTAXERXE

dans l'inſtant même le parti qu'il faloit prendre ; enfin une pénétration dans l'avenir, qui lui découvroit clairement les deſſeins les plus cachés des ennemis, qui lui faiſoit prendre de loin des meſures juſtes pour les déconcerter, & qui lui inſpiroit des vûes nobles, grandes, hardies, étendues, pour l'honneur de ſa patrie. Les qualités du cœur, qui ſont les eſſentielles, lui manquoient: je veux dire la probité, la ſincérité, la droiture, la bonne foi. Il ne fut pas auſſi exemt de ſoupçons d'avarice, ce qui eſt une grande tache dans la vie d'un homme d'État.

Plut. in Themiſt. p. 121.

On raporte de lui néanmoins une belle action & une belle parole, qui marquent un ſentiment noble & deſintéreſſé. [a] Sa fille étant recherchée en mariage, il préféra un honnête homme pauvre, à un riche dont la réputation étoit ſuſpecte; & il dit que dans le choix d'un gendre : *Il aimoit mieux du mérite ſans bien, que du bien ſans mérite.*

a Themiſtocles, cùm conſuleretur utrum bono viro pauperi, an minùs probato diviti filiam collocaret : EGO VERO, inquit, MALO VIRUM QUI PECUNIA EGEAT, QUAM PECUNIAM QUÆ VIRO. *Cic. de Offic. lib. 2. n.* 71.

§. IV. *Révolte de l'Égypte contre les Perses, soutenue par les Athéniens.* LONGUE-MAIN.

CEPENDANT les Égyptiens, pour se délivrer du joug des étrangers qu'ils ne portoient qu'avec une extrême impatience, se révoltérent contre Artaxerxe, & prirent Inarus, Prince des Libyens, pour leur Roi. Ils appellérent à leur secours les Athéniens, qui aiant alors une flote de deux cens vaisseaux à l'île de Cypre, répondirent avec plaisir à cette invitation, & firent voile aussitôt vers l'Égypte, jugeant cette occasion très-favorable pour affoiblir la puissance des Perses en les chassant d'un si beau Roiaume.

AN. M. 3544. AV. J.C. 460. *Thucyd. lib.* 1. *pag.* 68. & 71. 72. *Ctes. cap.* 32-35. *Diod. lib.* 11. *pag.* 54-59.

A la nouvelle de cette révolte, Artaxerxe assembla une armée de trois cens mille hommes, résolu de marcher lui-même contre les rebelles. Ses amis lui aiant conseillé de ne point hazarder sa personne, il confia le soin de cette expédition à Achéménide l'un de ses freres. Quand celui-ci fut arrivé en Égypte, il campa avec sa nombreuse armée sur les bords du Nil. Dans ces entrefaites, les Athéniens aiant défait en mer la flote des Perses & détruit ou pris cinquante de leurs vaisseaux, re-

AN. M. 3545. AV. J.C. 459.

ARTAXERXE. montérent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre sous le commandement de Charitimis leur Général, & s'étant joints à Inarus & à ses Égyptiens, ils fondirent tous ensemble sur Achéménide, & le défirent dans un grand combat où ce Général Persan & cent mille de ses soldats perdirent la vie. Ceux qui échapérent, se sauvérent à Memphis. Les Vainqueurs les y poursuivirent, & se rendirent maîtres d'abord des deux parties de la ville. Mais les Perses s'étant fortifiés dans la troisiéme, appellée la *Muraille blanche*, qui étoit la plus grande & la plus forte des trois, ils y soutinrent un siége de près de trois ans, pendant lequel ils se défendirent vaillamment, jusqu'à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoia à leur secours.

An. M. 3546. Av. J. C. 458. Artaxerxe aiant appris la défaite de son armée & la part que les Athéniens y avoient eue, pour faire diversion de leurs forces, & les empécher d'agir contre lui, envoia des Ambassadeurs aux Lacédémoniens avec une grande somme d'argent, pour les porter à faire la guerre aux Athéniens. Les Lacédémoniens n'y aiant point voulu entendre,
An. M. 3547. Av. J. C. 457. ce refus ne rallentit point son ardeur. Il chargea Mégabyze & Artabaze du com-

mandement des troupes pour la guerre d'Égypte. Ils ne perdirent point de tems, & formérent en Cilicie & en Phénicie une armée de trois cens mille hommes. Il falut attendre que la flote fût prête, ce qui traîna jusqu'à l'année suivante.

Alors Artabaze en prit le commandement, & fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. Il en fit lever le siége, & livra bataille ensuite à Inarus. Toutes les troupes de part & d'autre se trouvérent à cette action. Inarus y fut entiérement défait; le carnage, qui fut grand, tomba principalement sur les Égyptiens révoltés. Après cette défaite, Inarus, quoique blessé par Mégabyze, fit sa retraite avec les Athéniens & ceux des Égyptiens qui voulurent le joindre; & gagna Byblos, ville située dans l'île de Prosopitis, qui est fermée par deux bras du Nil, tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flote dans un de ces bras, où elle étoit à couvert des insultes de l'ennemi, & soutinrent dans cette île un siége d'un an & demi.

AN. M. 3548. AV. J.C. 456.

Après la bataille, tout le reste de l'Égypte s'étoit soumis au vainqueur, & remis sous l'empire du Roi Artaxerxe,

ARTAXERXE excepté Amyrtée, qui avoit encore un petit parti dans les marais, où il se maintint lontems par la difficulté que trouvérent les Perses à pénétrer jusqu'à lui pour le réduire.

An. M. 3550. Av. J. C. 454. Le siége continuoit toujours à Prosopitis. Les Perses voiant qu'ils n'avançoient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avoient affaire à des gens qui ne manquoient ni de cœur, ni d'adresse à se bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avoit pu faire. Ils saignérent par divers canaux le bras du Nil dans lequel étoit la flote Athénienne, la mirent à sec, & ouvrirent par-là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'île. Inarus, se voiant perdu, composa avec Mégabyze pour lui, pour tous ses Égyptiens & pour environ cinquante Athéniens; & se rendit, à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. Le reste des troupes auxiliaires, qui faisoit un corps de six mille hommes, prit le parti de se défendre encore; & pour cet effet, ils mirent le feu à leurs vaisseaux, & se rangérent en bataille, résolus de périr l'épée à la main, & de vendre bien cher leur vie à l'imitation des Lacédémoniens, qui s'étoient fait tuer aux

Thermopyles. Les Perses, qui virent cette résolution désespérée, ne jugérent pas à propos de les charger. On leur fit offrir la paix, en leur promettant qu'on leur accorderoit de sortir d'Égypte, & qu'on leur laisseroit un passage libre pour retourner dans leur pays, soit par mer, soit par terre. Ils acceptérent ces conditions, mirent les vainqueurs en possession de Byblos & de toute l'île, & s'en allérent par terre à Cyréne, où ils s'embarquérent pour la Gréce. Mais la plupart des troupes qui avoient été emploiées dans cette expédition y périrent.

LONGUE-MAIN.

Ce ne fut pas encore tout ce que les Athéniens y perdirent. Une autre flote de cinquante voiles qu'ils envoioient au secours de leurs gens assiégés, entra dans une des bouches du Nil fort peu de tems après que la place eut été rendue, dans le dessein d'aller les dégager, ne sachant encore rien de ce qui étoit arrivé. A peine y étoit-elle entrée, que la flote de Perse, qui tenoit la mer, vint l'y attaquer par derriére, pendant que l'armée lui faisoit des décharges de traits de dessus les bords de la riviére. Il n'en échapa que quelques vaisseaux, qui percérent au travers de la flote ennemie, & tout le reste y périt. Ainsi finit

ARTAXERXE

la funeste guerre que les Athéniens firent en Égypte, & qui dura six ans. Après cela, l'Égypte retourna sous le joug des Perses, & y demeura pendant tout le reste du régne d'Artaxerxe. C'en étoit pour lors la vingtiéme année. Mais le sort des prisonniers qu'on avoit fait dans cette guerre fut bien triste.

An. M. 3550.
Av. J. C. 454.

§. V. *Inarus livré à la mere du Roi, contre la foi du traité. Douleur de Mégabyze. Sa révolte.*

An. M. 3556.
Av. J. C. 448.
Ctes. cap. 33-40.

ARTAXERXE, après avoir résisté pendant cinq ans aux vives sollicitations & aux importunités continuelles de sa mere, qui lui demandoit Inarus & les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Égypte, pour les sacrifier aux manes de son fils Achéménide, les lui accorda enfin. Aveugle & cruelle foiblesse d'un Prince, qui se rend perfide, pour être complaisant, & qui, malgré les remords de sa conscience, viole son serment & le droit des gens, de peur d'affliger une mere injuste! Cette Princesse inhumaine, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, & trancher la tête à tout le reste. Mégabyze en fut au désespoir. Comme il leur avoit donné sa parole qu'il ne leur seroit

Thucyd. lib. 1. *p.* 72.

ſeroit fait aucun mal, l'affront retomboit principalement ſur lui. Il quitta la Cour, & ſe retira en Syrie dont il étoit Gouverneur ; & ſon mécontentement alla juſqu'à lever une armée, & à ſe révolter ouvertement. LONGUE-MAIN.

Le Roi envoia contre lui Oſiris avec une armée de deux cens mille hommes. Cet Oſiris étoit un des grands Seigneurs de ſa Cour. Mégabyſe lui livra bataille, le bleſſa, le fit priſonnier, & mit en fuite ſon armée. Artaxerxe le fit redemander ; & Mégabyze le lui renvoia généreuſement dès qu'il fut guéri. AN. M. 35[illegible]. AV. J. C. 447.

L'année ſuivante, le Roi envoia contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménoſtane fils d'Artarius, frere du Roi, & Gouverneur de Babylone. Ce Général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut auſſi battu & mis en fuite ; & cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente. AN. M. 3558. AV. J. C. 464.

Artaxerxe voiant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoia ſon frere Artarius, ſa ſœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyze, avec pluſieurs autres perſonnes de la premiére qualité, pour le porter à rentrer dans ſon devoir. Leur négociation réuſſit :

ARTAXERXE

le Roi lui pardonna, & il revint à la Cour.

Un jour qu'ils étoient à la chasse, un lion s'étant levé sur les jambes de derriére prêt à se lancer sur le Roi, Mégabyze effraié du danger où il le voioit, par affection & par zéle pour lui, lança un dard, & tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son Prince, en frapant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis, & sa mere Amestris, eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût mitigée, & changée en un exil perpétuel. Il fut envoié à Cyrta, ville située sur la mer rouge, & condanné à y finir ses jours. Mais, au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, & revint chez lui à Suze, où, par le moien de sa femme & de sa belle-mere, il rentra encore en grace, & même en faveur. Il s'y conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après dans sa soixante & seiziéme année. Il fut extrêmement regretté du Roi & de toute la Cour. C'étoit le plus habile homme du Roiaume, aussi-bien que le meilleur Capitaine. Artaxerxe lui devoit, & la couronne, & la vie: [a] mais il est bien dangereux à

a Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur

un sujet que son maître lui ait de trop grandes obligations. Ce fut ce qui causa tous les malheurs qui arrivérent à celui-ci.

LONGUE-MAIN.

On est surpris de voir qu'un Prince d'un esprit aussi solide qu'étoit Artaxerxe, ait été capable de prendre jalousie contre un Seigneur de sa Cour, parce que dans une partie de chasse il avoit frapé le premier la bête qu'on poursuivoit. Y a-t-il une foiblesse pareille à celle-là, & est-ce-là placer en Roi le point d'honneur ? Cependant l'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Un mot de Plutarque me feroit croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux où cette fausse délicatesse de gloire l'avoit porté, & qu'il en fit une espéce de réparation publique. Car, selon cet Auteur, il déclara par une Ordonnance qu'il seroit permis à quiconque assisteroit à la chasse avec le Prince, de lancer le premier un trait contre la bête, s'il le pouvoit; & il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permission.

Plut. in Apophtheg. p. 173.

exolvi posse; ubi multum antevertere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 18.*

ARTAXERXE

§. VI. *Artaxerxe envoie à Jérusalem d'abord Esdras, puis Néhémie.*

AVANT QUE de continuer ce qui regarde l'histoire des Perses & des Grecs, je raporterai en peu de mots ce qui arriva pendant les vingt premiéres années d'Artaxerxe chez le peuple de Dieu : c'est une partie essentielle de l'histoire de ce Prince.

AN. M. 3537.
AV. J. C. 467.
Esdr. cap. 7. *&c.*

La septiéme année d'Artaxerxe, Esdras obtint du Roi & de ses sept Conseillers une ample commission, pour retourner à Jérusalem avec tous ceux de sa nation qui voudroient l'y suivre, pour y rétablir l'État & la Religion des Juifs, & régler l'un & l'autre selon leurs propres loix. Esdras étoit des descendans de Saraïa, qui étoit souverain Pontife lors de la destruction de Jérusalem par Nabucodonosor, & qui fut tué par son ordre. Il n'étoit pas moins savant que pieux. Ce qui le distinguoit particuliérement des autres Juifs, étoit d'être fort versé dans la connoissance des saintes Écritures ; c'est pourquoi il est qualifié de *Docteur bien exercé dans la loi du Dieu du Ciel.* Il partit de Babylone avec les dons & les offrandres, dont le Roi & ceux de sa Cour, & tous ceux d'Israel qui étoient restés à

LONGUE-MAIN.

Babylone, l'avoient chargé pour le temple, & qu'il remit exactement entre les mains des sacrificateurs, dès qu'il fut arrivé à Jérusalem. Il paroit par la commission que lui donna Artaxerxe, que ce Prince avoit beaucoup de respect pour le Dieu d'Israel, puisqu'en ordonnant à ses Officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui sera nécessaire pour le culte de leur Dieu, il ajoute, *de peur que sa colére ne s'allume contre le roiaume du Roi & de ses enfans.* Cette commission l'autorisoit, comme je l'ai déja dit, à régler la Religion & l'État des Juifs selon la loi de Moyse, à rétablir des Magistrats & des Juges pour punir les réfractaires, non seulement par emprisonnement & par confiscation de biens, mais encore par exil, & même par la peine de mort, selon la nature des crimes dont ils seroient trouvés coupables. Tel fut le pouvoir dont Esdras fut revétu, & qu'il exerça fidélement pendant treize ans, jusqu'à ce que Néhémie arriva de la Cour de Perse avec une nouvelle commission.

Esdr. 1. 23.

AN. M. 3550. AV. J.C. 454.

Néhémie étoit Juif aussi, d'une piété & d'un mérite distingué, & l'un des Échansons du Roi Artaxerxe. Cette charge étoit très-considérable à la Cour de Perse, à cause du privilége qu'elle

Nehem cap. 1. & 2.

ARTAXERXE

donnoit d'approcher souvent de la personne du Prince, & de lui parler dans les momens les plus favorables. Ni l'éclat de cette charge, ni l'établissement fixe de sa famille dans ce pays de captivité, ne lui firent oublier la patrie de ses ancêtres, ni leur religion : son amour pour l'une, & son zêle pour l'autre, ne se refroidirent point ; & son cœur étoit toujours à Sion. Quelques Juifs, venus de Jérusalem, lui aiant représenté le triste état où se trouvoit cette ville ; ses murailles détruites, ses portes consumées par le feu, ses habitans exposés par-là aux insultes de leurs ennemis & au mépris de tous leurs voisins ; le danger & l'affliction de ses freres firent sur son cœur toute l'impression qu'on pouvoit attendre de sa piété. Un jour, qu'il faisoit les fonctions de sa charge, le Roi lui aiant remarqué un air de tristesse qu'il n'avoit pas accoutumé d'avoir, lui en demanda la cause ; ce qui marque dans ce Prince un fonds de bonté, rare dans les personnes de son rang, & néanmoins beaucoup plus estimable que les qualités les plus brillantes. Néhémie saisit cette occasion pour lui parler du triste état où se trouvoit son pays ; lui avoua que c'étoit là le sujet de son affliction, & le supplia de

permettre d'aller à Jérusalem, pour réparer les fortifications. Les Rois de ses prédécesseurs avoient permis Juifs de rebâtir le temple, mais pas de relever les murs de Jérusalem. Artaxerxe sur le champ fit dresser un Décret portant ordre de rebâtir murailles & les portes de Jérusalem. Némie, en qualité de Gouverneur Judée, étoit chargé du Décret & de exécution. Pour lui faire encore plus honneur, le Roi lui donna une escorte de cavalerie, commandée par un officier considérable, pour le mener sûrement. Il écrivit aussi à tous les Gouverneurs des Provinces de deçà l'Euphrate, de l'assister de tout leur pouvoir l'ouvrage pour lequel il étoit en. Ce pieux Juif s'acquitta de sa commission avec un zéle & une activité inimaginable.

LONGUE-MAIN.

C'est de ce Décret, donné par Artaxerxe la vingtiéme année de son régne pour rebâtir les murs de Jérusalem, se prend le commencement des soixante-dix semaines d'années de la célèbre prophétie de Daniel, après lesquelles le Messie devoit paroitre & être mis à mort. Je la raporterai ici toute entière; mais sans en donner l'explica-

Dan. cap. 9. v. 24-27.

ARTAXERXE tion, que l'on peut trouver ailleurs, & qui ne fait point partie de l'histoire.

Dan. cap. 9. v. 23-25. » Soiez attentif à ce que je vais vous » dire, & comprenez cette vision. » Dieu a abrégé & fixé le tems à soi- » xante & dix semaines en faveur de » votre peuple & de votre ville sainte, » afin que ses prévarications soient » abolies; que le péché trouve sa fin; » que l'iniquité soit effacée; que la » justice éternelle vienne sur la terre; » que les visions & les prophéties soient » accomplies; & que le Saint des Saints » soit oint de l'huile sacrée. Sachez » donc ceci, & gravez-le dans votre » esprit : DEPUIS L'ORDRE QUI SERA » DONNÉ POUR REBATIR JÉRUSALEM » jusqu'au Christ chef de mon peuple, » il y aura sept semaines & soixante- » deux semaines; & les places & les » murailles de la ville seront bâties de » nouveau parmi les tems fâcheux & » difficiles. Et après soixante & deux » semaines, le Christ sera mis à mort; » & le peuple, qui le doit renoncer, ne » sera point son peuple. Un peuple, » avec son chef qui doit venir, dé- » truira la ville & le sanctuaire : elle » finira par une ruine entiére; & la dé- » solation qui lui a été prédite, arrivera » après la fin de la guerre. Il confir-

mera son alliance avec plusieurs dans une semaine, & à la moitié de la semaine les hosties & les sacrifices seront abolis ; l'abomination de la désolation sera dans le temple, & la désolation durera jusqu'à la consommation & jusqu'à la fin.

LONGUE-MAIN.

Lorsqu'Esdras étoit en autorité, com-e son principal but étoit de rétablir la :ligion dans son ancienne pureté, il .t en ordre les livres saints, dont il fit .e exacte révision, & ramassa les an-:ns mémoires du peuple de Dieu, pour composer les deux livres de Parali-ménes ou Chroniques, auxquels il)uta l'histoire de son tems, qui fut hevée par Néhémie. C'est par leurs res que se termine cette longue hisire que Moyse avoit commencée, & :e les Auteurs suivans continuérent ıs interruption jusqu'au rétablisseent de Jérusalem. Le reste de l'histoire ınte n'est pas écrit dans la même suite. :ndant qu'Esdras & Néhémie faisoient dernière partie de ce grand ouvrage, ́rodote, que les Auteurs profanes pellent le pere de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers Auırs de l'histoire sainte se rencontrent ec le premier Auteur de l'histoire recque ; quand elle commence, celle

M Bossuet. Hist. univer.

ARTAXERXE

du peuple de Dieu, à la prendre ſeulement depuis Abraham, enfermoit déja quinze ſiécles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'hiſtoire qu'il nous a laiſſée; & les Grecs n'avoient beſoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faiſoit connoitre. La Judée, qui commençoit à peine à ſe relever de ſa ruine, n'attiroit pas alors les regards.

§. VII. *Caractére de Périclès. Moiens qu'il emploie pour gagner le peuple.*

JE REVIENS à la Gréce. Depuis la retraite de Thémiſtocle, & la mort d'Ariſtide dont le tems précis n'eſt point marqué, deux citoiens partagérent le crédit & l'autorité à Athénes, Cimon & Périclès. Le dernier étoit beaucoup plus jeune que l'autre, & d'un caractére bien différent. Comme il jouera un grand rôle dans l'hiſtoire qui va ſuivre, il eſt important de bien connoitre qui il étoit, comment il avoit été élevé, quel plan & quelle route il ſuivit dans le gouvernement.

Plut. in vit. Pericl. pag. 153-156.

Périclès, des deux côtés, deſcendoit des premiéres maiſons & des plus illuſtres familles d'Athénes. Son pere Xan-

ꞏpe, qui battit à Mycale les Lieu- ins du Roi de Perse, épousa Aga- :, niéce de Clisthéne, qui chassa Pisistratides, & établit à Athénes ;ouvernement populaire. Périclès ɔit préparé de loin au dessein qu'il it d'entrer dans le maniement des ires publiques. LONGUE-MAIN.

l eut pour maîtres les plus savans ɑmes de son tems, & sur-tout Ana- ore de Clazoméne, surnommé *l'in- gence*, parce qu'il fut, dit-on, le mier qui attribua les événemens hu- ɪns, aussi bien que la formation & ;ouvernement de l'univers, non au ard, comme quelques-uns, ni à une ıle nécessité, mais à une Intelli- ce supérieure qui régloit & condui- tout avec sagesse. Ce dogme, ce timent, étoit bien plus ancien que : peutêtre qu'il le mit dans un plus nd jour que tous les autres, & l'en- ;na avec méthode & par principes. axagore instruisit à fond son disciple cette partie de la philosophie qui ;arde les choses naturelles, & qui, ır cette raison, est appellée * physi-

* *Les Anciens, sous ce :, comprenoient ce que s appellons Physique & taphysique ; dont la premiére est la science des corps, l'autre celle des choses spirituelles, de Dieu & des esprits.*

que. Cette étude lui donna une force & une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires, & de vaines observances généralement établies de son tems, qui, dans les affaires de l'État & dans les entreprises de la guerre, rompoient souvent les mesures les plus sages & les plus nécessaires, ou les faisoient échouer par de scrupuleux délais, autorisés & couverts du voile de la religion. Tantôt c'étoit des songes ou des augures; tantôt d'effraians phénoménes, comme des éclipses de soleil ou de lune; d'autres fois des présages & des pressentimens, sans parler des folies de l'astrologie judiciaire. La connoissance des choses naturelles, dégagées des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des Dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame inébranlable, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philosophe, mais s'y appliqua en politique; & il sut, chose fort difficile, se prescrire des bornes dans la carriére de la science.

Mais le talent qu'il cultiva avec le-

s de soin, parce qu'il le regardoit LONGUE-MAIN.
ıme l'instrument le plus nécessaire à
:onque veut conduire & manier le
ple, fut celui de la parole. En effet,
: par-là que, dans une République
ıme celle d'Athénes, on dominoit
s les assemblées, qu'on entraînoit
suffrages, qu'on se rendoit maître
affaires, & qu'on exerçoit sur les
rits & sur les cœurs un empire ab-
ı. Il tourna donc toutes ses vûes de
:ôté-là : il raporta & fit servir à ce
toutes ses autres connoissances, &
t ce qu'il avoit appris; [a] mettant,
ır me servir de l'expression même de
tarque, l'étude de la philosophie à
einture de la rhétorique; c'est-à-dire,
: pour orner & embellir son discours,
rétoit à la force & à la solidité du
onnement les couleurs & les graces
l'éloquence.

l n'eut pas lieu de se repentir du tems
il avoit donné à cette étude; car le
cès passa toutes ses espérances. [b] Les
ètes de son tems disoient de lui qu'il
ıdroioit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit
ıte la Gréce en mouvement, tant
xcelloit dans le talent de la parole.

Βαφῆ τῇ ῥητορικῇ τὴν φιλοσοφίαν ὑποχεόμενος.

Ab Aristophane poëta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Cic. in Orat. n.* 19.

ARTAXERXE

Il [a] avoit de ces traits vifs & perçans qui touchent & qui pénétrent, & son discours laissoit toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe & un aiguillon. Il savoit joindre l'agrément à la force ; & Cicéron remarque que, dans le tems même qu'il combattoit avec le plus de fermeté le goût & les desirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire la sévérité même, & l'espéce de dureté avec laquelle il parloit contre les flateurs du peuple. On ne pouvoit se défendre de la solidité de ses raisonnemens, ni de la douceur de ses paroles ; ce qui faisoit dire que la Déesse de la persuasion, avec toutes ses graces, résidoit sur ses lévres. Aussi, comme un jour on demandoit à *Thucydide, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux : » Quand je » l'ai renversé par terre en lutant, ré- » pliqua-t-il, il assure le contraire avec » tant de force, qu'il persuade en effet

* *Ce n'est pas l'historien.*

a Quid Pericles? De cujus dicendi copia sic accepimus, ut, cùm contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur : cujus in labiis veteres comici.... leporem habitasse dixerunt ; tantamque vim in eo fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 138.*

tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il 'est point tombé. « Il n'étoit pas ns prudent & réservé dans ses disrs, que fort & véhément; & l'on marqué qu'il ne parla jamais en lic, sans avoir prié les Dieux de ne permettre qu'il lui échapât aucune :ession qui ne fût propre à son sujet, qui pût choquer le peuple. Quand voit paroitre dans l'assemblée, avant de sortir, il se disoit à lui-même : *ge bien, Périclès, que tu vas par des hommes libres, à des Grecs, à Athéniens.*

LONGUEMAIN.

Plut. in Symp. lib. 1. p. 620.

'e que les historiens raportent du qu'eut Périclès de cultiver son espar l'étude des sciences, & de s'eer dans le talent de la parole, est grande leçon pour les personnes nées aux places importantes de l'É- & une juste condannation de [a] ceux, faisant peu de cas de tout ce qui ɔelle étude & science, ne portent ; ces places où ils entrent sans lu-es & sans connoissances comme vocation, qu'une folle estime

[a] Iunc contrà plerique nores adipiscendos, remp. gerendam, veniunt & inermes, nulla cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 136.*

ARTAXERXE

Pag. 777

d'eux-mêmes, & une téméraire hardiesse de décider. Plutarque, dans un traité où il montre que c'est aux hommes d'État qu'un philosophe doit s'attacher préférablement à tous les autres, parce qu'en les formant, il forme des villes & des républiques entiéres, cite en exemples les plus grands hommes, soit de la Gréce, soit de l'Italie, qui ont tiré ce secours de la philosophie : Périclès, dont il s'agit ici, qui fut instruit par Anaxagore ; Dion de Syracuse, par Platon ; plusieurs Princes d'Italie, par Pythagore ; Caton, le célébre Censeur, qui fit exprès un voiage pour aller trouver Athénodore ; enfin le fameux Scipion, destructeur de Carthage, qui eut toujours auprès de lui le Philosophe Panétius.

Un des premiers soins de Périclès fut aussi d'étudier à fond le génie des Athéniens, afin de connoitre les ressorts secrets qu'il faloit mettre en mouvement pour les faire agir, & la maniére dont il faloit se conduire à leur égard pour gagner leur confiance. [a] Car c'est en

[a] Olim noscenda vulgi natura, & quibus modis temperanter haberetur, Senatusque & optimatium ingenia, qui maximè perdidicerant, callidi temporum & sapientes habebantur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 33.*

ſur-tout qu'anciennement ces grands
ımes faiſoient conſiſter leur habi-
& leur politique. Il reconnut, par
éflexions qu'il faiſoit ſur tout ce qui
ıit paſſé de ſon tems, que ce qui do-
oit dans ce peuple, étoit une haine
'eraine de la tyrannie, & un amour
ent de la liberté, qui lui inſpiroient
ſentimens de crainte, de jalouſie,
e défiance à l'égard des citoiens qui
ent trop diſtingués par leur naiſſance,
leur mérite perſonnel, par leur pro-
crédit, ou par celui de leurs amis.
re qu'il reſſembloit fort à Piſiſtrate
la douceur de ſa voix, & par ſa
ıde facilité à parler, il avoit auſſi
ucoup de ſon air & des traits de
viſage, & il remarqua que les plus
ıx de la ville, qui avoient pu voir
'yran, étoient extrémement frapés
cette reſſemblance. D'ailleurs il
t fort riche, d'une naiſſance illuſ-
, & avoit beaucoup d'amis très-puiſ-
;. Afin donc de ne ſe point rendre
ɔcct au peuple, & pour ne point
ciller ſa jalouſie, il évita d'abord de
nêler des affaires publiques qui de-
ıdoient une réſidence aſſidue à la
e, & ne ſongea à ſe diſtinguer qu'à
;uerre & dans les dangers.
Mais voiant Ariſtide mort, Thémiſ-

ARTAXERXE

todle chassé, & Cimon retenu la plupart du tems hors de la Gréce par des guerres étrangéres, il commença à se produire en public avec plus de hardiesse, & se tourna entiérement du côté du peuple, non par goût ni par inclination; car son caractére n'étoit nullement populaire, mais pour écarter de soi tout soupçon qu'il songeât à la tyrannie, & encore plus pour se faire un ferme rempart contre le crédit & l'autorité de Cimon, qui étoit déclaré pour le parti des Nobles.

En même tems, il changea toutes ses façons de faire, & sa maniére de vivre, & prit en tout le caractére & la conduite d'un homme d'État, tout occupé des affaires, tout consacré au public. Jamais il ne paroissoit dans les rues que pour aller à l'assemblée du peuple, ou au Conseil. Il renonça tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées, & aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il étoit accoutumé; & pendant tout le tems qu'il gouverna la République, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'un de ses plus proches parens.

Plut. de sui laude, p. 541.

Il a savoit que le peuple, naturelle-

a Ista nostra assiduitas, Servi, nescis quantum interdum afferat hominibus fastidii, quantum satiet-

:nt léger & inconſtant, ſe dégoute dinairement de ceux qui ſont tou- ırs ſous ſes yeux, & qu'un trop ınd empreſſement à lui plaire le laſſe l'importune; & l'on remarque que te conduite nuiſit beaucoup à Thé- ſtocle. Pour éviter cet inconvénient, lloit rarement aux aſſemblées, & ne préſentoit devant le peuple que par ervalles, afin de s'en faire deſirer, de conſerver auprès de lui un crédit ıjours nouveau, & qui ne fût point : & comme flétri par une trop grande duité; ſe réſervant avec prudence ır les grandes & importantes occa- ıs. C'eſt ce qui fit dire qu'il imitoit ɔiter, lequel, ſelon le ſentiment de :lques Philoſophes, ne s'occupoit ıs le gouvernement du monde que grands événemens, & laiſſoit le ſoin détail à des Divinités ſubalternes. effet, pour ce qui regardoit toutes affaires de peu d'importance, Péri- ; les faiſoit par l'entremiſe de ſes is, & par quelques orateurs qu'il ıit en ſa diſpoſition, du nombre deſ- ls étoit Ephialte.

LONGUE-MAIN.

Plut. de ger. rep. pag. 811.

l mit toute ſon application & toute induſtrie à ſe concilier la faveur du

Plut. in Pericl. p. 156.

.. Utrique noſtrûm deſiderium nihil obfuiſſet. *pro Mur. n. 21.*

ARTAXERXE

peuple, pour contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon. Mais il ne pouvoit égaler la magnifique & généreuse libéralité de son rival, qui par ses richesses immenses se trouvoit en état de faire des largesses, qui à peine nous paroissent croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaler de ce côté-là, il emploia un autre moien, non moins efficace peut-être, mais certainement moins légitime & moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoiens les terres conquises, qui leur fit distribuer pour leurs jeux & pour leurs spectacles les deniers publics, & qui leur attribua des salaires pour toutes leurs fonctions publiques; de sorte qu'on leur donnoit réguliérement de certaines sommes, tant pour leur place aux jeux, que pour leur assistance aux tribunaux & au jugement des affaires. On ne peut dire combien cette malheureuse politique devint funeste à la République, & combien elle entraîna de maux après elle. Car ces nouveaux établissemens, outre qu'ils épuisoient le trésor public, rendirent le peuple somptueux & dissolu, au lieu qu'auparavant il étoit sobre & modeste, & se contentoit de gagner par son travail

la sueur de son corps de quoi sub- LONGUE-
r. MAIN.

'est à par ces moiens que Périclès
it acquis un tel crédit sur l'esprit du
ple, qu'on pourroit dire que, sous
;ouvernement républicain, il s'étoit
un pouvoir monarchique, donnant
ville tel mouvement qu'il lui plai-
, & dominant avec une autorité ab-
e dans les assemblées. Aussi Valére-
time ne met-il presque point d'autre
rence entre Pisistrate & lui, sinon
l'un exerçoit la tyrannie par la force
armes, & l'autre par le talent de la
ɔle, dans lequel il s'étoit heureuse-
it exercé sous Anaxagore.

Ce crédit, quelque énorme qu'il fût,
npéchoit point la Comédie de lan-
contre lui en plein théâtre plusieurs
:s de satyre des plus piquans; & l'on
voit point qu'aucun des Poétes qui
altraitoient avec une telle hardiesse,
été jamais, ni puni, ni même repris
le peuple. Peutêtre étoit-ce pru-

'ericles, felicissimis æ incrementis sub agora præceptore io studio perpolitus tructus, liberis Athen cervicibus jugum utis imposuit: regit ille urbem & versavit arbitrio suo. . . . . Quid inter Pisistratum & Periclem interfuit, nisi quòd ille armatus, hic sine armis, tyrannidem exercuit? *Val. Max. lib. 8, cap. 9.*

ARTAXERXE

dence & politique à Périclès, de ne point entreprendre de réprimer cette licence du théâtre, ni de fermer la bouche aux Poétes, pour amuser & contenter le peuple par ce vain phantôme de liberté, & pour l'empêcher de s'apercevoir qu'en effet il étoit dominé & asservi.

Plut. in Pericl. pag. 157. In Cim. p. 488.

Périclès, pour mieux affermir son crédit, forma un dessein bien hardi & bien périlleux. Il entreprit d'affoiblir & d'abaisser le Tribunal de l'Aréopage, dont il n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu d'être, ni * Archonte, ni Thesmothéte, ni Roi des sacrifices, ni Polémarque. C'étoient différentes charges de la République, qui de toute ancienneté se donnoient par sort: il n'y avoit que ceux qui y avoient bien servi, qui pussent monter à l'Aréopage. Périclès, profitant de l'absence de Cimon, fit agir sous main Ephialte, qui lui étoit entiérement dé-

* *Après quelques changemens dans la forme du gouvernement d'Athénes, on confia enfin l'autorité à neuf Magistrats, appellés Archontes, & elle ne duroit qu'un an. L'un s'appelloit Roi; un autre Polémarque; un troisiéme, Archonte, & c'étoit lui proprement qui étoit à la tête des autres & qui donnoit son nom à l'année; & six Thesmothétes, qui avoient une intendance particuliére sur les loix & sur les décrets.*

voué, & vint à bout d'humilier cette illustre Compagnie, qui faisoit la principale force des Nobles. Le peuple, enhardi & soutenu par une si puissante faction, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les loix fondamentales & les anciennes coutumes, ôta au Sénat de l'Aréopage la connoissance de la plupart des causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes & en très-petit nombre, & se rendit maître absolu de tous les tribunaux.

Quand Cimon fut de retour à Athénes, il vit avec douleur la dignité du Sénat foulée aux piés, & tâcha par toutes sortes de moiens de le faire rentrer en possession de son autorité, & de remettre sur pié l'Aristocratie, telle qu'elle avoit été établie du tems de Clisthéne. Mais ses ennemis se mirent à crier & à exciter contre lui le peuple, en lui reprochant, outre beaucoup d'autres choses, le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Il avoit donné lieu en quelque sorte à ce reproche, en ne ménageant pas assez la délicatesse des Athéniens. Car, en leur parlant, il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacédémone; & lorsqu'il blâmoit en quelque chose leur conduite, il avoit toujours

ARTAXERXE coutume de leur dire : *Ce n'est pas là ce que font les Spartiates.* De tels discours lui attirérent l'envie & la haine de ses citoiens. Mais un événement, auquel pourtant il n'avoit point eu de part, y mit le comble.

§. VIII. *Tremblement de terre à Sparte. Sédition des Ilotes. Semences de division entre Athénes & Sparte. Cimon est banni.*

An. M. 3534. Av. J.C. 470. *Plut. in Cim. p.* 488. 489.

LA QUATRIÉME année du régne d'Archidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais oui parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abymes, le Taygéte & les autres monts furent ébranlés jusques dans leurs fondemens, plusieurs de leurs sommets détachés de leur place s'écroulérent, toute la ville fut bouleversée, excepté cinq maisons qui restérent seules au milieu de cette désolation épouvantable. Pour comble de malheur, les Ilotes, qui étoient les esclaves des Lacédémoniens, jugeant que c'étoit une occasion favorable de se remettre en liberté, accoururent de toutes parts pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés. Mais les aiant trouvé armés & en bataille

taille par la sage prévoiance d'Archidamus qui les avoit assemblés autour de lui, ils se retirérent dans les villes voisines, & commencérent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, aiant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, & se sentant fortifiés par les Messéniens, qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

LONGUEMAIN.

Dans cette extrémité, les Lacédémoniens envoiérent à Athénes demander du secours. Ephialte s'y opposoit & protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athénes, mais qu'il faloit la laisser ensevelir dans ses abymes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'aggrandissement de sa patrie, & représentant avec vivacité qu'il ne convenoit pas *de laisser la Gréce boiteuse, ni Athénes sans contrepoids*, il entraîna le peuple dans son sentiment, & fit ordonner du secours. Sparte & Athénes pouvoient être regardées en effet comme les deux soutiens, les deux appuis de la Gréce : ainsi, l'une venant à périr, la Gréce demeuroit comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athénes, enflé de sa grandeur,

ARTAXERXE

étoit devenu si fier & si entreprenant, qu'il avoit besoin d'un frein pour modérer sa fougue; & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte, seule capable de servir de contrepoids à l'emportement des Athéniens. Cimon marcha donc au secours des Lacédémoniens avec quatre mille hommes.

On voit ici ce que peut dans une République, dans un État, un homme de tête & de bon conseil, quand il joint à un grand fonds de mérite une réputation bien établie de probité, de désintéressement, d'amour du bien public. Cimon vient à bout, sans beaucoup de peine, d'inspirer aux Athéniens des sentimens nobles & magnanimes contre leurs intérêts apparens, & malgré les sollicitations d'une jalousie secrette, qui ne manque pas de se faire sentir vivement dans de telles occasions. Par le crédit & l'ascendant que sa vertu lui donne, il les éléve au-dessus d'une politique lâche & injuste, mais assez ordinaire, qui fait regarder les malheurs des voisins comme un avantage, dont l'intérêt de l'État permet & ordonne même de profiter. Les conseils de Cimon étoient pleins de sagesse & d'équité; mais il est étonnant qu'il ait pu les faire goûter à tout un peuple : c'est tout ce que l'on

pourroit espérer d'une assemblée de sages & de graves Sénateurs. LONGUEMAIN.

Quelque tems après, les Lacédémoniens appellérent encore les Athéniens à leur secours contre les Messéniens & les Ilotes, qui s'étoient emparés d'Ithome. Mais, quand ces troupes furent arrivées sous la conduite de Cimon, ils commencérent à craindre leur audace, leur puissance, & leur grande réputation; & leur firent l'affront de les renvoier comme suspects de mauvais desseins, & capables de tourner leurs armes contre eux.

Plut. in Cimon.
Thucyd. lib. 1. p. 67. & 68.

Les Athéniens s'en étant retournés pleins de colére & de ressentiment, se déclarérent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone; & à la premiére occasion qu'ils en trouvérent, ils bannirent Cimon par la voie de l'Ostracisme. Voila la premiére occasion où parut d'une maniére fort marquée la mésintelligence entre ces deux peuples, qui s'entretint & se fortifia depuis par divers mécontentemens réciproques. Elle fut néanmoins suspendue pendant quelques années par des traités & des tréves qui en arrêtoient les suites; mais elle éclata enfin sans ménagement par la guerre du Péloponnése.

ARTAXERXE

Ceux qui étoient enfermés dans Ithome, après s'y être défendus pendant dix ans, se rendirent aux Lacédémoniens qui leur laissérent la vie sauve, à condition qu'ils ne rentreroient jamais dans le Péloponnése. Les Athéniens, en haine de Lacédémone, les reçurent avec leurs femmes & leurs enfans, & les établirent à Naupacte, dont ils venoient de se rendre maîtres.

Thucyd. lib. 1. p. 69-71. Diod. lib. 11. p. 59-65.

Les Mégariens en même tems quittérent le parti de Sparte, pour embrasser celui des Athéniens. Il se forma ainsi plusieurs ligues des deux côtés: il se donna plusieurs combats dont le plus célébre fut celui de Tanagre en Béotie, que Diodore égale à ceux de Marathon & de Platée, & où Myronide, Chef des Athéniens, vainquit les Spartiates qui étoient venus au secours des Thébains.

AN. M. 3548. AV. J. C. 456.

Plut. in Cim. p. 489.

C'est dans cette occasion que Cimon, se croiant dispensé de garder son ban se rendit avec ses armes dans sa tribu pour servir sa patrie, & pour combattre avec ses compatriotes contre le Lacédémoniens. Ses ennemis lui firent donner un ordre de se retirer. Avant que de partir, il exhorta ses compagnons, qu'on soupçonnoit aussi bien qu lui d'être favorables à Lacédémone, combattre de toutes leurs forces & fa

se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'esprit de leurs citoiens un soupçon qui leur étoit à tous si injurieux. Ces braves soldats, qui étoient au nombre de cent, animés par ces paroles, lui demandérent son armure complette, qu'ils placérent au milieu de leur petit bataillon, afin de l'avoir comme présent & sous leurs yeux. Ils combattirent avec tant de valeur & d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

LONGUE-MAIN.

Je passe sous silence plusieurs événemens qui sont peu considérables.

§. IX. *Cimon est rappellé. Il rétablit la paix entre les deux villes. Il remporte plusieurs victoires qui obligent Artaxerxe de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs. Mort de Cimon.*

LES ATHÉNIENS, qui sentoient le besoin qu'ils avoient de Cimon, le rappellérent de son bannissement, où il avoit passé cinq ans. Ce fut Périclès même qui en proposa & en dressa le Décret, tant, dit Plutarque, les querelles & les animosités étoient alors modé-

Plut. in Cim. p. 490.

ARTAXERXE récés & prêtes à s'appaiser, dès que l'utilité publique le demandoit, & tant l'ambition, qui est une des plus vives & des plus fortes passions, cédoit aux tems; & se conformoit aux besoins de la patrie!

An. M. 3554. Av. J.C. 450. *Plut. ibid. Diod. lib.* 11. *p.* 73 74.

Dès que Cimon fut de retour, il étoufa promtement la guerre qui commençoit à s'allumer entre les Grecs, réconcilia les deux villes, & leur fit conclure une tréve de cinq ans. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par tant d'heureux succès, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems, & à enrichir ses citoiens. Il mit donc en mer une flote de deux cens vaisseaux. Il en envoia soixante en Égypte au secours d'Amyrtée, & alla avec le reste contre l'île de Cypre. Artabaze étoit alors dans ces mers-là avec une flote de trois cens voiles; & Mégabyze, l'autre Général d'Artaxerxe, avec une armée de trois cens mille hommes sur les côtes de la Cilicie. Dès que l'escadre que Cimon avoit envoiée en Égypte eut rejoint sa flote, il alla attaquer Artabaze, & lui prit cent de ses vaisseaux. Il en coula à fond plusieurs

autres, & poursuivit le reste jusques sur les côtes de Phénicie. Comme si cette première victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde, il fit en revenant une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, le défit, & lui tua un nombre prodigieux d'hommes. Après cela, il retourna en Cypre avec ce double triomphe, & forma le siége de Citium, qui étoit une place très-forte & très-importante. Son dessein étoit, après qu'il auroit achevé la conquête de cette île, de passer en Égypte, & d'y susciter de nouvelles affaires aux Barbares. Car il n'avoit point de médiocres vûes, & il ne pensoit à rien moins qu'à ruiner & détruire absolument l'empire du grand Roi de Perse. Le bruit qui couroit que Thémistocle devoit commander son armée, ajoutoit un nouvel éguillon à son courage; & presque sûr du succès, il étoit ravi de mesurer ses forces avec lui. Mais nous avons déja vû que dans ce tems même Thémistocle se donna la mort.

LONGUE-MAIN.

Artaxerxe, las d'une guerre où il venoit de faire de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son Conseil, d'y mettre fin par un accommodement. Il envoia ordre à ses Généraux de faire la paix avec les Athéniens, & d'en tirer les

Diod. pag. 74. 75.

ARTAXERXE

meilleures conditions qu'ils pourroient. Mégabyse & Artabaze envoiérent des Ambassadeurs en faire l'ouverture à Athénes. On choisit de part & d'autre des Plénipotentiaires : Callias étoit à la tête de ceux d'Athénes. Voici quelles furent les conditions du traité. 1. Que toutes les Villes Grecques d'Asie auroient la liberté, & le choix des loix & du gouvernement sous lequel elles voudroient vivre. 2. Qu'aucun vaisseau de guerre Persan n'entreroit dans les mers qui sont depuis les îles Cyanées jusqu'aux Chélidoniennes; c'est-à-dire, depuis le Pont-Euxin jusques aux côtes de la Pamphylie. 3. Qu'aucun Commandant Persan n'approcheroit de ces mers avec des troupes à la distance de trois jours de marche. 4. Que les Athéniens n'attaqueroient plus aucune des terres des États du Roi. Ces articles furent ratifiés & jurés de part & d'autre, & la paix proclamée.

An. M. 3555. Av. J. C. 449.

Ainsi finit cette guerre, qui, depuis que les Athéniens eurent brûlé Sardes, avoit duré cinquante & un ans entiers, & qui avoit coûté la vie à une infinité d'hommes, tant du côté des Perses, que de celui des Grecs.

Plut. in Cim. p. 491.

Pendant qu'on travailloit à la conclusion du traité, Cimon mourut soit

de maladie ; soit d'une blessure qu'il avoit reçue au siége de Citium. Se voiant près de mourir, il commanda à ses Officiers de remener promtement la flote à Athénes en cachant soigneusement sa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de secret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connoissance : & ils retournérent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore & sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours.

LONGUE-MAIN.

Cimon fut généralement regretté, ce [a] qui n'est pas étonnant à l'égard d'un homme qui réunissoit en lui seul tant d'excellentes qualités : fils plein de tendresse, ami fidéle, citoien zélé pour la patrie, grand politique, Général accompli, modeste au milieu des plus grands emplois & des honneurs les plus éclatans, bienfaisant & libéral jusqu'à la magnificence & presque jusqu'à la prodigalité, simple & éloigné de tout faste dans le sein même de l'abondance & des richesses, enfin amateur des pauvres citoiens, jusqu'à partager avec eux tous ses biens, & à ne point rougir de

a Sic se gerendo, minimè est mirandum, si & vita ejus fuit secura, & mors acerba. *Cornel. Nep. in Cim. cap. 4.*

ARTAXERXE

leur pauvreté. L'histoire ne parle point de statues ou de monumens érigés en son honneur, ni d'obséques magnifiques célébrés après sa mort. Les regrets du peuple en firent sans doute le plus bel ornement. a Et ce sont là des statues permanentes & stables, qui ne sont point sujettes à l'injure des tems, & qui rendent la mémoire des grands hommes respectable à jamais. Car les monumens les plus superbes, les ouvrages de marbre & de bronze qu'on éléve à la gloire des Grands, sont méprisés par la postérité comme des sépulcres qui ne renferment que des ossemens de mort, quand elle condanne leur mémoire.

La suite fit encore mieux connoître quelle perte la Gréce avoit faite. Après Cimon, il n'y eut presque plus aucun des Généraux Grecs qui fit rien de considérable ni d'éclatant contre les Barbares. Animés par les orateurs, qui se rendoient maîtres du peuple, & qui répandoient dans les assemblées un esprit de trouble & de division, ils se tournérent les uns contre les autres, & en vinrent enfin à une guerre ouverte, sans que

a Hæc pulcherrimæ effigies & mansuræ. Nam, quæ saxo struuntur, si judicium posterorum in odium vertit, pro sepulcris spernuntur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 38.*

personne songeât à en arrêter les suites LONGUE-MAIN.
funestes; ce qui fut un répi bien utile pour les affaires du Roi, & la ruine de celles des Grecs.

§. X. *On oppose Thucydide à Periclès. Envie contre celui-ci. Il se justifie & vient à bout de faire bannir Thucydide.*

A ATHÉNES, la Noblesse voiant Periclès au plus haut dégré de la puissance, & fort au-dessus de tous les autres citoiens, chercha à lui opposer un homme, qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empécher que cette grande autorité ne dégénérât en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide, beau-frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas à la vérité les grandes qualités de Periclès pour la guerre, mais qui n'étoit pas moins propre que lui à conduire & à manier à son gré les assemblées du peuple, & qui ne sortant jamais de la ville, & s'attachant toujours à combattre & à contredire Periclès, eut bientôt rétabli l'équilibre. Celui-ci, de son côté cherchant à plaire en tout au peuple, lui lâcha encore plus la bride qu'il n'avoit fait jusques-là. Il étoit attentif à lui procurer le plus souvent qu'il

Plut. in. Peric. pag. 158-161.

ARTAXERXE

lui étoit possible, des spectacles, des festins, des fêtes, ou d'autres divertissemens.

Il trouvoit moien de soudoier pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoiens, en les faisant monter sur une flote de soixante vaisseaux qu'il équipoit tous les ans; & par-là il rendoit en même tems un service important à l'État, en formant pour sa défense de bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies dans la Quersonnése, à Naxe, à Andros, dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoia une fort nombreuse dans l'Italie, dont nous parlerons bientôt, & qui bâtit Thurium. Il avoit plusieurs vûes dans l'établissement de ces colonies, sans parler du dessein particulier qu'il pouvoit avoir de gagner par-là le peuple. Il le faisoit pour décharger la ville d'une multitude oisive de fainéans toujours prêts à troubler dans un État; pour subvenir aux nécessités du menu peuple, qui n'avoit pas d'ailleurs de quoi subsister; enfin pour retenir les alliés dans la crainte & dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens comme autant de garnisons, qui les empécheroient de songer à rien entreprendre. Les Romains en uférent de même; & l'on peut dire que cette

ſage politique fut un des moiens les plus efficaces dont ils ſe ſervirent pour affermir le repos & la sûreté de l'État.

Mais ce qui fit le plus d'honneur à Périclès dans l'eſprit du peuple, fut la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont il orna & embellit la ville, qui jettoit les Étrangers dans l'admiration & le raviſſement, & leur donnoit une grande idée de la puiſſance des Athéniens. C'eſt une choſe étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de ſculpture, de gravure, de peinture; & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promtitude, n'ont point une grace ſolide & durable, ni l'exactitude réguliére d'une beauté parfaite. Il n'y a, pour l'ordinaire, que la longueur du tems, jointe à l'aſſiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conſerver, & de les faire triompher des ſiécles. Et c'eſt ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés ſi rapidement, & qui ont pourtant duré ſi lontems. Car chacun de ces ouvrages, dans le moment même qu'il fut achevé,

avoit une beauté qui sentoit déja l'antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier ; tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté qui empêche que le tems n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exemte de vieillesse étoit répandu dans tous ces ouvrages.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier dans les assemblées que le peuple se deshonoroit en s'appropriant l'argent comptant de toute la Gréce, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt ; que les alliés ne pouvoient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voiant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre, étoient emploiés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions. On n'exagéroit point, quand on parloit ainsi ; car en effet, le temple de Minerve, appellé *le Parthénone*, avoit couté trois millions de livres.

Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu ; que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les Barbares, pendant que les alliés ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données ; mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit, qu'Athénes étant suffisamment pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'emploier le reste de ses richesses à des ouvrages, qui, étant achevés, produiroient à cette ville une gloire immortelle ; & qui, dans le tems qu'on y travailloit, répandoient par-tout l'abondance, & faisoient subsister un nombre infini de citoiens : Qu'ils avoient toutes sortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébéne, & le cyprès ; & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des charpentiers, des massons, des forgerons, des tailleurs de pierre, des tein- LONGUEMAIN.

ARTAXERXE turiers, des orfévres, des ébénistes, des peintres, des brodeurs, des tourneurs; des gens propres à les amener, & à les conduire par mer, comme des marchands, des matelots, des pilotes expérimentés; & d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des charrons, voituriers, chartiers, cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines: Qu'il étoit avantageux pour l'État de mettre en mouvement tous ces travailleurs & ces manœuvres, qui, comme autant de corps séparés, formoient tous ensemble une espéce d'armée domestique & pacifique, dont les différentes fonctions semoient & répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge & de tout sexe: Qu'enfin, pendant que les gens robustes, & en âge de porter les armes, les matelots, les soldats, & ceux qui étoient en garnison dans les places, étoient soudoiés des deniers publics, il étoit juste que les autres citoiens, qui demeuroient dans la ville, le fussent aussi à leur maniére, & qu'appartenant tous à la même République, ils en tirassent tous les mêmes avantages, en lui rendant des services, différens à la vérité, mais qui contribuoient tous ou à sa sûreté, ou à sa décoration.

Un jour, comme les plaintes s'échauffoient, Périclès s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvû que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles, le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires, sans rien épargner. LONGUE-MAIN.

Phidias, ce célébre sculpteur, présidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. [a] Elle étoit d'ivoire & d'or, & haute de vingt-six coudées, (trente-neuf piés.) Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroiable. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, & d'immortaliser leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

L'Odéon, ou Théâtre de la musique, qui avoit en dedans plusieurs rangs de siéges & de colonnes, & dont le comble s'étrécissoit peu à peu en s'élevant,

a Non Minervæ Athenis factæ amplitudine tuemur, cùm ea sit cubitorum XXVI. Ebore hæc & auro constat. *Plin. lib. 36. cap. 5.*

ARTAXERXE

& finissoit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modéle du pavillon du Roi Xerxès; & ce fut Périclès même qui donna l'idée de se régler sur ce modéle. Ce fut alors qu'il proposa avec beaucoup d'empressement un Décret, par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des Jeux de musique à la fête des Panathénées; & aiant été élu Juge & distributeur des prix, il régla la maniére dont les musiciens devoient jouer de la flute & de la lyre, & chanter. Les Jeux de musique furent toujours faits dans ce Théâtre depuis ce tems-là.

J'ai déja fait remarquer que plus ces ouvrages frapoient par leur beauté & leur éclat, plus ils excitoient l'envie & les plaintes contre Périclès. Les orateurs, qui étoient de la faction opposée, ne cessoient de se déchaîner, & de crier contre lui, l'accusant de dissiper les finances, & d'emploier mal-à-propos les revenus de l'État pour des bâtimens d'une vaine magnificence. Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il faloit que l'un ou l'autre subît le ban de l'Ostracisme. Il l'emporta sur Thucydide, vint à bout de le chasser, dissipa par ce moien la faction qui lui étoit opposée, & se rendit maître absolu de la ville & de toutes les affaires

des Athéniens. Il diſpoſoit à ſon gré des finances, des troupes, des vaiſſeaux. Les îles & la mer lui étoient ſoumiſes, & il régnoit ſeul dans cette vaſte Seigneurie qui s'étendoit, non-ſeulement ſur les Grecs, mais ſur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéiſſance & par la fidélité des nations ſoumiſes, par l'amitié des Rois, & par des traités faits avec pluſieursPrinces. LONGUE-MAIN.

Les hiſtoriens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athénes, & j'ai raporté fidélement leur témoignage; mais je ne ſai ſi les plaintes, qu'on formoit contre lui, étoient ſi mal fondées. Etoit-il raiſonnable en effet d'emploier en bâtimens ſuperflus, & en vaines décorations, des ſommes * immenſes, qui étoient deſtinées pour les fonds de la guerre; & n'auroit-il pas mieux valu ſoulager les alliés d'une partie des contributions, qui, ſous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant? Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique, des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arſenaux, des ports de mer; & il faut ranger parmi ce nombre ce que fit Périclès

* *Elles montoient à plus de dix millions.*

Lib. 2. Offic. n. 60.

ARTAXERXE

pour joindre Athénes au Port de Pirée. Mais Cicéron ne manque pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour enrichir sa ville d'ornemens superflus.

In Gorg. pag. 515. In Alcib. 1. pag. 119.

Platon, qui jugeoit des choses selon la vérité, & non selon l'éclat extérieur, fait observer en plus d'un endroit après Socrate son maître, que Périclès, avec tous ces beaux ouvrages, n'avoit point contribué à rendre un seul de ses citoiens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté & la simplicité de leurs mœurs anciennes.

§. XI. *Périclès change de conduite à l'égard du peuple. Son extrême autorité: son désintéressement.*

Plut. in Pericl. pag. 161.

LORSQUE Périclès se vit ainsi revêtu de toute l'autorité, il commença à changer de maniéres, à ne plus se montrer si doux & si traitable, à ne plus céder ni s'abandonner aux caprices & aux fantaisies du peuple, comme à toutes sortes de vents; mais, dit Plutarque, tirant les rênes de ce gouvernement populaire trop mou & trop complaisant, comme on bande les cordes d'un instrument qui sont trop lâches, il le convertit en un gouvernement aristo-

cratique, ou plutôt en une eſpéce de roiauté, ſans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique. Allant donc toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & ſe rendant irrépréhenſible en toutes choſes, il vint ſi bien à bout du peuple, qu'il le tournoit à ſon gré. Tantôt par ſes ſeuls avis & par la voie de la perſuaſion, il le conduiſoit doucement à ſes fins, tirant de lui un conſentement volontaire : tantôt, quand il trouvoit en lui de la réſiſtance & de l'oppoſition, il l'entraînoit comme par force & malgré lui, à ce qui étoit le plus expédient; imitant en cela un ſage médecin, qui, dans une maladie longue & opiniâtre, ſait prendre ſon tems pour accorder à ſon malade des choſes innocentes qui lui font plaiſir, & pour lui donner enſuite des remédes plus forts, qui le tourmentent à la vérité, mais qui ſont ſeuls capables de lui rendre la ſanté.

LONGUE-MAIN.

En effet, on comprend aiſément, combien il faloit d'art & d'habileté pour régir & manier une multitude fiére de ſa puiſſance, & pleine de caprices; & c'eſt en quoi Périclès excelloit merveilleuſement. Il emploioit ſelon les différentes conjonctures, tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, comme un double gouvernail, ſoit pour arrêter les fou-

ARTAXERXE

gues & les emportemens du peuple ; ſoit pour le relever de ſon abbattement & de ſa langueur. Il fit voir par cette conduite que l'éloquence, comme le dit Platon, n'eſt autre choſe que l'art de manier les eſprits ; & que le chef-d'œuvre de cet art, eſt d'émouvoir à propos les diverſes paſſions, ſoit douces, ſoit violentes, leſquelles étant à l'ame ce que ſont les cordes à un inſtrument, n'ont beſoin, pour produire leur effet, que d'être touchées par une main adroite & habile.

Il faut pourtant avouer, que ce qui donna à Périclès cette grande autorité, ne fut pas ſeulement la force de ſon éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de ſa vie, & ſa grande probité.

Plut. in præc. de rep. ger. p. 812.

Plutarque fait remarquer en lui une qualité bien eſſentielle à un homme d'État, bien propre à attirer l'eſtime & la confiance du public, & qui ſuppoſe une grande ſupériorité d'eſprit, c'eſt de ne vouloir pas tout faire par ſoi-même, de ne ſe pas croire capable de tout, d'aſſocier à ſes travaux & à ſes ſoins des hommes de mérite, de les emploier chacun ſelon leurs talens, & de ſe décharger ſur eux d'un détail qui conſume le tems & la liberté d'eſprit néceſſaires pour

les grandes choses. Cette conduite, dit Plutarque, produit deux grands biens. Premiérement, elle éteint ou du moins elle amortit l'envie & la jalousie, en partageant en quelque sorte une puissance, qui blesse & choque l'amour propre, quand on la voit réunie & concentrée dans un seul homme, comme s'il avoit lui seul le mérite de tous les autres. En second lieu, elle avance & facilite l'exécution des affaires, & les fait réussir avec plus de sûreté. Plutarque, pour mieux expliquer sa pensée, emploie une comparaison fort naturelle & fort belle. La main, dit-il, pour être partagée en cinq doits, loin d'être plus foible, en est au contraire plus forte, plus agile, plus propre au mouvement. Il en est de même d'un homme d'État, qui sait partager à propos ses fonctions, & qui par-là rend son autorité plus promte, plus agissante, plus étendue, plus décisive: au lieu que l'empressement indiscret d'un petit esprit, à qui tout fait ombrage, & qui veut seul tout embrasser, ne sert qu'à mettre en évidence sa foiblesse & son incapacité, & à ruiner le succès des affaires. Périclès, dit Plutarque, n'en usoit pas ainsi. Semblable à un habile pilote, qui, demeurant presque immobile met tout en mouvement,

ARTAXERXE

& qui veut bien quelquefois faire asseoir au gouvernail des Officiers subalternes; il étoit l'ame de l'État, & paroissant ne rien faire par lui-même, il remuoit & gouvernoit tout, mettant en œuvre l'éloquence de l'un, le crédit de l'autre, la prudence de celui-ci, la bravoure & le courage de celui-là.

Plut. in vit. Pericl. pag. 161. 162.

A ce que je viens de raporter, ajoutez une autre qualité non moins rare ni moins estimable, je veux dire l'élévation d'une ame noble & désintéressée. Périclès avoit tant d'éloignement pour les présens, il méprisoit si fort les richesses, & il étoit tellement au-dessus de toute cupidité & de toute avarice, que, quoiqu'il eût rendu sa ville riche & opulente au point que nous l'avons vû, qu'il eût surpassé en puissance plusieurs Tyrans & plusieurs Rois, qu'il eût manié lontems avec un souverain pouvoir les finances de la Gréce, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Telle fut la source & la cause véritable du crédit suprême de Périclès dans la République, digne fruit de sa droiture & de son parfait désintéressement.

Ce ne fut pas pour quelques momens rapides seulement, ni pendant la premiére vivacité d'une faveur naissante,

dont

LONGUE-MAIN.

dont la fleur & la grace sont pour l'ordinaire d'une courte durée, qu'il conserva cette autorité. Il la maintint pendant quarante ans entiers, & cela malgré les Cimons, les Tolmides, les Thucydides, & beaucoup d'autres, tous déclarés contre lui; & de ces quarante années, il passa les quinze derniéres sans rival depuis l'exil de Thucydide, & maître absolu des affaires. Cependant, au milieu de ce pouvoir suprême, qu'il avoit rendu perpétuel & sans bornes en sa personne, il se conserva toujours invincible & insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien. Car il ne ressembloit pas à ces Seigneurs, qui, malgré leurs revenus immenses, soit par négligence & défaut d'économie, soit par de fastueuses & de folles dépenses, sont toujours pauvres au milieu de leurs richesses, hors d'état & sans volonté de faire le moindre plaisir à de vertueux amis ou à de fidéles & zélés domestiques, & meurent enfin accablés de dettes, laissant leur nom & leur mémoire en exécration à de malheureux créanciers dont ils ont causé la ruine. Je ne parle point d'un autre excès où cette négligence & ce défaut d'économie conduisent assez ordinaire-

ment, je veux dire la rapine, l'amour des présens, les concussions. Car ici, aussi bien que pour les finances de l'État, la maxime de Tacite [a] a lieu : quand on a dissipé son bien, on ne songe qu'à en réparer la perte & à en remplir le vuide par toutes sortes de voies, même les plus criminelles.

Périclès connoissoit bien mieux l'usage qu'un homme d'État & emploié dans le gouvernement doit faire des richesses. Il savoit qu'il devoit les destiner à servir utilement le public, pour s'attacher d'habiles coopérateurs dans son ministére, pour aider de bons Officiers dépourvûs souvent des biens de la fortune, pour récompenser & animer le mérite de quelque genre qu'il soit, & pour mille autres emplois pareils, auxquels sans doute, soit pour l'intime joie, soit pour la solide gloire qui en reviennent, personne n'oseroit comparer les excessives dépenses de la table, du jeu, des équipages. C'est dans cette vûe que Périclès ménageoit son bien avec une extrême économie, aiant formé lui-même un ancien domestique pour gouverner ses affaires, se faisant rendre réguliérement dans des tems marqués

a Si ambitione ærarium exhauserimus, per scelera supplendum erit. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 38.*

un compte exact de la recette & de la dépense, se renfermant lui & sa famille dans un honnête nécessaire proportionné à son revenu & à son état, mais dont il écartoit sévérement toute vaine & ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette maniére de vivre ne plaisoit point du tout à ses enfans, lorsqu'ils furent en âge, & encore moins à sa femme. Ils trouvoient que la dépense pour leur entrétien n'étoit pas suffisante, & ils se plaignoient de cette économie, basse & sordide à leur jugement, qui ne laissoit voir aucune trace de l'abondance qui régne ordinairement dans les maisons où les richesses & l'autorité sont réunies. Périclès faisoit peu de cas de ces plaintes, & se conduisoit par des vûes bien supérieures.

Je croi pouvoir appliquer ici une réflexion fort solide de Plutarque dans le paralléle qu'il fait d'Aristide & de Caton. Après avoir dit que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes & les roiaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquérir, il ajoute que *l'économie* n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet, les richesses étant un des moiens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des États,

ARTAXERXE

l'art qui enseigne à les régir & à en faire un bon usage, & qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans contredit une partie de l'art de la politique; & il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, & pour bannir d'un État la pauvreté & la trop grande opulence. C'est cet art, qui écartant avec soin les dépenses inutiles & frivoles, empêche qu'on ne soit forcé de surcharger les peuples, & tient toujours en réserve dans les coffres publics des fonds considérables, pour fournir aux nécessités imprévûes, & aux guerres qui peuvent survenir. Or ce qu'on dit d'un roiaume, d'une ville, il faut le dire des particuliers. Car la ville, qui est un assemblage de maisons, & qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte & puissante dans son total, qu'autant que sont forts & puissans tous les membres qui la composent. Périclès a réussi certainement dans cette science pour le gouvernement de sa maison : je ne sai si l'on en peut dire autant pour le maniement des deniers publics.

§. XII. *Jalousie & différens entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Traité de paix pour trente ans.*

Plut. in Pericl. pag. 162.

TELLE étoit la conduite de Périclès dans l'intérieur de sa maison : celle qu'il tenoit au dehors & pour les affaires publiques, n'étoit pas moins admirable. Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens, & à le supporter avec peine, Périclès, pour inspirer encore plus de grandeur d'ame & de courage à ses citoiens, fit un Décret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent, & toutes les villes grandes ou petites, d'envoier incessamment à Athénes leurs députés, pour délibérer sur les moiens de relever les temples qui avoient été brûlés par les Barbares, & de s'acquitter des sacrifices qu'on s'étoit engagé de faire pour le salut de la Gréce lorsqu'on étoit en guerre contre eux ; comme aussi sur les expédiens qu'il faloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviger sûrement, & vivre en paix les uns avec les autres.

ARTAXERXE

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages, qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoia cinq vers les Ioniens & les Doriens d'Asie, & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhodes; cinq vers les contrées de l'Hellespont & de Thrace jusques à Byzance. Cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide, & le Péloponnése, & de remonter de là par le pays des Locriens dans le continent supérieur, & de le parcourir jusques à l'Acarnanie & à Ambracie. Les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eubée, & d'aller vers les habitans du mont Œta, & ceux du golfe de Malée, & chez les Phthiotes, les Achéens, & les Thessaliens; pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athénes, & d'assister aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix, & pour les affaires générales de la Gréce. J'ai cru devoir entrer dans ce détail, qui m'a paru fort propre à faire connoitre l'étendue de la domination des Grecs, & l'autorité des Athéniens parmi eux.

Toutes ces sollicitations furent inutiles: les villes n'envoiérent point de députés, parce, dit-on, que les Lacédémoniens s'y opposérent. Et il ne faut

pas s'en étonner. Ils ſentirent bien que le deſſein de Périclès étoit de faire reconnoitre Athénes comme la maitreſſe & la ſouveraine de toutes les autres villes Grecques ; & Lacédémone n'avoit garde de lui céder cet honneur. Un ſecret levain de diſſenſion & de diſcorde avoit commencé depuis quelques années à troubler le repos de la Gréce, & nous verrons que dans la ſuite les eſprits ne feront que s'aigrir de plus en plus.

LONGUEMAIN.

Périclès s'étoit acquis beaucoup de réputation par la ſageſſe avec laquelle il formoit ſes entrepriſes. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le ſuivoient avec une entiére aſſurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat ſans être preſque aſſuré du ſuccès, & de ménager le ſang des citoiens. Il avoit coutume de dire que s'il ne tenoit qu'à lui, ils ſeroient immortels ; que les arbres coupés & abbattus, revenoient en peu de tems, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuſe témérité, lui paroiſſoit peu digne de louange, quoique ſouvent elle fût fort admirée.

Son expédition dans la Querſonnéſe

ARTAXERXE

de Thrace lui fit beaucoup d'honneur, & fut très salutaire à tous les Grecs de ce pays-là. Car non-seulement il fortifia les villes Grecques de cette presqu'île par les colonies d'Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Isthme par une bonne muraille avec des forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incursions continuelles des Thraces qui en étoient fort voisins.

Il fit aussi une course autour du Péloponnése avec cent vaisseaux, & porta par-tout la terreur des armes Athéniennes, sans qu'aucun accident fâcheux en interrompît l'heureux succès.

Il pénétra jusqu'au roiaume de Pont avec une flote très nombreuse, & très magnifiquement équipée, & accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demandérent. En même tems il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à leurs Princes, la grandeur de la puissance des Athéniens, & leur fit voir par l'assurance avec laquelle il navigeoit par-tout, qu'ils étoient en possession de l'empire de la mer sans concurrens.

Ibid. pag. 164.

Une fortune si brillante & si constante

ébloüit les Athéniens. Enivrés de l'idée de leur puiſſance & de leur grandeur, ils ne ſe repaiſſoient plus que de hardis & magnifiques projets. Ils parloient ſans ceſſe de faire de nouvelles tentatives ſur l'Égypte, d'attaquer les provinces maritimes du grand Roi, de porter leurs armes dans la Sicile, (fatal & malheureux deſir, qui pour lors n'eut point de ſuite, mais qui ſe ralluma bientôt après;) & de pouſſer leurs conquêtes d'un côté juſqu'à l'Étrurie, & de l'autre juſqu'à Carthage. Périclès étoit bien éloigné de ſe préter à de ſi folles penſées, ou de les appuier de ſon crédit & de ſon approbation. Il n'étoit occupé au contraire qu'à arréter cette ardeur inquiette, & à réfréner une ambition qui ne connoiſſoit plus ni bornes ni meſures. Selon lui, les Athéniens devoient n'emploier leurs forces déſormais qu'à garder & à aſſurer ce qu'ils avoient acquis, & il trouvoit que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens, dont il ſongeoit toujours à abaiſſer la puiſſance; ce qui parut particuliérement dans la guerre ſacrée.

LONGUE-MAIN.

On appella ainſi la guerre excitée au ſujet de Delphes. Les Lacédémoniens étant entrés en armes dans le pays où

Plut. in Pericl. pag. 164. Thucyd. lib. 1. p. 73.

ARTAXERXE

est situé ce temple, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'Intendance du temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils se furent retirés, Périclès y alla avec une armée, & rétablit les Phocéens.

Dans le même tems, l'Eubée s'étant révoltée, Périclès fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes, & que les Lacédémoniens, sous la conduite de leur Roi Plistonax, étoient sur les frontiéres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au secours de sa patrie. Quand l'armée des Lacédémoniens se fut retirée, il retourna contre les rebelles, & remit toutes les villes de l'Eubée sous l'obéissance d'Athénes.

An. M. 3558. Av. J.C. 446. *Thucyd. lib. 1. p. 75. Diod. pag. 87.*

Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une tréve de trente ans. Ce traité rétablit le calme pour le présent: mais comme il n'alloit point jusqu'à la source du mal, & ne guérissoit pas la jalousie & l'inimitié des deux peuples, ce calme ne fut pas de longue durée.

§. XIII. *Nouveaux sujets de plainte & de brouillerie entre les deux peuples, par le siége de Samos que firent les Athéniens, par le secours qu'ils accordérent à ceux de Corcyre, par le siége qu'ils mirent devant Potidée. Rupture ouverte.*

LONGUE-MAIN.

SIX ANS après, les Athéniens se déclarérent contre Samos en faveur de Milet. Ces deux villes étoient en dispute au sujet de celle de Priéne, que chacune soutenoit lui appartenir. On prétend que Périclès alluma cette guerre pour faire plaisir à une célébre courtisane à laquelle il étoit fort attaché: elle se nommoit Aspasie, & elle étoit de Milet. Après plusieurs événemens, après plusieurs combats qui se donnérent de part & d'autre, Périclès assiégea la ville capitale de l'île de Samos. On dit qu'il se servit alors pour la premiére fois de machines de guerre, savoir: de béliers & de tortues, inventées par l'Ingénieur Artémon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries, d'où lui vint le surnom de *Périphoréte*. L'usage de pareilles machines étoit connu depuis lontems en Orient. Au bout de neuf mois, les Sa-

AN. M. 3564. AV. J. C. 440. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 75. 76. *Diod. lib.* 12. *p.* 88. 89. *Plut. in Pericl. pag.* 165-167.

ARTAXERXE

miens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses, dont ils paiérent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reste, & donnérent des otages pour la sûreté du paiement.

Après la réduction de Samos, Périclès de retour à Athénes fit des obséques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur oraison funébre sur leur tombeau. Cette coutume se pratiqua réguliérement dans la suite. C'étoit toujours le Sénat de l'Aréopage qui nommoit l'Orateur dans ces occasions. Il fut encore choisi dix ans après pour une pareille cérémonie au commencement de la guerre du Péloponnése.

An. M. 3572. Av. J. C. 432. Thucyd. lib. 1. p. 17-37. Diod. lib. 12. pag. 90-93. Plut. in Pericl. pag. 167.

Périclès, qui prévoioit que la rupture entre les deux peuples d'Athénes & de Lacédémone ne tarderoit pas lontems à éclater, conseilla aux Athéniens d'envoier du secours à ceux de Corcyre attaqués par les Corinthiens, & d'attirer dans leur parti cette île très-puissante sur mer, leur prédisant qu'ils alloient avoir sur les bras les peuples du Péloponnése. Voici ce qui donna lieu à la querelle de Corcyre & de Corinthe, laquelle entraîna après elle la

guerre du Péloponnése, qui est un des événemens les plus considérables de l'histoire des Grecs.

LONGUIMAIN.

Épidamne, * ville maritime de Macédoine chez les Taulantiens, étoit une colonie de Corcyréens, dont Phalie de Corinthe fut le fondateur. Cette ville étant devenue avec le tems fort peuplée & fort puissante, la discorde s'y mit, & le peuple en chassa les plus riches habitans, qui se joignirent aux nations voisines, & l'infestérent beaucoup par leurs courses. Dans cette extrémité, elle eut recours d'abord aux Corcyréens, & à leur refus aux Corinthiens, qui la prirent sous leur protection, y envoiérent du secours, & y établirent de nouveaux habitans. Ils n'y furent pas lontems en repos. Les Corcyréens, avec une flote nombreuse, vinrent y mettre le siége. Ceux de Corinthe accoururent pour la secourir; mais aiant été battus sur mer, & aiant reçu un échec considérable, la ville se rendit le jour même, à condition que les étrangers seroient esclaves, & les Corinthiens prisonniers jusqu'à nouvel ordre. Les Corcyréens dressérent un trophée, égorgérent leurs prisonniers à la réserve desCorinthiens, & firent un grand dégât dans tout le pays.

* *C'est la même ville qui dans la suite fut nommée Dyrrachium.*

L'année d'après la bataille, les Corin-

ARTAXERXE

thiens mirent sur pié une nouvelle armée plus nombreuse que la premiére, & équipérent une nouvelle flote. Ceux de Corcyre, qui se voioient hors d'état de résister seuls à des ennemis si puissans, envoiérent rechercher l'alliance d'Athénes. Le traité de paix conclu entre les peuples de la Gréce, laissoit aux villes Grecques qui n'avoient point pris de parti, la liberté de prendre celui qui leur plairoit. C'est l'état où se trouvoit pour lors Corcyre, qui avoit cru ne devoir se ranger d'aucun côté, & étoit demeurée jusques-là sans alliés. Elle envoia donc pour ce sujet à Athénes. Les Corinthiens l'aiant appris, y députérent aussi de leur côté. L'affaire fut discutée avec chaleur en présence du peuple, qui écouta les raisons de part & d'autre; & elle fut mise en délibération par deux fois dans l'assemblée. Les Athéniens opinérent la premiére fois en faveur de ceux de Corinthe : mais changeant d'avis à la seconde; sans doute sur les remontrances de Péricles; ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance. Elle n'alla pas pourtant jusqu'à faire ligue offensive & défensive; car ils ne pouvoient faire la guerre aux Corinthiens, sans rompre avec tout le Péloponnése : mais à se secourir récipro-

quement si on les attaquoit, soit en leurs personnes, ou en celles de leurs alliés. Leur véritable dessein étoit de mettre aux mains ces deux peuples très puissans sur mer, & de les laisser affoiblir l'un par l'autre dans une longue guerre, pour triompher ensuite du plus foible. Car il n'y avoit dans la Gréce alors que trois États qui eussent de puissantes flotes, Athénes, Corinthe & Corcyre. Ils avoient aussi en vûe les affaires d'Italie & de Sicile, à quoi l'île de Corcyre étoit fort commode.

Sur ce plan, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance, & leur envoiérent dix galéres, avec ordre de ne point combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre, ou quelque autre place de leurs alliés; ce qu'ils ajoutoient, pour ne point rompre la tréve.

Il étoit difficile de s'en tenir à ces termes. La bataille se donna entre les Corcyréens & les Corinthiens vers l'île de Sibote, vis-à-vis de Corcyre : c'est une des plus considérables qui se soient données entre les Grecs pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Vers la fin du combat, lorsqu'il faisoit déja nuit, arrivérent vingt galéres Athéniennes. Avec

ARTAXERXE

ce nouveau renfort, les Corcyréens firent voile le lendemain dès la pointe du jour vers le port de Sibote où les Corinthiens s'étoient retirés, pour voir s'ils voudroient tenter encore une fois la fortune. Mais ceux-ci se contentérent de sortir en bataille, sans en venir aux mains. Les deux partis dressérent un trophée dans l'île de Sibote: car chacun s'attribuoit la victoire.

Thucyd. lib. 1. p. 37-42. Diod. lib. 12. pag. 93. 94.

De cette guerre en naquit une autre, qui donna lieu à la rupture ouverte entre les Athéniens & les Corinthiens, & ensuite à la guerre du Péloponnése. Potidée, ville de Macédoine, étoit une colonie de Corinthe, qui y envoioit tous les ans des Magistrats : mais elle dépendoit pour lors d'Athénes, & lui paioit contribution. Les Athéniens, dans la crainte que cette ville ne vînt à se révolter, & n'entraînât dans sa révolte le reste de leurs alliés de la Thrace, ordonnérent aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Palléne, de leur mettre en main des otages pour être garands de leur fidélité, & de renvoier les Magistrats que Corinthe leur avoit donnés. Des demandes si injustes avancérent la révolte. Potidée se déclara contre les Athéniens, & plusieurs villes voisines suivirent son exemple. Athénes

& Corinthe armérent chacune de leur côté, & y envoiérent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celle des Athéniens remporta l'avantage. Alcibiade encore tout jeune, & Socrate son maître, s'y distinguérent d'une maniére particuliére. C'est une chose assez curieuse de voir un philosophe endosser la cuirasse, & d'examiner comment il se tire d'un combat. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui portât les travaux & soutînt les fatigues de la guerre comme Socrate. La faim, la soif, le froid, étoient des ennemis qu'il s'étoit accoutumé de longue main à mépriser & à vaincre sans peine. La Thrace, où se passoit cette expédition, est un pays de glace & de frimats. Pendant que les autres soldats, revétus de bons habits & de peaux très chaudes, se tenoient dans leurs tentes bien clos & couverts, n'osant paroitre à l'air, il sortoit sans être plus vétu qu'à l'ordinaire, & marchoit piés nuds. C'étoit lui qui faisoit la joie de la table par sa gaieté & par ses bons mots, & qui invitoit les autres à boire par son exemple, mais sans prendre jamais de vin avec excès. Quand on en vint à l'action, ce fut là qu'il fit merveilleusement son devoir. Alcibiade

Plut. in Conviv. pag. 219. 220.
Plut. in Alcib. pag. 194.

ARTAXERXE

aiant été blessé & porté par terre, Socrate se mit au devant de lui, le défendit courageusement, & à la vûe de toute l'armée il empécha les ennemis de le prendre, & de se rendre maître de ses armes. Le prix de la valeur étoit donc dû justement à Socrate: mais les Généraux paroissant disposés à le donner à Alcibiade à cause de sa naissance, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le desir de la vraie gloire, contribua plus que tout autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à son courage, à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette, qui étoit le prix d'honneur.

L'échec qu'avoient reçu les Corinthiens dans le combat, ne fit point changer de sentiment à ceux de Potidée. Ils persistérent constamment à refuser d'obéir aux ordres qu'on leur avoit donnés. La ville fut donc assiégée. Les Corinthiens, craignant de perdre une place de cette conséquence, sollicitérent fortement leurs alliés, & tous députérent conjointement à Lacédémone, pour se plaindre des Athéniens comme infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens leur donnérent audience dans une de leurs assemblées ordinaires. Les Eginétes, quoique très-mécontens d'Athé-

Thucyd. lib. 1. p. 43-59.

LONGUE-MAIN.

nes, n'osérent y envoier publiquement, de peur d'iriter une République, sous la puissance de laquelle ils étoient : mais sous main, ils agirent comme les autres. Ceux de Mégare se plaignirent amérement de ce que, contre le droit des gens, & au préjudice de l'accord fait entre les Grecs, les Athéniens, par un Décret public, leur avoient interdit l'entrée de leurs foires & de leurs marchés, & fermé tous les ports qui étoient de leur dépendance. Par ce Décret, * selon Plutarque, les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoient que tous les Mégariens qui mettroient le pié dans Athénes seroient punis de mort; & que tous les Généraux Athéniens, en prétant le serment solennel, jureroient expressément qu'ils envoieroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie.

Plut. in Pericl. pag. 168.

* *Plutarque dit que quelques-uns prétendoient que c'étoit Périclès qui avoit fait donner ce Décret, pour venger l'injure particulière d'Aspasie, de chez qui les Mégariens avoient enlevé deux courtisanes; & il cite les vers d'Aristophane, qui dans une Comédie intitulée* les Acharnenses, *fait ce reproche à Périclès. Mais Thucydide, auteur contemporain, & qui étoit bien informé de ce qui se passoit à Athénes, ne dit pas un mot de cet enlévement; & il est plus digne de foi qu'un Poëte qui faisoit profession de médisance & de satyre.*

Les principales plaintes furent de la part du Député des Corinthiens. Il parla avec une grande force & une grande liberté. Il représenta aux Lacédémoniens que la bonne foi dont ils ne se départoient jamais dans les affaires soit publiques, soit particuliéres, les rendoit plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres; & que leur modération les empéchoit de découvrir l'ambition de leurs ennemis. Qu'au lieu d'aller, par une promte activité, au-devant des maux & des dangers; ils attendoient, pour y remédier, qu'ils en fussent accablés. Que, par leur nonchalance & leur inaction, ils avoient laissé croitre insensiblement les Athéniens, & parvenir à ce point de grandeur & de puissance où on les voioit. Qu'il n'en étoit pas ainsi des Athéniens. » Actifs, vigilans, » attentifs à tout, infatigables, ils ne » demeurent jamais en repos, & n'y » laissent jamais les autres. Uniquement » occupés de leurs projets, & ils n'en » forment que de grands & de hardis, » ils délibérent promtement, & exé- » cutent de même. Une premiére en- » treprise leur sert de dégré pour une » seconde. Bons & mauvais succès, » ils mettent tout à profit, ne s'arré- » tant & ne se rebutant jamais. Mais

» vous, aiant en tête de tels ennemis, » vous vous endormez dans une fu- » neste tranquillité, & vous ne songez » pas que, pour vivre en repos, ce » n'est pas assez de ne faire tort à per- » sonne, qu'il faut empécher qu'on ne » nous en fasse; & que la justice ne » consiste pas seulement à ne point » faire de mal, mais aussi à venger ce- » lui qu'on nous fait. Oserai-je le dire? » Votre probité est trop à l'antique pour » les conjonctures où nous nous trou- » vons. Il faut dans la politique, com- » me dans tout le reste, se conformer » aux tems & aux besoins. Quand on » est dans la tranquillité, on peut gar- » der ses anciennes maximes : mais, » quand on a plusieurs affaires sur les » bras, il faut tenter de nouveaux » moiens, & tout mettre en œuvre » pour s'en tirer. C'est par-là que les » Athéniens ont si fort accru leur puis- » sance. Si vous aviez imité leur acti- » vité, ils ne nous auroient pas enlevé » Corcyre, & n'assiégeroient pas ac- » tuellement Potidée. Suivez au moins » à présent leur exemple, en secourant » les Potidéens & vos autres alliés, » comme votre devoir vous y oblige; » & ne forcez pas vos amis & vos voi- » sins, en les abandonnant, à recou-

ARTAXERXE

» rir par déſeſpoir à d'autres qu'à
» vous.

L'Ambaſſadeur d'Athénes, qui étoit venu à Sparte pour d'autres affaires, & qui étoit entré dans l'aſſemblée, ne crut pas devoir laiſſer ce diſcours ſans réponſe. Il fit ſouvenir les Lacédémoniens des ſervices encore récens que ſa République avoit rendus à la Gréce, qui méritoient bien qu'on eût pour elle quelque conſidération, & non qu'on lui portât envie, & qu'on cherchât à la rabaiſſer. Qu'on ne pouvoit pas accuſer les Athéniens d'avoir uſurpé l'empire ſur la Gréce, puiſque ce n'étoit qu'à la priére des alliés, & en quelque ſorte du conſentement de Sparte, qu'ils avoient été contraints de prendre le timon abandonné. Que ceux qui ſe plaignoient, le faiſoient ſans ſujet, & ſeulement par la difficulté qu'ont tous les hommes de ſouffrir la dépendance & l'aſſujettiſſement, même le plus doux & le plus équitable. Qu'il les exhortoit à prendre du tems pour délibérer avant que de rompre, & de ne pas s'engager légérement eux & toute la Gréce dans une guerre qui pouvoit avoir de terribles ſuites. Qu'il y avoit des voies de douceur & d'accommodement pour vuider les différends qui ſurviennent entre des

alliés, sans se porter tout d'un coup à une violence ouverte. Qu'au reste les Athéniens, si on les attaquoit, sauroient bien opposer la force à la force, & qu'ils se prépareroient à une vigoureuse défense, après avoir invoqué contre Sparte les Dieux vengeurs du parjure & du violement des traités.

Les Députés s'étant retirés, & l'affaire aiant été mise en délibération, le plus grand nombre des voix alloit à déclarer la guerre. Avant que la conclusion fût formée, Archidamus Roi de Sparte, se mettant au-dessus des passions qui entraînoient les autres, & portant ses vûes dans l'avenir, prit la parole, exposa les suites funestes de la guerre où l'on étoit prêt de s'engager; montra quelles étoient les forces & les ressources des Athéniens, exhorta à tenter d'abord les voies de douceur dont eux-mêmes sembloient faire l'ouverture, à travailler cependant aux préparatifs nécessaires pour une entreprise si importante, sans craindre qu'on taxât de timide lâcheté leur modération & leur délai; soupçon dont leurs actions passées les mettoient assez à couvert.

Malgré de si sages remontrances, la guerre fut conclue. Le peuple fit ren-

ARTAXERXE

trer les alliés ; & leur déclara qu'il jugeoit que les Athéniens avoient tort ; mais qu'il faloit auparavant assembler tous ceux du parti, pour faire la paix ou la guerre d'un commun consentement. Ce Décret de Lacédémone fut fait la quatorziéme année de la tréve, & ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés, que de la jalousie de la grandeur des Athéniens, qui avoient déja assujetti une bonne partie de la Gréce.

Thucyd. lib. 1. p. 77-84. & 93.

On assembla donc une seconde fois les alliés. Ils donnérent tous leurs suffrages par ordre, depuis la plus grande ville jusqu'à la plus petite, & la guerre fut résolue d'un commun consentement. Mais comme on n'avoit rien de prêt, on fut d'avis de travailler promtement aux préparatifs ; & cependant, pour gagner du tems, & paroitre garder toutes les formalités, d'envoier des Ambassadeurs à Athénes avec ordre de se plaindre de l'infraction du traité.

Les premiers qu'on y envoia, réveillant une ancienne plainte, demandérent qu'on chassât d'Athénes les descendans de ceux qui avoient profané le temple de Minerve dans l'affaire de * Cylon.

* *Ce Cylon s'étoit emparé de la citadelle d'Athénes il y avoit plus de cent ans. Ceux qui l'accompagnoient y étant assiégés & réduits à une extré-*

Cylon. Comme Périclès étoit de cette famille du côté de sa mere, la vûe des Lacédémoniens, dans cette demande, étoit, ou de le faire bannir, ou de diminuer son crédit. Ils ne réussirent pas. Les seconds demandérent qu'on levât le siége de Potidée; qu'on mît en liberté ceux d'Égine, & sur-tout qu'on révoquât le Décret donné contre ceux de Mégare, sans quoi il ne pouvoit y avoir d'accommodement. Enfin il vint une troisiéme ambassade, qui ne disoit rien de tout cela, mais seulement que les Lacédémoniens vouloient la paix; & qu'il ne pouvoit y en avoir, si les Athéniens ne laissoient la Gréce en liberté.

§. XIV. *Affaires suscitées contre Périclès. Il détermine le peuple d'Athénes à soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.*

PÉRICLÈS s'opposa fortement à toutes ces demandes, & sur-tout à celle qui regardoit les Mégariens. Il avoit un grand crédit à Athénes, mais il y avoit

Plut. in Pericl. pag. 168. 169.

me famine, se réfugiérent dans le temple de Minerve comme dans un asyle; d'où on les tira, & ils furent égorgés. Les auteurs de ce meurtre furent déclarés coupables d'impiété & de sacrilége, & comme tels bannis. Quelque tems après on les rappella.

ARTAXERXE

aussi beaucoup d'ennemis. N'osant pas d'abord l'attaquer dans sa propre personne, ils firent appeller en jugement devant le peuple, les personnes qui lui étoient le plus attachées; Phidias, Aspasie, Anaxagore; & leur dessein étoit de pressentir par-là les dispositions du peuple à l'égard de Périclès même.

On accusoit Phidias d'avoir volé des sommes considérables dans la construction de la statue de Minerve, qui étoit son bel ouvrage. La poursuite de cette affaire aiant été faite juridiquement dans l'assemblée, on n'y produisit aucune preuve des prétendus vols de Phidias. Car, dès le commencement, par le conseil de Périclès, il avoit emploié l'or de la statue, de maniére qu'on pouvoit l'ôter entiérement, & le peser; ce que Périclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avoit contre lui des témoins dont il ne pouvoit contester la vérité, ni étouffer la voix: c'étoient la beauté & la réputation de ses ouvrages, causes toujours subsistantes de l'envie qu'on lui portoit. Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'y étoit représenté lui-même au naturel, aussi bien que Périclès; &, par un

Aristot. in tractat. de mund. p. 613.

art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé ces figures avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de les en ôter sans défigurer & mettre en piéces la statue entiére. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut, soit de maladie, soit de poison. D'autres Auteurs disent qu'il fut seulement exilé; & que depuis ce tems là, il fit la célébre statue de Jupiter qui étoit à Olympie. Il n'est pas possible d'excuser en aucune sorte, ni l'ingratitude des Athéniens, de paier ainsi par la prison ou par la mort le chef-d'œuvre de l'art; ni leur délicatesse outrée, de prendre au criminel & de punir comme une faute capitale une action qui paroît innocente en elle-même, ou qui n'est tout au plus qu'une vanité bien pardonnable dans un ouvrier.

LONGUE-MAIN.

Aspasie, née à Milet en Asie, s'étoit établie à Athénes, & s'y étoit fait un grand crédit, moins par les attraits de sa beauté, que par la vivacité & la solidité de son esprit, & par l'étendue de ses connoissances. Tout ce qu'il y avoit de plus illustres citoiens dans la ville, tenoient à honneur de fréquenter sa maison. Socrate lui-même s'y rendoit fort assiduement, & il ne rougit point de se donner pour son disciple, & d'a-

Plut. in Menex. pag. 235.

ARTAXERXE

vouer que c'étoit d'elle qu'il avoit appris la rhétorique. Périclès prétendoit aussi lui être redevable du talent de la parole qui le distinguoit si fort à Athénes, & s'être formé dans ses conversations aux principes de la politique : car elle avoit une grande connoissance des régles du gouvernement. D'autres raisons encore plus fortes avoient formé leur liaison. Périclès n'aimoit point sa femme. Il la céda de bon cœur à un autre, & prit à sa place Aspasie, qu'il aima passionnément, quoiqu'elle fût d'une réputation plus que douteuse. Elle fut accusée d'impiété & de mauvaise conduite. Périclès ne la sauva qu'à peine par ses priéres, & par la compassion qu'il fit aux Juges en versant, pendant qu'on plaidoit sa cause, beaucoup de larmes, peu honorables à son caractére, & au rang de Chef du plus puissant état de la Gréce.

On avoit fait un Décret, par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit [a] tous ceux qui n'admettoient point ce qu'on

[a] Τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας, ἢ λόγους περὶ τῶν μεταρσίων διδάσκοντας. *Anaxagore, enseignant que l'intelligence divine donnoit seule un mouvement réglé à toutes les parties de la nature, & présidoit au gouvernement de l'univers, détruisoit par ce systême la pluralité des Dieux, leurs pouvoirs, & toutes les fonctions particuliéres qui leur étoient assignées.*

attribuoit au miniſtére des Dieux, ou qui tenoient école & donnoient des leçons ſur ce qui ſe paſſe dans les airs & dans le mouvement des cieux, matiéres qu'on regardoit comme injurieuſes à la religion établie. Le but de ce Décret étoit de faire tomber le ſoupçon ſur Périclès, à cauſe d'Anaxagore ſon maître. Ce philoſophe enſeignoit qu'une ſeule intelligence avoit débrouillé le cahos, & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voions ; ce qui n'étoit autre choſe que décréditer les Dieux du paganiſme. Périclès déſeſpérant de le pouvoir ſauver, le fit ſortir de la ville, & le mit en ſûreté. LONGUEMAIN.

Quand les ennemis de Périclès virent que le peuple approuvoit & recevoit avec plaiſir toutes ces dénonciations, ils l'accuſérent lui-même en perſonne, comme s'il avoit volé le public pendant ſon gouvernement. On fit un Décret, par lequel il étoit porté que Périclès rendroit au plutôt ſes comptes ; que l'affaire ſeroit jugée par quinze cens Juges ; & que l'action ſeroit appellée de rapine & de concuſſion. Il n'avoit rien à craindre dans le fond, parce que dans le maniement des affaires publiques ſa conduite avoit toujours été irréprochable, ſur-tout du côté de l'in-

ARTAXERXE

térêt : mais la mauvaise volonté du peuple, dont il connoissoit la légéreté & l'inconstance, ne laissoit pas de l'inquiéter. Un jour qu'Alcibiade, encore très-jeune alors, alla à son logis pour le voir, on lui dit qu'il ne pouvoit pas lui parler, parce qu'il étoit actuellement occupé à de grandes affaires. S'étant informé quelles étoient donc ces affaires si importantes, on lui répondit que Périclès songeoit à rendre ses comptes. *Il devroit bien plutôt*, repartit le jeune homme, *songer à ne les rendre pas.* En effet, c'est à quoi Périclès se détermina. Pour conjurer l'orage, il prit le parti de ne plus s'opposer au penchant qu'avoit le peuple pour la guerre du Péloponnése qui depuis lontems se préparoit, persuadé que par là les plaintes qu'on faisoit se dissiperoient bientôt ; que l'envie céderoit à un motif plus fort ; & que, dans un danger si pressant, la ville ne manqueroit jamais de se jetter entre ses bras, & de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

Plut. de Herod. malign. p. 855. 856.

C'est ce qu'ont raporté quelques Historiens ; & les Poétes Comiques, du vivant & sous les yeux de Périclès même, ne manquérent pas de répandre ce bruit dans le public, pour donner

atteinte, s'ils pouvoient, à sa réputation & à son mérite, qui lui attiroit beaucoup d'envieux & d'ennemis. Plutarque, à ce sujet, fait une réflexion, qui pourroit être d'un grand usage, non-seulement pour ceux qui sont chargés du gouvernement, mais pour toutes sortes de personnes, & pour le commerce ordinaire de la vie. Il trouve étrange, lorsque les actions sont bonnes en elles-mêmes, & n'ont rien que de louable au-dehors, que, pour décrier les grands hommes, on aille fouiller dans leur cœur; & que, par une lâche & noire malignité, on leur prête des vûes & des intentions qu'ils n'ont peut être jamais eues. Il souhaiteroit au contraire, quand le motif est obscur, & qu'une même action peut avoir deux faces, qu'on la regardât toujours du bon côté, & qu'on penchât à en juger favorablement. Il applique ce principe aux bruits qu'on avoit répandus sur Périclès, comme s'il n'eût allumé la guerre du Péloponnése que par des vûes particuliéres & intéressées, au lieu que toute sa conduite passée devoit faire juger que c'étoit par des raisons d'État & pour le bien public, qu'il s'étoit enfin rendu à un sentiment, auquel jusques-là il avoit cru devoir s'opposer.

LONGUEMAIN.

ARTAXERXE

Thucyd. lib. 1. p. 93-99. Diod. lib. 12. pag. 95-97.

Pendant que cette affaire étoit en mouvement à Athénes, les Lacédémoniens firent faire coup sur coup à Athénes par plusieurs ambassades les diverses demandes dont il a été parlé. L'affaire fut donc mise en délibération dans l'assemblée du peuple, & il y fut résolu qu'on opineroit conjointement sur tous les chefs, avant que de donner une réponse positive. Les avis furent partagés, comme c'est l'ordinaire ; & quelques-uns conclurent à abolir le Décret fait contre Mégare, qui paroissoit le principal obstacle à la paix.

Périclès parla en cette occasion avec une éloquence que la vûe du bien public & l'honneur de sa patrie, rendit plus véhémente encore & plus triomphante qu'elle ne l'avoit jamais paru. Il fit voir d'abord que le Décret de Mégare, sur lequel on insistoit le plus, n'étoit pas une chose aussi indifférente qu'on se l'imaginoit. Que la demande des Lacédémoniens à cet égard, n'étoit qu'une tentative pour sonder la disposition des Athéniens, & connoitre si on pouvoit les entamer en les intimidant. Que de reculer dans cette occasion, c'étoit montrer de la crainte, & avouer sa foiblesse. Qu'il ne s'agissoit de rien moins que de céder aux Lacédémoniens l'empire dont les Athéniens s'étoient mis en

LONGUE-MAIN.

possession depuis plusieurs années par leur courage & leur fermeté. Que si on se relâchoit sur ce point, on leur imposeroit aussitôt de nouvelles loix, comme à des gens qui ont peur : au lieu qu'en résistant vigoureusement, on seroit contraint de les traiter au moins comme égaux. Que sur les contestations présentes, on pouvoit prendre des arbitres, pour les terminer à l'amiable : mais qu'il ne convenoit point aux Lacédémoniens d'ordonner à Athénes d'un ton de maîtres qu'elle eût à quitter Potidée, à affranchir Égine, à révoquer le Décret de Mégare. Que cette conduite impérieuse étoit directement contraire au traité, qui portoit en termes formels : *Que s'il arrivoit quelque différend entre les alliés, on le vuideroit par des voies pacifiques*, SANS SE DESSAISIR DE CE QU'ON POSSÉDOIT. Qu'au reste, le moien le plus sûr de n'être pas toujours en peine de contester ce qu'on posséde, c'est de prendre les armes en main, & de disputer ses droits à la pointe de l'épée. Que les Athéniens avoient de ce côté là tout lieu d'espérer gain de cause; & pour leur en donner une plus vive idée, il fit une description magnifique de l'état présent des affaires d'Athénes, marquant en détail jusqu'où montoient

ARTAXERXE

ſes fonds, ſes revenus, ſes flotes, ſes troupes de terre & de mer, & celles de ſes alliés, & comparant tout cela à la pauvreté de Lacédémone, deſtituée abſolument de finances, qui ſont pourtant le nerf de la guerre, & extrêmement foible du côté de la marine, qui en fait le principal ſuccès. En effet, il ſe trouvoit dans le tréſor public, qu'on avoit tranſporté de Délos à Athénes, neuf mille ſix cens talens qui font près de vingt-huit millions. Les contributions des alliés, pour chaque année, étoient de quatre cens ſoixante talens, (c'eſt-à-dire près de quatorze cens mille livres.) En cas de néceſſité, on pouvoit trouver des reſſources infinies dans les ornemens des temples, puiſque ceux de la ſtatue ſeule de Minerve montoient à cinquante talens d'or, (c'eſt-à-dire, à quinze cens mille francs) que l'on pouvoit ôter de la ſtatue, ſans la détruire, & les remettre enſuite dans de meilleurs tems. Pour les troupes de terre, elles montoient à peu près à trente mille hommes, & la flote à trois cens galéres. Il les avertit ſur-tout de ne point hazarder de combat dans leur pays contre les Péloponnéſiens, qui avoient plus de troupes qu'eux : de ne compter pour rien le ravage de leurs terres qui pou-

Diod. lib 12. p. 96. 97.

voit aisément se réparer, mais de compter pour tout la perte des hommes qui étoit irréparable : de faire consister toute leur politique à garder leur ville, & à se conserver l'empire de la mer qui, tôt ou tard, les rendroit maîtres de leurs ennemis. Il régla le plan de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour le tems qu'elle dureroit, leur faisant entrevoir les maux qu'ils avoient à craindre, s'ils s'écartoient de ce systême. Périclès, après avoir ajouté d'autres considérations, tirées du caractére & du gouvernement intérieur des deux Républiques : l'une incertaine & flotante dans ses délibérations, plus lente encore dans l'exécution, parce qu'elle est assujettie à attendre le consentement des alliés ; l'autre promte, décidée, indépendante, & maitresse des résolutions, ce qui n'est pas indifférent pour le succès des entreprises : Périclès, dis-je, termina son discours, & forma son avis. » Il ne reste plus, dit-il, que de renvoier » les ambassadeurs, & de leur répondre, » que nous permettons le commerce » d'Athénes à ceux de Mégare, pourvû » que les Lacédémoniens n'interdisent » le leur, ni à nous, ni à nos alliés. » Pour les villes de la Gréce, nous lais» serons libres celles qui l'étoient lors

ARTAXERXE

» de notre accord, à condition qu'ils
» en feront autant à l'égard de celles
» qui sont dans leur dépendance. Nous
» ne refusons point de nous en raporter à des arbitres pour tout ce qui
» fait le sujet de nos disputes, & nous
» ne commencerons point les premiers
» la guerre : mais nous nous défendrons fortement, si l'on nous attaque.

On répondit aux ambassadeurs, suivant l'avis de Périclès. Ils s'en retournérent, & ne revinrent plus depuis. Bientôt après commença la guerre du Péloponnése.

CHAPITRE SECOND.

Affaires des Grecs, tant en Sicile qu'en Italie.

COMME la guerre du Péloponnése est un grand événement qui occupera un tems considérable, avant que d'y entrer, je croi devoir exposer en peu de mots ce qui s'étoit passé de plus important jusqu'au tems où nous sommes dans la grande Gréce, soit en Sicile, soit en Italie.

§. I. *Défaite des Carthaginois dans la Sicile. Théron, Tyran d'Agrigente. Régne de Gélon à Syracuse, & de ses deux freres. Rétablissement de la liberté.*

LONGUEMAIN.

I. GÉLON.

Nous avons vû que Xerxès, qui ne se proposoit rien moins que d'extermi-ner entiérement les Grecs, avoit engagé les Carthaginois à porter la guerre con-tre ceux qui habitoient dans la Sicile. Ils y passérent avec une armée de terre de plus de trois cens mille hommes, & une flote composée de deux mille vais-seaux, & de plus de trois mille petits bâtimens de charge. Amilcar, le plus habile Capitaine qui fût alors à Car-thage, fut chargé de cette expédition. Le succès ne répondit pas à un si for-midable appareil. L'armée des Cartha-ginois fut entiérement défaite par Gé-lon qui avoit alors la principale auto-rité dans Syracuse.

AN. M. 3520. AV. J. C. 484. *Diod. lib.* 11. *pag.* 1. & 16-22.

Ce Gélon étoit d'une ville de Sicile située sur la côte méridionale entre Agri-gente & Camarine, appellée Géla, d'où peutêtre il tira son nom. Il s'étoit fort distingué dans les guerres qu'Hippo-crate, Tyran de Géle, eut à soutenir

Herod. lib. 7. *cap.* 153-167.

ARTAXERXE

contre ses voisins, qu'il subjugua presque tous, & peut s'en falut qu'il ne se rendît maître de Syracuse. Après la mort d'Hippocrate, Gélon, sous prétexte de défendre les intérêts & les droits des enfans du Tyran, prit les armes contre ses propres citoiens, & les aiant vaincus dans un combat, s'empara de l'autorité pour lui-même. Quelque tems après, il se rendit maître aussi de Syracuse par le moien de quelques bannis qu'il y avoit fait rentrer, & qui engagérent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour lors, il abandonna Géle à son frere Hiéron, s'appliqua à étendre les limites de l'empire de Syracuse, & se rendit très-puissant en fort peu de tems. On en peut juger par * les troupes considérables qu'il offrit aux ambassadeurs des Grecs qui venoient implorer son secours contre le Roi des Perses, & par la demande qu'il fit d'être déclaré le Généralissime de leur armée, ce qu'on n'eut garde de lui accorder. La crainte où il étoit pour lors de se voir bientôt attaqué par les Carthaginois, l'empécha sur-tout de donner du secours aux Grecs. Il agit au reste en rusé politique; & quand il sut que Xerxès avoit passé l'Hellespont, il envoia un homme affidé avec de grands pré-

* *Il promettoit de fournir deux cens vaisseaux, & trente mille hommes de troupes.*

ſens, & lui donna ordre d'obſerver quel ſeroit le ſuccès du premier combat ; & en cas qu'il fût favorable à Xerxès, de lui faire les ſoumiſſions de ſa part ; ſinon, de raporter ſon argent. Il faut revenir aux Carthaginois.

Ils étoient venus en Sicile ſur les vives ſollicitations de Térillus, autrefois Tyran d'Himére, mais dépouillé par Théron, autre Tyran qui régnoit à Agrigente. Ce dernier étoit d'une des plus illuſtres familles de toute la Gréce, deſcendant en droite ligne de Cadmus. Il s'allia avec la maiſon qui régnoit alors à Syracuſe, & qui étoit compoſée de quatre freres, Gélon, Hiéron, Polizéle, & Thraſybule. Il maria ſa fille au premier, & il épouſa la fille du troiſiéme.

Amilcar aiant débarqué à Panorme, commença par mettre le ſiége devant Himére. Gélon accourut au ſecours de ſon beau-pere avec une armée nombreuſe ; & tous deux enſemble défirent les Carthaginois. Cette victoire eſt peut-être la plus complette qui ait jamais été remportée.

Le combat ſe donna le jour même de l'action des * Thermopyles. J'en ai ra- Tome 1. p. 252.

* *Hérodote dit que cette bataille fut donnée le même jour que celle de Salamine : ce qui paroit moins vraiſemblable. Car les Grecs inſtruits du ſuccès*

ARTAXERXE

Plut. in Apophtheg. p. 175.

porté les circonstances dans l'histoire des Carthaginois. Il est remarquable qu'entre les conditions de paix que Gélon imposa aux vaincus, une des principales fut qu'ils cesseroient d'immoler leurs enfans au Dieu Saturne. Ce qui marque en même tems & la cruauté des Carthaginois, & la piété de Gélon.

Les dépouilles furent immenses, & montoient à un prix infini. Gélon en destina la plus grande partie pour orner les temples de Syracuse. Le nombre des prisonniers fut aussi incroiable. Il en fit le partage avec une grande équité entre tous les alliés, qui les emploiérent à cultiver leurs terres, & à construire de magnifiques édifices, tant pour la décoration que pour l'utilité des villes, en prenant la précaution de leur mettre des fers aux piés. Plusieurs citoiens d'Agrigente en avoient chacun jusqu'à cinq cens.

AN. M. 3525. AV. J. C. 479.

Gélon, après une victoire si glorieuse, loin d'en devenir plus fier & plus orgueilleux, se montra encore plus doux,

de Gélon, le priérent de venir à leur secours contre Xerxès, ce qu'ils n'avoient pas fait après la bataille de Salamine qui leur enfla tellement le courage, que depuis ce tems-là ils se crurent assez forts pour résister à leurs ennemis, & finir cette guerre à leur avantage sans le secours d'autrui.

plus affable, plus humain que jamais à l'égard des citoiens & des alliés. Au retour de cette campagne, il convoqua l'assemblée des Syracusains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit sans armes : exposa à l'assemblée quelle avoit été sa conduite, à quoi il avoit emploié les sommes qu'on lui avoit confiées, & quel usage il avoit fait de son autorité, ajoutant que, si l'on avoit quelque plainte à former contre lui, sa personne & sa vie étoient entre leurs mains. Tout le peuple, touché d'un discours si peu attendu, & encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnoit à lui, répondit par une acclamation générale de joie, de louange & de reconnoissance; & sur le champ d'un commun accord, lui déféra l'autorité souveraine avec le titre de Roi. Et pour conserver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon qui étoit venu dans l'assemblée se mettre à la discrétion des Syracusains, ils lui érigérent une statue, où il étoit représenté avec un simple habit de citoien, sans ceinture & sans armes. Cette statue eut dans la suite un sort bien singulier, & digne des motifs qui la lui avoient fait ériger. Timoléon, plus de cent trente ans après, aiant rétabli la

Plut. in Timol. pag. 247. Ælian lib. 13. cap. 37.

ARTAXERXE

liberté à Syracuse, jugea à propos, pour n'y laisser aucune trace du gouvernement tyrannique, & en même tems pour subvenir aux besoins du peuple, de faire vendre à l'encan toutes les statues des Princes & des Tyrans qui l'avoient gouvernée jusques-là. Mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme, comme on le fait à des criminels, écoutant sur chacune les témoins & les dépositions. Elles furent toutes condannées d'un commun suffrage, excepté celle de Gélon dont je parle ici, laquelle trouva un éloquent avocat dans la vive & sincére reconnoissance des citoiens pour ce grand homme, dont ils respectoient encore la vertu, comme s'il eût été vivant.

Diod. lib. 11. p. 55.

Les Syracusains n'eurent pas lieu de se repentir d'avoir confié une entiére autorité à Gélon. Elle n'ajouta rien au zéle qu'il avoit eu jusques-là pour leurs intérêts, mais le mit seulement en état de leur être plus utile. Car, par un changement jusques-là inoui, & dont Tacite [a] n'a vû depuis d'exemple que dans Vespasien, il fut le premier que la puissance souveraine ait rendu meilleur. Il donna le droit de bourgeoisie à plus de

[a] Solus omnium antè se principum in melius mutatus est. *Hist. lib. 1. cap. 50.*

dix mille étrangers qui avoient ſervi ſous lui. Ses vûes étoient de peupler la capitale, de rendre l'État plus puiſſant, de récompenſer les ſervices de ces braves & fidéles ſoldats, & de les attacher plus fortement à Syracuſe par le ſouvenir d'un établiſſement ſi avantageux qu'elle leur avoit procuré en les adoptant au nombre de ſes citoiens. LONGUE-MAIN.

Il ſe piquoit ſur-tout d'une ſincérité, d'une vérité, d'une bonne foi à garder ſa parole, qui étoit à l'épreuve de tout: qualité eſſentielle dans un Prince, ſeule capable de lui attirer la confiance de ſes ſujets & des étrangers, & qui doit être regardée comme la baſe de toute bonne politique, & de tout bon gouvernement. Aiant beſoin d'argent pour une expédition qu'il méditoit, (il y a apparence que c'étoit avant la victoire remportée contre les Carthaginois) il s'adreſſa au peuple pour en tirer cette contribution. Mais voiant que les Syracuſains avoient peine à ſe réſoudre à prendre ſur eux cette dépenſe, il dit que ce qu'il leur demandoit, n'étoit qu'un emprunt, & qu'il s'engageoit à les leur rendre auſſitôt après la guerre. Les ſommes lui furent fournies, & il les rendit exactement au tems marqué. Quelle reſſource pour l'État qu'une

Plut. in Apopht. pag. 175.

ARTAXERXE telle équité ! Quel malheur & quel aveuglement d'y donner la plus légére atteinte !

Plut. ibid. Une de ses principales attentions (& en cela il fut imité par son successeur) étoit de mettre en honneur le labourage & la culture des terres. On sait combien la Sicile étoit un pays fertile en blé, & quel immense revenu on pouvoit tirer d'un fonds si riche, en le cultivant avec soin. Il animoit le travail par sa présence, & se faisoit un plaisir de paroitre quelquefois à la tête des laboureurs, comme dans d'autres occasions on l'avoit vû marcher à la tête des troupes. Son dessein n'étoit pas seulement, dit Plutarque, de fertiliser & d'enrichir le pays, mais encore d'exercer ses sujets, de les accoutumer & de les endurcir au travail, & de les préserver par ce moien de mille désordres qui sont la suite inévitable d'une vie molle & oisive. Il est peu de maximes, en matiére de politique, sur lesquelles les Anciens aient plus insisté que sur celle qui regarde la culture des terres, ce qui est une preuve de leur grande sagesse, & de la profonde connoissance qu'ils avoient des solides appuis & des véritables ressources d'un État. Xénophon, dans un dialogue qui a pour titre Hié-

Pag. 916. 917.

ton, & qui traite du gouvernement, montre quel avantage ce seroit pour un État, si le Prince étoit attentif à récompenser ceux qui excelleroient dans le labourage & dans la culture des terres. Il en dit autant de la guerre, du commerce, & de tous les arts, où l'honneur qu'on rendroit à ceux qui s'y distingueroient, mettroit tout en mouvement, exciteroit une noble & louable émulation parmi les citoiens, & feroit inventer mille moiens pour conduire ces arts à leur perfection.

LONGUEMAIN.

Il ne paroit pas que Gélon eût été élevé comme l'étoient chez les Grecs les enfans des riches, à qui l'on apprenoit avec un grand soin la musique & l'art de toucher les instrumens. Peut-être fut-ce un effet de son peu de naissance, ou plutôt du peu de cas qu'il faisoit de ces sortes d'exercices. Un jour qu'on présenta après le repas, comme c'étoit la coutume, une lyre à tous les convives, quand le rang de Gélon fut venu, au lieu de toucher cet instrument comme avoient fait tous les autres, il se fit amener son cheval, monta dessus avec une légéreté & une grace admirable, & fit voir qu'il avoit appris quelque chose de meilleur que de jouer de la lyre.

Plut. in Apopht. pag. 175.

ARTAXERXE

Diod. lib. 11. p. 29. 30.

Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile, toutes les villes y jouissoient d'un profond repos, & Syracuse sur-tout goûtoit avec joie toutes les douceurs de la paix sous le sage gouvernement de Gélon. Il n'étoit pas de Syracuse; & cependant tous les Syracusains, si jaloux de leur liberté, s'étoient empressés de le faire leur Roi. Quoiqu'Étranger, la souveraineté le vint chercher, sans autre brigue de sa part que celle du mérite. Il en connut tous les devoirs: il en sentit tout le poids. Il ne l'accepta que pour l'avantage des peuples. Il ne se crut Roi que pour défendre l'État, que pour maintenir le bon ordre; que pour protéger l'innocence & la justice; que pour donner à tous ses sujets, par sa vie simple, modeste, réglée, appliquée, le modéle de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la roiauté, que les peines & les soins, que le zêle pour le bien public, que la satisfaction sensible de procurer par ses veilles la tranquillité & le repos à des millions d'hommes: en un mot, il ne regarda la roiauté que comme un engagement & comme un moien de rendre plus d'hommes heureux. Il en bannit la pompe, le faste, la licence, & l'impunité de faire le mal. Il ne voulut point pa-

roitre régner, mais il ſe contenta de faire régner les loix. Il ne fit jamais ſentir à ſes inférieurs qu'il étoit le maître : il leur fit ſeulement comprendre qu'eux & lui devoient céder à la raiſon & à la juſtice. Pour ſe faire obéir, il aimoit à n'emploier que la perſuaſion & le bon exemple, qui ſont les armes de la vertu, & qui produiſent ſeuls une obéiſſance ſincére & conſtante.

LONGUEMAIN.

Une vieilleſſe reſpectée, un nom chéri & révéré par tous ſes ſujets, une réputation également répandue au dedans & au dehors, ont été le fruit de cette ſageſſe conſervée ſur le trône juſqu'au dernier ſoupir. Son régne fut court, & ne fit que le montrer à la Sicile, pour donner dans ſa perſonne le modéle d'un bon & véritable Roi. Après avoir régné ſeulement ſept ans, il mourut, infiniment regretté de tous ſes ſujets. Chaque famille croioit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere. Le peuple lui érigea hors de la ville, dans l'endroit où ſa femme Démaréte avoit été enſevelie, un ſuperbe monument, environné de neuf tours d'une hauteur & d'une magnificence extraordinaire, & lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-Dieux, appellés autrement les Héros.

ARTAXERXE

Les Carthaginois dans la ſuite abattirent ce monument, & Agathocle ces tours : mais, dit l'Hiſtorien, ni la violence, ni l'envie, ni le tems qui ruine tout, n'ont pu détruire la gloire de ſon nom, ni abolir la mémoire de ſes grandes vertus & de ſes belles actions, gravées par l'amour & par la reconnoiſſance dans le cœur des Siciliens.

II. HIÉRON.

AN. M. 3532. AV. J.C. 472.

Après la mort de Gélon, le ſceptre demeura encore dans ſa famille près de douze ans. Hiéron, l'aîné de ſes freres, lui ſuccéda.

Il faut, pour concilier les Auteurs au ſujet de ce Prince, dont les uns le donnent pour un bon Roi, d'autres pour un Tyran odieux, il faut, dis-je, diſtinguer les tems. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hiéron, dans les commencemens de ſon régne, ébloui par l'éclat de la puiſſance ſouveraine, & corrompu par les flateries des courtiſans, prit à tâche d'abord de s'écarter de la route que ſon prédéceſſeur venoit de lui marquer, & dont il s'étoit ſi bien trouvé. Ce jeune Prince étoit avare, violent, injuſte, & ne ſongeoit qu'à ſatisfaire ſes paſſions, ſans ſe mettre en

Diod. lib. 11. p. 31.

peine

peine de s'attirer l'estime & l'affection des peuples, qui, de leur côté, avoient une extrême haine pour un Prince qu'ils regardoient plutôt comme un Tyran, que comme un Roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon qui les empécha d'éclater. LONGUE-MAIN.

Quelque tems après qu'il fut monté sur le trône, il conçut de violens soupçons contre son frere Polyzéle, dont le grand crédit qu'il avoit dans la ville, lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi, selon lui, fort dangereux, il voulut le mettre à la tête de quelques troupes qu'il envoioit au secours des Sybarites contre les Crotoniates, espérant qu'il périroit dans cette expédition. Le refus que fit son frere d'accepter ce commandement, l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avoit épousé la fille de Polyzéle, prit le parti de son beau-pere. Il y eut à ce sujet de grands & de longs différens entre le Roi de Syracuse & celui d'Agrigente: mais à la fin, ils s'accommodérent par la sage entremise du poéte Simonide; & pour rendre leur accommodement durable, ils le cimentérent par une nouvelle alliance. Hiéron épousa la sœur de Thé-

Diod. lib. 11. p. 36.

Schol. in Pind.

ARTA-XERXE

ron. Depuis ce tems-là, les deux Rois vécurent en bonne intelligence.

Ælian. lib. 4. cap. 15.

Une santé d'abord assez infirme, & éprouvée par de fréquentes maladies, laissa à Hiéron le tems de faire des réflexions, & lui fit naître la pensée d'appeller auprès de lui des personnes savantes, capables de l'entretenir agréablement, & de lui donner d'utiles instructions. Les plus célébres poétes de son tems se rendirent à sa Cour, Simonide, Pindare, Bacchylide, Epicharme, & l'on prétend que la douceur & les charmes de leur conversation ne contribuérent pas peu à adoucir l'humeur dure & sauvage d'Hiéron.

In Apophth. pag. 175.

Plutarque raporte de lui une parole qui marque une disposition excellente dans un Prince. Il disoit que sa maison & ses oreilles seroient toujours ouvertes à quiconque voudroit lui dire la vérité, & qui la lui diroit avec franchise & sans ménagement.

Les Poétes, dont j'ai parlé, n'excelloient pas seulement dans la poésie, mais avoient d'ailleurs un grand fonds d'érudition, & étoient regardés & consultés comme les Sages de leur tems. C'est ce que [a] Cicéron dit en particulier de Si-

Cic. lib. 1. de Nat. Deor. n. 60.

a Simonides, non poeta solùm suavis, verùm

monide. Il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, & il s'en servoit pour le porter à la vertu. LONGUE-MAIN.

Leurs entretiens rouloient assez souvent sur des matiéres de Philosophie. J'ai déja remarqué ailleurs que dans une de ces conversations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il pensoit sur la nature & sur les attributs de la Divinité. Celui-ci demanda un jour pour y réfléchir : le lendemain, il en demanda deux, & alla toujours ainsi en augmentant. Pressé par le Prince de rendre raison de ces délais, il avoua que la matiére étoit au-dessus de ses forces, & que plus il y pensoit, plus il y trouvoit d'obscurité.

Nous avons un excellent traité de Xénophon sur la maniére de bien gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, & qui est un dialogue entre ce Prince & Simonide. Hiéron entreprend de prouver au Poéte que les Tyrans, les Rois, ne sont pas si heureux qu'on se l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en apporte, il insiste principalement sur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien & de la plus grande douceur de la vie, c'est-à-dire, d'un véritable ami, dans le sein

etiam ceteroqui doctus sapiensque traditur. *Lib.* 1. *de Nat. Deor. n.* 60.

ARTAXERXE

duquel on puisse déposer sûrement ses chagrins, ses inquiétudes, ses secrets; qui partage avec nous nos joies & nos douleurs; en un mot, qui soit un autre nous-même, & qui ne fasse avec nous qu'un cœur & qu'une ame. Simonide de son côté lui donne d'admirables instructions sur les devoirs de la roiauté. Il lui représente qu'un Roi ne l'est pas pour lui, mais pour les autres: Que sa grandeur consiste, non à se bâtir de superbes palais, mais à construire des temples, à fortifier & à embellir ses villes: Que sa gloire est, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui: Qu'un soin véritablement roial, n'est pas d'entrer en lice avec le premier venu dans les jeux Olympiques, (c'étoit la passion des Princes de ce tems-là, & en particulier * d'Hiéron), mais de disputer avec les Rois voisins à qui réussira le mieux à répandre l'abondance dans ses États, & à rendre ses peuples heureux.

Un autre poéte, c'est Pindare, loue néanmoins ce même Hiéron sur la vic-

* *On dit que Thémistocle le voiant arriver aux Jeux Olympiques avec un grand équipage, fut d'avis qu'on ne l'y admît pas, parce qu'il n'avoit point secouru les Grecs contre l'ennemi commun, non plus que son frere Gélon; & cet avis fit honneur au Général Athénien.* Ælian. lib. 9. cap. 5.

toire qu'il avoit remportée à la course Équestre. » Ce Prince, dit-il dans son » ode, qui gouverne avec équité les » peuples de l'opulente Sicile, a cueilli » la plus pure fleur de toutes les vertus. » Il se fait un noble plaisir de ce que » la poésie & la musique ont de plus » exquis. Il aime les airs mélodieux, » tels que nous avons coutume d'en » jouer à la table des personnes qui » nous sont chéres. Courage donc, » prend ta lyre, & monte-la sur le » ton Dorien. Si tu te sens animé d'un » beau feu en faveur de * Pise & de » Phérénice; s'ils ont fait naître en toi » les plus doux transports, lorsque ce » généreux Coursier, sans être piqué » de l'éperon, voloit sur les bords de » l'Alphée, & portoit son maître au » sein de la victoire; chante le Roi de » Syracuse, l'ornement de nos courses » équestres.

LONGUEMAIN.

On peut voir l'ode entiére traduite par feu M. Massieu, dans le 6e Tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, d'où j'ai extrait le peu que j'en ai raporté. J'ai

* Pise *étoit la ville, près de laquelle se célébroient les Jeux Olympiques :* Phérénice, *le nom du Coursier d'Hiéron, qui signifie,* Remporteur de victoires.

ARTAXERXE

été bien aise de faire connoitre Pindare au Lecteur par ce petit échantillon.

Cette ode est suivie immédiatement d'une autre composée en l'honneur de Théron Roi d'Agrigente, vainqueur à la course des Chars. Plusieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expression leur en paroit sublime, les sentimens nobles, la morale pure.

Je ne sai pas jusqu'à quel point il faut compter sur les autres louanges que Pindare donne à Hiéron ; car les poétes ne se piquent pas toujours d'une grande sincérité dans celles qu'ils accordent aux Princes : mais au moins il est certain qu'il avoit fait de sa Cour le rendez-vous des beaux esprits, & qu'il avoit sû les y attirer par ses maniéres honnêtes & engageantes, & encore plus par ses libéralités, ce qui n'est pas un petit mérite pour un Roi.

On ne peut donner à la Cour d'Hiéron l'éloge que donne [a] Horace à celle de Mécéne, où régnoit un caractére

a Non isto vivimus illic
Quo tu rere modo. Domus hac nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut est quia doctior. Est locus uni-
Cuique suus.
Horat. lib. 1. Satyr. 9.

rare parmi les savans, mais infiniment plus estimable que toute leur science. On ne connoissoit point, dit Horace, dans cette aimable Cour, les bas sentimens de l'envie & de la jalousie, & l'on y voioit, dans ceux qui partageoient la faveur du maître, un mérite ou un crédit supérieur, sans en prendre ombrage. Il n'en étoit pas ainsi chez Hiéron, ni chez Théron. On dit que Simonide, & son neveu Bacchylide, tâchoient par toutes sortes de critiques d'affoiblir l'estime que ces Princes témoignoient pour les ouvrages de Pindare. Celui-ci, par droit de représailles, les rabaisse étrangement dans l'ode de Théron, en les comparant *à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter.* La vertu de Pindare n'étoit pas la modestie.

LONGUEMAIN.

Scholiast. Pind.

Hiéron, aiant chassé de Catane & de Naxe les anciens habitans, y établit une nombreuse colonie, composée de dix mille hommes; dont cinq mille étoient Syracusains, & les cinq autres mille venus du Péloponnése. C'est ce qui engagea les habitans de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendoit aux Héros ou demi-Dieux, parce qu'ils le regardoient comme leur fondateur.

Diod. lib. 11. p. 57.

ARTAXERXE

Ibid. pag. 50.

Il témoigna beaucoup de bonté aux enfans d'Anaxilaüs, qui avoit été Tyran de Zancle, & grand ami de Gélon son frere. Comme ils étoient parvenus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rênes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appelloit Micythe. Celui-ci, aiant assemblé les plus proches parens & les meilleurs amis des jeunes Princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutelle, que tous, ravis en admiration, donnérent des louanges extraordinaires à sa prudence, à sa bonne foi, & à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes Princes même le pressérent très-vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement comme il avoit fait jusques-là. Mais le sage Tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, & d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'État demandoit que les jeunes Princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite. Hiéron mourut après avoir régné onze ans.

III. THRASYBULE.

Diod. lib. 11. p. 51. 52.

SON FRERE Thrasybule lui succéda, & contribua beaucoup par sa mauvaise

LONGUE-MAIN.

conduite à le faire regretter. Plein d'orgueil, & d'une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes, croiant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il se livra entiérement au conseil flateur des jeunes insensés qui l'environnoient. Il traitoit tous ses sujets avec la derniére dureté, bannissant les uns, confisquant le bien des autres, & en faisant mourir un grand nombre. Les Syracusains ne purent souffrir lontems une si dure servitude. Ils appellérent à leur secours les villes voisines, intéressées comme eux à secouer le joug de la Tyrannie. Thrasybule fut assiégé dans Syracuse même, dont il avoit retenu une partie sous sa domination, savoir l'Achradine, & l'Ile qui étoit très-fortifiée; le troisiéme quartier de la ville, nommé Tyque, étoit entre les mains de ses ennemis. Après une assez foible résistance, aiant demandé à capituler, il quitta la ville, & se retira en exil chez les Locriens. Il n'avoit été sur le trône qu'un an. Syracuse rentra ainsi en liberté. Elle délivra aussi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit par-tout le gouvernement populaire, & s'y maintint elle-même pendant soixante ans jusqu'au

ARTAXERXE. AN. M. 3544. AV. J.C. 460. *Diod. lib. 11. p. 55. &c.*

tems de Denys le tyran, qui l'asservit de nouveau.

DEPUIS que la Sicile eut été délivrée de la domination des Tyrans, & que la liberté eut été rendue à toutes les villes; comme le pays par lui-même étoit extrêmement fertile; & que la paix, dont on jouissoit par-tout, laissoit tout le loisir de s'appliquer à la culture des terres, & à la nourriture des troupeaux; les peuples de cette île devinrent fort puissans, & amassérent de grandes richesses. Pour conserver à jamais la mémoire de l'heureux jour où ils avoient secoué le joug de la servitude par l'exil de Thrasybule, ils ordonnérent dans l'assemblée générale de la nation, que l'on érigeroit une statue colossale à Jupiter Libérateur; que tous les ans, dans ce jour-là, on célébreroit une fête solennelle en action de graces du rétablissement de la liberté; & qu'on immoleroit aux Dieux quatre cens cinquante taureaux, qui serviroient aussi à traiter le peuple dans un festin commun.

Il resta toujours néanmoins dans l'esprit de plusieurs particuliers je ne sai quel levain secret de tyrannie, qui troubla souvent la douceur de cette

paix, & causa dans la Sicile divers mouvemens, dans le détail desquels je ne croi pas devoir descendre. Pour en prévenir l'effet, on établit à Syracuse le Pétalisme, qui étoit à peu près la même chose que l'Ostracisme à Athénes, & qu'on appella ainsi du mot grec πέταλον qui signifie *une feuille*, parce qu'on donnoit son suffrage sur une feuille d'olivier. Ce jugement s'exerçoit contre les citoiens dont la puissance donnoit lieu de craindre qu'ils ne songeassent à se faire Tyrans, & les bannissoit pour dix ans : mais il ne subsista pas lontems, & fut bientôt aboli, parce que la crainte d'y succomber aiant porté les plus gens de bien à se retirer, & à renoncer au gouvernement, les premiéres places n'étoient plus remplies que par ceux des citoiens qui avoient le moins de mérite.

LONGUEMAIN.

Ibid. pag. 65.

DEUCÉTIUS, selon Diodore, étoit Chef des peuples appellés proprement Siciliens. Les aiant tous réunis en un seul corps, excepté ceux d'Hybla, il devint fort puissant, & forma plusieurs grandes entreprises. Ce fut lui qui bâtit la ville *Palica*, près du temple des Dieux nommés *Palici*. Ce temple étoit fort célébre par quelques merveilles qu'on en raconte, & encore plus par la

Diod. pag. 67-70.

ARTAXERXE

sainteté & la religion des sermens qu'on y prêtoit, dont on dit que le violement étoit toujours suivi d'une punition promte & exemplaire. C'étoit un asyle assuré pour tous ceux qu'une puissance supérieure accabloit, & sur-tout pour les esclaves vexés injustement par leurs maîtres, ou traités par eux trop cruellement. Ils y demeuroient en sureté, jusqu'à ce que des arbitres & des médiateurs eussent fait leur paix ; & il n'y avoit point d'exemple que jamais aucun maître eût manqué à la parole qu'il avoit donnée de pardonner à ses esclaves, tant les Dieux qui présidoient à ce temple, étoient en réputation de venger sévérement le parjure.

Ce Deucétius, après plusieurs succès fort heureux, & plusieurs actions où il avoit remporté de grands avantages sur les ennemis, & en particulier sur les Syracusains, vit tout d'un coup changer sa fortune par la perte d'une bataille, & fut abandonné de presque toutes ses troupes. Dans la consternation & l'abattement où le jetta une désertion si subite & si générale, il prit une résolution que le désespoir seul pouvoit lui inspirer. Il se retira sur le soir & de nuit à Syracuse, avança jusques dans la place publique ; & là, humble suppliant,

LONGUE-MAIN.

prosterné aux piés des autels, il abandonna sa vie & ses États à la merci des Syracusains, c'est-à-dire, de ses ennemis déclarés. La singularité du spectacle attira un grand concours du peuple. Les Magistrats aussitôt convoquérent l'assemblée, & mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les Orateurs chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animérent extrêmement contre Deucétius, comme contre un ennemi public, que la Providence elle-même sembloit leur présenter, pour venger & punir par sa mort tous les torts qu'il avoit faits à la République. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages & les plus anciens d'entre les Sénateurs représentérent : » Qu'il ne faloit pas considérer ici ce que méritoit Deucétius, » mais ce qui convenoit aux Syracusains: » Qu'ils ne devoient plus envisager » en lui un ennemi, mais un suppliant, » qualité qui rendoit sa personne sacrée » & inviolable: Qu'il y avoit une Déesse » (elle s'appelloit Némésis) vengeresse » des crimes, sur-tout de la cruauté & » de l'impiété, laquelle sans doute ne » laisseroit pas celle-ci impunie: Qu'outre qu'il y a de la bassesse & de l'in-

ARTAXERXE » humanité d'insulter à l'infortune des » malheureux, & de vouloir écraser » ceux qu'on trouve déja abbatus sous » ses piés; il étoit de la grandeur & » du bon naturel des Syracusains de » faire paroitre de la bonté & de la » clémence à l'égard de ceux même » qui en sont le moins dignes. « Tout le peuple se rendit à cet avis, & d'un commun consentement conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole & fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour lieu de sa retraite, & les Syracusains s'engagérent à lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire pour y vivre honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau & le grand?

§. II. *De quelques personnes & de quelques villes célébres dans la grande Gréce. Pythagore, Charondas, Zaleucus, Milon l'Athléte, Crotone, Sybaris, Thurium.*

1. *Pythagore.*

Diog. Laer. in vit. Pythag. An. M. 3480. Av. J.C. 524.

EN TRAITANT de ce qui regarde la grande Gréce en Italie, je ne dois pas omettre Pythagore qui en a fait l'honneur. Il étoit de Samos. Après avoir

parcouru beaucoup de pays, & s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connoissances, il revint dans sa patrie, où il ne fit pas un long séjour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate, qui avoit néanmoins pour lui tous les égards possibles, & qui faisoit de son mérite le cas qu'il devoit. Mais l'étude des sciences, & sur-tout de la philosophie, ne peut guéres s'accorder avec la servitude, même la plus douce & la plus honorable. Il passa donc en Italie, & fit sa demeure ordinaire à Crotone, à Métapont, à Héraclée, à Tarente. Servius Tullius, ou Tarquin le superbe, régnoit pour lors à Rome; ce qui détruit absolument l'opinion de ceux qui croient que Numa Pompilius, second Roi des Romains, qui vivoit plus de cent ans auparavant, avoit été disciple de Pythagore; opinion fondée apparemment sur la ressemblance de leurs mœurs, de leur caractére, & de leurs principes.

Liv. lib. 1. n. 18.

Tout [a] le pays se ressentit bientôt de la présence de ce grave Philosophe. Le

[a] Pythagoras, cùm in Italiam venisset, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta est, & privatim & publicè, præstantissimis & institutis, & artibus. *Cicer. Tuscul. Quæst. lib. 5. n. 10.*

goût de l'étude, & l'amour de la sagesse, s'y répandirent presque généralement en fort peu de tems. On accouroit de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, & pour profiter de ses salutaires avis. Tous les Princes du pays se faisoient un plaisir & un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, & de prendre de ses leçons sur la maniére de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célébre qui eût encore été. Il n'avoit pas moins de quatre ou cinq cens disciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvoit dans une espéce de noviciat qui duroit cinq ans; & pendant tout ce tems-là, il les condannoit à un rigoureux silence, parce qu'il vouloit qu'ils fussent instruits avant que de parler. J'exposerai quels étoient ses dogmes & ses sentimens, lorsque je parlerai des différentes sectes des Philosophes: tout le monde sait que la métempsycose en étoit un des principaux. Ses disciples avoient un grand respect pour tout ce qui sortoit de sa bouche; & sans autre examen, il suffisoit qu'il eût parlé pour se faire croire; & pour assurer que quelque chose étoit vrai, ils avoient coutume de s'exprimer ainsi: *Le Maî-*

Αὐτὸς ἔφα.

tre l'a dit. C'étoit porter trop loin la déférence & la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, & de faire le sacrifice absolu de sa raison & de ses lumiéres; sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à toute notre raison & à toutes nos lumiéres, & qui a droit par conséquent de leur imposer la loi, & de leur parler en souveraine.

LONGUEMAIN.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur maître: de sages Législateurs, de grands Politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les États, & d'être les Ministres des plus grands Princes. [a] Lontems après sa mort, cette partie de l'Italie qu'il avoit cultivée & instruite par ses leçons, étoit encore regardée comme la pépiniére & le séjour des savans en tout genre, & elle se maintint pendant plusieurs siécles dans cette glorieuse possession. Il faloit qu'à Rome on eût une grande idée du mérite & de la vertu de Pythagore, puisque l'oracle de Del-

Plin. lib. 34. cap. 6.

a Pythagoras tenuit magnam illam Græciam cum honore, & disciplina, tum etiam auctoritate, multaque sæcula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur. *Tuscul. Quæst. lib.* 1. *n.* 38.

ARTAXERXE

phes aiant ordonné aux Romains pendant la guerre des Samnites d'ériger deux ſtatues dans l'endroit le plus célébre de la ville ; l'une au plus ſage ; l'autre au plus courageux des Grecs ; ils les érigérent dans le lieu des Comices à Pythagore & à Thémiſtocle. On ne ſait rien de certain ſur le lieu ni ſur le tems de la mort de Pythagore.

2. *Crotone. Sybaris. Thurium.*

AN. M. 3295. AV. J.C. 709. *Strab. lib. 6. p. 262. & 269. Dionyſ. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2. pag. 121.*

Crotone fut fondée par Myſcellus chef des Achéens la troiſiéme année de la XVII[e] Olympiade. Ce Myſcellus étant allé à Delphes pour conſulter l'oracle d'Apollon ſur le lieu où il bâtiroit ſa ville, y trouva Archias le Corinthien, qu'un ſemblable deſſein y avoit amené. Le Dieu les écouta favorablement ; & après les avoir déterminés ſur le lieu le plus convenable à leurs nouveaux établiſſemens, il leur propoſa différens avantages, & leur laiſſa entre autres le choix des richeſſes ou de la ſanté. Les richeſſes touchérent Archias, Myſcellus demanda la ſanté ; &, ſi l'on en croit l'hiſtoire, Apollon fut fidéle à tous les deux. Archias fonda Syracuſe, qui devint en peu de tems la plus opulente ville de la Gréce. Myſcellus fonda Cro-

tone, si fameuse par la longue vie & par la force naturelle de ses habitans, qu'elle étoit passée en proverbe pour signifier un lieu fort sain, & où l'air étoit d'une extrême pureté. Elle se signala par un grand nombre de victoires dans les Jeux de la Gréce ; & Strabon dit que dans une même Olympiade sept Crotoniates furent couronnés aux Jeux Olympiques, & remportérent tous les prix du Stade.

LONGUEMAIN. Κρότωνος ὑγιέστερος.

Sybaris étoit située à dix lieues de Crotone, (200 stades) & avoit été fondée aussi par les Achéens, mais avant l'autre. Cette ville dans la suite devint fort puissante. Elle avoit sous sa dépendance quatre peuples voisins & vingt-cinq villes, de sorte qu'elle seule pouvoit mettre sur pié trois cens mille hommes. Cette richesse & cette opulence furent bientôt suivies d'un luxe & d'un déréglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoiens n'étoient occupés que de festins, de jeux, de spectacles, de parties de plaisir & de débauches. Il y avoit des récompenses publiques & des marques de distinction pour ceux qui donnoient de plus magnifiques repas, & même pour les cuisiniers qui réussissoient le mieux dans l'art important de faire de nouvelles découvertes

Strab. lib. 6. p. 263. Athen. lib. 12. pag. 518-520.

ARTAXERXE

pour la bonne chére, & d'inventer de nouveaux rafinemens pour satisfaire le goût. La délicatesse & la mollesse étoient portées si loin, qu'on écartoit sévérement de la ville tous les ouvriers qui faisoient trop de bruit en travaillant, & qu'on n'y souffroit point de coqs, de peur que leur chant aigu & perçant ne troublât la douceur du sommeil.

An. M. 3484. Av. J. C. 520. *Diod. lib* 12. *pag.* 76-85.

A tous ces maux, se joignirent la dissension & la discorde, ce qui causa leur ruine. Cinq cens des plus riches de la ville en aiant été chassés par la faction d'un particulier nommé Télys, se réfugiérent à Crotone. Télys les fit redemander, & sur le refus que firent les Crotoniates de les livrer, déterminés à cette généreuse résolution par l'avis de Pythagore qui étoit alors chez eux, la guerre fut déclarée. Les Sybarites se mirent en campagne avec trois cens mille hommes, les Crotoniates avec cent mille seulement, mais ils avoient à leur tête Milon, ce fameux Athléte, dont il sera bientôt parlé, qui étoit couvert d'une peau de lion, & armé d'une massue, comme un autre Hercule. Ceux-ci remportérent une victoire complette, & firent main basse sur tous les fuiards, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre, & leur ville de-

meura déserte. Environ soixante ans après, des Thessaliens vinrent s'y établir : mais ils n'y demeurérent pas lontems en repos, & en furent chassés par les Crotoniates. Réduits à cette fâcheuse extrémité, ils implorérent le secours de Sparte & d'Athénes. Les Athéniens, touchés de compassion pour le pitoiable état où ils étoient réduits, après avoir fait proclamer dans le Péloponnése que ceux qui voudroient se joindre à cette colonie pouvoient le faire librement, envoiérent aux Sybarites une flote de dix vaisseaux, sous la conduite de Lampon & de Xénocrate.

LONGUEMAIN.

ILS BATIRENT une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appellérent *Thurium*. Deux Savans illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joignirent à cette colonie. Le premier étoit Lysias, âgé pour lors seulement de quinze ans. Il demeura à Thurium jusqu'au malheur arrivé aux Athéniens dans la Sicile, & passa pour lors à Athénes. Le second étoit Hérodote. Quoiqu'il fût natif d'Halicarnasse, ville de Carie, il fût pourtant censé être de Thurium, parce qu'il s'y établit avec cette colonie. J'en parlerai ailleurs plus au long.

AN. M. 3560. AV. J. C. 444.

Dionys. Halicarn. in vit. Lys. p 82. Strab. lib. 14. pag. 656

La division se mit bientôt dans la ville, à l'occasion des nouveaux habi-

ARTAXERXE.

tans, que les autres vouloient priver de toutes les charges & de tous les privilèges. Mais, comme ils étoient en bien plus grand nombre, ils chassérent tous les anciens Sybarites, & demeurérent seuls maîtres de la ville. Soutenus par l'alliance qu'ils firent avec les Crotoniates, ils devinrent en peu de tems fort puissans; & aiant établi dans leur ville le gouvernement populaire, ils en distribuérent les citoiens en dix Tribus, auxquelles ils donnérent le nom des différens peuples d'où ils étoient sortis.

3. Charondas, Législateur.

ALORS ils ne songérent plus qu'à affermir leur gouvernement par de sages loix, & pour cet effet ils choisirent entre eux Charondas élevé dans l'école de Pythagore, qu'ils chargérent du soin de les dresser. J'en raporterai ici quelques-unes.

1. Il donna exclusion du Sénat & de toute dignité publique à quiconque passeroit à de secondes noces après avoir eu des enfans d'un premier lit : persuadé qu'un homme si peu attentif aux intérêts de ses enfans, ne le seroit pas davantage à ceux de la patrie ; & que s'étant montré mauvais pere, il seroit mauvais magistrat.

2. Il condanna les calomniateurs à être conduits par toute la ville couronnés de bruiére, comme les plus méchans de tous les hommes : ignominie à laquelle le plus souvent ils ne pouvoient survivre. La ville, délivrée de cette peste, recouvra le repos & la tranquillité. Les[a] calomniateurs sont en effet la source la plus ordinaire des troubles publics & particuliers ; &, selon la remarque de Tacite, trop épargnés dans la plupart des États. LONGUE-MAIN.

3. Il établit une loi toute nouvelle contre une autre sorte de peste & de contagion, qui est, dans une République, la cause ordinaire de la corruption des mœurs ; en donnant action contre ceux qui se lieroient d'amitié & de commerce avec les méchans, & les condannant à une amende considérable.

4. Il voulut que tous les enfans des citoiens fussent instruits dans les belles-lettres, dont l'effet propre est de polir & de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs douces, & de porter à la vertu ; ce qui fait le bonheur d'un État, & est également nécessaire à tous les ci-

a Delatores, genus hominum publico exitio repertum, & pœnis quidem nunquam satis coercitum. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 30.*

ARTAXERXE

toiens. Dans cette vûe, il ſtipendia des maîtres publics, afin que l'inſtruction étant gratuite, pût devenir générale. Il regardoit l'ignorance comme le plus grand des maux, & la ſource de tous les vices.

5. Il fit une loi à l'égard des orphelins, qui paroit aſſez ſenſée: en confiant le ſoin de leur éducation aux parens du côté maternel, de qui il n'y avoit rien à craindre contre leur vie; & l'adminiſtration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conſerver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

6. Au lieu de punir de mort les déſerteurs, & ceux qui quittoient leur rang, & fuioient le combat, il ſe contenta de les condanner à paroitre pendant trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme; eſpérant que la crainte d'une telle honte ne produiroit pas moins d'effet que celle de la mort; & d'ailleurs voulant donner lieu à ces lâches citoiens de réparer & de couvrir leur faute dans la premiére occaſion.

7. Pour empêcher que ſes loix ne fuſſent abrogées avec trop de facilité & de témérité, il impoſa une condition bien dure & bien hazardeuſe à ceux qui propoſeroient d'y faire quelque changement

changement. Ils devoient paroitre dans l'assemblée publique avec une corde au cou ; & si le changement proposé ne passoit point, être étranglés sur le champ. Dans toute la suite du tems, il n'arriva que trois fois de proposer de tels changemens ; & ils furent acceptés.

LONGUE-MAIN.

Charondas ne survécut pas lontems à ses loix. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, & trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée, ce qu'il avoit défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ses loix. *Non, dit-il, je ne les viole point, mais je les scellerai de mon sang ;* & sur le champ, il se tua de son épée.

4. *Zaleucus, autre Législateur.*

DANS le même tems, il y eut chez les Locriens un autre Législateur célébre, nommé ZALEUCUS, disciple de Pythagore aussi bien que Charondas. Il ne nous reste presque qu'une espéce de préambule qu'il avoit mis à la tête de ses loix, qui en donne une grande idée. Il demande de ses citoiens avant tout, qu'ils croient & soient fortement persuadés qu'il y a des Dieux ; & il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux

Diod. lib. 12. p. 79-85.

ARTAXERXE

vers le ciel, & en considérer l'ordre & la beauté, pour se convaincre qu'un ouvrage si merveilleux ne peut point être l'effet du hazard ni de l'industrie humaine. Par une conséquence & une suite naturelle de cette persuasion, il les exhorte à honorer & à respecter les Dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juste, & d'honnête parmi les mortels; & de les honorer, non simplement par des sacrifices & par de magnifiques présens, mais par une sage conduite, & par des mœurs pures & chastes, qui plaisent aux Dieux infiniment plus que tous les sacrifices.

Après cet exorde si plein de religion & de piété, où il montre la Divinité comme la source primitive des loix, comme la principale autorité qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidéle, & comme le parfait modéle auquel on doit se conformer, il passe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, & leur donne un précepte fort propre à conserver dans le commerce de la vie, la paix & l'union, en commandant de ne pas rendre éternelles les haines & les dissensions, ce qui marquoit un esprit féroce & intraitable; mais d'en user à l'égard de

leurs ennemis, comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du paganisme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les Juges & les Magistrats, après leur avoir représenté qu'en prononçant les jugemens ils ne doivent se laisser prévenir, ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucune autre passion, il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur & toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre d'avoir à essuier les peines & les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès. Leur place en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise humeur aux parties. Ils leur doivent la justice par état & par la qualité même de Juges; &, lorsqu'ils la leur rendent, même avec douceur & avec humanité, ce n'est qu'une dette dont ils s'acquittent, & non une grace qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa République le luxe, qu'il regardoit comme la ruine certaine d'un État, il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques nations, où l'on croit qu'il suffit, pour le réprimer, de punir les contraventions à la loi par des

ARTAXERXE

amendes pécuniaires. Il s'y prit, dit l'historien, d'une maniére plus adroite & plus ingénieuse, & en même tems plus efficace. Il défendit aux femmes de porter des étofes riches & précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendans d'oreilles, des colliers, des brasselets, des anneaux d'or, & d'autres ornemens de cette sorte, n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées. Il fit, à l'égard des hommes, un réglement semblable à proportion, n'en exceptant pareillement que ceux qui consentiroient à passer pour débauchés & pour infâmes. Par cette voie, il détourna facilement & sans violence les citoiens de tout ce qui sentoit le luxe & la mollesse. Car [a] il ne se trouva personne qui eût assez renoncé à tout sentiment d'honneur, pour vouloir porter aux yeux de toute une ville les marques de sa honte, s'attirer par là le mépris & la risée publique, & deshonorer pour toujours sa famille.

5. *Milon l'Athléte.*

Nous l'avons vû à la tête d'une ar-

a More inter veteres recepto, qui satis pœnarum adversùs impudicas in ipsa professione flagitii credebant. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 85.*

LONGUE-MAIN.

mée remporter une fort grande victoire. Mais il étoit encore plus célébre par sa force athlétique, que par son courage guerrier. On le surnommoit *le Crotoniate*, du nom de Crotone sa patrie. C'est celui dont nous avons dit que Démocéde, ce fameux médecin, qui étoit son compatriote, avoit épousé la fille, après s'être sauvé de la Cour de Darius pour revenir dans la Gréce.

Pausanias dit que Milon fut sept fois victorieux aux Jeux Pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta six victoires aux Jeux Olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut adjugée aussi pendant son enfance, & que s'étant présenté une septiéme fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignoit une grenade, de maniére que, sans l'écraser, il la serroit suffisamment pour la retenir malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la lui arracher. Il se tenoit si ferme sur un * disque qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diadême; après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsqu'appuiant son coude sur

Lib. 6. pag. 369. 370.

* *Le disque étoit une espéce de palet, de forme plate & ronde.*

ARTAXERXE

son côté, il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre à l'exception du pouce qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

Strab. lib. 6. p. 263.

Tout cela n'étoit dans Milon qu'une vaine & puérile ostentation de ses forces: le hazard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pythagore, (car il étoit l'un de ses disciples les plus assidus) la colonne qui soutenoit le plafond de la salle où l'auditoire étoit assemblé, aiant été tout d'un coup ébranlée par je ne sai quel accident, il la soutint lui seul, donna le tems aux auditeurs de se retirer, & après avoir mis les autres en sureté, il se sauva lui-même.

Athen. lib. 10. p. 412.

Ce qu'on raconte de la voracité des Athlétes, est presque incroiable. Celle de Milon étoit à peine rassasiée de vingt mines, (ou livres) de viande, d'autant de pain, & de trois * conges de vin en un jour. Athénée raporte qu'une fois aiant parcouru toute la longueur du stade, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Je passe volontiers le reste à

* *Trente livres ou quinze pintes.*

Milon : mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un homme puisse manger seul un bœuf entier en un jour? LONGUEMAIN.

On dit que Milon, dans son extrême vieillesse, voiant les autres Athlétes s'exercer à la lutte, & considérant ses bras autrefois si robustes, mais que l'âge avoit extrémement affoiblis, s'écria en pleurant : *Ah! maintenant ces bras sont morts.* Cic. de Senect. num. 27.

Cependant il oublia, ou se dissimula à lui-même son affoiblissement; & la confiance en ses forces, qu'il conserva jusqu'à la fin, lui devint fatale. Aiant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains. Mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouvérent prises & serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent; de maniére que ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups. Pausan. lib. 6. p. 370.

Un Auteur remarque sensément que cet Athléte si robuste, & si fier des forces de son corps, étoit le plus foible des hommes par raport à une passion qui souvent terrasse & asservit les plus forts, & qu'il fut souverainement maitrisé par Ælian. lib. 2. cap. 24.

ARTAXERXE

une courtisanne qui lui faisoit faire tout ce qu'elle vouloit.

CHAPITRE TROISIÉME.

Guerre du Péloponnése.

AN.M.3573. AV.J.C.431.

LA GUERRE du Péloponnése, dont j'entreprends de parler, commença vers la fin de la premiére année de l'Olympiade LXXXVII, & dura 27 ans; Thucydide en a écrit l'histoire jusqu'à la 21e année inclusivement. Il marque avec beaucoup d'exactitude tout ce qui s'est passé chaque année, qu'il divise en campagnes & en quartiers d'hiver. Je n'entrerai pas dans un si grand détail, & je me contenterai d'en extraire ce qui me paroitra de plus curieux & de plus intéressant. Plutarque & Diodore de Sicile me feront aussi d'un grand secours, & me fourniront beaucoup de lumiéres.



LONGUE-MAIN.

§. I. *Siége de Platée par les Thébains. Ravages mutuels de l'Attique & du Péloponnése. Honneurs rendus aux Athéniens morts dans la premiére campagne.*

Premiére année de la guerre.

LE PREMIER acte d'hostilité qui commença la guerre, vint de la part des Thébains, qui attaquérent Platée, ville de Béotie, & alliée d'Athénes. Ils y furent introduits par trahison : mais les citoiens les aiant attaqué de nuit, les tuérent tous, excepté près de deux cens qu'on fit prisonniers, & qui, peu de tems après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'étoit passé à Platée, y envoiérent aussitôt du secours, y firent porter des vivres, & en firent sortir toutes les bouches inutiles.

Thucyd. lib. 2. p. 99-122. Diod. lib. 12. pag. 97-100. Plut. in Pericl. pag. 170.

La tréve étant manifestement rompue, on se prépara de part & d'autre ouvertement à la guerre, & l'on dépécha par-tout des Ambassadeurs, pour se fortifier de l'alliance des Grecs & des Barbares. Tout étoit en mouvement dans la Gréce, hormis quelques peuples, & quelques villes, qui demeuré-

ARTAXERXE

rent dans la neutralité en attendant l'événement. Le grand nombre inclinoit vers les Lacédémoniens, comme vers les libérateurs de la Gréce, & l'on se portoit avec chaleur pour leur parti, parce que les Athéniens, oubliant que la modération & la douceur du commandement leur avoir d'abord attaché beaucoup d'alliés, les avoient ensuite presque tous aliénés par leur fierté, & par la dureté de leur gouvernement; & s'étoient fait haïr, non seulement de ceux qui étoient déja sous leur puissance, mais de ceux qui appréhendoient d'y tomber. Telle étoit la disposition des esprits. Voici quels étoient les alliés de chacun des deux peuples.

Les Lacédémoniens avoient tout le Péloponnése pour eux, à la réserve d'Argos qui étoit neutre. Les Achéens le furent aussi d'abord, excepté les Pelléniens : mais ils s'embarquérent peu à peu dans cette guerre. Hors du Péloponnése, ils avoient les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciotes, les Leucadiens, & les Anactoriens.

Les alliés d'Athénes étoient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plupart des Acarnaniens, les Corcyréens, les Céphaléniens, & les

Zacynthiens ; ſans parler de tous les pays tributaires, comme la Carie maritime, la Dorie qui en eſt proche, l'Ionie, l'Helleſpont, & les villes de la Thrace, excepté Chalcide & Potidée ; toutes les îles qui ſont entre la Gréce & le Péloponnéſe en tirant vers l'orient, & les Cyclades, hormis Mélos & Thére.

Auſſitôt après l'entrepriſe formée ſur Platée, les Lacédémoniens avoient ordonné des levées dedans & dehors le Péloponnéſe, & avoient fait préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour entrer dans le pays ennemi. Quand tout fut prêt, les deux tiers des troupes ſe rendirent à l'Iſthme de Corinthe, & l'autre demeura pour la garde du pays. Alors Archidamus Roi de Lacédémone, qui commandoit l'armée, aſſembla les Généraux & les principaux Officiers ; & leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, & celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou dont ils avoient été les témoins, il les exhorta à ſoutenir courageuſement l'ancienne gloire de leurs villes, auſſi bien que leur propre gloire. Il leur repréſenta que toute la Gréce avoit les yeux attentifs ſur eux, & que dans l'attente du ſuccès d'une guerre qui alloit

ARTAXERXE

décider de son sort, elle ne cessoit de faire des vœux au ciel pour un peuple qui lui étoit aussi cher que les Athéniens lui étoient devenus odieux. Qu'au reste il ne pouvoit leur dissimuler qu'ils marchoient contre un ennemi, beaucoup inférieur à la vérité en nombre & en forces, mais d'ailleurs puissant, aguerri, entreprenant, & dont le courage sans doute s'augmenteroit encore par la vûe du danger, & par le ravage de ses terres. [a] Qu'ainsi il faloit faire des efforts extraordinaires pour jetter d'abord la terreur dans le pays où ils alloient entrer, & pour inspirer aux alliés une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie, & par des assurances réitérées de bien faire leur devoir.

L'assemblée s'étant séparée, Archidamus, toujours plein de zêle pour le salut de la Gréce, & attentif à ne rien négliger pour prévenir une rupture dont il prévoioit les funestes suites, envoia un Spartiate à Athénes, afin d'essaier, avant qu'on passât outre, de porter les Athéniens à se relâcher par la vûe d'une armée prête à entrer dans l'Attique. Mais bien loin de lui donner audience,

a Gnarus primis eventibus metum aut fiduciam gigni. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 31.

& d'écouter ses raisons, ils ne lui voulurent pas seulement permettre l'entrée dans leur ville. Car Périclès avoit obtenu qu'on ne recevroit ni héraut ni ambassadeur de la part des Lacédémoniens, qu'ils n'eussent mis bas les armes. On lui fit donc commandement de se retirer du pays dans le jour même, & on lui donna des gens pour l'accompagner jusques sur la frontiére, & pour l'empêcher de parler à personne dans le chemin. En prenant congé d'eux, il leur dit que ce jour-là seroit le commencement de grands maux pour toute la Gréce. Archidamus, ne voiant plus aucune espérance d'accommodement, se mit en marche vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, composée de troupes choisies.

LONGUE-MAIN.

Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens que si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athénes ses terres & ses maisons. Il leur fit entendre que le salut de l'État consistoit à consumer les forces des

ennemis en traînant la guerre en longueur ; & que pour cela il faloit retirer en diligence des champs tous leurs effets, & se renfermer dans la ville, sans jamais en venir à une bataille. En effet, leurs troupes n'étoient pas assez nombreuses pour entrer en campagne, & pour tenir tête à l'ennemi. Ils avoient, sans les garnisons, treize mille soldats pesamment armés, & seize mille habitans, jeunes & vieux, bourgeois & autres, destinés pour la garde de la place : outre cela, douze cens chevaux en comptant les archers à cheval, & seize cens archers à pié. Voila à quoi montoit l'armée des Athéniens. Mais leur principale force consistoit dans une flote de trois cens galéres, dont une partie étoit destinée à ravager le pays ennemi, & l'autre à contenir dans le devoir les alliés dont on tiroit des contributions, sans lesquelles on ne pouvoit pas fournir aux frais de la guerre.

Les Athéniens, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenérent de la campagne leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles, & tous leurs effets, jusqu'à démolir leurs maisons, & en emporter le bois. Pour le bétail & les bêtes de somme, ils les passérent dans l'île d'Eubée, & dans les

îles voisines. Cette triste & précipitée transmigration ne laissa pas de les affliger sensiblement, & leur causa bien des larmes. Depuis la retraite des Perses, c'est-à-dire, depuis près de cinquante ans, ils avoient joui d'un paisible repos, uniquement occupés de la culture de leurs terres & de la nourriture de leurs troupeaux. Il faloit maintenant tout abandonner, & renoncer généralement à tout. Ils le firent, & se logérent dans la ville du mieux qu'ils purent, se retirant chez leurs parens ou chez leurs amis, quelques-uns même dans les temples & dans les autres lieux publics.

Cependant les Lacédémoniens s'étant mis en marche, entrérent dans le pays, & vinrent camper à Œnoé, qui est la premiére place forte du côté de la Béotie. Ils furent lontems à se préparer à l'attaque, & à dresser des batteries; ce qui faisoit murmurer contre Archidamus, comme s'il eût fait la guerre négligemment, à cause qu'il n'avoit pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochoit sa marche trop lente, & son séjour trop long près de Corinthe. On se plaignoit encore de ce qu'il avoit un peu tardé à assembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loisir

ARTAXERXE

aux Athéniens d'enlever ce qu'ils avoient à la campagne, au lieu qu'en y entrant brusquement, tout eût été saccagé. Mais son dessein avoit été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, & de prévenir une rupture, dont il prévoioit que les suites seroient pernicieuses à toute la Gréce. Voiant qu'après plusieurs assauts il n'avoit pu prendre la place, il leva le siége, & entra dans l'Attique au milieu de la moisson. Après avoir ravagé toute la contrée, il s'avança jusqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athénes, & qui n'étoit qu'à quinze cens pas de la ville. Il y campa dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le voir si près d'eux, sortiroient pour défendre leur pays, & lui donneroient occasion de les attirer à une bataille.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers & impétueux comme ils étoient, à soutenir cette sorte de bravade & d'insulte de la part d'un ennemi, à qui ils ne se croioient pas inférieurs en courage. Ils voioient de leurs yeux le ravage de leurs terres, & l'incendie de leurs maisons & de leurs fermes. Ils ne pouvoient supporter plus lontems ce triste spectacle, & deman-

doient, qu'à quelque prix que ce fût, on les fît combattre. Périclès vit bien que c'étoit tout hazarder, & exposer la ville à une ruine certaine, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattans, & composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie, & dans le Péloponnése. D'ailleurs sa grande maxime étoit d'épargner le sang des citoiens, dont la perte étoit irréparable. Ainsi toujours ferme dans son plan, & uniquement attentif à calmer cette impatience & cette fougue des Athéniens, il se donna bien de garde d'assembler, ni le Sénat, ni le peuple, de peur qu'on n'y prît malgré lui quelque fâcheuse résolution. Ses amis faisoient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs priéres. D'un autre côté, ses ennemis n'oublioient rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais discours. Ils tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres, en décriant sa conduite comme celle d'un homme lâche & insensible, qui laissoit tout en proie à leurs ennemis. * Cléon fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui. Il étoit fils de Corroieur & Corroieur lui-même. Il s'étoit élevé par la brigue, & apparemment

LONGUE-MAIN.

* *C'est le même Cléon qu'Aristophane a si fort décrié dans plusieurs de ses Comédies.*

ARTAXERXE

par une sorte de mérite tel qu'il le faloit pour réussir dans une République. Il avoit une voix forte & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Ce fut lui qui établit qu'on donneroit trois oboles à chacun des six mille Juges, au lieu de deux qu'on donnoit auparavant. Son caractére propre étoit une estime démesurée de lui-même, une folle confiance dans son mérite, & une hardiesse dans ses discours poussée jusqu'à l'impudence & l'effronterie, & qui n'épargnoit personne. Tous ces mouvemens n'émurent point Périclès. Une [a] force d'ame invincible le mettoit au-dessus des bruits & des clameurs. Comme un bon Pilote dans une violente tempête, après avoir donné ses ordres, & pris tous les soins nécessaires, ne songe plus qu'à faire usage de son art, sans se laisser attendrir par les priéres ni par les larmes de ceux à qui la crainte du danger ôte ou trouble la raison : lui de même, après avoir pourvû à la sûreté de la ville, & posé partout des gardes pour n'être pas surpris, suivoit les conseils que lui suggéroit sa prudence, se mettant peu en peine des plaintes, des railleries, & des

[a] Spernendis rumoribus validus. *Tacit.*

Plut. an Seni ger. sit resp. pag. 784.

emportemens de ses citoiens, & persuadé qu'il savoit mieux qu'eux comment il faloit les gouverner. Il parut bien pour lors, dit Plutarque, que Périclès étoit véritablement maître des esprits, étant venu à bout, dans une telle circonstance, [a] d'empécher les Athéniens de sortir de la ville, comme s'il eût tenu dans ses mains les clés des portes, & qu'il eût apposé sur leurs armes le sceau de son autorité, pour leur en interdire l'usage. Ce qu'il avoit prévû, arriva. Les ennemis, voiant que les Athéniens ne sortoient point de la ville, & apprenant que la flote ennemie ravageoit leurs terres, décampérent ; &, après avoir fait le dégât dans tout le pays qui se trouva sur leur route, ils rentrérent dans le Péloponnése, & se retirérent chacun chez eux.

On peut demander pourquoi Périclès garde ici une conduite entiérement opposée à celle qu'avoit gardé Thémistocle environ cinquante ans auparavant, lorsqu'à l'approche de Xerxès il détermina les Athéniens à quitter leur ville, & à l'abandonner aux ennemis. Il est aisé de voir que les circonstances sont fort différentes. Thémisto-

a Διεκώλυσε, μονονὺ τὰ ὅπλα τῦ δήμυ ϗ κλεῖς τῶν πυλῶν ἀποσφραγισάμενος.

ARTAXERXE

cle, attaqué par toutes les forces de l'Orient, crut avec raiſon ne pouvoir ſoutenir dans une ſeule ville ce déluge de Barbares qui l'auroit inondée, & qui lui auroit fait perdre toute eſpérance d'être ſecourue de ſes alliés. C'eſt la raiſon qu'en apporte Cicéron : *Fluctum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat.* Il étoit donc de la ſageſſe de céder pour un tems, & de laiſſer à cette multitude confuſe de Barbares le loiſir de ſe détruire elle-même, & de ſe diſſiper. Périclès n'avoit pas à ſoutenir une guerre ſi accablante. Elle ſe faiſoit à forces preſqu'égales, & il prévoioit qu'elle lui donneroit des intervalles pour reſpirer. Ainſi en homme de tête & en habile politique, il ſe renferma conſtamment dans la ville, ſans ſe laiſſer ébranler, ni par les remontrances, ni par les plaintes des citoiens. Cicéron, en écrivant à ſon ami Atticus, condanne abſolument le parti qu'avoit pris Pompée d'abandonner Rome à Céſar, au lieu, qu'à l'exemple de Périclès, il auroit dû s'y renfermer avec le Sénat, les Magiſtrats, & la fleur des citoiens qui étoient pour lui.

Lib. 7. Epiſt. 11.

Après que les Lacédémoniens ſe furent retirés, les Athéniens diſtribuérent des troupes pour garder tous les

postes importans sur terre & sur mer, selon le plan qu'ils prétendoient suivre tant que dureroit la guerre. On résolut aussi de tenir toujours en réserve mille talens, & cent galéres, pour n'en faire usage qu'au cas que les ennemis attaquassent l'Attique par mer, avec peine de mort contre ceux qui proposeroient de les emploier ailleurs.

LONGUEMAIN.

Trois millions.

Les galéres qu'on avoit envoiées contre le Péloponnése, y firent de grands ravages, & consolérent un peu les Athéniens des pertes qu'ils avoient souffertes. Un jour qu'on fit l'embarquement, & que Périclès montoit sur son vaisseau, tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser entiérement, & la terre fut couverte de ténébres. Ce phénoméne jetta l'épouvante & la consternation dans l'esprit des Athéniens, qui étoient accoutumés par superstition, & par l'ignorance des causes naturelles, à regarder ces sortes d'événemens comme des présages funestes. Périclès voiant donc son pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui jetta son manteau sur le visage, & lui demanda s'il voioit. Le pilote lui aiant répondu que le manteau l'en empéchoit, Périclès lui fit comprendre qu'une pareille cause, c'est-à-dire, le vaste corps de la lune

ARTAXERXE

interposé entre ses yeux & le soleil, l'empéchoit d'en voir la clarté.

Thucyd. lib. 2. pag. 121-130.

La premiére année de la guerre du Péloponnése étant ainsi révolue, les Athéniens, pendant l'hiver, firent des funérailles publiques, selon l'ancienne coutume, si conforme à l'humanité & à la reconnoissance, à ceux qui avoient été tués dans cette campagne; & ils pratiquérent toujours depuis cette cérémonie, tant que la guerre dura. Pour cela, on dressoit, trois jours auparavant, une tente où l'on exposoit les ossemens des morts, & chacun jettoit dessus des fleurs, de l'encens, des parfums, & autres choses semblables. Puis on les chargeoit sur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque Tribu aiant son cercueil & son chariot séparé: mais il y en avoit un qui portoit un grand cercueil * vuide pour ceux dont on n'avoit pu trouver les corps. La marche se faisoit avec une pompe grave, majestueuse, & pleine de religion. Un grand nombre d'habitans, soit citoiens, soit étrangers, assistoit à cette lugubre cérémonie. Les parentes des défunts se trouvoient au sépulcre pour pleurer. On portoit ces ossemens dans un monument public au plus beau fauxbourg de la ville, appellé *le Céramique*, où

* *C'est ce qu'on appelle Cénotaphe.*

l'on a renfermé de tout tems ceux qui sont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Ensuite on les couvroit de terre, & l'un des citoiens les plus considérables de la ville faisoit leur oraison funébre. Ici Périclès fut choisi pour remplir cette honorable fonction. Quand la cérémonie fut achevée, il passa du sépulcre sur la tribune pour être mieux entendu de tout le monde, & prononça son discours. Thucydide nous l'a conservé tout entier. Soit qu'il soit effectivement de Périclès, ou qu'il faille l'attribuer à son historien, on peut dire qu'il est véritablement digne de la réputation de ces deux grands hommes, par la noble simplicité du style, la solide beauté des pensées, & la grandeur des sentimens qui y régnent par tout. Après qu'on avoit ainsi paié solennellement ce double tribut de pleurs & de louanges à la mémoire des braves soldats qui avoient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le public, qui ne bornoit pas sa reconnoissance à des cérémonies, ni à des larmes stériles, prenoit soin de la subsistance de leurs veuves, & des orphelins qui étoient restés en

Thucyd. p. 130.

ARTAXERXE

bas âge. Puiſſant [a] éguillon pour exciter le courage parmi les citoiens. Car les grands hommes ſe forment, où le mérite eſt le mieux récompenſé.

Vers la fin de la même campagne, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès Roi des Odryſiens dans la Thrace; & en conſéquence de ce traité reçurent ſon fils au nombre des citoiens d'Athénes. Ils ſe réconciliérent auſſi avec Perdiccas Roi de Macédoine, en lui rendant la ville de Thermes; après quoi il ſe joignit à eux pour faire la guerre enſemble dans la Chalcide.

§. II. *L'Attique ravagée par la peſte. Le commandement ôté à Périclès. Lacédémone a recours aux Perſes. Priſe de Potidée par les Athéniens. Rétabliſſement de Périclès : ſa mort : celle d'Anaxagore.*

II. & III. années de la guerre.

An. M. 3574. Av. J C. 430. *Thucyd. lib. 2. p. 130-147. Diod. pag. 101. 102. Plut. in Pericl. pag. 171.*

AU COMMENCEMENT de la ſeconde campagne, l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, & y fit le dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athénes : on n'en avoit ja-

a Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

mais

mais vû de semblable. On dit qu'elle avoit commencé en Éthiopie, d'où elle descendit en Égypte, & de-là gagna la Libye, & une grande partie de la Perse, puis vint fondre tout-à-coup dans Athénes. Thucydide, qui fut lui-même attaqué de cette maladie, en décrit toutes les circonstances & tous les symptomes dans un grand détail, afin, dit-il, qu'une relation exacte pût servir d'instruction à la postérité, si un pareil malheur arrivoit une seconde fois. Hippocrate, qui fut emploié à la cure des malades, en a fait aussi la description en Médecin; & Lucréce en Poéte. Le mal étoit au-dessus de tous les remédes. Les corps les plus robustes n'avoient pas la force d'y résister. Les soins & l'habileté des Médecins étoient pour eux une foible ressource. Dès qu'on étoit attaqué, le désespoir saisissoit les malades, & les empéchoit de rien faire pour leur guérison. Le secours qu'on tâchoit de leur donner, leur étoit inutile; & devenoit mortel pour ceux de leurs proches ou de leurs amis qui avoient le courage d'en approcher. La quantité de bagages qu'on avoit transporté des champs dans la ville, y causoit une grande incommodité. La plupart, faute de logis, demeuroient sous de petites cabanes, où

LONGUE-MAIN.

Epidem. lib. 3. §. 3.

Lib. 2. cap. 47.

l'on ne pouvoit respirer pendant l'ardeur de l'été ; de sorte qu'on les voioit entassés confusément les uns sur les autres, tant les morts que les mourans, ou se traînant dans les rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étoient approchés pour soulager la soif brûlante qui les consumoit. Les temples mêmes étoient remplis de cadavres, & la ville n'offroit par-tout qu'une affreuse image de la mort, sans remède pour le présent, & sans espérance pour l'avenir.

Hippocrat. in Epist. La peste, avant que de passer en Attique, avoit déja fait de grands ravages dans la Perse. Dès qu'elle s'y fit sentir, Artaxerxe, qui avoit entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate de Cos, le plus célébre médecin qui fût alors, & qui ait été depuis, lui fit écrire par ses Gouverneurs pour l'engager à venir dans ses États traiter ceux qui étoient attaqués de cette maladie. Il lui faisoit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucunes bornes aux récompenses dont il prétendoit le combler, & du côté de l'honneur promettant de l'égaler à ce qu'il y avoit de personnes plus considérables dans sa Cour. Nous avons déja vu combien en Perse on fai-

LONGUE-MAIN.

ſoit de cas des médecins de Gréce. Et peut-on paier trop cher des ſervices ſi importans ? Mais tout l'éclat de l'or & des dignités qu'on fit briller aux yeux d'Hippocrate ne fut point capable de le tenter, & ne put étoufer dans ſon eſprit le ſentiment d'averſion & de haine qui étoit devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perſes, depuis que ceux-ci étoient venus les attaquer. Sa réponſe fut donc qu'il étoit ſans beſoins & ſans deſirs; qu'il devoit ſes ſoins à ſes concitoiens & à ſes compatriotes, & qu'il ne devoit rien aux Barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les Rois ne ſont pas accoutumés aux refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoia ſommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, & où il étoit actuellement, de lui livrer cet inſolent pour le punir comme il l'avoit mérité, menaçant, en cas de déſobéiſſance, de détruire tellement la ville & l'île, qu'il n'en reſteroit pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius & de Xerxès n'avoient pu autrefois les porter à leur donner l'eau & la terre, ni à ſuivre leurs ordres; que celles d'Artaxerxe n'auroient pas plus d'effet; que quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreroient point leur concitoien, & qu'ils

ARTAXERXE comptoient sur la protection des Dieux.

Hippocrate avoit écrit qu'il se devoit à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athénes, il s'y rendit, & ne sortit point de la ville, que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades ; & pour se multiplier en quelque sorte, il envoia plusieurs de ses Eleves dans tout le pays, après les avoir instruits de la maniére dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zéle si généreux pénétra les Athéniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnérent par un Décret public, qu'Hippocrate seroit initié aux grands Mystéres de la même maniére que l'avoit été Hercule le fils de Jupiter ; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille * staters, ce qui montoit à cinq cens pistoles de notre monnoie ; & que le Décret qui la lui accordoit seroit lu à haute voix par un Héraut dans les Jeux publics à la grande fête des Panathénées ; qu'il auroit le droit de bourgeoisie, & seroit nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'État : enfin, que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si

* *Le stater Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes. L'original porte.* χρυσῶν χιλίων.

grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athénes, comme s'ils y étoient nés.

Cependant l'armée ennemie étant entrée dans l'Attique, descendit vers la côte, & s'avançant toujours, ravagea tout le pays. Périclès, demeurant ferme dans le plan qu'il s'étoit fait de ne point exposer le salut de l'État au hazard d'un combat, ne permit point à ses troupes de sortir de la ville : mais avant que les ennemis quittassent le plat pays, il fit voile contre le Péloponnése avec cent galéres pour hâter leur retraite par une puissante diversion; & après avoir fait le dégât comme la premiére année, il revint dans la ville. La contagion y continuoit toujours, aussi bien que dans la flote, & elle se communiqua aux troupes qui assiégeoient Potidée.

La campagne s'étant terminée de la sorte, les Athéniens, qui voioient leur pays ravagé en même tems par deux grands fleaux, la guerre & la peste, commencérent à perdre courage, & à murmurer contre Périclès, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux, parce qu'il les avoit engagés dans cette funeste guerre. Ils envoiérent donc à Lacédémone, pour tenter quelque voie

d'accommodement, déterminés à céder ce qu'on leur demanderoit : mais les Ambaſſadeurs revinrent ſans avoir pu rien obtenir. Alors les plaintes & les murmures recommencérent de nouveau, & toute la ville étoit dans un trouble & dans une confuſion qui faiſoit tout craindre. Périclès, dans une conſternation ſi générale, ne put s'empêcher d'aſſembler le peuple; & il eſſaia de l'adoucir & de le raſſurer en ſe juſtifiant lui-même. » Les raiſons, dit-il, » qui vous ont déterminés à entreprendre la guerre, & que vous avez tous » approuvées dans le tems, ſont toujours les mêmes, & n'ont point changé par le changement des conjonctures, qu'il ne m'étoit pas poſſible, » non plus qu'à vous, de prévoir. S'il » vous eût été libre de choiſir entre la » paix & la guerre, le premier parti » certainement eût été préférable; mais » ne pouvant conſerver votre liberté » que par la voie des armes, pouviez-» vous délibérer ? Si nous ſommes de » véritables citoiens, nos diſgraces particuliéres doivent-elles nous faire négliger l'intérêt commun de l'État ? » Chacun ſent ſon mal, parce qu'il eſt » préſent; & nul ne ſent le bien qui » en reviendra, parce qu'il ne pa-

» roit pas encore. Avez-vous oublié quelle est la force & la grandeur de votre empire ? Des deux parties du monde, la terre & la mer, vous possédez celle-ci absolument, & il n'y a ni Roi, ni Puissance, qui puisse résister à vos armées navales. Il s'agit maintenant de conserver cette gloire & cet empire, ou d'y renoncer pour toujours. Ne vous affligez donc point pour être privés de la jouissance de quelques jardins & de quelques lieux de plaisance, qui ne doivent être estimés que comme la bordure du tableau, quoique vous en vouliez faire le principal. Considérez qu'en conservant la liberté, vous les recouvrerez aisément ; & qu'en la perdant, vous perdrez tout avec elle. Ne vous montrez pas moins généreux que vos peres, qui, pour la conserver, abandonnérent même leur ville ; & qui n'aiant pas reçu cette grandeur de leurs ancêtres, ont tout souffert & tout entrepris pour vous l'acquérir. J'avoue que les maux qui vous sont survenus, sont extrêmes, & j'en suis touché & attendri comme je le dois. Mais est-il raisonnable de vous emporter de colére contre votre Chef pour un accident

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE » qui surpasse toute prudence humaine;
» & de le rendre responsable d'un événement où il n'a nulle part? Il faut souffrir patiemment les maux que le ciel nous envoie, & résister vigoureusement à ceux que nous font les hommes. Quant à ce qui regarde la haine & la jalousie qui accompagnent votre fortune, c'est le partage ordinaire de tous ceux qui se sont estimés dignes de commander. Mais la haine & l'envie ne dureront pas toujours, au lieu que la gloire qui suit les belles actions est immortelle. Représentez-vous donc sans cesse combien il est honteux de céder à ses ennemis, & quel honneur il y a de l'emporter sur eux; & animés par cette double vûe, portez-vous aux dangers avec joie & courage, sans rechercher lâchement & inutilement les Lacédémoniens comme vous faites; & songez que ceux qui témoignent le plus de cœur & de résolution dans les dangers, remportent le plus d'estime & de louange.

Les motifs de gloire & d'honneur, le souvenir des belles actions de leurs ancêtres, le titre flateur de maîtres de la Gréce, & sur-tout la jalousie contre Sparte ancienne & perpétuelle rivale

d'Athénes, étoient les moiens ordinaires qu'emploioit Périclès pour remuer & animer les Athéniens, & ils lui avoient toujours réussi. Mais ici le sentiment des maux présens l'emportoit sur tout le reste, & étoufoit toute autre pensée. Ils ne songérent plus à la vérité à envoier vers les Lacédémoniens pour parler de paix, mais la présence seule & la vûe de Périclès les révoltoit. Ils lui ôtérent sa charge de Général, & le condannérent à une amende qui montoit, selon les uns, à quinze talens, selon d'autres, à cinquante.

LONGUE-MAIN.

Quinze ou cinquante mille écus.

Cette disgrace publique de Périclès ne devoit pas durer lontems. La colére du peuple fut satisfaite par ce premier coup, & épuisée par ce mauvais traitement, comme l'abeille laisse son éguillon dans la plaie. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques. Car, outre qu'il avoit perdu par la peste un grand nombre de ses parens & de ses amis, la division régnoit depuis lontems dans sa famille. Xanthippe, son fils aîné, qui aimoit naturellement la dépense, & qui avoit épousé une jeune femme qui ne l'aimoit pas moins, ne pouvoit supporter l'exacte économie de son pere, qui ne fournissoit que bien petitement à ses plaisirs. Il envoia donc emprunter,

quelqu'argent ſous le nom de ſon pere. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-ſeulement Périclès refuſa de le paier, mais il l'appella en Juſtice. Xanthippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre ſon pere, & il le décrioit par tout, ſe moquant ouvertement des aſſemblées qu'il tenoit dans ſa maiſon, & des converſations qu'il avoit avec les Sophiſtes. Il ne ſavoit pas qu'un fils, quand même il ſeroit maltraité injuſtement, ce qui n'étoit point ici, doit ſouffrir avec patience les injuſtices de ſon pere, comme un citoien eſt obligé de ſouffrir celles de ſa patrie.

Xanthippe mourut de la peſte. Périclès perdit en même tems ſa ſœur avec pluſieurs de ſes parens, & de ſes amis les plus conſidérables, & qui lui étoient les plus néceſſaires pour le gouvernement. Cependant il ne ſuccomba point ſous ces malheurs : la fermeté de ſon ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit, ni pleurer, ni donner les marques ordinaires de douleur ſur le tombeau d'aucun de ſes proches, juſqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ſes enfans légitimes. Alors, étonné & ébranlé par un ſi rude coup, il fit tous ſes efforts pour ſe maintenir dans ſon

assiette naturelle, & pour ne laisser entrevoir aucune marque de trouble. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vûe, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, & par un torrent de larmes. LONGUEMAIN.

Périclès, séduit par les principes d'une mauvaise philosophie, s'imaginoit que pleurer la mort de ses proches & de ses enfans, seroit une foiblesse qui répondroit mal à la grandeur d'ame qu'il avoit toujours fait paroitre, & qu'ici la sensibilité de pere terniroit la gloire du conquérant. Erreur grossiére, illusion puérile! qui fait consister l'héroïsme dans une dureté féroce & barbare, ou qui, laissant dans le fond du cœur la même douleur & le même trouble, fait parade d'un vain dehors de force & de courage, pour se donner en spectacle. Est-ce donc que la vertu guerriére éteint la nature? N'a-t-on plus de sentiment, parce qu'on est un homme important dans la République? L'Empereur Antonin pensoit bien plus sensément, lorsqu'à l'occasion de Marc-Aurele, qui pleuroit la mort de celui qui l'avoit élevé, il disoit: [a] *Permettez-lui d'être*

[a] Permitte illi ut homo sit: neque enim vel philo-

ARTAXERXE *homme, car ni la philosophie, ni la souveraineté, ne rendent point insensible.*

L'inconstance étoit le caractére dominant du peuple d'Athénes ; &, comme elle le portoit subitement aux plus grands excès, elle le ramenoit aussi bientôt à la modération & à la douceur. Il ne fut pas lontems sans se repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à Périclès, & il desira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Les Athéniens, à force de souffrir, commençoient à s'endurcir peu à peu aux malheurs particuliers, & à devenir de jour en jour plus sensibles à la gloire de l'État ; & dans le desir qu'ils avoient d'en rétablir les affaires, ils ne voioient personne qui en fût plus capable que lui. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ses autres amis lui persuadérent de sortir, & de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, & Périclès, touché de ses priéres, & persuadé qu'un bon citoien ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie, reprit le gouvernement.

sophia vel imperium tollit affectus. *Jul. Capitol. in vit. Antonini Pii.*

LONGUE-MAIN.

VERS LA FIN de la seconde campagne, il étoit parti de Lacédémone des Ambaſſadeurs chargés d'aller rechercher l'alliance du Roi des Perſes, & de l'engager à fournir de l'argent pour l'entretien de la flote : démarche honteuſe pour des Lacédémoniens, qui ſe donnoient pour les libérateurs de la Gréce, & qui par-là rétractoient ou terniſſoient tout ce qu'ils avoient fait de glorieux pour elle contre les Perſes ! Ils prirent leur chemin par la Thrace, dans le deſſein de retirer Sitalcès de l'alliance des Athéniens, & de le porter à ſecourir Potidée. Ils rencontrérent là des Ambaſſadeurs d'Athénes, qui les firent arrêter comme perturbateurs du repos public, & les firent conduire à Athénes où l'on les fit mourir le même jour ſans vouloir leur donner audience, & l'on jetta leurs corps à la voirie, pour uſer de repréſailles à l'égard des Lacédémoniens, qui faiſoient le même traitement à ceux qui n'étoient pas de leur parti. On a peine à comprendre comment deux villes, unies peu de tems auparavant par une liaiſon ſi étroite, & qui devoient toutes deux ſe piquer de politeſſe & de douceur à l'égard l'une de l'autre, ſont capables d'en venir à une haine ſi enve-

ARTAXERXE

nimée & à une violence si cruelle, qui viole toutes les loix de la guerre, de l'humanité, & du droit des gens, & qui les porte à de plus grands excès entre Grecs, que si elles étoient en guerre contre les Barbares.

Potidée étoit assiégée depuis près de trois ans. Les habitans, réduits à l'extrémité & manquant de vivres, jusques-là que quelques-uns vécurent de chair humaine, & n'espérant aucun secours du Péloponnése, dont les efforts dans l'Attique avoient été vains, se rendirent, & furent reçus à composition. Ce qui porta les Athéniens à user de douceur à leur égard, fut d'un côté les maux extrêmes que la rigueur de l'hiver faisoit souffrir aux assiégeans, & de l'autre la dépense excessive de ce siége qui avoit déja couté deux * mille talens. Ils sortirent donc avec leurs femmes & leurs enfans, tant citoiens qu'étrangers, sans avoir chacun plus d'un habit, & les femmes deux, & sans emporter autre chose que quelque peu

Six millions.

* *L'armée qui assiégeoit Potidée étoit de trois mille hommes, sans compter les seize cens qui avoient été envoiés sous la conduite de Phormion. Les soldats recevoient chacun par jour deux dragmes (vingt sols) pour maître & valet; & ceux des galéres étoient paiés de même.* Thucyd. lib. 3. pag. 182.

d'argent pour leur retraite. Les Athéniens blâmérent leurs Généraux d'avoir fait cet accommodement sans leur ordre, parce que la ville, étant réduite à l'extrémité, se seroit rendue à discrétion. On y envoia une colonie. LONGUEMAIN.

An. M. 3575. Av. J. C. 429.

La premiére chose que fit Périclès, après avoir été élu de nouveau Général, ce fut de proposer qu'on cassât la loi que lui-même avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voioit des fils légitimes. Elle portoit qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens; & elle avoit été exécutée dans le moment avec beaucoup de rigueur. Car le * Roi d'Égypte aiant envoié à Athénes un présent de quarante mille mesures de blé pour être distribuées au peuple, on fit à tous les bâtards, sur les termes de la nouvelle Ordonnance, mille procès & mille difficultés, qui jusques-là n'avoient point eu lieu, & auxquelles on n'avoit point pensé. On en compta près de

* *Plutarque ne nomme point ce Roi. Peutêtre que c'est Inarus, fils de Psammitique, Roi de Libye, qui avoit fait révolter une partie de l'Égypte contre Artaxerxe, & à qui les Athéniens, environ trente ans auparavant, avoient envoié du secours contre les Perses.* Thucyd. lib. 1. pag. 68.

ARTAXERXE

cinq mille qui furent condannés, & vendus comme esclaves; il y eut quatorze mille quarante citoiens qui furent confirmés dans leurs priviléges, & reconnus pour véritables Athéniens. Il paroissoit fort étrange que l'Auteur même & le Promoteur de cette loi en demandât la cassation. Mais les calamités domestiques de Périclès touchérent de compassion les Athéniens, & ils lui permirent de faire inscrire son bâtard dans les regîtres des citoiens de sa Tribu, & de lui faire porter son nom.

An. M. 3576. Av. J.C. 428.

Peu de tems après, il tomba malade de la peste. Comme il étoit à l'extrémité, & sur le point de rendre l'ame, les principaux citoiens & les amis qui lui restoient, s'entretenant ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcouroient ses exploits, & comptoient le nombre de ses victoires; car, étant Général des Athéniens, il avoit érigé à la gloire de sa ville neuf trophées, pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Ils ne croioient pas être entendus du malade, qui paroissoit n'avoir plus de connoissance; mais il ne lui étoit pas échapé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le silence: » Je m'étonne, » dit-il, que vous conserviez si bien

» dans votre mémoire, & que vous
» releviez si fort des choses auxquelles
» la fortune a tant de part, & qui me
» sont communes avec tant d'autres
» Capitaines, pendant que vous ou-
» bliez ce qui est le plus grand dans ma
» vie & de plus glorieux pour moi.
» *C'est*, ajouta-t-il, *qu'il n'y a pas un*
» *seul citoien à qui j'aie fait prendre le*
» *deuil.* Belle parole, & que bien peu
» de ceux qui sont dans les premiéres
» places peuvent dire avec vérité! Il
» est aisé de juger combien Athénes
» regretta un tel citoien.

LONGUEMAIN.

On a remarqué sans doute dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réunissoit en lui seul presque toutes les sortes de mérites qui peuvent former les grands hommes; d'Amiral, par son habileté dans la marine; d'excellent Capitaine, par ses conquêtes & ses victoires; de Surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit; de grand Politique, par l'étendue & la justesse de ses vûes, par son éloquence dans les délibérations publiques, & par sa dextérité dans le maniement des affaires; de Ministre d'État, par les moiens qu'il sut emploier pour faire fleurir le commerce & tous les arts; enfin de Pere de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous les mem-

ARTAXERXE

bres de la République, & qu'il se proposa toujours comme le véritable but de son gouvernement.

Mais je ne dois pas omettre ici un autre caractére, qui lui est propre uniquement. Il se conduisit avec tant de sagesse, de modération, de désintéressement, de zéle pour le bien public; il montra en tout une si grande supériorité de talens, & il donna une si haute idée de son expérience, de sa capacité, & de sa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens, & fixa en sa faveur leur inconstance naturelle pendant un gouvernement de quarante ans. Il désarma la jalousie qu'une délicatesse excessive pour la liberté leur faisoit concevoir contre tous les citoiens qui se distinguoient par leur mérite & par l'autorité du commandement. Et, ce qui est plus merveilleux, il fit tout cela par persuasion, sans contrainte, sans bas artifices, & sans aucun de ces moiens qu'une politique ordinaire se pardonne sous le spécieux prétexte de la nécessité des affaires, & des intérêts de l'État.

Plut. in Pericl. pag.

Anaxagore mourut la même année que Périclès. Plutarque raporte de lui un fait arrivé quelque tems auparavant, qui ne doit pas être omis. On dit que ce

LONGUEMAIN.

Philoſophe, qui s'étoit réduit volontairement à une extrême pauvreté pour mieux s'appliquer à l'étude, ſe voiant dans ſa vieilleſſe négligé par Périclès, lequel accablé d'affaires, n'avoit pas toujours le tems de penſer à lui, ſe coucha la tête couverte de ſon * manteau, dans la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim. Périclès en aiant été averti par hazard, courut à ſa maiſon avec une extrême diligence tout éperdu & déſolé. Il emploia les priéres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il ſe pleuroit lui-même, s'il étoit aſſez malheureux pour perdre un ami ſi ſage, ſi fidéle, & ſi capable de lui donner de bons conſeils dans les preſſans beſoins de la République. Alors Anaxagore, ſe découvrant un peu la tête, lui dit : *Périclès, ceux qui ont affaire de la lumiére d'une lampe, ont ſoin d'y verſer de l'huile.* Le reproche étoit doux, mais vif & pénétrant. Périclès auroit dû le prévenir. Bien des lampes s'éteignent ainſi dans un État par la faute & la négligence de ceux qui devroient les entretenir.

* *C'étoit la coutume de ſe couvrir la tête lorſqu'on étoit dans le dernier déſeſpoir, & qu'on renonçoit à la vie.*

§. III. *Siége de Platée par les Lacédémoniens. Siége & prise de Mityléne par les Athéniens. Platée se rend. La peste recommence à Athénes.*

IV. & V. années de la guerre.

AN. M. 3576. Av. J.C. 428. *Thucyd. lib.* 2. *pag.* 147-151. *Diod. lib.* 12. *pag.* 102-109.

CE QU'IL y eut de plus mémorable dans les années suivantes, fut le siége que les Lacédémoniens avoient mis devant Platée, l'un des plus célébres de l'antiquité par la grandeur des travaux de part & d'autre, mais sur-tout par la généreuse résistance des assiégés, & par l'industrieux & hardi stratagême, à la faveur duquel plusieurs d'entre eux sortirent de la ville, & se dérobérent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formérent ce siége au commencement de la troisiéme campagne. Dès qu'ils se furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoiérent représenter à Archidamus, qui commandoit, qu'il ne pouvoit justement les attaquer, parce qu'après la célébre bataille de Platée, Pausanias, Général des Grecs, sacrifiant dans leur ville à Jupiter le Libérateur en présence de tous les alliés, les avoit affranchis pour récompense de

LONGUE-MAIN.

leur valeur & de leur zéle, & qu'ainsi l'on devoit les laisser jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avoit accordée. Archidamus répondit que leur demande seroit raisonnable, s'ils ne s'étoient pas joints aux Athéniens, les ennemis déclarés de la liberté des Grecs: que s'ils vouloient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laisseroit la parfaite jouissance de leurs priviléges. Les Députés repartirent qu'il leur étoit impossible de rien conclure sans la participation d'Athénes où étoient leurs femmes & leurs enfans. On leur permit d'y envoier. Sur l'assurance que leur donnérent les Athéniens de les secourir de tout leur pouvoir, les Platéens résolurent de souffrir les derniéres extrémités plutôt que de se rendre, & ils firent savoir aux Lacédémoniens de dessus leurs murailles, qu'ils ne pouvoient faire ce qu'on desiroit.

Alors Archidamus, après avoir pris les Dieux à témoin qu'il ne violoit pas le premier l'alliance, & qu'il n'étoit pas coupable de tous les maux qui arriveroient aux Platéens pour avoir refusé les conditions justes & raisonnables qu'on leur offroit, se prépara au siége. Il renferma la ville d'une contrevalla-

ARTAXERXE

tion d'arbres étendus tout de leur long ; & près à près, avec toutes leurs branches entrelaſſées les unes dans les autres, & tournées du côté de la ville, pour empécher que perſonne n'en ſortît. Enſuite il fit élever une plate-forme, ou cavalier pour dreſſer les batteries, dans l'eſpérance d'emporter bientôt la place à cauſe du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres ſur la montagne de Citheron, & les entrelaſſa de faſcines, pour ſoutenir la terraſſe de part & d'autre ; puis il fit jetter dedans du bois, de la terre, & des pierres, en un mot tout ce qui pouvoit ſervir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour & nuit ſans interruption l'eſpace de ſoixante & dix jours, la moitié ſe repoſant tandis que l'autre travailloit.

Comme les aſſiégés virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dreſſérent un mur de bois ſur les murailles de la ville vis-à-vis de la plate-forme, afin de ſe conſerver toujours la ſupériorité au-deſſus des aſſiégeans, & remplirent le creux de cette muraille de bois & de briques priſes des démolitions des maiſons voiſines, en ſorte que les piéces de bois ſervoient comme de liaiſon & de défenſe pour empécher que le

mur ne s'éboulât en venant à s'élever. Il étoit garni par dehors de peaux & de cuirs pour mettre à couvert le travail & les travailleurs contre les feux qu'on lançoit. A mesure qu'il s'élevoit, on haussoit la plate-forme, qui devint ainsi fort haute. Mais les assiégés percérent la muraille vis-à-vis, pour enlever la terre qui soutenoit la plate-forme : ce que les assiégeans aiant aperçu, ils mirent des paniers de jonc remplis de mortier en la place de la terre que l'on avoit enlevée, parce qu'on ne pouvoit pas les emporter si aisément. Les assiégés donc voiant leur premiére ruse éventée, minérent sous terre jusqu'à la plate-forme pour travailler à couvert, & pour en tirer les terres & les autres matériaux dont elle étoit composée, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville. Les assiégeans furent lontems sans s'en apercevoir, jusqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit point, & que la terre s'affaissoit à mesure qu'on en mettoit de nouvelle. Mais les assiégés, qui jugeoient que le plus grand nombre l'emporteroit à la fin, sans plus s'amuser à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, se contentérent d'en construire un autre en dedans, en forme de crois-

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE

sant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, pour servir de retraite quand le premier mur seroit forcé, & pour obliger l'ennemi à un second travail.

Cependant les assiégeans aiant dressé leurs machines, sans doute après avoir comblé le fossé, quoique Thucydide n'en parle point, donnérent de violentes secousses au mur de la ville, ce qui allarma fort les assiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne missent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompoient l'effort du bélier avec des * cordes qui en détournoient le coup. Ils usoient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à deux grandes piéces de bois, lesquelles s'étendoient de côté & étoient appuiées sur la muraille; & lorsque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poutre, & la laissoient tomber de travers sur la pointe du bélier, ce qui en émoussoit toute la force & le rendoit sans effet.

Les assiégeans voiant que l'attaque ne

* *Le bout d'en bas de ces cordes formoit plusieurs branches en lacs courans, avec lesquels on saisissoit la tête du bélier, qu'on élevoit en haut par le moien de la machine.*

leur

leur réussissoit pas, & qu'on opposoit un nouveau mur à leur plate-forme, désespérérent de forcer la place, & se résolurent à la bloquer. Mais ils essaiérent auparavant d'y mettre le feu, croiant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent : car ils tentoient tous les moiens imaginables pour s'en rendre maîtres promtement & sans dépense. Ils jettérent donc des fascines dans l'espace qui se trouvoit entre les murs de la ville & les retranchemens dont ils les avoient environnés, & remplirent en très-peu de tems cet intervalle à cause de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même tems dans différens quartiers. Puis ils l'allumérent avec de la poix & du souffre ; ce qui causa tout-à-coup un si grand embrâsement, qu'il ne s'en est jamais vû de semblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avoit résisté à toutes les autres. Car on ne pouvoit aborder en plusieurs quartiers ; & si le tems eût été favorable, comme l'espéroient les ennemis, c'étoit fait de la place : mais il survint en un instant, à ce que l'on dit, une grosse pluie qui éteignit le feu.

LONGUE-MAIN.

Ce dernier effort des assiégeans aiant été rendu inutile, comme tous les pré-

ARTAXERXE

cédens, ils convertirent le siége en blocus, & environnérent la ville d'un mur de brique, revétu en dedans & en dehors d'un fossé profond. Ce travail fut partagé entre toutes les troupes; & lorsqu'il fut fait, ils laissérent des gens pour en garder la moitié; car les Béotiens s'offrirent à garder l'autre, & ils se retirérent chacun chez soi, vers le mois d'Octobre. Au reste, il n'y avoit dans la ville que quatre cens habitans & quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes, pour leur apprêter à manger, sans aucune autre personne, soit libre ou esclave; le reste aiant été envoié à Athénes avant le siége.

IL Y EUT pendant la campagne quelques actions entre les deux partis, tant par terre que par mer, que je passe sous silence, parce qu'elles ne sont pas importantes.

Thucyd. lib. 3. pag. 174-207. Diod. lib. 12. pag. 108. 109.

L'été suivant, qui étoit la quatriéme année de la guerre, les habitans de Lesbos, à la réserve de ceux de Méthymne, résolurent de quitter l'alliance des Athéniens. Ils avoient eu dessein de se soulever avant que la guerre fût déclarée, mais les Lacédémoniens ne voulurent pas alors les recevoir: ceux de Méthymne en donnérent avis aux Athéniens, & leur firent dire que, si l'on ne

ſe hâtoit, l'île étoit perdue. Dans l'abbatement où les maux cauſés par la peſte & la guerre avoient jetté les Athéniens, ce fut pour eux un ſurcroît d'affliction d'apprendre la révolte d'une île ſi conſidérable, dont les forces, qui n'avoient point été affoiblies juſques-là, alloient paſſer aux ennemis, & les fortifieroient tout d'un coup d'une puiſſante armée navale. Ils firent donc partir ſur le champ quarante galéres deſtinées pour le Péloponnéſe, qui firent voile vers Mityléne. Les habitans extrémement ſurpris, parce qu'ils n'avoient encore rien de prêt, ne laiſſérent pas, pour impoſer à l'ennemi par une bonne contenance, de ſortir du port avec leurs vaiſſeaux : mais aiant été repouſſés, ils parlérent d'accommodement, & les Athéniens y prétérent l'oreille, dans l'appréhenſion de n'être pas aſſez forts pour faire rentrer l'île dans ſon devoir. On fit donc une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle les Myténiens envoiérent des Députés à Athénes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande, leur en fit dépécher en même tems d'autres à Lacédémone pour demander du ſecours. Leur prévoiance n'avoit pas été vaine. La réponſe qu'on raporta d'Athénes fut peu favorable.

ARTAXERXE

Les Ambassadeurs de Mityléne étant arrivés à Lacédémone après une dangereuse navigation, on remit à leur donner audience aux Jeux Olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Je raporterai en entier le discours qu'ils y tinrent, qui peut donner en même tems une juste idée & du style de Thucydide, & de la disposition des peuples à l'égard des Athéniens & des Lacédémoniens. » Messieurs, dirent-» ils, nous savons que c'est la coutume » de traiter favorablement d'abord les » transfuges à cause du service qu'on en » tire, mais de les mépriser après com-» me des traîtres qui ont abandonné » leur parti. Ce sentiment n'est pas » injuste, lorsque rien ne les oblige à » changer, & que de part & d'autre » c'est toujours même union & mêmes » secours réciproques. Les choses n'en » sont pas là entre les Athéniens & » nous; & nous vous prions de ne point » vous prévenir contre notre démarche, » sur ce qu'après en avoir été traités fa-» vorablement pendant la paix, nous » nous retirons de leur alliance dans le » tems de leur disgrace. Car paroissant » ici pour vous demander de nous rece-» voir au nombre de vos alliés & de » vos amis, c'est sur l'équité & la né-

LONGUE-MAIN.

» cessité de cette démarche que nous » devons commencer à nous justifier, » ne pouvant y avoir ni de véritable » amitié entres les particuliers, ni de » solide alliance entre les villes, si l'une » & l'autre n'est fondée sur la vertu & » sur l'uniformité de principes & de » sentimens.

» Pour entrer donc en matiére, le » traité que nous fimes avec les Athé- » niens ne fut pas pour assujettir la » Gréce, mais pour l'affranchir du joug » des Barbares; & il fut conclu après » la retraite des Perses, lorsque vous » abandonnâtes le commandement. » Nous l'avons entretenu de bon cœur, » tandis qu'ils n'ont eu que de justes » desseins : mais quand nous avons vû » qu'ils quittoient les ennemis pour » faire la guerre aux alliés, nous som- » mes entrés en défiance de leur con- » duite. Et comme il étoit difficile dans » une si grande diversité d'intérêts & » de sentimens, de demeurer tous bien » unis ensemble; & encore plus diffici- » le de se soutenir contre eux étant seuls » & séparés, ils ont assujetti peu à peu » tous les alliés, excepté ceux de Chio » & nous; & ils se sont servis pour cela » de nos forces. Car nous laissant la » liberté en apparence, ils nous ont con-

ARTAXERXE

» traints de les ſuivre, quoique nous » ne puſſions plus nous aſſurer ſur leur » parole, & que nous euſſions grand » ſujet d'appréhender pour nous le mê» me traitement. En effet, quelle appa» rence y a-t-il qu'aiant mis tous les » autres ſous le joug, nous ſoyions les » ſeuls qu'ils reſpectent, & qu'ils ſouf» frent de nous voir leurs égaux, pou» vant devenir nos maîtres, ſur-tout » leur puiſſance croiſſant tous les jours, » & la nôtre s'affoibliſſant à propor» tion ? La crainte mutuelle que des » alliés ont les uns des autres, eſt un » puiſſant lien pour rendre une alliance » ferme, & empécher des entrepriſes » injuſtes & violentes, en tenant tout » dans l'équilibre. S'ils nous ont donc » laiſſé la liberté, ce n'a été que parce » qu'ils ne pouvoient pas encore ſe » rendre maîtres des affaires par la force » ouverte, mais ſeulement par cette » équité & cette douceur apparente » qu'ils ont montrée à notre égard. Pre» miérement, ils prétendoient prouver » par la conduite modérée qu'ils te» noient envers nous, que libres com» me nous l'étions, nous n'euſſions pas » marché avec eux contre les autres al» liés, s'ils ne leur euſſent donné un » juſte ſujet de plainte. En ſecond lieu,

LONGUE-MAIN.

» n'attaquant d'abord que les plus foi-
» bles, & les domtant l'un après l'au-
» tre, ils se mettoient en état par la
» ruine des premiers de subjuguer sans
» peine les plus puissans, qui se trou-
» veroient à la fin seuls & sans appui :
» au lieu que s'ils eussent commencé par
» nous dans le tems que les alliés avoient
» encore toutes leurs forces, & pou-
» voient former un parti, ils n'eussent
» pas trouvé tant de facilité dans l'exé-
» cution de leurs desseins. D'ailleurs
» notre flote, qui étoit très nombreuse
» & capable de fortifier considérable-
» ment le parti de ceux à qui nous
» nous joindrions, les tenoit en bride.
» Ajoutez à cela, que le soin que nous
» avons toujours eu de ménager leur
» République, & de nous concilier
» ceux qui commandoient, a reculé no-
» tre ruine. Mais c'en étoit fait de
» nous, si cette guerre ne fût survenue ;
» & le sort des autres ne nous laisse pas
» lieu d'en douter.

» Quelle amitié donc & quelle al-
» liance durable peut-il y avoir entre
» des gens qui ne demeurent amis &
» alliés que par force ? Car s'ils étoient
» obligés de nous caresser durant la
» guerre, pour nous empêcher de nous
» joindre à leurs ennemis ; nous étions

ARTAXERXE

» contraints d'en faire autant durant la
» paix, pour les empécher de nous atta-
» quer. Ce que l'affection fait ailleurs,
» la crainte le faisoit ici. C'est ce qui a
» fait durer quelque tems une alliance,
» qui, de part & d'autre, pour être
» rompue, n'attendoit qu'une occasion
» favorable. Que personne donc ne nous
» impute de les avoir prévenus. Nous
» n'avions pas toujours le moien de
» nous sauver, comme ils avoient celui
» de nous perdre. Il a falu ménager l'oc-
» casion, avant que d'éclater ouverte-
» ment.

» Voila, Messieurs, les raisons qui
» nous obligent maintenant à recher-
» cher votre alliance; raisons, dont
» l'équité & la justice, à ce qu'il nous
» semble, sont frapantes, & qui ont dû
» nous porter à chercher notre sûreté.
» Nous nous serions mis plus tôt sous
» votre protection, si vous aviez voulu
» plus tôt nous recevoir: car, avant
» même que la guerre éclatât, nous
» nous offrîmes à vous. Maintenant
» nous sommes venus, à la persuasion
» des Béotiens vos alliés, pour nous
» détacher des oppresseurs de la Gréce,
» & préter nos armes à ses défenseurs;
» & afin de pourvoir en même tems à
» notre sûreté, qui est dans un péril

» éminent. S'il y a quelque chose à dire » à notre conduite, c'eſt d'avoir éclaté » trop tôt, avec plus de généroſité que » de prudence, & ſans avoir aucuns » préparatifs. Mais cela vous doit porter auſſi à nous ſecourir plus promtement, pour ne pas perdre l'occaſion » de protéger les opprimés, & de vous » venger de vos ennemis. Jamais elle » ne fut plus favorable que dans la conjoncture préſente, où la peſte & la » guerre ont conſumé leurs forces, & » épuiſé leurs revenus, outre que leur » armée navale eſt partagée; & ils ne » ſeront point en état de vous réſiſter, » ſi vous les attaquez en même tems par » mer & par terre. Car ou ils nous quitteront pour aller à vous, & nous laiſſeront la liberté de vous ſecourir; ou » ils nous entreprendront tous enſemble, & par ce moien vous n'aurez » affaire qu'à la moitié de leurs forces.

» Du reſte, que perſonne ne s'imagine » que vous vous mettiez en danger pour » des gens qui ne vous peuvent rendre » de ſervice. Il eſt vrai que notre État » eſt reculé, mais notre ſecours eſt » proche. Car la guerre ſera, non dans » l'Attique comme on ſe l'imagine, mais » dans le pays qui fait ſubſiſter l'Attique par ſes revenus; & nous n'en

» sommes pas loin. Faites aussi réflexion qu'en nous abandonnant, vous » augmenterez leur puissance de la » nôtre, & que personne n'osera plus » se déclarer contre eux. Mais en nous » assistant, vous vous fortifierez d'une » armée navale qui vous manque ; vous » donnerez lieu à plusieurs de se ranger » de votre côté à notre exemple ; & » vous éviterez le reproche qu'on vous » fait d'abandonner ceux qui ont re- » cours à votre protection, ce qui ne » sera pas pour vous d'un médiocre » avantage pour le succès de la guerre.

» Nous vous prions donc, Messieurs, » au nom de Jupiter Olympien dans le » temple duquel nous sommes, de ne » pas frustrer l'espérance des Grecs, & » de ne pas rejetter des supplians, dont » la conservation peut vous être fort » utile, & la ruine infiniment perni- » cieuse. Montrez-vous ici tels que le » demande, & l'idée qu'on a conçue » de votre générosité, & l'extrémité du » danger où nous nous trouvons, c'est- » à-dire, les protecteurs des affligés, & » les libérateurs de la Gréce.

Les alliés, touchés de ces raisons, les reçurent dans l'alliance du Péloponnése. Aussitôt il fut résolu qu'on entreroit promtement dans le pays ennemi,

& que les alliés se trouveroient à Corinthe avec les deux tiers de leurs forces. Les Lacédémoniens s'y rendirent les premiers, & préparérent là des machines pour transporter les vaisseaux du golfe de Corinthe en la mer d'Athénes, afin d'attaquer l'Attique par terre & par mer. L'ardeur fut grande de leur côté: mais les alliés, occupés à leur moisson, & commençant déja à se lasser de la guerre, furent lontems à s'assembler.

LONGUE-MAIN.

Cependant les Athéniens, qui voioient que tous ces préparatifs se faisoient contre eux par l'opinion qu'on avoit de leur foiblesse, pour détromper les esprits, & faire voir qu'ils étoient en état d'entretenir une armée navale sans toucher à celle de Lesbos, mirent en mer une flote de cent voiles qu'ils remplirent, tant de citoiens que d'étrangers, sans exemter aucun des citoiens, sinon ceux qui étoient obligés de servir à cheval, ou qui avoient de revenu cinq cens mesures de blé. Aiant paru à la hauteur de l'Isthme de Corinthe pour faire parade de leur puissance, ils descendirent où ils voulurent dans le Péloponnése.

Jamais ils n'avoient eu une plus belle armée navale. Ils gardoient leur pays, & les côtes d'Eubée & de Salamine avec une flote de cent voiles: ils vo-

guoient autour du Péloponnése avec une autre de pareil nombre, sans compter les navires qui étoient devant Lesbos & ailleurs. Le tout montoit à plus de deux cens cinquante galéres. La dépense de ce puissant armement acheva de consumer tous leurs trésors, qui avoient déja été fort diminués par celle du siége de Potidée.

Les Lacédémoniens, fort surpris d'un si terrible appareil auquel ils ne s'étoient pas attendus, revinrent promtement dans leur pays, & se contentérent d'ordonner quarante galéres pour le secours de Mitylène. Les Athéniens y avoient envoié un renfort de troupes de mille soldats pesamment armés, par le secours desquels on fit une contrevallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de sorte qu'elle se trouva bloquée par mer & par terre au commencement de l'hiver. Dans le besoin pressant où se trouvérent les Athéniens d'avoir de l'argent pour pousser ce siége, ils se virent contraints de se cotiser eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & y firent venir deux cens talens.

Deux cens mille écus.

AN. M. 3577. AV. J.C. 427.

Les Mityléneens manquant de tout, & aiant inutilement attendu le secours que les Lacédémoniens leur avoient fait

espérer, se rendirent à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne jusqu'au retour des Députés qu'on envoieroit à Athénes, & que cependant on laisseroit entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent les maîtres, les factieux, qui d'abord avoient eu recours à la franchise des autels, furent conduits à Ténédos, & quelque tems après menés à Athénes. On y mit en délibération l'affaire des citoiens de Mityléne. Comme leur révolte avoit extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avoit été précédée d'aucun mauvais traitement, & qu'elle paroissoit n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colére on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en servitude; & l'on fit partir sur le champ une galére pour mettre le Décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La sévérité parut excessive, & poussée au-delà des justes bornes. On se représenta le sort de cette malheureuse ville, abandonnée toute entiére au carnage, & l'on se repentit d'avoir confondu les innocens & les coupables. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur

ARTAXERXE

d'espérance aux Députés de Mityléne, & ils obtinrent des Magistrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier Décret, homme violent, & d'une grande autorité parmi le peuple, soutint son sentiment avec beaucoup de force & de chaleur. Il montra combien il étoit indigne d'un sage gouvernement de changer ainsi à tout vent, & de casser le matin ce qu'on avoit ordonné la veille, & de quelle importance il étoit pour les suites d'arrêter par une punition exemplaire les révoltes prêtes à éclater partout.

Diodore, qui avoit déja contredit Cléon dans la premiére assemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une maniére touchante & pathétique le déplorable état de Mityléne, livrée aux troubles & aux tourmens d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une sentence qui devoit décider de leur vie ou de leur mort, il fit ressouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur, & de clémence, qui leur avoit fait jusques-là tant d'honneur, & qui les avoit distingués si glorieusement entre tous les autres peuples. Il leur fit remarquer que le peuple de Mityléne n'avoit été entraîné dans la

révolte que malgré lui, & la preuve en étoit qu'il leur avoit livré la ville sitôt qu'il en avoit été le maître : c'étoit donc leurs bienfaiteurs qu'ils égorgeoient par leurs suffrages, se montrant ingrats & injustes en même tems, puisqu'ils punissoient également les innocens & les coupables. Il ajoutoit que quand même ils seroient tous criminels, leur propre intérêt demandoit qu'on dissimulât, pour ne point irriter le reste des alliés par la rigueur du châtiment; & que le moien d'appaiser le mal étoit de laisser une porte au repentir, & non de jetter les hommes dans le désespoir par un refus absolu & irrévocable du pardon. Son avis fut donc d'examiner avec maturité la cause des factieux qu'on avoit amenés à Athénes, & d'accorder le pardon au reste des habitans.

LONGUEMAIN.

Les opinions furent partagées, & l'avis de Diodore ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir sur l'heure même une seconde galére. Elle fut pourvue de tout ce qui pouvoit hâter sa course, & les Députés de Mityléne promirent une grande récompense à ceux qui la conduisoient, si elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quittérent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais

ARTAXERXE

ils mangeoient & buvoient en ramant, & dormoient tour à tour ; & heureusement le vent leur étoit favorable. La premiére galére avoit eu un jour & une nuit d'avance : mais comme elle portoit une triste nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avoit répandu la consternation. Elle augmenta infiniment, quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre tous les citoiens. Ce ne furent que cris & hurlemens dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparoit à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il étoit arrivé une seconde galére. Tout fut suspendu. On convoqua de nouveau l'assemblée, & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un silence & une joie, qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avoit pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de mille. La ville ensuite fut démantelée, les vaisseaux livrés ; & toute l'île, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on consacra trois cens au service des Dieux ; le reste fut distribué au sort à des habitans d'Athénes qu'on y envoia, à qui ceux du pays donnérent deux * mines de revenu pour

* *La mine Attique valoit cent dragmes, c'est-à-dire, cinquante livres.*

chaque part, moiennant quoi ils demeurérent possesseurs de l'île, quoiqu'ils n'en fussent plus les propriétaires. Les villes qui appartenoient aux Mityléneens sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athénes. LONGUE-MAIN.

PENDANT l'hiver de la campagne précédente, ceux de Platée se voiant sans espérance de secours, & manquant de vivres, firent dessein de se sauver à travers les troupes des ennemis : mais la moitié, étonnée de la grandeur du péril & de la hardiesse de l'entreprise, perdirent courage lorsqu'il la falut exécuter ; le reste, qui montoit environ à deux cens vingt soldats, persista dans sa résolution, & se sauva de la maniére que je vais dire. *Thucyd. lib. 3. pag. 185-188.*

Avant que d'en commencer la description, je dois avertir en quel sens je prends certaines expressions que j'y emploierai. A proprement parler, la ligne ou fortification qu'on dresse autour d'une ville assiégée pour empécher les sorties, s'appelle *contrevallation* ; & celle qu'on dresse pour empécher le secours de dehors, se nomme *circonvallation*. L'une & l'autre se trouvent ici : mais pour abréger, je me servirai du premier terme.

La contrevallation étoit composée de

ARTAXERXE

deux murs, à seize piés de distance. L'espace d'entre les deux murs étant en maniére de plate-forme ou de terrasse, ne paroissoit qu'un seul bâtiment, & formoit un corps de cazernes, où logeoient les soldats dans les chambres qui y étoient pratiquées. On y avoit bâti de hautes tours d'espace en espace qui s'étendoient d'un mur à l'autre, pour se pouvoir défendre en même tems contre ceux du dedans, & contre ceux du dehors. On ne pouvoit passer d'une chambre à une autre qu'en traversant ces tours, & le haut de la muraille étoit bordé des deux côtés d'un parapet, où l'on faisoit garde ordinairement, mais durant la pluie, les soldats se mettoient à couvert dans les tours, qui servoient comme de corps de garde. Voila l'état de la contrevallation, qui avoit un fossé de part & d'autre, dont la terre avoit servi à faire la brique du mur.

Les assiégés commencérent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique dont il étoit composé, ce qui se fit à plusieurs fois, & par diverses personnes, pour ne se pas abuser au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en assurer, que le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvroit tout à

plein. On fit donc les échelles à proportion. LONGUE-MAIN.

Lorſque tout fut prêt pour l'exécution du deſſein, les aſſiégés ſortirent pendant une nuit qui étoit ſans lune, & où il faiſoit une grande pluie & un grand vent. Après avoir paſſé le premier foſſé, ils s'approchérent de la muraille ſans être découverts, à cauſe de l'obſcurité de la nuit; outre que le vent & la pluie empéchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légéres pour les rendre plus agiles; & ils n'avoient des chauſſures qu'à un pié, pour ne pas gliſſer ſi facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les poſoient dans l'eſpace qui étoit entre les tours, où ils ſavoient qu'il n'y avoit perſonne en garde à cauſe de la pluie. A l'inſtant montérent douze hommes; ſans autres armes que la cuiraſſe & le poignard : & marchérent auſſitôt vers les tours, ſix d'un côté & ſix de l'autre. Ils furent ſuivis par des ſoldats armés ſeulement de javelots, pour monter plus aiſément; & l'on portoit après eux leurs boucliers, afin qu'ils puſſent s'en ſervir dans la mélée.

Comme la plupart de ceux-ci étoient

au haut du mur, ils furent découverts par le moien d'une tuile, que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet afin de se tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur sans savoir ce que c'étoit, à cause de l'orage & de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étoient restés dans la ville donnérent l'allarme en même tems d'un autre côté pour faire diversion; de sorte que l'ennemi en suspens, n'osoit quitter son poste. Mais un corps de réserve de trois cens hommes, destiné pour les accidens inopinés, sortit de la contrevallation pour courre au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thébes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il faloit courir. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile, en levérent d'autres en même tems de divers endroits; car ils les tenoient tout prêts sur la muraille pour cet effet.

Cependant, les premiers qui étoient montés s'étant saisis des deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, & aiant tué ceux qui les gardoient, s'y postérent pour en défendre le passage, & pour empécher qu'on ne vînt à eux. Alors posant des

échelles du haut de la muraille contre les deux tours, ils y firent monter un bon nombre de leurs gens pour en défendre l'approche à coups de trait, tant contre ceux qui accouroient au pié du mur, que contre ceux qui venoient des tours prochaines. Pendant ce tems-là, on eut le loisir de planter plusieurs échelles & d'abbattre le parapet, pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montoient, ils descendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étoient dans les tours, descendirent les derniers, & coururent au fossé, pour passer comme les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cens avec des flambeaux. Toutefois, comme on les voioit mieux à la clarté des flambeaux, qu'on n'en étoit vû, on tiroit contre eux plus juste, de sorte que les derniers passérent le fossé, sans être attaqués au passage : mais ce ne fut pas sans peine, parce que le fossé étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cause du dégel & de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand secours.

Lorsqu'ils furent tous passé, ils pri-

ARTAXERXE rent le chemin de Thébes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils se dussent sauver vers une ville ennemie. Aussi virent-ils les assiégeans avec des flambeaux qui les cherchoient sur le chemin d'Athénes. Après avoir suivi celui de Thébes pendant six ou sept stades, ils tournérent tout court vers la montagne, & reprirent la route d'Athénes où deux cens douze se sauvérent de deux cens vingt qui étoient sortis, le reste aiant rebroussé chemin faute de cœur, à la réserve d'un archer qui fut pris sur le bord du fossé de la contrevallation. Les assiégeans, après les avoir poursuivis en vain, retournérent à leur camp.

Plus d'un quart de lieue.

Cependant, ceux qui étoient dans la ville croiant que leurs compagnons avoient été tous tués, parce que ceux qui étoient de retour le disoient pour se justifier, envoiérent un héraut pour redemander les corps : mais aiant appris la vérité, il se retira.

Thucyd. lib. 3. pag. 208-210. Diod. lib. 12. p. 109.

VERS la fin de la campagne suivante, qui est celle où Mityléne fut prise, ceux de Platée manquant de vivres & de tout moien de se défendre, se rendirent à condition qu'on ne les puniroit qu'avec connoissance de cause, & par les formes de la justice. Il vint pour cet effet cinq Com-

missaires de Lacédémone, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demandérent simplement s'ils avoient rendu quelque service dans cette guerre à Lacédémone & aux alliés. Cette demande les surprit & les embarrassa. Ils sentirent bien qu'elle venoit des Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur perte. Ils firent ressouvenir les Lacédémoniens des services qu'ils avoient rendus à la Gréce en général, tant à la bataille d'Artémise, qu'à celle de Platée ; & en particulier à Lacédémone, lors du tremblement de terre, qui fut suivi de la révolte de leurs esclaves. Que si depuis ils avoient embrassé le parti des Athéniens, ce n'avoit été que pour se défendre de la violence des Thébains, contre lesquels ils avoient imploré inutilement le secours de Lacédémone. Que si on leur faisoit un crime de ce qui avoit été leur malheur, ce crime au moins ne devoit pas effacer entiérement le souvenir de leurs anciens services. » Jettez les yeux, leur dirent-» ils, sur les tombeaux de vos ancêtres » que vous voiez ici, à qui nous ren-» dons chaque année tous les honneurs » qu'on peut rendre à la mémoire des » morts. Vous avez voulu que nous » fussions les dépositaires de leurs

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE

» corps, aussi bien que les témoins de » leur valeur; & vous voudriez maintenant livrer leurs dépouilles à leurs » meurtriers, en nous abandonnant » aux Thébains, qui combattoient » contre eux à la bataille de Platée? » Asservirez-vous une province, où » la Gréce a recouvré sa liberté? Détruirez-vous les temples des Dieux, » à qui vous devez la victoire? Abolirez-vous la mémoire de leurs fondateurs, qui ont tant contribué à votre » salut? Ici, nous osons le dire, nos » intérêts sont joints à votre gloire, » & vous ne pouvez livrer vos anciens amis & vos bienfaiteurs à l'injuste haine des Thébains, sans vous » couvrir vous-mêmes d'une éternelle » infamie.

De si justes remontrances paroissoient devoir faire quelque impression sur l'esprit des Lacédémoniens; mais ils furent plus sensibles à la réplique que firent les Thébains, qui étoit pleine d'amertume & de fiel contre ceux de Platée; & d'ailleurs ils avoient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils persistérent donc dans leur premiére demande: *Si les Platéens leur avoient rendu quelque service depuis la guerre;* & les faisant passer l'un après l'autre,

à

à mesure qu'ils répondoient, *Non*, on les égorgeoit sans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cens de la sorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui se trouvant parmi eux, subirent le même sort. Leurs femmes, qui avoient été prises, furent réduites en captivité. Ensuite les Thébains peuplérent la ville de quelques bannis de Mégare & de Platée : mais l'année d'après, ils la rasérent entiérement. C'est ainsi que les Lacédémoniens, dans l'espérance de tirer de grands avantages des Thébains, sacrifiérent Platée à leur animosité, quatre-vingts-treize ans après qu'elle étoit entrée dans l'alliance des Athéniens.

LONGUE-MAIN.

LA SIXIÉME année de la guerre du Péloponnése, la peste recommença à Athénes, & y emporta encore bien du monde.

AN. M. 3578. Av. J.C. 426. *Thucyd. lib. 3. p. 232.*

§. IV. *Les Athéniens prennent Pyle, puis y sont assiégés. Lacédémoniens enfermés dans la petite île de Sphactérie. Cléon s'en rend maître. Mort d'Artaxerxe.*

VI & VII années de la guerre.

J'OMETS plusieurs événemens particuliers des campagnes suivantes qui se

ARTAXERXE

passoient toujours de la même sorte, les Lacédémoniens faisant réguliérement chaque année des courses dans l'Attique, & les Athéniens dans le Péloponnése, outre quelques attaques de places de part & d'autre en différens endroits.

An. M. 3579. Av. J. C. 425. *Thucyd. lib.* 4. p. 253-280. *Diod. lib.* 12. pag. 112-114.

Celle de Pyle, petite ville de Messénie, éloignée seulement de * quatre cens stades de Lacédémone, fut une des plus considérables. Les Athéniens, sous la conduite de Démosthéne, s'en étoient rendu maîtres, & s'y étoient extrêmement fortifiés : c'étoit la septiéme année de la guerre. Les Lacédémoniens abandonnérent aussitôt l'Attique, pour reprendre cette place, & ils l'attaquérent par terre & par mer. Brasidas, l'un de leurs Chefs, s'y distingua par des actions de bravoure extraordinaires. Il y avoit vis-à-vis de la ville une petite île, nommée Sphactérie, qui pouvoit incommoder extrêmement les assiégés, & fermer l'entrée du port. Ils y jettérent un corps de troupes, qui étoit l'élite des Lacédémoniens : ils étoient au nombre de quatre cens vingt, sans compter les Ilotes. Il se donna un combat sur mer, où les Athéniens eurent l'avantage, & ils dressérent un trophée. Ensuite ils environnérent l'île, & firent garde tout autour, pour empêcher que ceux qui y

* *Vingt lieues.*

étoient n'en sortissent, & qu'on n'y fît entrer des vivres. LONGUE-MAIN.

La nouvelle de la défaite étant venue à Sparte, le Magistrat crut l'affaire de telle conséquence, qu'il se transporta sur le lieu pour voir de plus près ce qu'il faloit faire; & jugeant qu'il étoit impossible de sauver ceux qui étoient dans l'île, & qu'on les prendroit à la fin, soit par famine ou autrement, il fit proposer un accord. On consentit à une suspension d'armes, pour donner le tems aux Lacédémoniens d'envoier à Athénes, à la charge qu'ils livreroient cependant toutes leurs galéres, & qu'ils ne pourroient attaquer la place ni par mer ni par terre, jusqu'au retour des Députés; qu'en satisfaisant à ces conditions, les Athéniens souffriroient qu'on portât des vivres à ceux qui étoient dans l'île à * raison de tant pour le maître, & de moitié pour le valet, le tout publiquement à la vûe des deux armées. Que les Athéniens, de leur côté, pourroient faire garde autour de l'île, pour empécher que rien n'y entrât, ou n'en

* *Pour les maîtres deux Chœnix Attiques de farine, qui montent à peu près à quatre livres & demie; deux Cotyles de vin, c'est-à-dire, une grande chopine; & un morceau de viande; & la moitié pour les valets.*

ARTAXERXE

sortît, sans faire pourtant aucune attaque. Qu'au cas qu'il y eût la moindre contravention à cet accord, la tréve seroit rompue : sinon, qu'elle dureroit jusqu'au retour des Députés, que les Athéniens s'obligeoient de mener & de ramener ; & qu'alors on rendroit aux Lacédémoniens leurs navires en l'état qu'ils les auroient donnés. Tels furent les articles du traité. Les Lacédémoniens commencérent à l'exécuter, en livrant environ soixante vaisseaux, & envoiérent à Athénes leurs Députés.

Quand ils furent admis à l'audience du peuple, ils avouérent d'abord qu'ils venoient demander aux Athéniens la paix, qu'ils avoient été peu de tems auparavant en état de leur accorder. Qu'il ne tenoit qu'à eux de se procurer la gloire d'avoir pacifié toute la Gréce, puisqu'ils vouloient bien les prendre pour arbitres du traité. Que le danger de leurs citoiens, enfermés dans l'île, les avoit déterminés à une démarche qui devoit sans doute couter beaucoup à des Lacédémoniens. Qu'il n'y avoit pourtant encore rien de désespéré pour eux, & qu'ainsi c'étoit le tems d'établir entre les deux peuples une amitié ferme & solide, parce que, de part & d'autre, les choses étoient encore en balance, &

que la fortune ne s'étoit point encore absolument déclarée. Que souvent les Dieux abandonnent ceux à qui leurs heureux succès sont un sujet de fierté, en faisant succéder à leurs plus grandes faveurs les disgraces les plus complettes. Qu'ils se souvinssent que les armes sont journaliéres, & que le moien d'établir une ferme paix, n'est pas de triompher de son ennemi en l'accablant, mais de se réconcilier avec lui à des conditions justes & raisonnables. Car alors, vaincu par la générosité & non par la force, & occupé désormais, non du desir de la vengeance, mais des sentimens de gratitude, il se fait un devoir & un plaisir de garder les conventions avec une fidélité inviolable.

Les Athéniens avoient une belle occasion de terminer la guerre par une paix qui n'auroit pas été moins glorieuse pour eux, qu'utile & salutaire à toute la Gréce. Mais Cléon, qui avoit une grande autorité parmi le peuple, empécha un si grand bien. Ils répondirent donc, par son avis, qu'il faloit auparavant que ceux qui étoient dans l'île se rendissent à discrétion, & qu'ils fussent conduits à Athénes, à la charge de les renvoier lorsque les Lacédémoniens auroient rendu les places qu'on avoit été

contraint d'abandonner par le dernier traité; & qu'après cela, on feroit une paix ferme & ſtable. Les Lacédémoniens demandérent qu'on nommât des Députés; & que l'on convînt de s'en tenir à ce qu'ils accorderoient enſemble. Mais Cléon s'emporta contre cette propoſition, & dit qu'on voioit bien qu'ils n'agiſſoient pas de bonne foi, puiſqu'ils ne vouloient pas traiter avec le peuple, mais avec des particuliers qu'ils pourroient corrompre; & que, s'ils avoient quelque choſe à dire, ils le fiſſent ſur le champ. Les Lacédémoniens voiant qu'il ne leur étoit pas poſſible de traiter avec le peuple ſans la participation de leurs alliés; & que, s'ils avoient accordé quelque choſe à leur préjudice, ils en ſeroient reſponſables, ſe retirérent ſans rien faire, perſuadés qu'on ne pouvoit rien attendre d'équitable de la part des Athéniens dans l'état & la diſpoſition où les avoit mis leur proſpérité.

Sitôt qu'ils furent de retour à Pyle, la ſuſpenſion ceſſa. Mais, comme ils redemandérent leurs vaiſſeaux, on refuſa de les rendre, ſous prétexte de quelques infractions du traité en des choſes de peu d'importance. Les Lacédémoniens ſe récriérent fort ſur ce refus, comme ſur une perfidie manifeſte, &

l'on se prépara à la guerre avec plus de vigueur & d'animosité qu'auparavant. La fierté dans les succès, & la mauvaise foi dans l'observation des traités, attirent tôt ou tard sur un peuple de grands malheurs. La suite nous fera connoitre ce qui en sera.

Les Athéniens faisoient une garde exacte autour de l'île pour n'y laisser rien entrer, & espéroient réduire bientôt les ennemis par la famine. Mais ceux de Lacédémone engagérent tout le pays à les secourir par l'appas du gain, en taxant fort haut le prix des vivres, & donnant la liberté aux esclaves qui venoient à bout d'y en porter. On en amenoit donc, au péril de la vie, de tous les endroits du Péloponnése. Il y avoit même des plongeurs qui passoient de la côte dans l'île, vis-à-vis du port; & traînoient après eux des peaux de bouc, où il y avoit de la graine de lin pilée, & de celle de pavot détrempée avec du miel.

Ceux qui étoient assiégés dans Pyle ne souffroient guéres moins de leur côté, manquant & d'eau & de vivres. Quand on eut appris à Athénes, que bien loin d'affamer les ennemis, ils étoient affamés eux-mêmes, on craignit que la flote ne pouvant subsister pendant l'hi-

ARTAXERXE

ver le long d'une côte déserte & ennemie, ni demeurer à l'ancre dans une rade mal assurée, la garde de l'île ne vînt à se relâcher, & que les prisonniers ne se sauvassent. Mais ce que l'on appréhendoit le plus, c'étoit que les Lacédémoniens, voiant leurs gens hors de danger, ne voulussent plus entendre à la paix; & l'on commença à se repentir de ne l'avoir pas acceptée.

Cléon sentoit bien que toutes ces plaintes retomboient sur lui. Il commença par traiter de faux raports tous les bruits qui couroient sur la disette où étoient les Athéniens, tant au dedans de Pyle, qu'au dehors. Ensuite il décria devant le peuple la lenteur & la nonchalance des Chefs qui assiégeoient l'île, prétendant qu'avec un peu de vigeur & de courage, on pouvoit aisément s'en rendre maître; & que s'il étoit en leur place, il en viendroit bientôt à bout. On le nomma pour Chef de cette expédition, Nicias, qui devoit y commander, lui aiant cédé volontiers cet honneur, soit par foiblesse, car il étoit naturellement timide; soit par politique, pour le décréditer auprès du peuple par le mauvais succès qu'on comptoit qu'il auroit dans cette entreprise. Cléon fut surpris & embar-

raſſé, car il ne s'attendoit pas qu'on dût le prendre au mot, étant plus habile diſcoureur que brave guerrier, & ſe ſervant mieux de la langue que de l'épée. Il ſe défendit quelque tems, & s'excuſa le mieux qu'il put, ſous divers prétextes. Mais voiant que plus il reculoit, plus il étoit preſſé, il changea de ton, & ſubſtituant la rodomontade au courage, il déclara en pleine aſſemblée, avec un air ferme & aſſuré, qu'il rameneroit dans vingt jours ceux de l'île priſonniers, ou qu'il y périroit. Toute l'aſſemblée ſe mit à rire, car on le connoiſſoit.

Cependant, contre toute apparence, la choſe arriva comme il l'avoit promis. Lui & Démoſthéne, qui étoit l'autre Chef, entrérent dans l'île, attaquérent vivement l'ennemi, le pouſſérent de poſte en poſte; & gagnant toujours du terrain, l'acculérent enfin dans le fond de l'île. Les Lacédémoniens avoient gagné un fort qui paroiſſoit inacceſſible. Là ils ſe rangérent en bataille, firent face du côté ſeul où l'on pouvoit les attaquer, & s'y défendirent avec un courage de lions. Comme le combat avoit duré une grande partie du jour, & qu'ils étoient tous abbattus de chaud, de ſoif, & de laſſitude, le Général des Meſſé-

ARTAXERXE

niens, s'adreſſant à Cléon & à Démoſthéne, leur dit que tout ce qu'ils faiſoient étoit inutile, ſi l'on ne prenoit l'ennemi en queue, & promit que, ſi on vouloit lui donner quelques gens de trait, il tourneroit tant qu'il trouveroit un paſſage. En effet, il grimpa avec ſa troupe par des lieux eſcarpés qu'on ne gardoit point, & ſe coulant dans le fort ſans être apperçu, parut tout-à-coup au dos des Lacédémoniens, ce qui abbattit leur courage, & acheva leur défaite. Ils ne ſe défendoient donc preſque plus, & vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, & abbattus de langueur & de déſeſpoir, ils commencérent à reculer : mais les Athéniens ſe ſaiſirent de tous les paſſages, pour leur empécher la retraite. Alors Cléon & Démoſténe, voiant que ſi on les preſſoit davantage, il n'en échaperoit pas un, & étant bien aiſes de les emmener vifs à Athénes, arrétérent leurs gens, & firent crier par un Héraut qu'ils miſſent bas les armes, & qu'ils ſe rendiſſent à diſcrétion. A ces mots, la plupart baiſſérent leurs boucliers, & frapérent des mains en ſigne d'approbation. Il ſe fit une eſpéce de ſuſpenſion d'armes, & leur Commandant demanda qu'il lui fût permis d'envoier au camp, pour ſavoir

la résolution des Chefs. On ne le voulut pas souffrir, mais on appella des Hérauts de dessus la côte ; & après quelques allés & venues, un Lacédémonien vint dire tout haut, qu'on leur permettoit de traiter, pourvû qu'ils ne fissent rien contre leur honneur. Sur cette parole, aiant délibéré entr'eux, ils se rendirent à discrétion ; & on les garda jusqu'au lendemain. Alors les Athéniens, aiant dressé un trophée & rendu aux Lacédémoniens leurs morts, s'embarquérent pour le départ, après avoir distribué les prisonniers dans les vaisseaux, & en avoir confié la garde aux Capitaines des galéres.

Il mourut dans le combat cent vingt-huit Lacédémoniens, de quatre cens vingt qu'ils étoient : ainsi il en resta un peu moins de trois cens ; dont il y avoit six-vingts Spartiates, c'est-à-dire, habitans de Sparte même. Le siége de l'Ile, à compter dès le commencement, y compris le tems de la tréve, avoit duré soixante & douze jours. Chacun se retira de devant Pyle, & la promesse de Cléon, toute vaine & téméraire qu'elle étoit, se trouva accomplie à la lettre. Mais ce qui surprit le plus, fut l'accord même qui venoit de se faire : car on croioit que les Lacédémoniens, au lieu

ARTAXERXE

de rendre les armes, mourroient tous l'épée à la main.

Lorsqu'ils furent arrivés à Athénes, on ordonna qu'ils demeureroient prisonniers jusqu'à la paix, pourvû que les Lacédémoniens n'entrassent point dans le pays : mais que s'ils y entroient, on les feroit tous mourir. On laissa garnison dans Pyle. Les Messéniens de Naupacte, qui l'avoient possédée autrefois, y envoiérent de leur plus brave jeunesse, laquelle incommoda fort par ses courses les Lacédémoniens; & comme ces Messéniens parloient le langage du pays, ils attirérent dans leur parti un grand nombre d'esclaves. Les Lacédémoniens, dans la crainte d'un plus grand mal, députérent plusieurs fois à Athénes, sans pouvoir jamais rien obtenir de la prospérité orgueilleuse des Athéniens, à qui un si grand succès donnoit de plus hautes espérances.

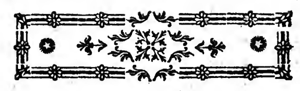
Thucyd. lib. 4. pag. 285. 286.

LA SEPTIÉME année de la guerre du Péloponnése, Artaxerxe envoia aux Lacédémoniens un Ambassadeur nommé Artapherne, chargé d'une lettre de sa part écrite en Assyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu plusieurs Ambassadeurs de leur part, qui lui avoient exposé des choses si différentes, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils soir

LONGUE-MAIN.

haitoient de lui; que dans cette incertitude, il avoit pris le parti de leur envoier ce Perſan, pour leur faire ſavoir que s'ils avoient quelque choſe à lui propoſer, ils n'avoient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance, qui pût l'informer précisément de ce qu'ils deſiroient. Cet Ambaſſadeur, en arrivant à Éione ſur la riviére de Strymon dans la Thrace, y fut pris vers la fin de cette année par un des Amiraux de la flote Athénienne, qui l'envoia à Athénes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés & tout le reſpect poſſible, parce que les Athéniens cherchoient à ſe remettre dans les bonnes graces du Roi ſon maître.

L'année ſuivante, dès que la ſaiſon permit de ſe mettre en mer, ils le renvoiérent dans un vaiſſeau de l'État aux dépens du public, & nommérent quelques-uns de leurs citoiens pour aller avec lui à la cour de Perſe en qualité d'Ambaſſadeurs. En débarquant à Éphéſe, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les Ambaſſadeurs, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, & s'en retournérent à Athénes.



LIVRE HUITIÉME.

Suite de l'Histoire des Perses & des Grecs, & de la Guerre du Péloponnése, sous les régnes de Xerxès II, de Sogdien, & de Darius Nothus.

CHAPITRE PREMIER.

XERXÈS. II.

CE CHAPITRE renferme l'histoire de treize années de la guerre du Péloponnése, jusqu'à la dix-neuviéme inclusivement.

§. I. *Régnes forts courts de Xerxès & de Sogdien. Darius Nothus leur succéde. Il appaise la révolte de l'Égypte, & celle de Médie. Il donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le commandement en chef de toute l'Asie Mineure.*

AN. M. 3579. AV. J. C. 425. ARTAXERXE mourut vers le commencement de la quarante-neuviéme année de son régne. Xerxès, qui lui

ſuccéda, étoit le ſeul fils qu'il eût de la Reine ſa femme. Mais il en avoit dix-ſept autres de ſes concubines; & entr'autres Sogdien, que Ctéſias appelle Sécondien; Ochus, & Arſite. Sogdien, de concert avec Pharnacias un des Eunuques de Xerxès, vint un jour ſurprendre le nouveau Roi, qui, après s'être enivré un jour de fête, s'étoit retiré dans ſa chambre pour y cuver ſon vin. Il le tua aiſément dans cet état, au bout d'un régne de quarante-cinq jours, & fut déclaré Roi à ſa place.

XERXÈS II.

Ctes. cap. 47-51.
Diod. lib. 12. p. 115.
AN. M. 3580.
AV. J. C. 424.

A peine étoit-il ſur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze le plus fidéle des Eunuques de ſon pere. C'étoit cet Eunuque qui avoit été chargé des funérailles d'Artaxerxe, & de la Reine mere de Xerxès, morte le même jour que ſon mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perſe dans le tombeau ordinaire des Rois, il trouva à ſon retour Sogdien ſur le trône, qui le reçut aſſez mal, à cauſe de quelque différent qu'ils avoient eu du vivant de ſon pere. Le nouveau Roi ne s'en tint pas à ces premiéres marques de mécontentement: il ne fut pas lontems ſans lui chercher querelle ſur je ne ſai quoi qui regardoit les funérailles de ſon pere, & il le fit lapider.

SOGDIEN.

Par ces deux meurtres, celui de ſon

SOGDIEN. frere Xerxès, & celui de Bagoraze, il devint l'horreur de l'armée, & de la Noblesse; & il ne se crut pas beaucoup en sûreté sur un trône, dont l'acquisition lui avoit couté de si grands crimes. Il soupçonna ses freres d'un dessein pareil au sien; & ses soupçons tombérent principalement sur Ochus, à qui son pere avoit laissé le gouvernement d'Hyrcanie. Il le manda, pour se défaire de lui quand il seroit arrivé. Mais Ochus, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voiage; & différa tant, qu'enfin, quand il vint, ce fut à la tête d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il se serviroit pour venger la mort de son frere Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, & plusieurs Gouverneurs de provinces, que la cruauté & la mauvaise conduite de Sogdien firent passer dans le parti d'Ochus. On lui mit sur la tête la Tiare, marque de la roiauté, & on le proclama Roi. Sogdien, se voiant ainsi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre sa couronne, qu'il avoit montré d'injustice & de cruauté à l'usurper. Contre l'avis de ses meilleurs amis, & des plus sages de ceux qui demeuroient encore attachés à lui, il entra en traité avec son frere, qui s'étant

rendu maître de sa personne, le fit jetter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle. C'étoit un supplice particulier à la Perse, & dont on ne se servoit que pour de grands criminels. On remplissoit de cendre, jusqu'à une certaine hauteur, une tour des plus hautes. Du haut de cette tour on jettoit le criminel dedans, la tête la premiére: & ensuite encore, avec une roue, on remuoit sans cesse cette cendre autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin elle l'étouffât. Ce fut ainsi que ce Prince scélérat perdit la vie avec l'empire, dont il ne jouit que six mois & quinze jours.

SOGDIEN.

Val. Max. lib. 9. cap. 2. II. Maccab. cap. 13.

PAR LA MORT de Sogdien, Ochus se trouva maître de l'empire. Il ne s'y vit pas plutôt bien établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithéte de *Nothus*, qui en grec veut dire bâtard. Son régne dura dix-neuf ans.

DARIUS NOTHUS.

AN. M. 3581. AV. J.C. 423.

Arsite, voiant comment Sogdien avoit supplanté Xerxès, & avoit été détrôné lui-même par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût son frere de mere aussi-bien que de pere, il se révolta ouvertement contre lui, & fut soutenu dans sa révolte par Artyphius fils de Mégabyse. Ochus, que

DARIUS nous ne nommerons plus déſormais que Darius, envoia Artaſyras un de ſes Généraux, contre Artyphius, & marcha en perſonne, à la tête d'une autre armée, contre Arſite. Artyphius avec des troupes Grecques qu'il avoit à ſa ſolde, battit deux fois le Général qu'on lui avoit oppoſé. Mais dans une troiſiéme bataille, on les lui débaucha, & il fut battu lui-même, & ſe vit réduit à la néceſſité de ſe rendre ſur quelques eſpérances de pardon qu'on lui donna. Le Roi vouloit le faire mourir, mais la Reine Paryſatis, ſœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit auſſi fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile, intriguante, & ruſée, dont le Roi ſon mari ſuivoit preſque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occaſion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conſeilla d'uſer de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire eſpérer à ſon frere, lorſqu'il verroit ſa généroſité pour un ſerviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins auſſi favorable, & l'engager par-là à ſe ſoumettre. Elle ajouta, que quand il ſeroit une fois maître de la perſonne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos.

Darius suivit son conseil, & il lui réussit. Arsite, informé de la douceur dont on usoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, seroit traité encore plus favorablement; & sur cette espérance il traita avec son frere, & se rendit. Darius panchoit beaucoup à lui sauver la vie: mais Parysatis, à force de lui représenter que la punition de ce rebelle étoit nécessaire pour sa sureté, le détermina à s'en défaire, en le faisant périr misérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas sans se faire une grande violence qu'il consentit à ce sacrifice, car il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurérent pas la tranquillité qu'il en attendoit: car son régne dans la suite fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laissérent pas beaucoup de repos. NOTHUS.

UNE DES PLUS dangereuses, fut celle que lui suscita la rebellion de Pisuthne, qui étant Gouverneur de Lydie, voulut sécouer le joug de l'empire des Perses, & se rendre souverain dans sa province. Ce qui lui fit espérer d'y réussir, fut le corps de troupes Grecques qu'il avoit ramassées & prises à son service, sous le commandement de Lycon Athénien. Darius envoia Tissapherne contre ce

AN. M. 3590.
AV. J.C. 414.
Ctes. cap. 51.

DARIUS rebelle, & lui donna, avec une bonne armée, la commission de Gouverneur de Lydie, dont il faloit dépofféder l'autre. Tiffapherne, qui étoit un homme plein de rufe, & capable de jouer toutes fortes de perfonnages, trouva le moien de parler aux Grecs de Pifuthne, & à force de préfens & de promeffes il gagna & les troupes & le Général, qui fe donnérent à lui. Le rebelle trop affoibli par cette défertion pour foutenir la démarche qu'il avoit faite, fe rendit dans l'efpérance d'obtenir fa grace, comme on l'en avoit flaté; & dès qu'on l'eut amené devant le Roi, il fut condanné à être étoufé dans la cendre, & eut le même fort que les rebelles qui l'avoient précédé. Sa mort n'appaifa pas entiérement tous les troubles. Amorgas fon fils, avec le refte de fon armée, fe maintint encore contre Tiffapherne; & pendant deux ans il ravagea les provinces maritimes de l'Afie Mineure, jufqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnéfe à Jafe ville d'Ionie, & livré par eux à Tiffapherne, qui le fit mourir.

Thucyd. lib. 8. pag. 554-567. 568.

Ctes. cap. 52.

Un autre grand embarras où fe trouva Darius, fut celui où le jetta un de fes Eunuques. Ces fortes d'Officiers s'étoient depuis lontems rendus tout-puiffans dans la Cour des Rois de Perfe, &

la ſuite de l'hiſtoire nous fera voir qu'ils y dominérent toujours abſolument. On peut connoitre & leur caractére, & le danger dont ils ſont pour les Princes, par le portrait que Dioclétien, après s'être réduit à une condition privée, faiſoit des Affranchis, qui s'étoient de même rendu maîtres des Empereurs Romains. » Il ne faut, diſoit-il, que quatre » ou cinq perſonnes unies entr'elles, » & bien déterminées à tromper le » Prince, pour y réuſſir. Ils ne lui mon- » trent jamais les choſes que par le ſeul » côté qui peut les lui faire approuver. » Ils lui cachent tout ce qui contribue- » roit à l'éclairer: & comme ils l'obſé- » dent ſeuls, il ne peut être inſtruit que » par leur canal; & il ne ſait que ce » qu'il leur plait de lui dire. Ainſi il ac- » corde les magiſtratures à qui il les » faudroit refuſer: il deſtitue au con- » traire de leurs emplois ceux qui en » ſont les plus dignes. En un mot, le » meilleur Prince ſouvent eſt vendu » par eux malgré ſa vigilance, malgré » même ſes défiances & ſes ſoupçons. *Quid multa? Ut Diocletianus ipſe dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur Imperator.*

Vopiſc. in vit. Aurelian. Imper.

Voila comment étoit gouvernée la Cour de Darius. Trois Eunuques s'y

DARIUS étoient emparé de toute la puissance: marque [a] certaine d'un mauvais gouvernement, & d'un Prince sans mérite. Mais parmi ces trois Eunuques, il y en avoit un qui dominoit sur les autres, & qui en étoit le Chef: il se nommoit Artoxare. Il avoit su observer le foible de Darius, pour gagner sa confiance. Il avoit étudié toutes ses passions pour les favoriser, & le gouverner par elles. Il ne l'occupoit que de plaisirs & d'amusemens, pour s'attirer toute l'autorité. Enfin, sous le nom & sous la protection de la Reine Parysatis, des volontés de laquelle il se montroit fidéle esclave, il disposoit de toutes les affaires de l'empire, & tout se régloit par ses ordres. Enivré par l'autorité souveraine que lui donnoit la faveur de son Maître, il se mit en tête de se rendre Souverain au lieu de premier Ministre qu'il étoit, & forma le dessein de se défaire de Darius & de monter sur le trône. Mais sa trame aiant été découverte, il fut arrété, & mis entre les mains de Parysatis, qui lui fit souffrir les plus cruels & les plus honteux supplices.

Eusèb. in Chron. LE PLUS GRAND des malheurs qui arrivérent à Darius pendant tout le cours

a Scis præcipuum esse indicium non magni Principis, magnos libertos. *Plin. ad Trajan.*

de son régne, fut la révolte de l'Egypte. NOTHUS.
Ce coup terrible éclata dans la même année que la révolte de Pisuthne. Darius ne put réduire l'Egypte, comme il réduisit ce rebelle. Les Egyptiens, las de la domination des Perses, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtée Saïte, qui étoit enfin sorti des marais où il s'étoit toujours maintenu, depuis que la révolte d'Inarus avoit été étoufée. Les Perses furent chassés, & Amyrtée déclaré Roi d'Egypte, & il y régna six ans.

Thucyd. lib. 1. c. 72. 73.

Après s'être bien affermi sur le trône, & avoir entiérement chassé d'Egypte les Perses, il se préparoit à les poursuivre jusques dans la Phénicie, & avoit déja pris des mesures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le Roi de Perse lui fit rappeller la flote qu'il avoit promise aux Lacédémoniens, pour l'emploier à garder ses propres Etats.

Pendant que Darius faisoit la guerre en Egypte & en Arabie, les Médes se soulevérent: mais ils furent battus, & ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rebellion, on appesantit leur joug, qui avoit été assez doux jusques-là. C'est ce qui ne manque jamais d'arriver à des Sujets rebelles, quand la puissance à laquelle ils avoient voulu se soustraire reprend le dessus.

DARIUS

Les armes de Darius ſemblent avoir eu le même ſuccès contre les Egyptiens. Amyrtée étant mort après avoir régné ſix ans, (peutêtre même fut-il tué dans quelque action) Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perſes que ſon fils Pauſiris lui ſuccéda. Il faloit donc pour cela qu'ils fuſſent maîtres de l'Égypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

Herod. lib. 3. cap. 15.

AN. M. 3597. Av. J. C. 407.

Après être venu à bout des rebelles en Médie, & avoir rétabli les affaires d'Égypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ſes fils, le gouvernement en Chef de toutes les provinces de l'Aſie Mineure; commiſſion importante, qui ſoumettoit à ſes ordres tous les Gouverneurs particuliers de cette partie de l'empire.

J'ai cru devoir anticiper les tems, & mettre tout de ſuite ces faits qui regardent les Rois de Perſe, pour n'être point obligé d'interrompre ſi ſouvent l'hiſtoire des Grecs, à laquelle il eſt tems de revenir.



§. II.

NOTHUS.

§. II. *Les Athéniens se rendent maîtres de l'île de Cythére. Expéditions de Brasidas dans la Thrace. Il prend Amphipolis. Exil de Thucydide l'historien. Combat près de Délie, où les Athéniens sont vaincus.*

Huitiéme année de la guerre.

DANS les trois ou quatre campagnes qui suivirent la réduction de la petite île de Sphactérie, il ne se passa guéres d'événemens considérables.

Les Athéniens, sous la conduite de Nicias, se rendirent maîtres de l'île de Cythére, qui est sur la côte de Lacédémone près du cap de Malée; & de-là, ils infestoient tout le pays.

AN. M. 3580. Av. J.C. 424. *Thucyd. lib.* 4. *p.* 286.

D'un autre côté, Brasidas marcha vers la Thrace. Les Lacédémoniens étoient portés à cette expédition par plus d'un motif. Ils comptoient faire une diversion des forces d'Athénes qui leur étoient tombées sur les bras dans leur pays. Les peuples de cette contrée les y appelloient, & s'offroient à paier l'armée. Enfin, ils étoient bien aises de profiter de cette occasion pour se défaire des Ilotes, dont ils apprehendoient un soulévement depuis la prise de Pyle. Ils

Thucyd. lib. 4. *pag.* 304-311. *Diod. lib.* 12. *pag.* 117. 118.

s'étoient déja défait de deux mille d'entre eux, par une voie qui fait horreur. Sous le ſpécieux prétexte de récompenſer le mérite juſques dans les eſclaves même, mais en effet pour ſe délivrer de ceux dont ils redoutoient plus le courage, ils firent proclamer par un Edit public, que ceux des Ilotes qui auroient le mieux ſervi l'Etat dans les derniéres campagnes, vinſſent inſcrire leurs noms dans le regître public, pour être délivrés de la ſervitude. Deux mille ſe préſentérent. On les promena par les temples avec des chapeaux de fleurs, comme ſi l'on eût eu envie en effet de leur accorder la liberté. Après cette cérémonie ils diſparurent tous ſans qu'on ait jamais ſu depuis ce qu'ils étoient devenus. On voit ici comment une politique ombrageuſe, & une domination jalouſe & pleine de défiance, porte aux plus noires perfidies, & ne craint point de faire ſervir à l'exécution de ſes deſſeins criminels la ſainteté même de la religion, & l'autorité des Dieux.

Ils envoiérent donc encore ſept cens Ilotes avec Braſidas qu'ils avoient choiſi pour cette entrepriſe. Ce Général engagea pluſieurs villes dans ſon parti, ſoit par force, ſoit par intelligence, & encore plus par ſa ſageſſe & ſa modération. Les

principales furent Acanthe & Stagyre, qui étoient deux colonies d'Andros. Il marcha auſſi dans la ſuite vers Amphipolis, colonie d'Athénes, ſur le fleuve Strymon. Les habitans dépéchérent en hâte vers * Thucydide Général des Athéniens, qui étoit alors à Thaſe, petite île de la mer Égée, à demi-journée d'Amphipolis. Il partit auſſitôt avec ſept navires qui ſe trouvérent près de lui, pour raſſurer la place avant que Braſidas s'en pût ſaiſir, ou en tout cas pour ſe jetter dans Eione, qui étoit fort près d'Amphipolis. Braſidas qui l'appréhendoit à cauſe du crédit qu'il avoit dans tout ce pays-là, où il poſſédoit des mines d'or, ſe hâta de prévenir ſon arrivée, & offrit des conditions ſi avantageuſes aux aſſiégés qui n'eſpéroient pas ſitôt du ſecours, qu'ils ſe rendirent. Thucydide arriva le ſoir même à Eione; & s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Braſidas s'en ſeroit rendu le lendemain maître dès le point du jour. Quoique Thucydide eût fait toute la diligence poſſible, cependant les Athéniens lui imputérent la priſe d'Amphipolis, & le condannérent à l'exil.

NOTHUS.

Page 320-324.

* *C'eſt celui qui a écrit l'hiſtoire de la guerre du Péloponnéſe.*

La perte de cette place leur fut fort ſenſible, tant parce qu'ils en tiroient de grands revenus & du bois à faire des

DARIUS navires, que parce que c'étoit une porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignoient une révolte générale des alliés qu'ils avoient dans ce quartier-là, d'autant plus que Brasidas témoignoit beaucoup de modération & d'équité, & ne cessoit de publier qu'il venoit pour affranchir le pays. Il déclaroit aux peuples qu'à son départ de Sparte, il avoit prêté serment devant les Magistrats de laisser libres tous ceux qui entreroient dans leur alliance, & qu'il mériteroit d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servoit de la religion du serment pour tendre un piége à leur crédulité. » Car, selon lui, une tromperie palliée d'un prétexte spécieux » deshonore infiniment plus les personnes constituées en dignité, qu'une » violence ouverte; parce que l'une est » l'effet de la puissance que la fortune » nous a mise en main, & l'autre n'est » fondée que sur la trahison & la perfidie qui sont les pestes de la société » humaine. Or je rendrois, disoit-il, » un bien mauvais service à ma patrie, » outre que je la deshonorerois pour » toujours, si en lui procurant d'abord » quelques légers avantages, je faisois » perdre la réputation de justice & de » fidélité à garder sa parole, qui la rend

NOTHUS.

» beaucoup plus puissante que toutes » ses forces réunies ensemble, parce » qu'elle lui attire l'estime & la con- » fiance des peuples. « C'est sur ces principes d'honneur & d'équité que Brasidas régla toujours sa conduite, persuadé que le rempart le plus sûr d'un État, est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont les voisins & les alliés qu'on est incapable d'usurper leurs terres, ou de les vouloir dépouiller de leur liberté. Par cette conduite, il enleva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Les Athéniens, commandés par Démosthéne & Hippocrate, étoient entrés en Béotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseroient leur parti dès qu'ils se montreroient. Les Thébains marchérent à leur rencontre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considérable. Les Athéniens furent défaits & mis en fuite. Socrate se trouva à cette action, & Lachès qui l'y accompagna, lui rend ce témoignage dans Platon, que si tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, Athénes n'auroit pas reçu cet échec à Délie. Il fut entraîné dans la fuite avec les autres : il étoit à pié. Alcibiade l'aiant apperçu

Thucyd. lib. 4. pag. 311-319.

Plat. in Lachet. pag. 181.

In conviv. pag. 221.

Plut. in Alcib. p. 195.

DARIUS de dessus son cheval, s'approcha de lui, & ne le quitta plus, le défendant avec courage contre les ennemis qui le poursuivoient.

Après la bataille, les vainqueurs assiégérent la ville. Entre les autres machines qu'ils dressérent pour la battre, ils en emploiérent une fort extraordinaire. C'étoit une longue piéce de bois coupée en deux, puis creusée & rejointe, de sorte qu'elle ressembloit assez à une flute. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer où pendoit une chaudiére, si bien qu'en soufflant avec de grands soufflets à l'autre bout de la piéce de bois, le vent porté de-là dans le tuyau, allumoit un grand brasier qui étoit dans la chaudiére avec de la poix & du souffre. Cette machine, apportée sur des chariots jusqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revétu de pieux & de fascines, causa un si grand embrasement, que le rempart étant aussitôt abandonné, & la palissade consumée, il fut aisé de prendre la ville.

NOTHUS.

§. III. *Tréve d'un an entre les deux peuples. Mort de Cléon & de Brasidas. Traité de Paix conclu entre les Athéniens & les Lacédémoniens pour cinquante ans.*

IX. X. & XI. années de la guerre.

Thucyd. lib. 4. pag. 328-333. Diod. lib. 12. p. 118.

IL Y AVOIT à peu près égalité de pertes & d'avantages de côté & d'autre, & les deux peuples commençoient à se lasser d'une guerre qui leur coutoit de grands frais, & ne leur procuroit aucun bien réel. Il se fit donc une tréve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Les premiers s'y résolurent, pour arrêter les progrès de Brasidas, pour donner ordre à la sûreté de leurs places, & pour passer de-là à une paix générale si la chose leur étoit avantageuse. Les autres s'y portérent pour leur en faire naître l'envie par la douceur du repos, & pour retirer d'entre leurs mains ceux de leurs citoiens que les Athéniens avoient fait prisonniers dans l'île de Sphactérie; ce qu'ils ne pouvoient espérer absolument, si Brasidas poussoit plus loin ses conquêtes. Ce Général n'apprit qu'avec une extrême douleur la nouvelle d'un accommodement qui

AN. M. 3581. AV. J.C. 423.

DARIUS l'arrêtoit au milieu de sa course, & qui déconcertoit tous ses projets. Il ne put même se résoudre à abandonner la ville de Scione, qu'il avoit prise deux jours après le traité, mais sans en avoir connoissance. Il alla encore plus loin, & ne fit point difficulté de recevoir Mende, petite ville voisine de Scione, qui se rendit à lui à l'exemple de la premiére, ce qui étoit contrevenir manifestement au traité : mais il prétendoit avoir d'autres contraventions à reprocher aux Athéniens.

On juge bien que ceux-ci ne souffrirent pas tranquillement une telle conduite. Cléon, dans toutes les assemblées, animoit les esprits, & souffloit le feu de la guerre. L'heureux succès de l'expédition contre Sphactérie avoit infiniment augmenté son crédit parmi le peuple, & lui avoit inspiré une fierté insupportable, & une audace que l'on ne pouvoit plus réprimer. Il avoit une sorte d'éloquence véhémente, impétueuse, emportée, qui entraînoit les esprits, moins par la force des raisons que par la hardiesse & la violence de son style & de sa déclamation. Ce fut lui qui le premier donna l'exemple de crier à pleine tête dans les assemblées, où jusques-là on avoit gardé beaucoup de

Plut. in vit. Niciæ, p. 528.

décence & de modération, de rejetter son vétement en arriére pour donner plus de liberté à son geste, de se fraper les cuisses, d'aller & de venir sur la tribune en haranguant. En un mot, il introduisit parmi les Orateurs, & parmi tous ceux qui se méloient du gouvernement, une licence effrénée, & un mépris de toutes les bienséances : licence & mépris qui produisirent bientôt un bouleversement général & une horrible confusion dans les affaires. NOTHUS.

Ainsi deux hommes de part & d'autre, s'opposoient à la paix de la Gréce, & y mettoient un obstacle insurmontable, mais par des voies bien différentes : c'étoient Cléon & Brasidas. Le premier, parce que la guerre couvroit ses vices & sa méchanceté ; le second, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu. En effet, elle fournissoit à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, & à l'autre celles de faire de grandes & belles actions. Leur mort, qui suivit de près, donna lieu à un nouvel accommodement. *Ibid.*

Les Athéniens avoient mis Cléon à la tête des troupes pour aller contre Brasidas, & pour réduire les villes qui s'étoient révoltées. Amphipolis étoit celle qui leur tenoit le plus à cœur : AN. M. 3582. AV. J. C. 422. *Thucyd. lib.* 5. *pag.* 342-351. *Diod. lib.* 12. *p.* 121. 122.

DARIUS Brasidas s'y jetta pour la défendre. Cléon avoit mandé à Perdiccas Roi de Macédoine, au Roi des Odomantes, de lui amener des troupes le plutôt, & dans le plus grand nombre qu'ils pourroient. Il les attendoit, & avoit résolu de ne pas marcher d'abord à l'ennemi. Mais, comme il vit les soldats, qui l'avoient suivi à regret & malgré eux, se lasser de demeurer si lontems oisifs, & comparer sa lâcheté & son peu d'expérience avec la valeur & l'habileté de Brasidas, il ne put souffrir ni leur mépris, ni leurs plaintes; & s'estimant grand Capitaine par la prise de Sphactérie, où il avoit si bien réussi, il crut qu'il en arriveroit de même d'Amphipolis. Il s'en approcha donc, simplement, disoit-il, pour reconnoitre la place, en attendant que toutes ses forces fussent arrivées; non qu'il crût en avoir besoin pour la prendre, ou qu'il se défiât de l'événement, car il se tenoit assuré que personne n'oseroit lui tenir tête, mais pour être en état de l'investir de tous côtés, & d'y faire donner l'assaut. Il se vint donc camper devant la place, considérant à loisir sa situation, & persuadé qu'il pourroit se retirer quand il voudroit sans combat. Car personne ne sortoit, ni ne paroissoit sur

les murailles, & toutes les portes de la ville étoient fermées, de sorte qu'il commençoit à se repentir de n'avoir pas amené les machines, croiant qu'il ne lui manquoit que cela pour s'en rendre maître. Brasidas, qui connoissoit parfaitement son caractére, affectoit exprès une sorte de réserve & de crainte, pour amorcer sa témérité, & augmenter la bonne opinion qu'il avoit de lui-même : d'ailleurs il savoit que Cléon avoit amené avec lui l'élite des troupes d'Athénes, & la fleur de celles de Lemnos & d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi qui n'osoit paroitre devant lui, & se tenoit lâchement renfermé dans sa place, alloit de côté & d'autre la tête levée, sans prendre aucune précaution, & sans garder aucune discipline parmi ses troupes. Brasidas, dont la vûe étoit de l'attaquer à l'improviste avant que toutes ses forces fussent arrivées, crut que le moment en étoit venu. Il avoit pris toutes les mesures & donné tous les ordres nécessaires. Il fit donc brusquement une sortie, qui étonna & déconcerta les Athéniens. L'aile gauche se détacha aussitôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aile droite, où il trouva

NOTHUS.

DARIUS beaucoup de résistance. Aiant été blessé, & mis hors de combat, ses gens l'emportérent, sans que les Athéniens s'en aperçussent. Pour Cléon, comme il n'avoit pas résolu de combattre, il prit la fuite, & fut tué par un soldat qui le rencontra. Les troupes qu'il commandoit se défendirent pendant quelque tems & soutinrent deux ou trois attaques sans lâcher le pié, mais enfin elles furent mises en déroute, & tout plia. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques momens à sa victoire.

Toute l'armée de retour de la poursuite, après avoir dépouillé les morts, dressa un trophée. Ensuite tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Brasidas, & les habitans d'Amphipolis lui rendirent depuis chaque année des honneurs funébres comme à un Héros, avec des jeux, des combats, & des sacrifices. Ils le considéroient comme leur fondateur, & pour lui en mieux assurer le titre, ils démolirent tous les monumens de celui qui l'avoit été en effet, pour ne pas paroitre devoir leur établissement à un Athénien, & pour faire mieux leur cour à Lacédémone d'où ils attendoient tout leur salut. Les Athéniens, après avoir em-

Agnon, Athénien.

porté leurs morts du consentement du vainqueur, retournérent à Athénes, tandis que les autres donnérent ordre aux affaires d'Amphipolis.

On raporte une parole de la mere de Brasidas, qui marque bien le caractére Spartain. Comme on louoit en sa présence les grandes qualités & les grandes actions de son fils, & qu'on l'élevoit sans exception & sans comparaison au-dessus de tous les autres : *Vous vous trompez, dit-elle, mon fils étoit brave, mais Sparte a plusieurs citoiens qui le sont encore plus que lui.* Cette générosité d'une mere qui préféroit la gloire de l'État à celle de son fils, fut admirée, & ne demeura point sans récompense. Les Éphores lui rendirent des honneurs publics.

Diod. pag. 122.

Après cette derniére action, où les deux hommes qui étoient le plus grand obstacle à la paix moururent, les esprits se trouvérent disposés à un accommodement, & la guerre fut comme suspendue de part & d'autre. Les Athéniens, depuis la perte des deux batailles de Délie & d'Amphipolis, avoient beaucoup rabattu de leur fierté, & étoient détrompés de la haute opinion qu'ils avoient conçue de leurs forces, qui leur avoit fait refuser les offres

Thucyd. lib. 5. *pag.* 351-354.

DARIUS avantageuses de leurs ennemis. D'ailleurs, ils appréhendoient la révolte de leurs alliés, qui, découragés par leurs pertes, pourroient les abandonner, comme plusieurs avoient déja fait. Ces réflexions leur inspirérent un vif repentir de n'avoir pas traité après les avantages de Pyle. Les Lacédémoniens de leur côté ne se flatoient plus de l'espérance de les pouvoir ruiner en ravageant leur pays, & ils étoient abattus & effraiés de la perte qu'ils avoient soufferte dans l'île, la plus grande qu'ils eussent faite jusqu'alors. Ils considéroient encore, que leur pays étoit ravagé par les garnisons de Pyle & de Cithére; que leurs esclaves désertoient, & qu'ils avoient à appréhender une plus grande révolte; & que la tréve qu'ils avoient faite avec ceux d'Argos étant près d'expirer, ils avoient lieu de craindre d'être abandonnés de quelques alliés du Péloponnése, comme ils le furent en effet. Tous ces motifs, joints au desir de recouvrer leurs prisonniers, dont la plupart étoient des plus considérables citoiens de Lacédémone, leur faisoient souhaiter la paix.

Ceux qui s'y portérent avec le plus d'empressement, & qui y avoient le plus d'intérêt, étoient les deux principaux

NOTHUS.

des deux États, Pliſtonax Roi de Lacédémone, & Nicias Général des Athéniens. Le premier étoit revenu depuis peu de ſon exil, où il avoit été condanné parce qu'on le ſoupçonnoit d'avoir reçu de l'argent pour retirer ſes troupes du pays d'Athénes, & l'on imputoit à cette retraite précipitée pluſieurs malheurs dont elle avoit été ſuivie. On l'accuſoit auſſi d'avoir corrompu à force de préſens la prétreſſe de Delphes, qui avoit ordonné de la part du Dieu de le rappeller d'exil. Il deſiroit donc la paix pour éviter tous ces reproches, que les maux continuels de la guerre renouvelloient chaque jour. Pour Nicias, le plus heureux Capitaine de ſon tems, il craignoit de ternir ſa gloire par quelque infortune, & il étoit bien aiſe de jouir en repos des fruits de la paix, & d'en faire jouir ſon pays.

Les deux peuples commencérent d'abord par faire une ſuſpenſion d'armes d'un an, pendant laquelle ſe trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la ſûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils deſiroient avec paſſion de mener une vie douce & tran-

Thucyd. lib. 5. pag. 354. Plut. in Nic. p. 528. 529.

DARIUS quille, loin des allarmes de la guerre, & des horreurs du carnage & du ſang. Ils entendoient avec de grandes démonſtrations de joie les Chœurs de leurs Tragédies chanter : *Que les araignées faſſent déſormais leurs toiles ſur nos lances & ſur nos boucliers !* Et ils ſe reſſouvenoient avec plaiſir de celui qui a dit : *Que ceux qui s'endorment dans le ſein de la paix, ne ſont point réveillés en ſurſaut par le ſon des trompettes, & que le ſommeil n'eſt diſſipé que par le paiſible chant du coq.*

Diod. lib. 12. pag. 122. Tout l'hiver ſe paſſa en pour-parlers & en entrevûes ; dans leſquelles chacun propoſoit ſes droits, & faiſoit valoir ſes prétentions. Enfin la paix fut conclue & ſignée pour cinquante ans, & l'un des principaux articles fut qu'on ſe rendroit réciproquement les villes & les priſonniers. Ce traité fut fait dix ans entiers & quelques jours depuis la première déclaration de la guerre. Les Béotiens & les Corinthiens en furent fort mécontens, & firent tout ce qu'ils purent pour exciter de nouveaux troubles.

AN. M. 3583. AV. J.C. 421.

Thucyd. lib. 5. pag. 358. 359. Mais Nicias perſuada aux Athéniens & aux Lacédémoniens d'ajouter comme un dernier ſceau & un dernier lien à cette paix, en faiſant enſemble une ligue offenſive & défenſive, qui les rendroit

plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, & plus sûrs les uns des autres. En conséquence de ce traité, les Athéniens rendirent enfin les prisonniers qu'ils avoient faits dans l'île de Sphactérie. Nothus.

§. IV. *Alcibiade commence à paroitre. Son caractére. Opposé en tout à Nicias, il fait rompre le traité que Nicias avoit conclu. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'Ostracisme.*

XII. année de la guerre.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, & à paroitre dans les assemblées. Socrate s'étoit attaché à lui depuis plusieurs années, & avoit enrichi son esprit d'une infinité de belles connoissances. *Plut. in Alcib. pag. 192-194.*

La liaison intime d'Alcibiade avec Socrate est une des particularités de sa vie les plus remarquables. Ce Philosophe découvrant en lui d'excellentes qualités, que l'éclat de sa beauté rendoit encore plus aimables, s'appliqua avec un soin incroiables à cultiver une plante si précieuse, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne se flétrît, & ne dégénérât absolument. En effet, tout étoit danger pour lui : la noblesse de sa naiss-

DARIUS sance, la grandeur de ses richesses, la considération où étoit sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses qualités personnelles, sa rare beauté, & plus que tout cela encore les flateries & les complaisances de tous ceux qui l'approchoient. Il semble, dit Plutarque, que la fortune l'avoit environné & investi de tous ces prétendus avantages comme d'autant de barriéres & de remparts, pour le rendre inaccessible & invulnérable aux traits salutaires qui pénétrent jusqu'au vif, & qui laissent dans le cœur l'éguillon de la vertu & de la solide gloire. Mais ce furent ces obstacles mêmes qui redoublérent le zéle de Socrate.

Quelques efforts qu'on fit pour détourner le jeune Athénien d'un commerce qui seul pouvoit l'arracher à tant de piéges, il s'y livra pleinement. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il sentit tout le mérite de Socrate, & ne put résister aux attraits & aux charmes de son éloquence douce & insinuante, qui l'emportérent pour lors sur ceux de la volupté. Disciple zélé d'un si habile maître, il le suivoit par-tout, prenoit un singulier plaisir à sa conversation, goûtoit extrêmement ses principes, recevoit ses leçons & même ses réprimandes avec une docilité merveilleuse, &

étoit touché & attendri de ses discours jusqu'à verser des larmes, & à ne pouvoir plus se souffrir lui-même, tant la force de la vérité étoit grande dans la bouche de Socrate, & tant elle lui faisoit appercevoir de difformité & de laideur dans les vices auxquels il s'abandonnoit. NOTHUS.

Alcibiade, dans ces momens où il écoutoit Socrate, & étoit tout autre, & l'on ne l'eût pas reconnu. Mais son caractére vif & fougueux, & son penchant naturel pour le plaisir, irrités encore & enflammés par les discours des jeunes gens, le replongeoient bientôt dans ses premiers désordres, & l'arrachoient à son maître, qui ensuite étoit obligé de courir après lui comme après un esclave fugitif qui lui étoit échapé. Cette alternative de fuites & de retours, de bonnes résolutions & de rechutes dans ses vices, dura fort lontems, Socrate ne se rebutant point de sa légéreté, & se flatant toujours de l'espérance de le ramener à son devoir. Et ce fut là sans doute la source de ce mélange de bien & de mal qui parut toujours dans sa conduite, les instructions qu'il avoit reçues de son maître prenant quelquefois le dessus, & d'autres fois la fougue

DARIUS de ses passions l'entraînant comme malgré lui dans des partis tout opposés.

Cette liaison dura autant que leur vie, & ne fut pas exemte de soupçons. D'habiles gens prétendent que ces soupçons, lorsqu'on les approfondit, disparoissent, & doivent être regardés comme l'effet de la malignité des ennemis de l'un & de l'autre. Nous avons dans un des dialogues de Platon un entretien de Socrate avec Alcibiade, fort propre à faire connoitre le génie & le caractére de ce dernier, qui aura désormais une grande part dans les affaires de la république d'Athénes, & y jouera un grand rôle. J'en donnerai ici un extrait fort abrégé, & j'espére qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. * Socrate, dans ce dialogue, s'entretient avec Alcibiade, qui étoit actuellement sous la tutéle de Périclès. Il étoit encore tout jeune, & avoit été élevé de la maniére dont l'étoient tous les Athéniens, c'est-à-dire, qu'on l'avoit instruit dans les lettres, qu'on lui avoit appris à jouer des instrumens, & qu'on l'avoit formé à la lute, & aux autres exercices du

Plut. in Alcib. 1.

* *M. l'Abbé Fraguier justifie Socrate dans une de ses dissertations. Mém. de l'Académie des Belles-Lettres.* Tom. 4. p. 371.

NOTHUS.

corps. Il ne paroit pas que Périclès eût pris jusques-là beaucoup de soin de son éducation, (faute assez ordinaire aux plus grands hommes) puisqu'il lui donna pour Gouverneur Zopire, Thrace de Nation, déja fort vieux, celui de tous les esclaves de Périclès qui étoit le moins en état, & par son âge, & par son caractére, de former ce jeune Athénien. Aussi Socrate dit-il à Alcibiade, que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone en qui l'on voioit un courage, une grandeur d'ame, un vif desir de la gloire, un amour du travail, accompagnés de douceur, de modestie, de tempérance, & d'un parfait assujettissement à la discipline de Sparte, il paroitroit comme un enfant à leur égard. Cependant sa naissance, ses grands biens, ses alliances, le crédit de son tuteur, tout cela lui avoit extrêmement enflé l'esprit. Il étoit plein d'estime pour lui-même, & de mépris pour tous les autres. Il se préparoit à entrer dans le maniement des affaires publiques; &, à l'entendre parler, il ne se promettoit rien moins que d'effacer la gloire & la réputation de Périclès même, & d'aller attaquer le Roi de Perse jusques sur son trône. Socrate le voiant donc tout près de monter dans

DARIUS la tribune aux harangues, pour donner conseil au peuple sur les affaires de l'État, lui démontre par plusieurs interrogations qu'il lui fait & par ses propres réponses, qu'il ignore absolument les affaires dont il entreprend de parler, puisqu'il n'a pu les connoitre par lui-même, & qu'il ne s'en est point fait instruire par d'autres. Après cet aveu tiré de sa propre bouche, il lui peint avec de vives couleurs le ridicule de sa conduite, & lui en fait toucher au doit l'absurdité. Que penseroit Amestris, dit Socrate, (c'étoit la mere d'Artaxerxe qui régnoit actuellement en Perse) si on lui disoit qu'il y a à Athénes un homme qui songe à déclarer la guerre à son fils, & même à le détrôner. Elle s'imagineroit sans doute qu'on lui parle de quelque vieux Général, homme d'un courage intrépide, d'une rare sagesse, d'une expérience consommée, qui est maître d'assembler une armée nombreuse pour la faire marcher à ses ordres, & qui de loin a pris toutes les mesures nécessaires pour un si grand dessein. Mais si elle apprenoit qu'il n'y a rien de tout cela, & qu'il s'agit d'un jeune homme qui à peine a atteint l'âge de vingt ans, qui est sans aucune connoissance des affaires publiques, sans aucun

ufage de la guerre, fans aucune autorité dans fa ville, & fans aucun crédit chez les alliés, pourroit-elle s'empécher de rire de la folie & de l'extravagance d'une telle entreprife? Voila pourtant votre état & votre portrait, dit Socrate en s'adreffant à Alcibiade; & malheureufement c'eft celui de la plupart de ceux qui s'ingérent dans le gouvernement. Il excepte néanmoins de ce nombre Périclès, dont le folide mérite & la grande réputation étoient le fruit de l'étude férieufe qu'il avoit faite pendant un fort long tems de tout ce qui étoit capable de lui former l'efprit, & de le difpofer au maniement des affaires publiques. Alcibiade ne put difconvenir que ce ne fût là fon état : il en eut honte; & rougiffant de fe voir fi pauvre & fi dépourvû de mérite, il demanda ce qu'il faloit faire pour en acquérir. Socrate, qui ne vouloit pas le décourager, lui dit : qu'à l'âge où il étoit, le mal n'étoit pas fans reméde, & ne ceffa dans la fuite de lui donner de fages confeils. Il eut tout le loifir d'en profiter, puifqu'entre le tems de cet entretien, & celui où il commença à être emploié dans le gouvernement, il fe paffa plus de vingt années.

Alcibiade avoit un caractére fouple &

DARIUS flexible, propre à prendre toutes les impreſſions que demandoit la différente conjoncture des tems, ſe portant avec la même facilité & la même ardeur au bien & au mal, & paſſant d'un excès à un autre tout contraire preſque ſans intervalle, de ſorte qu'on lui appliquoit ce que dit Homére du terroir d'Egypte: *Qu'il portoit beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, & auſſi beaucoup de poiſons.* On pourroit dire de lui que ce n'étoit point un homme ſeul, mais, ſi l'on oſoit s'exprimer ainſi, un composé de pluſieurs hommes, ſérieux, enjoué; auſtére, affable; maître impérieux & plein de hauteur, eſclave rampant & plein de baſſeſſe; ami de la vertu & des vertueux, livré au vice & aux méchans; capable des plus pénibles fatigues & de la vie la plus dure, inſatiable de délices & de voluptés.

Quemvis hominem ſecum attulit ad nos. *Juvenal.*

Plut. in Alcib. pag. 195.

On parloit beaucoup de ſes déſordres & de ſes déréglemens dans la ville, & il auroit fort ſouhaité faire ceſſer ces bruits, mais ſans changer de vie, comme un mot de lui le fait entendre. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire & d'une grande beauté, qu'il avoit acheté ſoixante & dix mines, *

* *La mine Attique valoit cent dragmes, & la dragme dix ſols de notre monnoie.*

c'eſt-à-dire

c'est-à-dire, trois mille cinq cens livres. On voit que le goût pour les chiens est de vieille date. Il lui fit couper la queue, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau. Ses amis lui en firent de grands reproches, & lui dirent que toute la ville murmuroit contre lui, & le blâmoit extrêmement d'avoir gâté un si beau chien. *Voila ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant. *Je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, & qu'ils ne disent pas pis de moi.* NOTHUS.

De toutes les passions qui paroissoient en lui, la plus marquée & la plus vive étoit un esprit de domination qui vouloit tout emporter de hauteur, & qui ne pouvoit souffrir ni supérieur ni égal. Quoique sa naissance, & ses rares talens, lui ouvrissent une grande porte au gouvernement de la République, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité qu'il desiroit d'acquérir sur le peuple, qu'à la force de son éloquence, & à la grace persuasive de ses discours. C'est en quoi son intime liaison avec Socrate put lui être d'un grand secours.

Τὸ φιλόνεικον, καὶ τὸ φιλόπρωτον.

Plut. in Alcib. pag. 195. 196.

Alcibiade, qui, du caractére dont nous venons de le marquer, n'étoit pas

AN. M. 3584. AV. J. C. 420.

DARIUS né pour le repos, avoit fait tous ses efforts pour traverser le traité qui venoit de se conclure entre les deux peuples: mais n'aiant pu y réussir, il travailla à en empêcher l'effet. Il étoit piqué contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias dont ils avoient une très grande opinion, & qu'au contraire ils paroissoient ne faire aucun cas de lui, quoique ses ancêtres eussent eu droit d'hospitalité avec eux.

Thucyd. lib. 5. pag. 368-378. Plut. in Alcib. pag. 197. 198.

La premiére chose qu'il fit pour rompre la paix, c'est qu'aiant su que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occasion de se séparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïssoient, il les flata secrettement de l'espérance que les Athéniens leur donneroient du secours, en leur faisant entendre qu'ils étoient prêts de rompre une paix qui leur étoit désavantageuse.

En effet les Lacédémoniens n'étoient pas fort attentifs à en observer religieusement les conditions, aiant fait alliance avec les peuples de la Béotie contre l'esprit & la teneur du traité, & n'aiant rendu aux Athéniens le fort de Panacte que démoli, & non pas fortifié & dans l'état où il étoit lors de la conclusion du traité, comme ils s'y étoient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrê-

mement indignés de cette mauvaiſe foi, n'oublia rien pour les irriter davantage, & profitant de cette conjoncture pour pouſſer à bout Nicias, il ſouleva contre lui le peuple, en le rendant ſuſpect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, & formant contre lui des accuſations qui ne manquoient pas tout-à-fait de vraiſemblance, quoique dans le fond elles fuſſent deſtituées de vérité.

NOTHUS.

Cette nouvelle attaque déconcerta Nicias. Heureuſement il arriva dans le moment même des Ambaſſadeurs de Lacédémone avec plein pouvoir de terminer tous les différens. Aiant été introduits dans le Conſeil, c'eſt-à-dire, dans le Sénat, ils déduiſirent leurs plaintes, & firent leurs demandes; & il n'y eut perſonne qui ne les trouvât très juſtes & très raiſonnables. Le peuple devoit leur donner audience le lendemain. Alcibiade, qui craignoit le ſuccès de cette aſſemblée, mit tout en œuvre pour obliger les Ambaſſadeurs à entrer avec lui en conférence. Il leur repréſenta que le Conſeil traitoit toujours avec beaucoup de modération & d'humanité ceux qui s'adreſſoient à lui, mais que le peuple étoit hautain & exceſſif dans ſes prétentions. Que s'ils parloient de pleins pouvoirs, il ne manqueroit pas de s'en

DARIUS prévaloir, & les forceroit de lui accorder tout ce qu'il lui viendroit en tête. Au reste, il leur promit de les aider de tout son crédit, pour leur faire rendre Pyle, pour empécher l'alliance d'Argos, & pour faire renouveller la leur; & il confirma ces promesses par serment. Les Ambassadeurs sortirent de cette conférence très contens, & pleins d'admiration pour la profonde politique & l'extrême habileté d'Alcibiade, qu'ils regardoient comme un homme extraordinaire. Et en cela, ils ne se trompoient point.

Le lendemain, le peuple étant assemblé, les Ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet de leur Ambassade, & la nature de leurs pouvoirs. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient proposer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contre eux, les traite de fourbes & de perfides, appelle le Conseil à témoin du discours qu'ils avoient tenu la veille, & exhorte le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient si impudemment, & qui sur le même sujet disoient aujourd'hui une chose, & demain une autre.

NOTHUS.

On ne ſauroit exprimer la ſurpriſe & le trouble des Ambaſſadeurs, qui ſe regardant l'un l'autre ne pouvoient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles ſur ce qu'ils voioient & entendoient. Nicias, qui ignoroit la ruſe & la tromperie d'Alcibiade, ne pouvoit concevoir un changement ſi étrange, & ſe donnoit la torture pour en chercher la raiſon. Le peuple ſur l'heure ſe mettoit en devoir de faire venir les Ambaſſadeurs d'Argos, pour conclure avec eux la ligue : mais, dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au ſecours de Nicias, & rompit l'aiſemblée. Il obtint avec beaucoup de peine dans celle du lendemain une ſurſéance, juſqu'à ce qu'on eût envoié des Députés à Lacédémone. Il fut mis à leur tête : mais il revint ſans avoir rien fait. Les Athéniens ſe repentirent fort alors d'avoir renvoié à ſa perſuaſion les priſonniers de l'Ile qui tenoient aux plus puiſſantes Maiſons de Sparte. Cependant, quelque grande que fût leur colére, ils ne ſe portérent à aucun excès contre lui : ils élurent ſeulement Alcibiade pour Général, firent une ligue avec les Mantinéens & les Éléens qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, & envoiérent

DARIUS des troupes à Pyle faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongérent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

Plut. in Alcib. p. 198. Plutarque, après le récit de l'intrigue d'Alcibiade, ajoute : » Personne ne » sauroit approuver le moien dont il » se servit pour arriver à son but ; » mais ce fut pourtant un coup de par- » tie d'avoir désuni & ébranlé presque » tout le Péloponnése, & suscité en » un seul jour tant d'ennemis aux Lacé- » démoniens. « Il me semble que c'est condanner bien foiblement une fourberie & une perfidie aussi noires que celles-ci, dont le succès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, & qui ne peuvent être assez détestées.

Plut. in Alcib. pag. 196. 197. In Nic. p. 530. 531. Il y avoit à Athénes un citoien, nommé Hyperbolus, fort méchant homme, & que les poétes comiques prenoient ordinairement pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. Il s'étoit endurci à la mauvaise réputation, & étoit devenu insensible à l'infamie par une extinction entiére de tout sentiment d'honneur qui ne peut être que l'effet d'une ame désespérément livrée au vice. Cet homme ne plaisoit à personne, mais le peuple ne laissoit pas de s'en servir pour humilier ceux qui étoient élevés en dignité, & pour leur

ſuſciter des affaires. Deux citoiens partageoient alors à Athénes toute l'autorité, Nicias & Alcibiade. La vie peu réglée de celui-ci bleſſoit les Athéniens, outre qu'ils redoutoient ſon audace & ſa fierté. D'un autre côté Nicias, en s'oppoſant toujours ſans ménagement à leurs injuſtes deſirs, & en les obligeant toujours de prendre les partis les plus utiles, leur étoit devenu très odieux. Il paroiſſoit, dans cette aliénation des eſprits, que l'Oſtraciſme auroit lieu à l'égard de l'un ou de l'autre. Des deux partis qui dominoient alors dans la ville, l'un des jeunes gens qui vouloient la guerre, l'autre des vieillards qui ſouhaitoient la paix, le premier s'efforçoit de faire tomber le ban ſur Nicias, & l'autre de le détourner ſur Alcibiade. Hyperbolus, dont l'audace faiſoit tout le mérite, dans l'eſpérance de ſuccéder au crédit de celui qui ſeroit chaſſé, ſe déclara contre eux, & il ne ceſſoit d'irriter le peuple contre l'un & contre l'autre. Mais les deux factions s'étant réunies, il fut lui-même banni, & mit fin par ſon exil à l'Oſtraciſme, qui parut avoir été flétri & deshonoré en tombant ſur un ſujet ſi indigne : car juſques-là il y avoit eu une ſorte d'honneur & de dignité dans cette punition.

DARIUS. Hyperbolus fut donc le dernier qui fut condanné à ce ban, comme Hipparque, proche parent du Tyran Pisistrate, l'avoit souffert le premier.

§. V. *Alcibiade engage les Athéniens dans la guerre de Sicile.*

XVI. & XVII. années de la guerre.

Thucyd lib. 5. pag. 380-409.
AN. M. 3588.
AV. J. C. 416.

JE PASSE sous silence plusieurs événemens peu considérables, pour venir au plus important de tous, qui est l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle Alcibiade sur-tout les détermina. C'est ici la XVI[e] année de la guerre du Péloponnése.

Plut. in Alcib. pag. 198-200. In Nic. p. 531.

Alcibiade avoit pris un ascendant merveilleux sur les esprits, quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il étoit. Car ses grandes qualités étoient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettoit point en peine de dissimuler. Il vivoit plongé dans un luxe prodigieux & dans une mollesse qui deshonoroit la ville. Ce n'étoient tous les jours que festins, que réjouissances, que parties de plaisirs & de débauches. Il montroit peu de respect pour les coutumes du pays, & encore moins pour la religion & pour les Dieux. Les gens

sages & sensés, outre l'aversion que leur inspiroient tous ces déréglemens, craignoient extrêmement les suites de cette audace, de cette profusion, & de ce profond mépris des Loix, qu'ils regardoient comme autant de moiens & de dégrés pour arriver à la tyrannie. NOTHUS.

Aristophane, dans une de ses comédies, marque admirablement par un seul vers la disposition du peuple à son égard : *Il le hait*, dit-il, *& ne se peut passer de lui.* En effet, les largesses dont Alcibiade combloit le peuple, la somptuosité des Jeux & des Spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des présens qu'il faisoit à la ville qui passe tout ce qu'on peut dire, la grace & la beauté de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe au courage & à l'expérience, en un mot toutes ses grandes qualités faisoient que les Athéniens lui pardonnoient ses défauts, & les supportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer, & de les couvrir sous des noms doux & favorables : car ils les appelloient des jeux, des gentillesses, & des marques d'humanité & de bon naturel.

Les grenouilles. Act. 5. Scen. 4.

Timon le Misanthrope, tout sauvage qu'il étoit, en jugea plus sainement. L'aiant rencontré un jour comme il sor-

DARIUS toit de l'aſſemblée, très content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de ſe voir généralement honoré par le peuple qui le conduiſoit en foule ; loin de l'éviter comme il évitoit tout le monde, il alla au devant de lui, & lui tendant amiablement la main : *Courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'aggrandir & de t'élever : car c'eſt pour la ruine de tout ce peuple.* La guerre de Sicile prouvera que Timon ne ſe trompoit pas.

Dès le tems de Périclès, les Athéniens s'étoient mis en tête de conquérir la Sicile. Ce ſage conducteur fut toujours attentif à réfréner par ſa prudence cette folle ambition. Il leur répétoit ſouvent qu'en ſe tenant en repos, en s'appliquant avec ſoin à la marine, en ſe contentant de conſerver leurs conquêtes, & en ne précipitant point leur ville dans des entrepriſes hazardeuſes, ils rendroient leur République floriſſante, & ſeroient toujours au-deſſus de leurs ennemis. L'autorité qu'il avoit priſe ſur les eſprits fut bien capable de les empécher pour lors de paſſer en Sicile, mais elle ne leur en fit pas perdre le deſir, & ils tournérent toujours les yeux de ce côté-là. Quelque tems après la mort de Périclès, les Léon-

Diod. lib. 12. p. 99.

NOTHUS.

tins, attaqués par ceux de Syracuse, avoient député à Athénes pour demander du secours. Ils étoient originaires de Calcide, colonie d'Athénes. Les Députés avoient à leur tête Gorgias, célébre Rhéteur, qui passoit pour le plus éloquent homme de son tems. Son discours élégant, fleuri, & plein de figures brillantes qu'il mit le premier en usage, enleva les Athéniens, extrêmement sensibles aux beautés & aux charmes de l'éloquence. L'alliance fut conclue, & ils envoiérent des vaisseaux à Rhége pour secourir les Léontins. L'année suivante, ils en envoiérent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après, ils envoiérent une nouvelle flote un peu plus forte: mais les Siciliens aiant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Hermocrate, la flote fut renvoiée; & les Athéniens ne pouvant pardonner à leurs Généraux de n'avoir pas conquis la Sicile, en exilérent deux, Pythodore, & Sophocle; & condannérent le troisiéme, qui étoit Eurymédon, à une grosse amende, tant leur prospérité les avoit aveuglés, en leur persuadant que rien n'étoit capable de leur résister. Ils firent encore depuis plusieurs tentatives, & sous prétexte d'envoier de tems en tems des secours d'ar-

DARIUS mes & de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces.

Mais celui qui alluma le plus cette ardeur, fut Alcibiade, en repaissant le peuple de magnifiques espérances, dont lui-même étoit sans cesse occupé, ou, pour mieux dire, enivré. Toutes les nuits dans ses songes, il prenoit Carthage, soumettoit l'Afrique, passoit de-là en Italie, & se rendoit maître du Péloponnése en entier, regardant la Sicile, non comme le but & la fin de cette guerre, mais comme le commencement & le premier dégré des exploits qu'il méditoit. Il avoit pour lui tous les citoiens, qui, sans rien approfondir, étoient enchantés des grandes espérances qu'il leur donnoit. On ne parloit plus par-tout que de cette expédition. Les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques & dans les endroits où ils s'assembloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette île est environnée, de la bonté de ses ports, & des plages qu'elle a du côté d'Afrique. Car, infatués par les discours d'Alci-

biade, ils comptoient, comme lui, ne faire de la Sicile que leur place d'armes & leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquérir Carthage, & se rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule. NOTHUS.

On dit que Socrate & Méthon l'astronome, ne se promettoient rien de bon de cette entreprise, l'un inspiré, comme il vouloit le faire croire, par son esprit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé; & l'autre, conduit par sa raison & son bon sens, qui lui montrant dans l'avenir ce qu'il avoit à craindre, le porta à contrefaire le fou, & à demander que, vû l'état malheureux où il se trouvoit, on lui laissât son fils, & qu'on le dispensât de porter les armes. *Plut. in Alcib. pag. 199. In Nic. p. 532.*

§. VI. *Dénombrement des peuples qui ont habité la Sicile.*

AVANT que d'entrer dans la description de la guerre de Sicile, il ne sera pas hors de propos de tracer un plan du pays, & des peuples qui l'habitent: c'est par où Thucydide commence.

Les Lestrygons & les Cyclopes l'ont habitée les premiers; mais on n'en con- *Thucyd. lib. 6. pag. 410-413.*

DARIUS

noit que ce qu'en disent les poétes. Les plus anciens après eux sont les Sicaniens, qui se disoient naturels du pays, mais qu'on croit y être venus d'Espagne, des environs d'un fleuve nommé Sicanus, dont ils donnérent le nom à l'Ile, appellée auparavant Trinacrie: ils furent depuis réduits à l'occident de l'Ile. Quelques Troiens, après l'embrasement de Troie, s'y vinrent établir près d'eux, & bâtirent Éryx, & * Égeste, prenant tous ensemble le nom d'Élymes; & quelques habitans de la Phocide, au retour du siége de Troie, se joignirent à eux. Ceux qu'on nomme proprement Siciliens, vinrent d'Italie en grand nombre; & aiant remporté une grande victoire sur les Sicaniens, les renfermérent en un coin de l'Ile, environ trois cens ans avant la venue des Grecs; & du tems de Thucydide, ils habitoient encore le milieu des terres & le côté septentrional. C'est d'eux que l'Ile fut appellée la Sicile. Les Phéniciens se répandirent aussi le long de la côte pour la commodité du commerce, & dans les petites îles qui la bordent: mais depuis que les Grecs commencérent à s'y établir, ils se retirérent dans la contrée des Élymes pour être plus voisins de Carthage, &

* *Elle est appellée Ségeste par les Latins.*

abandonnérent le reste. C'est ainsi que les Barbares se sont établis en Sicile. NOTHUS.

Pour les Grecs, les premiers qui y passérent, furent les Calcidiens de l'Eubée, sous la conduite de Théoclès qui fonda Naxe. L'année d'après, qui selon Denys * d'Halicarnasse étoit le 3e de la XVIIe Olympiade, Archias Corinthien, fonda Syracuse. Au bout de sept ans les Calcidiens établirent Léonte & Catane, après avoir chassé les habitans du pays, qui étoient les Siciliens. D'autres Grecs, partis de Mégare ville d'Achaïe à peu près dans le même tems, fondérent Mégare appellée Hybléenne, ou simplement Hybla, du nom d'Hyblon un Roi de Sicile, qui leur avoit donné retraite dans ses terres. On sait combien le miel d'Hybla étoit renommé chez les Anciens. Les habitans de cette ville, cent ans après, bâtirent Sélinonte. Géle, bâtie sur un fleuve du même nom quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse, fonda elle-même Agrigente environ cent huit ans depuis. Zancle, nommée depuis *Messana* ou *Messéne* par Anaxilas Tyran de Rhége, qui étoit de Messéne ville du Péloponnése, eut divers fondateurs, & en differens tems. Les Zancliens bâtirent la ville d'Hymére; les Syracu-

AN. M. 3294.
AV. J.C. 710.

* *Pag.* 121.

DARIUS sains, Acre, Casméne, & Camarine. Voila à peu près toutes les nations, tant Grecques que Barbares, qui ont pris des établissemens en Sicile.

§. VII. *Les Égestains implorent le secours d'Athénes. Nicias s'oppose en vain à la guerre de Sicile : Alcibiade l'emporte sur lui. Ils sont nommés tous deux Généraux avec Lamachus.*

AN. M. 3588. AV. J. C. 416. *Thucyd. lib. 6. pag. 413-415. Diod. lib. 12. pag. 129. 130. Plut. in Alcib. pag. 200. In Nic. p. 531.*

ATHÉNES étoit dans la disposition que nous avons marquée ci-devant, lorsqu'il y arriva des Ambassadeurs des Égestains, lesquels en qualité de leurs alliés, venoient implorer leur secours contre ceux de Sélinonte que Syracuse soutenoit. C'étoit la seiziéme année de la guerre du Péloponnése. Ils représentoient entre autres choses, que, si on les abandonnoit, les Syracusains, après s'être emparés de leur ville, comme ils avoient fait de celle de Léonte, se rendroient maîtres de toute la Sicile, & ne manqueroient pas de secourir les Péloponnésiens qui étoient leurs fondateurs ; & afin de leur être moins à charge, ils offroient de paier les troupes qu'on y envoieroit. Les Athéniens, qui depuis lontems n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer, dépéché-

rent à Égeste pour s'informer de l'état des choses, & pour voir s'il y avoit assez d'argent dans l'épargne pour soutenir une si grande guerre. Les habitans de cette ville avoient eu l'adresse d'emprunter aux peuples voisins un grand nombre de vases d'or & d'argent, qui montoient à des sommes immenses, & ils en firent parade quand les Athéniens furent arrivés. Ces Députés revinrent avec ceux d'Égeste, qui apportoient soixante talens en lingots, pour le paiement d'un mois de soixante galéres qu'ils demandoient, avec assurance de plus grandes sommes, qui étoient toutes prêtes, à ce qu'ils disoient, tant dans le trésor public, que dans les temples. Le peuple, touché de ces belles apparences, dont il ne se laissa point le tems d'approfondir la vérité, & séduit par le raport avantageux que lui firent ses Députés dans la vûe de lui plaire, accorda sur le champ aux Égestains leur demande, & nomma Alcibiade, Nicias, & Lamachus, pour commander la flote, avec plein pouvoir, non seulement de secourir Égeste, & de rétablir Léonte, mais d'ordonner des affaires de la Sicile conformément aux intérêts de la République.

AN. M. 3589.
AV. J. C. 415.

Nicias fut nommé un des Généraux

DARIUS malgré lui : car, sans compter les autres raisons qui lui faisoient craindre cet emploi, il le fuioit à cause d'Alcibiade qu'on lui donnoit pour collégue. Mais les Athéniens se promettoient un plus heureux succès de cette guerre, s'ils n'en abandonnoient pas la conduite à Alcibiade seul, & s'ils tempéroient son ardeur & son audace par la sagesse & le phlegme de Nicias.

Thucyd. lib. 6. pag. 415-418.

Cinq jours après, pour hâter l'exécution du Décret, & pourvoir à tout ce qui étoit nécessaire, il se tint une seconde assemblée. Nicias, qui avoit eu tout le loisir de faire de mûres réflexions sur l'affaire proposée, & qui en sentoit de plus en plus les dangers & les inconvéniens, se crut obligé en cette occasion de parler avec quelque force contre un projet, dont il prévoioit que les suites pouvoient être très funestes pour la République. » Il dit qu'il étoit étonnant qu'une affaire de l'importance » dont étoit celle-ci, eût été presque » aussitôt décidée, que mise en délibération. Que sans rien examiner, » ni rien approfondir, on en croioit » sur leur parole des étrangers, à qui » les promesses les plus magnifiques » ne coutoient rien, & qui avoient » intérêt de tout promettre pour se

» tirer du péril où ils étoient. NOTHUS.
» Quelle utilité après tout peut-il en
» revenir à la République ? Eſt-ce que
» nous n'avons pas aſſez d'ennemis
» près de nous, ſans en aller chercher
» au loin ? Eſt-il de votre ſageſſe de
» hazarder ce que vous poſſédez, ſur
» l'eſpérance d'un avantage incertain ?
» de ſonger à faire de nouvelles con-
» quêtes, avant que d'avoir aſſuré les
» anciennes ? de ne vous occuper que
» de votre aggrandiſſement, & de né-
» gliger abſolument le ſoin de votre
» propre sûreté ? Pouvez-vous comp-
» ter ſur une tréve, que vous ſavez
» ne tenir à rien, à laquelle vous ne
» pouvez vous diſſimuler qu'on a déja
» donné pluſieurs atteintes, & que
» le moindre échec reçu de notre part
» peut changer tout d'un coup en une
» guerre déclarée ? Vous n'ignorez pas
» quelle a toujours été & quelle eſt
» encore la diſpoſition des Lacédémo-
» niens à notre égard. Ils abhorrent
» notre gouvernement comme con-
» traire au leur, ils voient avec dou-
» leur & dépit l'empire de la Gréce en-
» tre nos mains, ils regardent notre
» gloire comme un ſujet de honte & de
» confuſion pour eux, & il n'y a rien
» qu'ils ne ſoient prêts de faire pour

DARIUS » humilier & abaisser une puissance
» qui leur fait ombrage, & les tient
» toujours dans la crainte. Voila quels
» sont nos véritables ennemis, voila
» contre qui nous devons être en garde.
» Sera-t-il tems de faire ces réflexions,
» lorsqu'après avoir partagé nos trou-
» pes, & pendant que nous serons
» occupés ailleurs, & hors d'état de
» leur résister, toutes les forces du Pé-
» loponnése viendront fondre sur nous?
» A peine commençons-nous à respirer
» des maux infinis que la guerre & la
» peste nous ont causés, & voila que
» sans nécessité nous nous jettons nous-
» mêmes dans un péril encore plus
» grand. Si nous voulons porter nos ar-
» mes au loin, ne seroit-il pas plus ex-
» pédient d'aller réduire les rébelles de
» Thraces, & d'autres encore qui sont
» chancelans & mal assurés dans leur
» devoir, que de courir au secours des
» Égestains qui nous doivent être assez
» indifférens? & nous convient-il d'en-
» treprendre la vengeance de leurs in-
» jures, tandis que nous ne témoi-
» gnons aucun ressentiment des nôtres?
» Laissons les Siciliens dans leur Ile vui-
» der entre eux leurs querelles, sans
» nous y embarrasser. Que les Éges-
» tains se tirent sans nous d'une guerre,

» qu'ils ont entreprise sans nous. Que » si quelqu'un de vos Généraux vous » conseille cette entreprise par ambition » ou par intérêt, pour faire parade de » ses magnifiques équipages, ou pour » trouver de quoi fournir à ses dépen- » ses, ne soiez pas assez imprudens » pour sacrifier les intérêts de la Répu- » blique aux siens, ou pour souffrir » qu'il la ruine en se ruinant lui-même. » Cette entreprise est trop grande, » pour la remettre à la conduite d'un » jeune homme. Souvenez-vous que » c'est la prudence qui fait réussir les » affaires, & non la passion. Enfin il conclut en déclarant que son avis étoit de remettre de nouveau l'affaire en délibération, pour prévenir les suites funestes d'un conseil pré- précipité.

NOTHUS.

Il étoit bien clair qu'il en vouloit à Alcibiade, & que c'étoit son luxe énorme qu'il avoit attaqué. En effet, il le poussoit à un excès incroiable, & faisoit des dépenses infinies, tant en chevaux qu'en meubles & en équipages, sans parler de la délicatesse & de la somptuosité de sa table. Il disputa le prix aux Jeux Olympiques avec sept attelages de chariots, ce qu'aucun particulier n'avoit jamais fait avant lui;

DARIUS & il y fut couronné plus d'une fois. Il avoit besoin de ressources extraordinaires pour soutenir un tel luxe ; & comme l'avarice en est souvent une pour l'ambition, ce n'étoit point sans fondement qu'on le soupçonnoit de chercher, dans la conquête de la Sicile, & dans celle de Carthage qu'il prétendoit lui faire succéder, autant à enrichir sa famille, qu'à la couvrir de gloire. On juge bien qu'il ne laissa pas le discours de Nicias sans réplique.

» Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, » que le mérite a excité la jalousie, & » que la gloire a fait des envieux. On » me fait un crime, j'ose le dire, de ce » qui fait honneur à ma patrie, & de » ce qui devroit m'attirer des louanges. » L'état dans lequel je vis, les dépen- » ses que je fais, sur-tout dans les as- » semblées publiques, outre qu'elles » sont justes & légitimes, relevent la » gloire d'Athénes dans l'esprit des » étrangers, & font voir qu'elle n'est » point épuisée d'argent, comme nos » ennemis se l'imaginent. Mais ce n'est » point de quoi il s'agit maintenant. » Qu'on juge de moi par mes actions, » & non par d'injurieux préjugés. Est- » ce un petit service que celui que j'ai » rendu à la République, en faisant

» entrer dans son alliance en un seul jour les Éléens, les Mantinéens, les Argiens, c'est-à-dire, les principales forces du Péloponnése? Servez-vous donc de la jeunesse & de la folie d'Alcibiade, puisque ses ennemis la nomment ainsi, aussibien que de la sagesse & de l'expérience de Nicias, pour l'aggrandissement de votre empire, sans vous repentir, sur de vaines craintes, d'une entreprise publiquement résolue, qui peut vous être d'une gloire & d'une utilité infinies. Les villes de Sicile, lasses du gouvernement injuste & cruel de leurs Princes, & encore plus de l'autorité tyrannique que Syracuse exerce sur elles, n'attendent qu'un moment favorable pour éclater, & sont prêtes d'ouvrir leurs portes, à quiconque s'offrira pour rompre le joug sous lequel elles gémissent depuis lontems. Quand les Égestains, comme vos alliés, n'auroient pas droit à votre protection, la gloire d'Athénes devroit vous engager à les soutenir. C'est en secourant les opprimés que les États s'aggrandissent, & non en demeurant oisifs. Dans la conjoncture où vous vous trouvez, harceler les uns, arrêter les autres, donner de l'occupa-

DARIUS » tion à tous, & porter au loin vos
» armes, c'eſt l'unique moien d'abbat-
» tre le courage de vos ennemis, & de
» montrer que vous ne les craignez
» point. Athénes n'eſt point née pour
» le repos, & ce n'eſt point par cette
» voie que nos ancêtres l'ont portée au
» point de grandeur où nous la voions.
» Au reſte qu'hazardez-vous dans l'en-
» trepriſe dont il s'agit? Si elle réuſſit,
» elle vous rendra maîtres de toute la
» Gréce; & ſi le ſuccès ne répond pas
» à vos deſirs, votre flote vous laiſſera
» la liberté de vous retirer quand il
» vous plaira. Il eſt vrai que les Lacé-
» démoniens peuvent entrer dans no-
» tre pays : mais, outre que nous ne
» ſaurions l'empécher quand nous n'i-
» rions pas en Sicile, nous demeurons
» toujours, malgré eux, maîtres de la
» mer; & c'eſt ce qui ôte à nos enne-
» mis toute eſpérance de pouvoir ja-
» mais nous vaincre. Que les raiſons de
» Nicias ne vous touchent donc point.
» Elles ne tendent qu'à ſemer de la di-
» viſion entre les jeunes gens & les
» vieillards, qui ne peuvent rien les
» uns ſans les autres : puiſque c'eſt de
» la prudence & du courage, du con-
» ſeil & de l'exécution, que dépend le
» ſuccès de toutes les entrepriſes. Celle-
» ci

» ci ne peut tourner qu'à votre gloire » & à votre avantage.

NOTHUS.

Les Athéniens, qui se trouvoient agréablement flatés par le discours d'Alcibiade, persistérent dans leur premier avis. Nicias, de son côté, n'en changea pas non plus, mais il n'osa point insister davantage. Son caractére étoit naturellement doux & timide. Il n'avoit point, comme Périclès, cette éloquence vive & véhémente, qui abbat, qui renverse, qui entraîne tout; aussi celui-ci, en plusieurs occasions & à différentes reprises, étoit toujours venu à bout d'arréter la fougue du peuple qui avoit dès lors en tête l'expédition de Sicile, parce qu'il tint toujours ferme, & ne relâcha jamais les rênes de cette autorité & de cette espéce d'empire qu'il avoit sû prendre sur les esprits: au lieu que a Nicias, parce qu'il agissoit mollement, & parloit de même, loin d'attirer à lui le peuple, se laissa entraîner lui-même, par force à la vérité & malgré lui, mais enfin il se rendit, & accepta le commandement dans une guerre dont il prévoioit toutes les suites funestes.

Plut. in præc. de ger. rep. p. 820.

C'est Plutarque qui fait cette réfle-

a Καθάπερ ἀμβλεῖ χαλινῷ τῷ λόγῳ πειρώμενος ἀποστρέφειν τὸν δῆμον, οὐ κατίσχεν.

DARIUS xion dans le beau traité, où parlant des qualités que doit avoir un homme d'État, & qui est appellé au gouvernement, il montre combien le talent de la parole & de la fermeté d'ame lui sont nécessaires.

Nicias n'osant donc plus combattre de front Alcibiade, essaia de le faire par une voie indirecte, en y opposant beaucoup de difficultés, tirées sur-tout de la grandeur des dépenses nécessaires pour cette expédition. Il représenta que, puisqu'on étoit déterminé à la guerre, il faloit la faire d'une maniére qui répondît à la haute réputation d'Athénes. Qu'une armée de mer ne suffisoit pas contre une puissance aussi formidable que celle des Syracusains & de leurs alliés; qu'il en faloit une de terre, composée d'une bonne infanterie & d'une bonne cavalerie, si l'on vouloit agir d'une maniére digne d'un si grand dessein. Qu'outre la flote, qui devoit les rendre maîtres de la mer, il faloit avoir un grand nombre de vaisseaux pour porter continuellement des vivres à l'armée, qui ne pouvoit subsister autrement dans un pays ennemi. Qu'il étoit nécessaire de porter avec soi beaucoup d'argent, sans s'attendre à celui des Égéstains, qui peutêtre n'étoit prêt

qu'en paroles, & pourroit bien leur manquer. Qu'il faloit faire réflexion ſur la différence qui ſe trouveroit entre eux & leurs ennemis pour les commodités & les beſoins de l'armée, les Syracuſains étant dans leur pays au milieu d'alliés puiſſans, diſpoſés par leur inclination & engagés par leur intérêt à les aider d'hommes, d'armes, de chevaux, de vivres; au lieu que les Athéniens feroient la guerre dans un pays éloigné & ennemi, d'où en hiver ils ne pourroient recevoir des nouvelles qu'au bout de quatre mois, où tout leur ſeroit contraire, & où ils ne pourroient rien avoir qu'à la pointe de l'épée. Qu'il ſeroit honteux aux Athéniens d'être obligés de quitter leur entrepriſe, & de s'expoſer au mépris & à la riſée des ennemis, faute d'avoir pris d'abord les précautions que demandoit un projet ſi important. Que pour lui, il étoit déterminé à ne point partir, s'il n'étoit muni de tout ce qui étoit néceſſaire, parce que de là dépendoit le ſalut de toute l'armée, & qu'il ne vouloit point le faire dépendre du caprice ou de la mauvaiſe foi des alliés.

NOTHUS.

Il avoit prétendu par ce diſcours rallentir l'ardeur du peuple : il ne fit que l'augmenter. On décerna ſur le champ

Diod. lib. 13. p. 134.

DARIUS plein pouvoir aux Généraux de lever autant de troupes & d'équiper autant de galéres qu'ils le jugeroient à propos; & l'on travailla aussitôt à l'exécution, tant à Athénes qu'ailleurs, avec une activité & un empressement qui ne se peut exprimer.

§. VIII. *On se prépare au départ. Sinistres présages. Mutilation des statues de Mercure. Alcibiade accusé ne peut obtenir qu'on juge l'affaire. Départ triomphant de la flote.*

AN. M. 3589. AV. J. C. 415. *Thucyd. lib. 6. p. 428. Plut. in Alcib. pag. 200. 201.*

QUAND tout fut prêt pour le départ, & qu'on appareilloit déja pour faire voile, il arriva plusieurs signes tristes & de mauvais augure, qui jettérent du trouble & de l'inquiétude dans les esprits. *Les femmes célébroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit en deuil, pleine d'images de morts & de convois funébres, & retentissoit des cris & des gémissemens des femmes qui les suivoient en se lamentant : ce qui fit craindre que cet armement si brillant & si magnifique ne per-

* *Cette superstition avoit pénétré jusqu'au peuple de Dieu.* Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonidem *Ezech. 8. 14.*

dit bientôt tout cet éclat, & * ne se flé- trît comme une fleur. NOTHUS.

L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les statues de Mercure, qu'on voioit de forme quarrée à l'entrée des maisons & des temples, se trouvérent mutilées en une nuit, & particuliérement au visage, sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi, quoiqu'on promît de grandes récompenses à quiconque le dénonceroit. On ne put s'empécher de prendre un événement si extraordinaire, non seulement pour un sinistre présage, mais encore pour un complot de factieux qui avoient de mauvais desseins. De jeunes gens furent accusés d'avoir déja fait quelque chose de semblable dans une partie de débauche, & d'avoir contrefait en particulier les mystéres de Cérès & de Proserpine, aiant à leur tête Alcibiade, qui représentoit le Grand-Prêtre. Il est d'une grande importance pour tous ceux qui sont en place & en autorité, de s'observer en tout, & de ne donner aucune prise sur eux à la critique la plus maligne. Ils doivent se souvenir, dit Plutarque, que tous les yeux

Plut. in præc. de rep. p. 800.

* *L'histoire fait allusion aux plantes & aux fleurs qu'on portoit dans cette cérémonie, & que l'on appeloit* les Jardins d'Adonis.

DARIUS sont ouverts sur leur conduite, & toujours très clairvoians en ce point; qu'on n'examine pas seulement leurs actions extérieures, mais qu'on pénétre jusques dans l'intérieur & dans les réduits les plus reculés de leur maison, pour y observer leurs conversations, leurs repas, leurs divertissemens, & ce qui s'y passe de plus secret & de plus caché. C'est cette crainte des yeux perçans du peuple qui tenoit Thémistocle & Périclès dans une circonspection continuelle, & qui les obligeoit à s'interdire la plupart des plaisirs que les autres s'accordoient.

Pour Alcibiade, il ne savoit ce que c'étoit que de se contraindre. Aussi, comme on le connoissoit, on n'eut pas de peine à croire qu'il pouvoit bien avoir eu quelque part à ce qui venoit d'arriver. Son luxe, son libertinage, son irréligion, donnoient beaucoup de vraisemblance à cette accusation, & son dénonciateur ne craignit point de se nommer. La constance d'Alcibiade ne laissa pas d'être ébranlée par ce coup: mais voiant que les soldats & les matelots déclaroient qu'ils n'alloient à cette guerre si éloignée & à cette expédition d'outre-mer, que pour l'amour d'Alcibiade, & que si on lui faisoit le moin-

dre tort, ils se retireroient sur l'heure même, il reprit courage, & se présenta à jour nommé pour se défendre. Ses ennemis, sous prétexte que le départ de la flote pressoit, firent surseoir le jugement. Il eut beau demander qu'on lui fît son procès s'il étoit coupable, sans attendre qu'il fût absent pour le perdre; & représenter qu'il y avoit une dureté & une injustice criante à l'obliger de partir pour une guerre si importante, sans éclaircir des accusations & des calomnies si atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans des craintes continuelles, il ne put rien obtenir du peuple, & le départ fut ordonné.

NOTHUS.

L'armée se prépara donc à mettre à la voile, après avoir donné le rendez-vous à Corcyre à la plupart des alliés & des vaisseaux qui portoient les vivres & les équipages. Tout ce qu'il y avoit de citoiens ou d'étrangers à Athénes se rendit dès le point du jour au port de Pyrée. Les premiers conduisoient leurs enfans, leurs parens, leurs amis, leurs camarades, avec une joie mélée de quelque tristesse; voiant partir pour une expédition éloignée & pleine de périls ce qu'ils avoient de plus cher au monde, sans savoir si jamais ils

DARIUS

les reverroient; mais cependant pleins d'espérance que cette expédition auroit un succès heureux. Les étrangers étoient accourus pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité. Car jamais appareil de guerre d'une seule ville n'avoit approché de celui-ci. Les armées navales qu'on envoia contre Épidaure & contre Potidée, étoient bien aussi grandes pour le nombre des soldats & des navires : mais elles n'étoient pas si magnifiques, ni le voiage si grand, ni l'entreprise si importante. On voioit ici deux armées, l'une de terre & l'autre de mer, équipées avec grand soin, aux dépens des particuliers & du public, de tout ce qui leur étoit nécessaire, à cause de la longueur du chemin, & de la durée de la guerre. Il y avoit cent galéres que la ville fournissoit vuides, savoir, soixante légéres, & quarante pour porter les soldats pesamment armés. Chaque homme de mer recevoit par jour une dragme de paie, c'est-à-dire dix sols, sans ce que les capitaines de navires donnoient en particulier aux * rameurs du premier rang. Ajoutez à cela la pompe & la magnificence de l'appareil, où ils

* *On les appelloit* θρανῖται. *Ils avoient des rames plus longues, & par conséquent plus de peine à ramer que les autres.*

avoient essaié à l'envi de se surpasser les uns les autres, & le soin que chacun avoit pris de rendre son vaisseau le plus léger aussi-bien que le plus leste. Je ne parle point du choix des soldats qui étoient l'élite d'Athénes, ni de leur émulation pour ce qui concernoit la beauté des armes & de l'équipage, non plus que celle des Officiers qui avoient fait une dépense considérable pour se distinguer des autres, & se faire valoir dans l'esprit des étrangers : de sorte que ce spectacle ressembloit plutôt à un tournoi où l'on étale tout ce qu'il y a de plus magnifique, qu'à une expédition de guerre & à un appareil militaire. Mais la hardiesse & la grandeur du dessein en surpassoit encore les frais & la pompe.

Quand les vaisseaux furent chargés, & les troupes embarquées, la trompette aiant sonné, on fit des vœux solennels pour le départ; on emplit partout des coupes d'or & d'argent, on fit les effusions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordoit le rivage, & qui levoit les mains vers le ciel pour souhaiter à leurs concitoiens un voiage heureux & un succès favorable. Après l'hymne chantée, & les cérémonies achevées, les vaisseaux dé-

filérent l'un après l'autre du port, puis essaiérent à l'envi de se devancer, jusqu'à ce que toute la flote se réunit à Égine. De-là on tira vers Corcyre, où l'armée des alliés s'assembloit avec le reste des navires.

§. IX. *Allarme de Syracuse. La flote Athénienne arrive en Sicile.*

Thucyd. lib. 6. *pag.* 432-445. *Diod. lib.* 13. *p.* 135. 136.

CETTE nouvelle aiant été portée de tous côtés à Syracuse, on n'en voulut rien croire d'abord, tant la chose paroissoit hors de toute vraisemblance. Mais comme elle se confirmoit de jour à autre, on songea sérieusement aux préparatifs de la guerre, & l'on dépécha par toute l'Ile pour demander du secours aux uns, & en porter aux autres. On mit aussi garnison dans les châteaux & dans les forts qui étoient à la campagne; on fit la revûe, tant des chevaux que des soldats; on examina ce qu'il y avoit d'armes dans les magazins, & l'on donna ordre à tout, comme si l'ennemi eût été présent.

Cependant la flote, partagée en trois escadres chacune sous son Général, mit à la voile. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux, dont cent étoient d'Athénes, & le reste des alliés. Il y avoit

ſur ces vaiſſeaux, cinq mille ſoldats peſamment armés, dont deux mille deux cens étoient citoiens d'Athénes, ſavoir, quinze cens du nombre de ceux qui avoient des biens en fonds, & ſept cens * qui n'en avoient point, mais qui étoient également citoiens : les alliés compoſoient le reſte. Pour l'infanterie légére, il y avoit quatre-vingts archers de Créte avec quatre cens autres, ſept cens frondeurs de Rhodes, & ſix-vingts bannis de Mégare. Il n'y avoit qu'une compagnie de cavalerie de trente maîtres, qui s'étoit embarquée ſur un vaiſſeau propre à porter des chevaux. La flote & les troupes furent beaucoup augmentées dans la ſuite. Trente vaiſſeaux menoient les vivres & ceux qui avoient le ſoin de les apprêter, avec des maçons & des charpentiers, & leurs outils; le tout ſuivi de cent barques pour le ſervice, ſans compter les vaiſſeaux marchands qui étoient en grand nombre. Tout cela partit enſemble de Corcyre. Aiant été aſſez mal reçus par ceux de Tarente & de Locres, ils cinglérent vers Rhége, où ils s'arrétérent quelque tems. Les Athéniens preſſoient ceux de Rhége de ſecourir les Léontins, originaires comme eux de Calcide. Mais ils répondirent qu'ils de-

* On les appelloit θῆτες.

DARIUS meureroient neutres, & n'agiroient que de concert avec le reste de l'Italie. Là on délibéra sur la maniére dont il faloit se conduire dans cette guerre, & l'on y attendit les vaisseaux qu'on avoit envoiés à la découverte pour savoir où l'on pourroit aborder, & si l'argent des Egestains étoit prêt. Étant de retour, ils raportérent qu'il n'y avoit que trente talens dans l'épargne. Nicias l'avoit bien prévû, mais il avoit trouvé les oreilles fermées à tous les salutaires conseils.

Plut. in Nic. p. 532. Il ne manqua pas, sur cette nouvelle, de faire valoir ses anciens raisonnemens, de montrer le tort qu'on avoit eu de s'embarquer dans cette guerre, & d'exagérer les suites funestes qu'on en devoit attendre, en quoi il se conduisoit en homme peu sage & peu sensé. Il avoit eu grande raison de s'y opposer d'abord, & de faire tous ses efforts pour rompre ce malheureux projet. Mais la chose aiant été résolue, & lui-même aiant été contraint d'accepter le commandement, il ne convenoit point de tourner toujours la tête en arriére, en répétant sans cesse que cette guerre avoit été entreprise contre toutes les régles de la prudence, & de refroidir par-là les deux autres Généraux, d'ab-

battre le courage des troupes, & d'émousser cette pointe de confiance & d'ardeur qui assure le succès des grandes actions. Il faloit marcher avec courage contre l'ennemi, le presser vivement, & jetter par-tout l'épouvante par une attaque subite & inopinée. NOTHUS.

Mais il fit tout le contraire. Son avis, dans le conseil de guerre, fut qu'on devoit tirer vers Sélinonte, qui étoit le premier sujet du voiage ; &, si les Égestains s'acquittoient de leur promesse, & paioient une montre à l'armée, passer outre, sinon les obliger à fournir la subsistance de soixante galéres qu'ils avoient demandées, & demeurer là jusqu'à ce qu'on eût fait leur accord avec les Sélinontins, soit par force ou autrement. Il disoit qu'ensuite on retourneroit à Athénes, après avoir fait montre de leurs forces, & de l'assistance qu'on donnoit à ses alliés, si ce n'étoit qu'il se présentât une occasion de faire quelque chose pour les Léontins, ou d'attirer quelque ville à leur parti.

Alcibiade répliqua, qu'il seroit honteux après un si grand armement, de s'en retourner sans rien faire, & qu'il faloit essaier auparavant de gagner l'alliance des Grecs & des Barbares pour

DARIUS les détacher de Syracuse, & en tirer des troupes & des vivres; & sur-tout député à Messine, qui étoit comme la clé de la Sicile, & dont le port étoit capable de contenir toute la flote. Il disoit, qu'après avoir reconnu les amis & les ennemis, & s'être fortifié d'un nouveau secours, on attaqueroit Sélinonte ou Syracuse, si l'une ne vouloit s'accommoder avec Égeste, & l'autre souffrir le rétablissement de Léonte.

Lamachus ouvrit un troisiéme avis, qui n'étoit peutêtre pas le moins sage: c'étoit d'aller droit à Syracuse, sans lui donner le loisir de revenir de l'étonnement où elle étoit, ni de se préparer à la défense. Il disoit, que le premier abord d'une armée étoit toujours le plus terrible, & qu'en laissant à l'ennemi le tems de se reconnoitre, on lui donnoit aussi celui de se rassurer; au lieu qu'en l'attaquant brusquement, & pendant qu'il étoit encore déconcerté, on étoit presque sûr de la victoire: Que s'étant rendu maîtres du plat pays, ils ne manqueroient de rien, & contraindroient les Siciliens à prendre parti: Qu'enfin ils s'établiroient à Mégare, qui étoit déserte & voisine de Syracuse, & y mettroient leur flote en sureté. Mais, son avis n'étant pas suivi,

il revint à celui d'Alcibiade. Ainsi l'on fit voile pour la Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise. NOTHUS.

§. X. *Alcibiade est rappellé. Il se sauve, & est condanné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. Souplesse de son genie.*

CE FUT là le premier & le dernier exploit qu'il fit dans cette expédition, aiant été d'abord rappellé par les Athéniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avoit intentée contre lui. Car, depuis le départ de l'armée, ses ennemis, qui se soucioient peu du bien & du salut de la patrie, & qui, sous prétexte de zéle de religion, qui couvre souvent les plus noirs attentats, ne songeoient qu'à satisfaire leur haine & leur vengeance; ses ennemis, dis-je, profitant de son absence, avoient poussé l'affaire plus vivement que jamais. Tous ceux qu'on dénonça, furent mis en prison, sans qu'on daignât seulement les entendre, & sur la déposition des citoiens les plus décriés pour les mœurs, comme si, dit Thucydide, il y eût moins de mal à punir les innocens, qu'à laisser échaper les coupables. Un des délateurs fut con-

Thucyd. lib. 6. pag. 446-450. Plut. in Alcib. pag. 201.

DARIUS vaincu de faux par ses propres paroles ; aiant assuré qu'il avoit reconnu un des accusés au clair de la lune, lorsqu'il n'y en avoit point. Cette fausseté ne rallentit point la fureur du peuple. Le souvenir de la tyrannie des Pisistratides lui en faisoit appréhender une pareille, & prévenu de cette crainte, il n'écoutoit rien.

Il envoia donc enfin le * vaisseau de Salamine, avec ordre au Commandant de ne point emmener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée, mais de lui ordonner seulement qu'il se vînt présenter à Athénes pour adoucir le peuple. Alcibiade obéit sur le champ, & partit sur sa galére : mais dès qu'il fut arrivé à Thurium, & qu'il eut mis pié à terre, il disparut, & éluda toutes les poursuites de ceux qui le cherchérent. Comme on lui demandoit s'il ne se fioit pas à sa patrie sur le jugement qu'elle devoit rendre à son sujet. » Je ne me fierois pas à ma mere » même, dit-il, dans la crainte que par » mégarde elle ne prît ** une féve noire » pour une blanche. « La galére de Sa-

* *C'étoit un vaisseau sacré, destiné pour emmener les coupables.*

** *Les Juges se servoient de féves pour donner leur suffrage, & la noire marquoit qu'ils condannoient.*

lamine revint seule, le Commandant étant tout honteux d'avoir laissé ainsi échaper sa proie. Alcibiade fut condanné à mort par contumace. Tous ses biens furent confisqués, & il fut enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prétresses de le maudire. Parmi ces derniéres, il s'en trouva une, nommée Théano, qui eut seule le courage de s'opposer à ce Décret, disant [a] qu'*Elle étoit Prétresse pour bénir, & non pas pour maudire.* Quelque tems après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avoient condanné à mort : *Je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je suis en vie.*

NOTHUS.

Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'arriva à Athénes l'affaire de Diagore le Mélien. Il étoit venu s'établir dans cette ville, & il se mit à y enseigner l'Athéisme. On lui intenta procès sur sa mauvaise doctrine. Il se sauva par la fuite, & évita le supplice : mais il ne put éviter la flétrissure de la Sentence qui le condannoit à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitoit, qu'ils allérent jusqu'à mettre sa tête à prix, & à promettre un talent de récompense pour celui qui le leur livreroit mort ou vif.

Joseph. contr. App. Diod. lib. 13. p. 137.

a Φάσκουσα εὐχῶν οὐ καταρῶν ἱέρειαν γεγονέναι.

DARIUS

Diog. Laer. in Protag. Joseph. contr. App. Cic. lib. 1 de nat. deor. p. 62.

Environ vingt ans auparavant, on avoit déja fait une affaire toute pareille à Protagore, pour avoir simplement traité la matiére de problématique. Il avoit dit au commencement d'un de ses livres : » Si les Dieux existent ou n'existent pas, c'est une question où je ne » sai si je dois prendre l'affirmative ou » la négative. Pour éclaircir une question si épineuse, notre entendement » est trop aveugle, & la vie humaine » trop courte. « Les Athéniens ne purent souffrir qu'on mît en doute une chose de cette nature. Ils firent proclamer par le Crieur public, que tous ceux qui avoient des exemplaires de cet ouvrage les apportassent au Magistrat. On les fit brûler comme infâmes, & l'Auteur fut banni de l'État à perpétuité.

Diagore & Protagore avoient été disciples de Démocrite, l'inventeur de la philosophie des Atomes. J'en parlerai ailleurs.

Thucyd. pag. 452. 453. Plut. in Nic. p. 533.

Depuis le départ d'Alcibiade, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias : car Lamachus son collégue, quoiqu'homme de courage & d'expérience, étoit sans crédit à cause de son extrême pauvreté, qui le rendit méprisable aux troupes. Les Athéniens n'avoient pas toujours pensé de la sorte,

& nous avons vû qu'Ariſtide, tout pauvre qu'il étoit, n'en fut ni moins eſtimé, ni moins reſpecté : mais dans cette derniére expédition, un goût de luxe & de magnificence avoit ſaiſi tous les eſprits, & l'eſtime des richeſſes en eſt une ſuite naturelle. Comme donc Nicias ſe trouva ſeul maître, tout ſe reſſentit de ſon caractére de timidité & de lenteur, & il laiſſa tout languir, tantôt en ſe tenant en repos ſans rien entreprendre, tantôt en ne faiſant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le tems à conſulter & à délibérer ; ce qui diſſipa bientôt d'un côté l'ardeur & la confiance que ſes troupes avoient d'abord témoignées, & de l'autre la crainte & la fraieur dont les ennemis avoient été ſaiſis à la premiére vûe d'un armement ſi formidable. Il mit le ſiége devant Hybla qui n'étoit qu'une petite ville ; & l'aiant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très grand mépris. Enfin il ſe retira à Catane, ſans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtiſanne Laïs, qui, fort jeune encore alors, fut vendue parmi les autres priſonniers, & menée dans le Péloponnéſe.

NOTHUS.

Cependant Alcibiade, étant parti de Thurium, arriva à Argos; & comme il renonçoit entiérement à l'espérance d'être rappellé dans sa patrie, il envoia demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sureté sous leur protection & sauve-garde. Il leur donnoit sa foi & sa parole, que s'ils vouloient le regarder comme leur ami, il leur rendroit plus de services, qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il fut arrivé à Sparte, il y eut bientôt gagné l'estime & l'affection de tous les habitans. Il les charma tous & les enchanta, en se conformant en tout à leur maniére de vivre. Ceux qui voioient qu'il se rasoit jusqu'à la peau, qu'il se baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit d'un gâteau fort pesant & fort grossier dont l'usage étoit très commun parmi eux, & qu'il s'accommodoit à merveille de leur sauce noire, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier, qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté des fines étoffes de Milet, en un mot qu'il eût vécu jusques-là dans les délices & dans la bonne chére. Cette souplesse étoit le caractére domi-

Plut. in Alcib. p. 203.

nant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coutoit rien de prendre toutes ſortes de couleurs & de formes, pour ſe concilier ceux avec qui il avoit à vivre. Il ſaiſiſſoit d'abord toutes leurs maniéres ; il entroit dans tous leurs goûts, comme s'ils lui euſſent été naturels; & quoique dans le fond il y ſentît en lui-même une très grande répugnance, il ſavoit la couvrir par un air aiſé, ſimple, & qui paroiſſoit ſans contrainte. Avec les uns il avoit toutes les graces & tout l'enjouement de la jeuneſſe la plus gaie, avec d'autres tout le ſérieux de l'âge le plus grave. A Sparte, il étoit laborieux, frugal, & auſtére : en Ionie, il n'aimoit que la joie, la pareſſe & la volupté : en Thrace, il étoit toujours à cheval, ou paſſoit les journées à boire ; & lorſqu'il étoit avec le Satrape Tiſſapherne, il ſurpaſſoit en luxe & en dépenſe toute la magnificence des Perſes.

NOTHUS.

Il ne ſe contenta pas de l'eſtime des Lacédémoniens. Il ſut ſi bien gagner les bonnes graces de Timée, femme du Roi Agis, qu'il en eut un fils, qu'on appelloit en public Léotychide, mais que ſa mere en particulier, parmi ſes femmes & ſes amies, ne rougiſſoit point d'appeller Alcibiade ; tant ſa paſſion

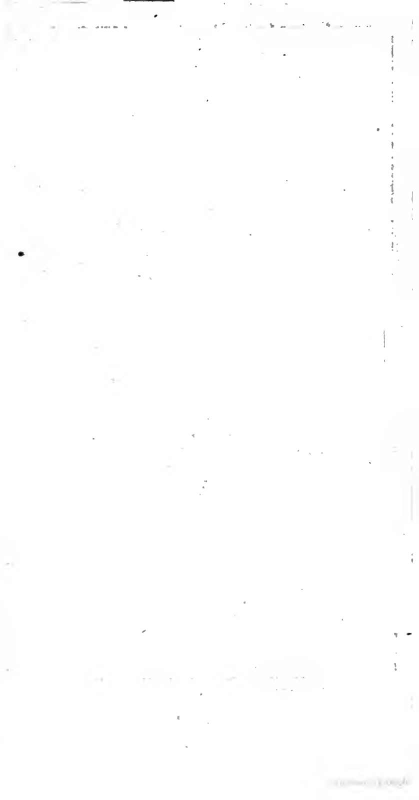
DARIUS pour cet Athénien étoit violente. Agis n'ignora pas ce commerce, & il refusa de reconnoitre Léotychide pour son fils; ce qui fut cause que dans la suite ce fils fut exclus du trône.

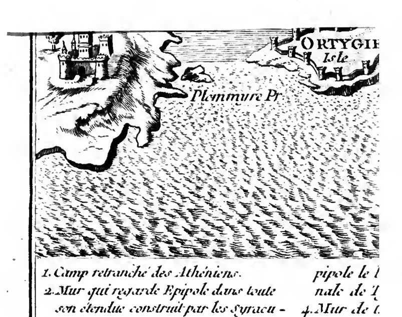
§. XI. *Description de Syracuse.*

COMME le siége de Syracuse est un des plus considérables dont il soit parlé dans l'histoire des Grecs, & dont j'ai cru, par cette raison, devoir marquer toutes les circonstances particuliéres, pour donner une idée de la maniére dont les Anciens faisoient les siéges : il m'a paru nécessaire avant que d'entrer dans ce détail, de présenter ici aux yeux du Lecteur une description & un plan de la ville de Syracuse, où il trouvera aussi les différens travaux dont il est parlé dans ce siége, tant de la part des Athéniens, que de celle des assiégés.

Cic. Verr. 6. n. 117-119. SYRACUSE étoit située sur la côte orientale de Sicile. Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude & la richesse de ses citoiens, la rendirent une des plus grandes, des plus belles, & des plus puissantes villes Grecques. [a] On

a Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs atque




ORTYGIE
Isle
Plemmyre Pr.
1. Camp retranché des Athéniens.
2. Mur qui regarde Epipole dans toute son étendue construit par les Syracusains pour y renfermer le Téménite.
3. Contrevallation que les Athéniens entreprennent de conduire depuis le pié d'E-
pipole le
nale de
4. Mur de
pour cou
5. Contreval
depuis les

ORTYGIE Isle

Plemmyre Pr

des Atheniens
d'Epipole dans toute
struit par les Syracu-
enfermer le Temenite
ent les Atheniens entre-
ation depuis le pié d'E-

pipole le lon
nale de Trog
4. Mur de tra
pour coupe
5. Contrevallati
depuis les ha

le que l'air y étoit si pu
n'avoit point de jou
quelque nébuleux qu'i
qu'il n'y parût.

Elle fut fondée par
ien, un an après qu
de Mégare sur la même

Lorsque les Athéni
le siége, elle étoit co
parties, qui sont l'Ile,
. Thucydide ne
trois parties. On y e
dans la suite : sa
Épipole.

L'ILE, située au mi
Nasos, qui est le m
Ile, mais prononcé
Dorique, & *Ortygie*.
au continent par un
cette Ile qu'on bâtit
lais des Rois & la cit
de la ville étoit très
qu'elle pouvoit rend
étoient, maîtres d
l'environnent. C'est
Romains, quand il

hac natura esse loci cœli-
que dicitur, ut nullus un-
quam dies tam magna tur-
bulentaque tempestate fue-

dit que l'air y étoit si pur & si net, qu'il n'y avoit point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût. NOTHUS.

Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe & Mégare sur la même côte. AN. M. 3295. AV. J.C. 709. Strab. lib. 6. p. 269.

Lorsque les Athéniens en formérent le siége, elle étoit composée de trois parties, qui sont l'Ile, l'Achradine, Tyque. Thucydide ne parle que de ces trois parties. On y en ajouta deux autres dans la suite : savoir, Néapolis & Épipole.

L'ILE, située au midi, étoit appellée *Nasos*, qui est le mot grec qui signifie *Ile*, mais prononcé selon le dialecte Dorique, & *Ortygie*. Elle étoit jointe au continent par un pont. C'est dans cette Ile qu'on bâtit dans la suite le palais des Rois & la citadelle. Cette partie de la ville étoit très importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la possédoient, maîtres des deux ports qui l'environnent. C'est pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syra- Cic. Verr. 7. n. 97.

hæc natura esse loci cœlique dicitur, ut nullus unquam dies tam magna turbulentaque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderent. *Cic. Verr.* 7. n. 26.

DARIUS cuse, ne permirent plus à aucun Syracusain de demeurer dans l'Ile.

Strab. lib. 6. pag. 270. Senec. Nat. Quæst. lib. 3. cap. 26.

Il y avoit dans cette Ile une fontaine fort célébre, qu'on nommoit *Aréthuse*. Les Anciens, ou plutôt les Poétes, fondés sur des raisons qui sont sans aucune vraisemblance, ont supposé que l'Alphée, fleuve d'Élide dans le Péloponnése, conduisoit ses eaux à travers ou sous les flots de la mer, sans jamais s'y méler, jusqu'à la fontaine d'Aréthuse. C'est ce qui a donné lieu à ces vers de Virgile:

Virg. Eclog. 10.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem. . .
Sic tibi, cùm fluctus subterlabêre Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.

ACHRADINE, située entiérement sur le bord de la mer, & tournée vers l'orient, étoit de tous les quartiers de la ville le plus spacieux, le plus beau, & le plus fortifié.

TYQUE, ainsi appellée du temple de la Fortune (Τύχη) qui ornoit cette partie, s'étendoit le long de l'Achradine au couchant depuis le septentrion vers le midi. Elle étoit fort habitée. Elle avoit une porte célébre nommée *Hexapyle*, qui conduisoit dans la campagne

pagne, & elle étoit située au septentrion de la ville. NOTHUS.

ÉPIPOLE, étoit une hauteur, hors de la ville, & qui la commandoit. Elle étoit située entre Hexapyle & la pointe d'Euryele, vers le septentrion & le couchant. Elle étoit en plusieurs endroits fort escarpée, & par cette raison d'un accès fort difficile. Lors du siége dont nous parlons, elle n'étoit point fermée de murailles : les Syracusains la gardoient avec un corps de troupes contre les attaques des ennemis. *Euryele* étoit l'entrée & le passage qui conduisoit à Épipole. Sur la même hauteur d'Épipole étoit un fort, nommé *Labdale.*

Ce ne fut que lontems après, sous Denys le Tyran, qu'Épipole fut environnée de murs, & enfermée dans la ville, dont elle fit une cinquiéme partie, mais qui étoit peu habitée. On y en avoit déja ajouté une quatriéme, appellée NÉAPOLIS, c'est-à-dire, *Villeneuve*, qui couvroit Tyque.

La riviére *Anape* couloit à une petite demie lieue de la ville. L'espace qui les séparoit, étoit une belle & grande prairie, terminée par deux marais, l'un appellé *Syraco*, qui avoit donné son nom à la ville, & l'autre, *Lysimé-* *Plut. in Dionys. vit. p. 970.*

DARIUS *lie.* Cette riviére alloit se rendre dans le grand port. Près de l'embouchure vers le midi, étoit une espéce de château appellé *Olympie*, à cause du temple de Jupiter Olympien, qui y étoit, & où il y avoit de grandes richesses. Il étoit à cinq cens pas de la ville.

Syracuse avoit deux Ports, tout près l'un de l'autre, & qui n'étoient séparés que par l'Ile : le Grand, & le Petit appellé autrement *Lacus.* Selon [a] la description qu'en fait l'Orateur Romain, ils étoient l'un & l'autre environnés des édifices de la ville.

Le Grand avoit de circuit un peu plus de * cinq mille pas, ou de deux lieues. Il avoit un golfe appellé *Dascon.* L'entrée de ce port n'avoit que cinq cens pas de large. Elle étoit formée d'un côté par la pointe de l'île Ortygie, & de l'autre, par la petite Ile & par le cap de *Plemmyre*, qui étoit commandé par un château de même nom.

Au-dessus de l'Achradine étoit un troisiéme pont, nommé *le port Trogile.*

a Portus habet prope in ædificatione aspectuque urbis inclusos. *Cic. Verr.* 6. *n.* 117

* *Strabon lui donne de circuit 80 stades, qui feroient le double de ce qu'il a actuellement d'étendue : preuve certaine qu'il y a faute dans le texte de Strabon.* Cluvier p. 167.

NOTHUS.

§. XII. *Nicias, après quelques actions, forme le siége de Syracuse. Lamachus est tué dans un combat. La ville est réduite à l'extrémité.*

XVIII. Année de la guerre.

SUR LA FIN de l'été Nicias eut nouvelles que les Syracusains, aiant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers. Déja leur cavalerie s'avançoit avec insolence pour l'insulter jusques dans son camp, & lui demandoit avec de grandes risées s'il étoit donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De si piquans reproches le réveillérent un peu : il résolut de faire voile vers Syracuse. L'entreprise étoit hardie & périlleuse. Il ne pouvoit, sans un extrême danger, tenter le débarquement en présence d'un ennemi qui les attendoit de pié ferme, & qui ne manqueroit pas de les attaquer à la descente avec toutes ses forces. Il n'y avoit pas plus de sureté à faire avancer ses troupes par terre, parce que n'aiant point de cavalerie, celle des Syracusains qui étoit nombreuse, au premier bruit de leur marche, leur tomberoit sur les bras, & les accableroit.

Thucyd. lib. 6. pag. 453-461. Plut. in Nic. p. 533. 534. Diod. lib. 13. p. 137. 138.

DARIUS Pour se tirer d'embarras, & se mettre en état de s'emparer sans obstacle d'un poste avantageux qui lui avoit été désigné par un banni de Syracuse, Nicias usa de stratagême. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que moiennant un complot qui devoit éclater un certain jour, ils pourroient s'emparer de son camp, & se rendre maîtres de toutes les armes & de tout le bagage. Les Syracusains, sur cette assurance, marchérent vers Catane, & se vinrent camper sur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis, ils s'embarquérent avec toutes leurs munitions & toutes leurs troupes, & tirérent sur le soir vers Syracuse. Ils arrivérent au point du jour dans le grand port, & prirent terre près d'Olympie, à l'endroit qu'on leur avoit enseigné, & s'y retranchérent. Les ennemis, se voiant honteusement trompés, s'en retournérent tout court à Syracuse; & pleins de dépit, ils se mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la ville. Nicias sortit de ses retranchemens, & l'on en vint aux mains. La victoire fut lontems en balance : mais une grande pluie, accompagnée d'éclairs & de tonnerre, étant survenue, les Syracusains, qui étoient

sans expérience & dont la plupart fai- NOTHUS.
soient alors le premier essai de leurs armes, furent étonnés & intimidés de cet orage, tandis que les autres s'en moquoient comme d'un effet de la saison, & ne considéroient autre chose que l'ennemi, qui étoit bien plus à craindre que l'orage. Après une longue & vigoureuse résistance, les Syracusains furent obligés de plier. On ne put pas les poursuivre fort loin, à cause que leur cavalerie, qui étoit entiére & n'avoit point été battue, couvrit leur retraite. Ils rentrérent en bon ordre dans la ville, après avoir jetté des troupes dans le temple d'Olympie, pour en empécher le pillage.

Ce temple étoit assez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la religion des Rois & des Peuples y avoit consacrées. Nicias, aiant différé d'y envoier des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, & donna le tems aux Syracusains d'y faire passer, comme on vient de le dire, un détachement pour le défendre. On croit qu'il le fit à dessein, & par respect pour les Dieux, parce que les soldats venant à piller ce temple, le public n'en au-

DARIUS roit tiré aucun profit, & le sacrilége seroit tombé sur lui seul.

Après le combat, les Athéniens, qui ne se trouvoiont pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirérent sur leur flote à Naxe & à Catane pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printems pour former le siége. Ils avoient besoin pour cela d'argent, de vivres, & sur-tout de cavalerie qui leur manquoit absolument. Ils comptoient tirer une partie de ces secours des peuples de Sicile, qu'ils espéroient que la nouvelle de leur victoire feroit bientôt passer dans leur parti; & ils envoiérent en même tems à Athénes pour y solliciter les mêmes secours. Ils recherchérent aussi l'alliance de Carthage, & députérent vers quelques villes d'Italie situées sur les côtes de la mer de Toscane, qui leur avoient promis de les secourir.

A Syracuse, on ne perdit point espérance. Hermocrate, celui de leurs Chefs qui se distinguoit le plus par sa valeur, son bon sens, & son expérience, leur représenta, pour rassurer les esprits, qu'on n'avoit pas manqué de courage, mais de conduite; que l'ennemi, quoique brave, devoit plutôt

sa victoire à son bonheur, qu'à son mérite; que la multitude des Chefs, qui est toujours suivie de peu d'ordre & d'obéissance, leur avoit nui (ils étoient au nombre de quinze,) qu'il faloit choisir des Généraux expérimentés pour contenir le reste dans la discipline, & bien exercer les troupes pendant tout l'hiver. Cet avis aiant été suivi, il fut élu Général avec deux autres: après quoi, l'on dépécha à Corinthe & à Lacédémone, tant pour renouveller l'alliance, que pour les engager à faire diversion, afin d'obliger les Athéniens, s'il se pouvoit, de rappeller leurs troupes de Sicile, ou de les empécher au moins d'y envoier du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuse. Ils renfermérent dans la ville par un mur tout le terrain qui regarde Épipole, depuis l'extrémité septentrionale de Tyque en descendant du côté de l'Occident vers la partie appellée depuis Néapolis, afin d'éloigner davantage l'ennemi, & de lui rendre la contrevallation plus difficile, en l'obligeant de lui donner plus d'étendue. Cet endroit avoit apparemment été négligé, parce qu'il paroissoit se défendre soi-même par sa situation inégale & escarpée. Ils mirent aussi garnison dans Mé-

NOTHUS.

DARIUS gare & dans Olympie, & plantérent des pieux ſur le bord de la mer par tout où la deſcente paroiſſoit facile. Enſuite aiant ſû que les Athéniens étoient à Naxe, ils allérent brûler le camp de Catane, & ſe retirérent après avoir fait le dégât aux environs.

Thucyd. lib. 6. p. 471-482. Plut. in. Alcib. pag. 203. In Nic. p. 534. 535. Diod. lib. 13. pag. 138.

Les Ambaſſadeurs de Syracuſe étant arrivés chez les Corinthiens, leur demandérent du ſecours comme à leurs fondateurs, qui leur fut auſſitôt accordé, avec une ambaſſade vers les Lacédémoniens, pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuia leur demande de tout ſon crédit & de toute ſon éloquence, à laquelle ſon reſſentiment contre Athénes ajoutoit une nouvelle force. Il conſeilla & perſuada aux Lacédémoniens d'envoier Gylippe pour Général en Sicile, & d'attaquer de leur côté les Athéniens, pour faire une puiſſante diverſion. En troiſiéme lieu, il les porta à fortifier Décélie dans l'Attique, ce qui acheva de perdre & de ruiner la ville d'Athénes, qui ne put jamais s'en relever. Car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de ſorte que les Athéniens ne pouvoient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être ſecourus par

leurs voiſins, Décélie étant devenue l'aſyle de tous les mécontens, & de tous les partiſans de Sparte.

AN. M. 3590. AV. J. C. 414.

Nicias avoit reçu quelque ſecours d'Athénes. Il conſiſtoit en deux cens cinquante cavaliers, à qui l'on avoit ſuppoſé que la Sicile fourniroit des chevaux : ils en avoient ſimplement apporté l'équipage ; & en trente archers à cheval, avec trois cens talens, c'eſt-à-dire, trois cens mille écus. Il commença donc à ſe mettre en mouvement. On l'accuſoit de manquer ſouvent l'occaſion d'agir en perdant le tems à force de raiſonner, de différer, & de ſe précautionner : mais quand il entroit en action, il étoit auſſi vif & auſſi ardent à exécuter qu'il avoit été timide & lent à entreprendre, comme il le fit voir ici.

Ceux de Syracuſe aiant appris qu'il étoit arrivé de la cavalerie aux Athéniens, & qu'ils viendroient bientôt aſſiéger leur ville ; & ſachant qu'ils n'en pouvoient approcher, ni faire de contrevallation, s'ils ne ſe rendoient maîtres de la hauteur d'Épipole qui commandoit Syracuſe, ils réſolurent d'en garder l'avenue, qui étoit le ſeul paſſage par où l'on pût arriver, tout le reſte étant eſcarpé & inacceſſible. Étant donc deſcendus dans la prairie qui

borde la riviére Anape, & y aiant fait la revûe de leurs troupes, ils choisirent sept cens hommes d'infanterie sous le commandement de Diomile, pour garder ce poste important, avec ordre de s'y rendre au premier signal qu'on leur en donneroit. Nicias ne leur en laissa pas le loisir, tant il conduisit son dessein avec prudence, promtitude, & secret. Il partit de Catane avec toute sa flote, sans que les ennemis en eussent le moindre soupçon. Étant arrivé au port de Trogile près de Léonte qui n'est éloigné d'Épipole que d'un bon quart de lieue (six ou sept stades,) il fit mettre à terre ses troupes de débarquement, puis se retira avec sa flote à Thapse, petite péninsule de Syracuse, dont il ferma l'entrée avec une estacade.

Les troupes de terre coururent se saisir d'Épipole en montant par Euryele, avant que les ennemis qui étoient dans la prairie d'Anape, éloignée de plus d'une lieue, eussent rien appris de leur arrivée. Au premier bruit, les sept cens hommes de Diomile accoururent en désordre, & furent aisément battus: il en demeura trois cens sur la place avec leur Chef. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, bâtirent un fort à Labdale sur le sommet d'Épipole, pour y ren-

fermer & y mettre en fureté leur bagage, & ce qu'ils avoient de plus précieux, lorfqu'il faudroit en venir aux mains, ou travailler à la contrevallation. NOTHUS.

Peu de tems après, les habitans d'Égefte envoiérent aux Athéniens trois cens cavaliers, & quelques alliés de Sicile y en ajoutérent cent autres : ce qui, avec les deux cens cinquante qu'Athénes avoit envoiés auparavant, & qui s'étoient fournis de chevaux dans le pays, faifoit fix cens cinquante hommes de cavalerie.

Le plan de Nicias, pour prendre Syracufe, étoit d'environner toute la ville du côté de la terre d'une bonne contrevallation, qui couperoit aux affiégés toute communication avec les troupes de dehors, efpérant fans doute être enfuite en état d'empécher par le moien de fa flote qu'on ne pût y faire entrer par mer, ni fecours, ni vivres.

Aiant laiffé une garnifon à Labdale, il defcendit de la hauteur, s'avança vers l'extrémité feptentrionale de Tyque; & s'y étant arrété, il emploia toute l'armée à conftruire un mur de contrevallation pour enfermer la ville du côté du nord depuis Tyque jufqu'à Trogile, fitué fur le bord de la mer. L'ou-

DARIUS vrage avança avec une rapidité qui effraia les Syracuſains. Ils crurent devoir s'y oppoſer, & firent quelques ſorties & quelques attaques, qui leur réuſſirent toujours mal : leur cavalerie même fut miſe en déroute. Le lendemain de l'action, la contrevallation du côté du nord fut continuée par une partie de l'armée, pendant que l'autre portoit des pierres & des matériaux vers Trogile pour l'achever.

Les aſſiégés, ſur l'avis d'Hermocrate, jugérent à propos de ne plus hazarder de combat contre les Athéniens, & ne ſongérent qu'à empécher, ou du moins à rendre inutiles leurs ouvrages, en conſtruiſant eux-mêmes de leur côté un mur qui coupât le terrain par où les Athéniens devoient conduire le leur. Ils jugeoient que ſi on ne troubloit point leur travail, & qu'on leur laiſsât achever le mur, les Athéniens ne pourroient pas paſſer outre : ou que s'ils venoient pour les empécher, il ſuffiroit aux Syracuſains de leur oppoſer une partie de leurs troupes, après avoir pris la précaution de fermer les avenues les plus acceſſibles par de bonnes paliſſades; & que les Athéniens au contraire ſeroient obligés de faire venir toutes leurs forces, & d'abandonner abſolument le travail.

Ils sortirent donc, & travaillant avec toute l'ardeur possible, ils commencérent à construire un mur; &, pour en faciliter le travail, ils le couvrirent par une bonne palissade, & le flanquérent de tours de bois d'espace en espace, afin de le pouvoir défendre. Les Athéniens les laissérent travailler tranquillement sans les troubler, parce que s'ils n'avoient mené contre eux qu'une partie de leurs troupes, ils auroient été trop foibles; & que, pour les y mener toutes, il auroit falu interrompre leurs travaux, ce qu'ils ne vouloient pas faire. L'ouvrage étant achevé, les Syracusains y laissérent un corps de troupes pour défendre la palissade, & garder le mur; après quoi ils rentrérent dans la ville. NOTHUS.

Cependant les Athéniens coupérent les canaux qui conduisoient de l'eau dans la ville; & voiant que les soldats Syracusains qui avoient été laissés pour garder le mur, s'acquittoient assez mal de leur devoir, les uns rentrant sur le midi dans la place ou dans leurs tentes, & les autres faisant très mauvaise garde, ils détachérent, pour l'attaque de ce poste, trois cens soldats choisis, & quelque infanterie légére, pendant que le reste de l'armée marcha vers la ville pour empécher le secours. Les trois

DARIUS cens soldats aiant forcé la palissade, poursuivirent ceux qui la gardoient jusques à la porte du mur de la ville, qui couvroit le Téménite; où étant entrés pêle-mêle avec eux, ils furent repoussés par les habitans avec perte. Toute l'armée ensuite démolit le mur, arracha les palissades du retranchement, & les emporta.

Après cet heureux succès qui laissoit les Athéniens maîtres du côté du nord, ils entreprirent dès le lendemain un nouveau travail encore plus important, & qui devoit achever la clôture de la ville : c'étoit de conduire du côté du couchant un mur depuis les hauteurs d'Épipole à travers la plaine & le marais jusqu'au grand port. Pour l'empécher, les assiégés recommençant la même manœuvre qu'ils venoient de faire de l'autre côté, tirérent de la ville au travers du marais un fossé revétu de palissades, pour empécher les Athéniens de pousser leur contrevallation jusqu'à la mer. Mais ceux-ci, après avoir achevé la premiére partie du mur sur la hauteur d'Épipole, prirent la résolution de faire l'attaque du fossé revétu. Pour cet effet, ils donnent ordre à leur flote de se rendre de Thapse au grand port de Syracuse : car jusques-là, elle étoit tou-

jours restée dans cette petite rade, & les assiégés avoient toujours la mer libre, ce qui obligeoit les assiégeans à faire venir leurs convois de Thapse par terre. Les Athéniens descendirent donc d'Épipole dans la plaine avant la pointe du jour; & jettant des ais & des portes à l'endroit où le marais étoit simplement boueux & plus ferme qu'ailleurs, ils emportérent incontinent après la plus grande partie du fossé revétu de palissades, & le reste ensuite, après avoir eu l'avantage du combat. Car les ennemis lâchérent le pié, & se retirérent, ceux de la droite vers la ville, & les autres du côté de la riviére. Trois cens Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le passage, coururent vers le pont: mais la cavalerie ennemie qui y étoit en bataille pour la plus grande partie, les repoussa, & vint fondre ensuite sur l'aile droite des Athéniens, & mit les premiers bataillons en désordre. Ce que Lamachus aiant aperçu de l'aile gauche où il commandoit, il y accourut avec les Argiens, & quelques archers: mais aiant franchi un fossé, & se trouvant abandonné de ses troupes, il fut tué avec cinq ou six qui l'avoient suivi. Les ennemis transportérent aussitôt leurs corps au-delà de la riviére, & voiant

DARIUS venir le reste de l'armée, se retirérent.

Dans le même tems, leur aile droite qui étoit retournée vers la ville, reprit courage par ce succès, & se vint mettre en bataille devant les Athéniens, après avoir détaché quelques troupes pour attaquer le fort bâti sur la hauteur d'Épipole, qui servoit de dépôt aux ennemis, & qu'on croioit sans défense. Elles forcérent un retranchement qui couvroit le fort : mais Nicias le sauva. Il étoit resté malade dans ce fort, & étoit actuellement dans son lit, sans avoir auprès de lui que ses domestiques. Animé par le danger même & par la présence de l'ennemi, il fait un effort, il se leve, & ordonne à ses gens de mettre promtement le feu à tout le bois qui étoit entre le retranchement & le fort pour les machines, & aux machines mêmes. Cet incendie inopiné arréta les Syracusains, sauva Nicias, le fort & toutes les richesses des Athéniens. Car ceux-ci accoururent d'en bas au secours. Dans le même tems, on vit entrer la flote dans le grand port, comme l'ordre en avoit été donné. Ce que les Syracusains aiant aperçu d'en haut, & craignant d'être pris par derriére, & accablés par les troupes de

débarquement, ils se retirérent, & rentrérent dans la place avec toutes leurs forces, désespérant, après la perte qu'ils venoient de faire de leur fossé revêtu de palissades, de pouvoir empécher que la contrevallation ne fût poussée jusqu'à la mer.

Cependant les Athéniens, qui s'étoient contentés de construire un simple mur dans les hauteurs d'Épipole, & au travers des endroits escarpés & de difficile accès, étant descendus dans la plaine, commencérent à élever au pié des hauteurs un double mur, qui devoit être prolongé jusqu'à la mer : savoir, un mur de contrevallation contre les assiégés, & un autre mur de circonvallation contre les troupes Syracusaines du dehors, & contre celles des alliés qui pouvoient venir au secours de la ville.

Depuis ce jour Nicias, qui étoit resté seul Général, conçut de grandes espérances. Car plusieurs peuples de Sicile, qui jusques-là n'avoient point encore pris de parti, vinrent se joindre à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires avoient pris le dessus, & qu'il avoit eu en tout un bonheur extraordinaire.

DARIUS Déja même les Syracusains, se trouvant bloqués par terre & par mer, & n'espérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisoient des propositions d'accommodement. Gylippe, qui venoit de Lacédémone à leur secours, aiant appris en chemin l'extrémité où ils étoient réduits, & croiant toute l'île perdue, continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore tems, & si cela étoit possible. Car la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un Capitaine, que sa prudence & son bonheur rendoient invincible. Nicias lui-même, devenu, contre son naturel, plein de confiance en ses forces, & enflé par ses heureux succès, persuadé d'ailleurs par les nouvelles secrettes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, & par les gens qu'on lui envoioit, qu'incessamment il alloit avoir ville par composition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, & ne prit aucunes précautions pour l'empécher d'aborder, sur-tout depuis qu'il eut appris qu'il avoit fort peu de vaisseaux avec lui; & il le traitoit de cor-

faire & de pirate, qui ne méritoit pas qu'on s'en mît en peine. Un bon Général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins & sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner. Que Nicias eût envoié le plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il étoit maître de Syracuse, & tout étoit fini.

NOTHUS.

§. XIII. *Syracuse songe à capituler. L'arrivée de Gylippe change la face des choses. Nicias, forcé par ses Collégues, donne un combat sur mer, & est vaincu. Ses troupes de terre sont aussi battues.*

XIX. Année de la guerre.

LES ouvrages des Athéniens étoient presque entiérement achevés, & ils avoient tiré un double mur de la longueur de près d'une demie lieue le long de la plaine & du marais vers le grand port, & il s'en faloit peu qu'ils n'y fussent arrivés. Il ne restoit plus aussi du côté de Trogile qu'une petite partie du mur à achever. Syracuse étoit donc près de sa ruine, & se voioit sans ressource, n'étant point en état de résister par elle-

Thucyd. lib. 7. pag. 485-489. Plut. in Nic. p. 535-536. Diod lib. 13. pag. 138. 139.

DARIUS même aux ennemis, & n'espérant plus de secours. Ainsi on résolut de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias, & plusieurs étoient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire, avant que la ville fût entiérement enfermée.

C'est dans ce moment là même, & dans l'extrémité la plus pressante, qu'un Officier, nommé Gongyle, arriva de Corinthe sur une galére à trois rangs de rames. A son arrivée, toute la ville s'assemble en foule autour de lui. Il déclare à haute voix que Gylippe arrive incessamment, & qu'il est suivi de plusieurs autres galéres qui viennent à leur secours. Les Syracusains étonnés ou plutôt étourdis de cette nouvelle, n'osent y ajouter foi. Pendant qu'ils étoient ainsi flotans & incertains, survient un courier de Gylippe, qui leur annonce sa venue, & leur ordonne de sortir avec toutes leurs troupes au devant de lui. Lui-même, après avoir pris en passant un * fort, marcha en bataille droit à Épipole; & étant monté par Euryele, comme avoient fait les Athéniens, il se mit en état de les attaquer par dehors; pendant que les Syracusains les attaqueroient de leur côté avec les forces de Sy-

* *Jéges.*

racuse & les siennes. Les Athéniens, surpris de cette venue plus qu'on ne peut le dire, se rangérent en bataille sous leurs murs à la hâte & avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes quand il fut proche, il leur envoia dire par un Héraut : Qu'il leur donnoit cinq jours pour sortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à une telle proposition. Quelques-uns des soldats se mettant à rire, demandérent au Héraut : *Si la présence d'une cappe Lacédémonienne & d'un méchant bâton pouvoit apporter quelque changement à l'état présent de la ville.* On se prépara donc au combat de part & d'autre. NOTHUS.

Gylippe emporta d'assaut le fort de Labdale, où il fit main basse sur tout ce qui y étoit. Le même jour une galére Athénienne fut prise en entrant dans le port. Ensuite les assiégés tirérent un mur en montant de la ville vers Épipole, pour couper le mur simple des Athéniens vers l'extrémité, & leur ôter toute communication avec les troupes postées dans les retranchemens qui environnoient la ville du côté du nord vers Tyque & vers Trogile. Les Athéniens, après avoir achevé le mur qui alloit jusqu'à la mer vers le grand port, étoient remontés sur les

DARIUS

hauteurs. Gylippe, aiant remarqué que dans le mur ſimple bâti par les Athéniens ſur les hauteurs d'Épipole, il y avoit un endroit plus foible & plus bas que les autres, y marcha de nuit avec ſes troupes : mais aiant été découvert par les Athéniens qui campoient dehors, il fut contraint de ſe retirer, les voiant venir droit à lui. Ils rehauſſérent le mur, & ſe chargérent de le garder eux-mêmes, après avoir diſtribué leurs alliés dans les poſtes du reſte du retranchement.

Nicias, de ſon côté, trouva à propos de fortifier le cap de Plemmyre, qui, s'avançant dans la mer, étréciſſoit l'embouchure du grand port; & ſon deſſein étoit de faciliter les convois de vivres, & des autres choſes néceſſaires; parce que les Athéniens, en occupant ce poſte, s'approchoient du petit port où étoient les principales forces navales des Syracuſains, & ſe mettoient en état d'en mieux obſerver tous les mouvemens; & que d'ailleurs aiant toute la liberté de la mer, ils ne ſeroient pas réduits à tirer toute leur ſubſiſtance du fond du grand port, comme cela arriveroit néceſſairement, ſi les ennemis ſe rendant maîtres de l'entrée, les forçoient à ſe tenir renfermés dans le port, de la mê-

me maniére qu'ils l'étoient actuellement. NOTHUS.
Car, depuis l'arrivée de Gylippe, Nicias n'avoit plus d'espérance que du côté de la mer. Faisant donc passer là sa flote & une partie de ses troupes, il y bâtit trois forts, à la faveur desquels les bâtimens demeuroient à l'ancre : de sorte qu'il y renferma une grande partie du bagage & des munitions. Ce fut alors que les gens de mer souffrirent beaucoup. Car, comme il faloit aller loin au bois & à l'eau, ils étoient investis par la cavalerie des ennemis, dont le tiers étoit posté à Olympie pour empécher la garnison de Plemmyre de sortir, & étoit maître de la campagne. Nicias, aiant appris que la flote de Corinthe arrivoit, envoia contre elle vingt galéres, avec ordre d'observer les ennemis du côté de Locres & de Rhége, & des autres avenues de la Sicile.

Cependant Gylippe se servant des pierres mêmes que les Athéniens avoient amassées pour leur usage, continuoit de bâtir le mur que les Syracusains avoient commencé de conduire au travers d'Épipole, & se mettoit tous les jours devant en bataille, comme les Athéniens le faisoient aussi de leur côté. Lorsqu'il vit le tems propre pour donner, il commença le combat dans l'espace qui étoit

DARIUS entre les deux murailles. La situation étroite du lieu, aiant rendu sa cavalerie & ses gens de trait inutiles, il eut du désavantage. Les Athéniens dressérent un trophée. Gylippe, pour ranimer ses troupes en leur rendant justice, eut le courage de prendre sur lui le reproche du mauvais succès, & de leur déclarer hautement que sa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne; parce qu'il les avoit fait combattre dans un lieu trop serré. Il leur promit de leur donner bientôt occasion de rétablir leur honneur & le sien; & en effet le lendemain, après les avoir exhortés à bien soutenir leur ancienne réputation, il les mena contre l'ennemi. Nicias, voiant que quand il n'auroit pas envie de donner bataille, il faudroit nécessairement empécher les ennemis de continuer leur mur au-delà de la contrevallation, dont ils étoient déja fort proches, parce qu'autrement c'étoit leur accorder une victoire certaine, marcha contre les Syracusains. Gylippe fit avancer ses troupes au-delà de l'endroit où de part & d'autre finissoient les murs, afin d'avoir plus d'espace pour s'étendre; & chargeant l'aile gauche des ennemis avec sa cavalerie, il la mit en fuite, & bientôt après renversa l'aile droite. On voit ici

ce

ce que peut l'expérience & l'habileté d'un grand Capitaine. Car Gylippe, avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, les mêmes lieux, en changeant seulement son ordonnance de bataille, défit les Athéniens, & les mena battant jusques dans leur camp. La nuit suivante, les vainqueurs poussérent leur mur au-delà de la contrevallation des Athéniens, & par-là leur ôtérent toute espérance de pouvoir les enfermer.

Après cet heureux succès, les Syracusains, à qui la flote de Corinthe étoit arrivée sans avoir été aperçue de celle d'Athénes, reprirent courage, arméreut plusieurs galéres, & sortant en campagne avec leur cavalerie & d'autres troupes, firent beaucoup de prisonniers. Ils députérent à Lacédémone & à Corinthe, pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie, qui lui donnérent de puissans secours. Nicias, voiant que ses forces diminuoient tous les jours, & que celles des ennemis augmentoient, recommença à perdre courage; & non content d'envoier aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des

Thucyd. lib. 7. pag. 490-494.
Plut. in Nic. p. 536.
Diod. lib. 13. p. 139.

DARIUS choses, il leur écrivit lui-même très fortement. Je raporterai ici sa lettre en entier, parce qu'elle expose très nettement l'état où étoient les affaires à Syracuse, & que d'ailleurs elle peut servir de modéle pour ces sortes de relations.

» Athéniens, je vous ai déja informés par plusieurs dépêches de ce qui » se passoit ici : mais il est nécessaire que » vous sachiez l'état présent des affai» res, pour y donner ordre. Après » que nous avons remporté l'avantage » dans plusieurs combats, & que nous » avons presque achevé notre contre» vallation, Gylippe est entré dans Sy» racuse avec des troupes de Lacédé» mone & de Sicile, & aiant été battu » la premiére fois, a été victorieux la » seconde par le moien de sa cavalerie » & de ses gens de trait. Nous demeu» rons donc renfermés dans nos retran» chemens, sans oser rien entrepren» dre, ni pouvoir achever notre con» trevallation, à cause des forces supé» rieures des ennemis, car une partie » de nos soldats sont occupés à garder » nos forts ; de sorte que nous ne pou» vons pas nous servir de toutes nos » troupes dans un combat. D'ailleurs, » comme les Syracusains ont coupé » nos lignes par un mur à l'endroit où

» elles n'étoient pas achevées, nous ne » pouvons plus envelopper la place, » à moins que nous ne forcions leurs » retranchemens; & d'assiégeans nous » sommes devenus assiégés, sans oser » nous écarter dans la crainte de leur » cavalerie. NOTHUS.

» Non contens de ces avantages, ils » font venir de nouveaux secours du » Péloponnése, & ont envoié Gylippe » pour obliger les villes neutres de la » Sicile à se déclarer, & les autres à » leur envoier des hommes & des vaisseaux, pour nous attaquer par mer » & par terre. Je dis par mer, ce qui » peut paroitre étonnant, mais qui n'est » que trop vrai. Car notre flote, considérable auparavant par le bon état » des galéres, & par celui des équipages, manque maintenant par ces deux » endroits-là même, & est infiniment » affoiblie.

» Les galéres font eau de tous côtés, » parce qu'on ne peut les retirer à sec » pour les radouber, à cause de la » crainte où nous sommes que celles » des ennemis, qui sont en plus grand » nombre & en meilleur état que les » nôtres, ne viennent tout d'un coup » nous attaquer, comme elles paroissent à chaque moment disposées à le

DARIUS » faire. D'ailleurs nous nous trouvons
» dans une indispensable nécessité d'en
» envoier plusieurs de côté & d'autre
» pour escorter les convois, qu'il faut
» faire venir de bien loin, & faire passer
» à la vûe des ennemis, de sorte que
» pour peu qu'on se relâchât de ces
» soins, nous affamerions notre armée.

» Pour l'équipage, il dépérit tous les
» jours à vûe d'œil, parce que plusieurs
» s'écartant pour la maraude, ou pour
» aller chercher du bois & de l'eau,
» sont surpris & tués par la cavalerie.
» Les esclaves, tentés par le voisinage
» du camp des ennemis, désertent, &
» s'y rendent en grand nombre. Les
» étrangers qu'on a levés par force, se
» dissipent; & ceux qu'on a enrollés
» pour de l'argent, qui pensoient venir
» au pillage plutôt qu'au combat, trou-
» vant tout le contraire, vont se rendre
» aux ennemis qui sont proches, ou se
» cachent dans la Sicile, ce qu'ils peu-
» vent faire aisément, parce que l'Ile est
» fort grande. Beaucoup de citoiens,
» exercés depuis lontems & habiles dans
» la manœuvre, aiant gagné les Capi-
» taines des galéres, ont substitué à
» leur place des hommes qui sont sans
» expérience, & incapables de servir,
» & par-là ont ruiné toute la discipline.

» J'écris à des personnes qui connoissent NORMUS.
» la marine, & qui savent que quand
» le bon ordre est ainsi négligé, tout
» va en dépérissant, & que la flote se
» ruine.

» Mais ce qu'il y a de plus fâcheux,
» c'est qu'avec toute mon autorité de
» Général, je ne puis empécher ce dé-
» sordre. Car vous savez, Messieurs,
» que vous êtes d'un caractére à ne vous
» pas laisser aisément gouverner; &
» d'ailleurs je ne sai où prendre des ma-
» telots, au lieu qu'il en vient de tous
» côtés à nos ennemis. Nos alliés de
» Sicile sont hors d'état de nous aider;
» & si les villes d'Italie, d'où nous ti-
» rons notre subsistance, apprenant
» l'extrémité où nous sommes réduits,
» & que vous ne songez point à nous
» envoier de secours, se joignent aux
» Syracusains, nous sommes absolu-
» ment perdus, sans que l'ennemi ait
» besoin de nous livrer aucun combat.

» Je pourrois vous mander des cho-
» ses plus agréables, mais non plus uti-
» les, ni plus propres à vous mettre au
» fait des affaires présentes sur lesquel-
» les vous avez à délibérer. Je sai que
» vous n'aimez à entendre que des nou-
» velles qui vous fassent plaisir: mais je
» sai aussi que lorsque les affaires tour-

DARIUS

» nent autrement que vous ne l'avez ef-
» péré, vous vous en prenez à ceux qui
» vous ont trompés ; & c'eſt ce qui m'a
» déterminé à vous écrire avec la der-
» niére ſincérité, ſans vous rien diſſi-
» muler. Du reſte, vous n'avez juſqu'ici
» aucun ſujet de vous plaindre, ni des
» Officiers, ni des troupes, qui ſe ſont
» fort bien acquittés de leur devoir.

» Mais maintenant que la Sicile réu-
» nit toutes ſes forces contre nous, &
» qu'elle attend du Péloponnéſe une
» nouvelle armée, poſez pour fonde-
» ment de vos délibérations que les
» troupes que nous avons, ne ſont point
» ſuffiſantes ; & qu'ainſi il faut, ou nous
» rappeller, ou envoier ici une armée
» de terre & de mer auſſi nombreuſe
» que la premiére, & de l'argent à pro-
» portion. Il faut ſe diſpoſer auſſi à m'en-
» voier un ſucceſſeur, ne pouvant plus
» porter le poids du commandement à
» cauſe de ma néphrétique. Je croi
» avoir mérité cette grace par les bons
» ſervices que je vous ai ſouvent rendus
» tant que la ſanté me l'a permis dans
» tous les commandemens que j'ai eus.

» Au reſte, quelque réſolution que
» vous preniez, ce que je vous deman-
» de, Meſſieurs, c'eſt que vous l'exé-
» cutiez promtement, ſans délai, & dès

» le commencement du printems. Les » ressources que nos ennemis trouvent » dans la Sicile, sont toutes prêtes : » celles qu'ils attendent du Péloponnése, » peuvent tarder davantage. Mais son- » gez que, si vous ne vous évertuez, » les Lacédémoniens ne manqueront » pas, comme cela est déja arrivé, de » vous surprendre, & de vous préve- » nir. «

NOTHUS.

La lecture de cette lettre toucha extrêmement les Athéniens, & fit sur eux toute l'impression que Nicias en pouvoit attendre. On ne jugea pas à propos de lui donner un successeur; on lui donna seulement deux des Officiers qui étoient avec lui, savoir Ménandre & Euthydéme, pour le soulager en attendant qu'on envoiât d'autres Généraux. Eurymédon & Démosthéne furent choisis pour remplacer Lamachus & Alcibiade. Le premier partit sur le champ, avec dix galéres & quelque argent environ le solstice d'hiver, pour assurer Nicias d'un promt secours, tandis que l'autre levoit des troupes & des contributions pour faire voile au commencement du printems.

120 talens.

D'un autre côté, les Lacédémoniens, soutenus par ceux de Corinthe, faisoient de grands préparatifs pour en-

Thucyd. lib. 7. p. 4·4-456. & 501-504 Diod. lib. 13. p. 140.

DARIUS

AN. M. 3591.
AV. J.C. 413.

voier des renforts en Sicile, & pour entrer dans l'Attique, afin d'empécher la flote d'Athénes de faire voile vers cette Ile. Ils entrérent donc de bonne heure dans l'Attique sous le commandement du Roi Agis; & après avoir ravagé la campagne, ils fortifiérent Décélie, aiant partagé l'ouvrage entre toutes les troupes pour l'achever plus promtement. Ce poste est environ à six-vingts stades d'Athénes, c'est-à-dire, près de six lieues, & à même distance de la Béotie. Alcibiade ne s'étoit point donné de repos, jusquà ce qu'enfin il eût obtenu qu'on y travaillât. C'est ce qui nuisit le plus aux Athéniens. Car, au lieu qu'auparavant l'ennemi se retirant après avoir fait le dégât, on étoit libre le reste de l'année; depuis que Décélie eut été fortifiée, la garnison qu'on y laissoit, ne cessoit de faire des courses, & de tenir toujours les Athéniens en inquiétude, Athénes étant devenue comme une place de guerre. Car de jour on faisoit garde tout autour aux portes, & de nuit toute la ville étoit sur les murailles ou sous les armes. Les vaisseaux qui apportoient de l'Ile d'Eubée des vivres, & dont auparavant la route par Décélie étoit beaucoup plus courte, étoient contraints de prendre un grand

tour pour doubler le cap de Sunium, ce qui rendoit les vivres plus chers. Il en étoit de même de toutes les marchandises qui venoient de dehors. Pour surcroît de malheur, plus de vingt mille esclaves dont la plupart étoient artisans, passérent chez les ennemis, pour se dérober à l'extrême misére qui désoloit la ville. Tout le bétail périt avec les bêtes de voiture. La plupart des chevaux demeurérent estropiés, parce qu'ils étoient toujours en garde ou en course. Tout étant ainsi ravagé, & les Athéniens se trouvant privés des revenus de la campagne, la disette d'argent devint fort grande, & ils furent obligés de prendre le vingtiéme de tout ce qui venoit par mer, pour remplacer la perte des revenus ordinaires.

Cependant Gylippe, qui avoit fait le tour de la Sicile, amena le plus de gens qu'il avoit pu rassembler dans toute l'Ile, & porta ceux de Syracuse à équiper une flote la plus nombreuse qu'ils pourroient, & à hazarder un combat naval, sur l'espérance d'un succès digne d'une si grande entreprise. Cet avis fut fortement appuié par Hermocrate, qui exhorta les Syracusains à ne pas céder à leurs ennemis la gloire de la marine. Il leur représenta que les Athéniens eux-

Thucyd. lib. 7. pag. 497-506. Plut. in Nic. p. 536. Diod. pag. 140.

DARIUS mêmes ne l'avoient pas reçue de leurs ancêtres, & ne l'avoient pas toujours possédée. Que c'étoit la guerre des Perses qui les avoit comme forcés à se rendre habiles sur mer, malgré l'opposition qu'ils y avoient, & par leur inclination naturelle, & par la situation même de leur ville, assez éloignée de la mer. Qu'ils s'étoient rendus terribles aux autres peuples, moins par leurs forces, que par leur courage & leur hardiesse. Qu'il faloit profiter de leur exemple, & contre des ennemis toujours prêts à tout entreprendre, devenir aussi entreprenans qu'eux.

Cet avis fut goûté & suivi. On équipa une flote nombreuse. Gylippe fit sortir de nuit toutes ses troupes de terre pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galéres des Syracusains qui étoient dans le grand port, & quarante-cinq dans le petit où il y avoit un arsenal pour les navires, eurent ordre de s'avancer vers Plemmyre pour étonner les Athéniens qui se verroient attaqués en même tems & par terre & par mer. Sur ces nouvelles, les Athéniens s'embarquérent aussi, & avec vingt-cinq voiles voguérent contre les trente-cinq de Syracuse qui venoient contre eux du grand port, & en opposérent trente-

NOTHUS.

cinq autres aux quarante-cinq des ennemis qui étoient partis du petit port. Le combat fut vif à l'embouchure du grand port, les uns s'efforçant d'entrer, & les autres de leur défendre l'entrée.

Ceux qui gardoient les forts de Plemmyre étant accourus au rivage pour voir le combat, Gylippe attaqua les forts à l'improviste dès le point du jour, & aiant emporté d'assaut le plus grand, donna une telle épouvante aux deux autres, qu'ils furent en un instant abandonnés. Cet avantage fut suivi aussitôt après d'une perte considérable du côté des Syracusains. Car les vaisseaux de Syracuse qui combattoient à l'entrée du port après avoir forcé les Athéniens, s'entrechoquérent rudement en y entrant en désordre, & livrérent par ce moien la victoire à leurs ennemis; qui ne se contentérent pas de les poursuivre, mais donnérent encore la chasse à ceux qui étoient victorieux dans le grand port. Onze galéres de Syracuse furent coulées à fond, & plusieurs de ceux qui étoient dessus tués. On en prit trois : mais les Athéniens en perdirent aussi trois de leur côté, & après avoir remorqué celles des ennemis, ils dressérent un trophée dans une petite Ile qui étoit devant Plemmyre, & se retirérent dans l'enceinte de leur camp.

DARIUS

Les Syracusains dresſérent auſſi trois trophées pour la priſe des trois forts, & aiant raſé l'un des petits, rétablirent les fortifications des deux autres, & y mirent garniſon. Pluſieurs Athéniens y avoient été tués, ou faits priſonniers, & l'on prit quantité d'argent qui y étoit, tant du public, que des marchands, & des capitaines de galéres, outre une grande quantité de munitions, parce que c'étoit comme le magaſin de toute l'armée. On y perdit auſſi l'équipement & les agrêts de quarante galéres, avec trois vaiſſeaux qui étoient retirés à ſec. Mais, ce qui eſt plus conſidérable encore, Gylippe ôta par-là à Nicias la facilité des convois. Car, pendant que celui-ci tenoit Plemmyre, le tranſport des vivres étoit sûr & promt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit ſe faire ſans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce Fort. Ainſi les Athéniens ne pouvoient plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée; ce qui abbattit le courage des ſoldats, & mit l'armée dans une grande conſternation.

Thucyd. lib. 7. pag. 500. 501.

Il y eut enſuite quelque eſcarmouche pour la défenſe d'une eſtacade, que les habitans avoient faite dans la mer à l'entrée du vieux hàvre pour mettre en sû-

NOTHUS.

rété leurs navires. Les Athéniens aiant dressé des tours & des parapets sur un gros bâtiment, l'avancérent le plus près qu'ils purent de l'estacade, pour servir comme de rempart à des barques qui portoient des machines, avec lesquelles on arrachoit les pieux à l'aide des poulies & des cordages, outre ceux que l'on scioit par le moien des plongeurs; les assiégés se défendant de leur havre, & les autres de leur tour. Les pieux qu'on avoit enfoncés à fleur d'eau, pour faire échouer les vaisseaux qui en approchoient, donnérent le plus de peine. Les plongeurs en vinrent encore à bout pour de l'argent, & la plupart furent arrachés : mais on en remit d'autres aussitôt en leur place. Il n'y eut point de tentatives ni d'efforts qu'on ne fît de part & d'autre pour l'attaque & pour la défense.

Thucyd. lib. 7. pag. 509-513. Plut. in Nic. p. 536. Diod. lib. 12. p. 140. 141.

Ce qui paroissoit de capital aux assiégés fut de tenter un second combat tant sur terre que sur mer avant l'arrivée du secours & de la flote des Athéniens. Ils avoient pris de nouvelles mesures pour le combat naval, en profitant de ce qu'ils avoient reconnu avoir manqué au dernier. Le changement qu'ils firent dans leurs galéres, consistoit en ce qu'ils rendirent les proues

DARIUS plus courtes qu'auparavant, & en même tems plus fermes & plus solides. Pour cela, ils y mirent de grosses piéces de bois en saillie de chaque côté des proues; & à ces piéces de bois, ils joignirent encore des solives en forme d'étais. Ces solives s'étendoient jusqu'à six coudées sur les deux côtés du vaisseau en dedans & en dehors. Ils espéroient par-là remporter l'avantage sur les galéres Athéniennes, qui n'osoient pas à cause de la foiblesse de leurs proues, prendre l'ennemi de front, mais seulement en flanc : outre que le combat se faisant dans le port, elles n'auroient pas la liberté de s'étendre, ni de couler entre deux galéres, en quoi consistoit leur adresse, ni de revirer de bord, après qu'elles auroient été repoussées, pour revenir à la charge, au lieu que les Syracusains étant maîtres de toute l'étendue du port, auroient tous ces avantages, & pourroient s'entresecourir les uns les autres. Voila sur quoi ces derniers fondoient l'espérance de la victoire.

Gylippe fit donc sortir du camp premiérement toute l'infanterie, & s'avança vers la contrevallation des Athéniens du côté qui regardoit la ville, pendant que les troupes de l'Olympie

s'approchoient de l'autre, & que leurs galéres mettoient à la voile. NOTHUS.

Nicias ne vouloit point tenter la fortune d'un second combat, disant que dans le tems qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flote & un grand renfort que Démosthéne leur amenoit en diligence, c'étoit une folie, avec des troupes inférieures en nombre, & déja fatiguées, de hazarder un combat sans nécessité. Au contraire, Ménandre & Euthydéme, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthéne, piqués d'ambition & de jalousie contre ces deux Généraux, se hâtoient de faire quelque exploit éclatant, pour en dérober la gloire à l'un, & surpasser, s'il se pouvoit, celle de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient, étoit la réputation d'Athénes; & ils soutinrent avec tant d'ardeur qu'elle seroit entiérement perdue & ruinée si l'on évitoit le combat que présentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcérent Nicias à donner la bataille. Les Athéniens avoient soixante & quinze galéres, & les Syracusains quatre-vingts.

Le premier jour, les flotes demeurérent en présence l'une de l'autre dans

DARIUS

le grand port, sans en venir à un combat, & se contentant de quelques légéres escarmouches, après quoi elles se retirérent de part & d'autre. Et il en fut de même des troupes de terre. Le second jour, les Syracusains ne firent aucun mouvement. Nicias, profitant de ce repos, fit mettre les bâtimens de charge sur une même ligne à quelque distance les uns des autres, pour former une enceinte qui pût servir de retraite à ses galéres en cas de disgrace. Le lendemain les Syracusains se présentérent plus tôt même qu'à l'ordinaire: une bonne partie du jour se passa encore en escarmouches; & ils se retirérent. On ne comptoit pas qu'ils dussent revenir, & on attribuoit leur retraite à crainte & à lâcheté. Mais aiant pris promtement de la nourriture & étant remontés dans leurs galéres, ils allérent fondre sur les Athéniens qui ne s'attendoient à rien moins. Contraints de se rembarquer à la hâte, ils remontérent en désordre sur leurs vaisseaux, sans avoir le tems de se ranger en bataille, & étant la plupart à jeun. La victoire ne balança pas. Les Athéniens, après une courte & légére résistance, se sauvérent derriére l'enceinte des bâtimens de charge. Les ennemis les poursuivirent jus-

NOTHUS.

ques-là, & furent arrétés par les antennes de ces bâtimens, auxquelles on avoit attaché des * dauphins de plomb d'un très grand poids, qui venant à tomber rudement sur les galéres des ennemis, les auroient coulées à fond. Les Athéniens perdirent dans ce combat sept galéres, & un grand nombre de soldats, qui furent tués ou pris.

Cette perte jetta Nicias dans la derniére consternation. Tous les malheurs qui lui sont arrivés pendant qu'il a été seul Capitaine en chef, lui reviennent dans l'esprit; & en voici un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses collégues. Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, on voit arriver la flote de Démosthéne dans un appareil magnifique, & qui devoit jetter la terreur parmi les ennemis : c'étoit le lendemain du combat. Elle étoit composée de soixante & treize galéres, qui portoient cinq mille combattans & environ trois mille tant archers que frondeurs & gens de trait. Toutes ces galéres étoient richement parées, ornées aux proues d'éclatantes banderoles, équipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, &

Thucyd. lib. 7. pag. 513-518.
Plut. in Nic. p. 537.
Diod. pag. 141. 142.

* *Cette machine perçoit une galére depuis le pont jusqu'au fond de cale, tant elle-tomboit avec roideur.*

 retentissoient du bruit des clairons & des trompettes, Démosthéne aiant affecté de s'avancer ainsi fiérement comme en pompe & en triomphe pour effraier les ennemis.

Cet appareil en effet les allarma au-delà de ce qu'on peut dire : ils ne voioient ni fin ni tréve à leurs maux. Tout ce qu'ils avoient fait & souffert jusques-là, devenoit inutile, & il faloit recommencer sur nouveaux frais. Quelle espérance de lasser la patience des Athéniens, après qu'un camp ennemi, retranché au milieu de l'Attique, n'avoit pu les empécher d'envoier en Sicile une armée aussi grande que la premiére ; & que leur puissance, aussi bien que leur courage, sembloit, malgré toutes leurs pertes, s'accroitre de jour en jour, loin de diminuer.

Démosthéne, s'étant bien informé de l'état des choses, crut qu'il ne faloit pas perdre de tems comme avoit fait Nicias, qui aiant d'abord répandu par-tout la terreur à son arrivée, étoit ensuite tombé dans le mépris pour avoir passé l'hiver à Catane au lieu d'aller droit à Syracuse, & dans la suite avoit donné lieu à Gylippe d'y jetter des troupes. Il se flatoit d'emporter la place d'emblée, en profitant de l'allarme que sa venue

y avoit jettée, & de terminer ainſi promtement la guerre : ſinon ſon deſſein étoit de lever le ſiége, ſans fatiguer davantage les troupes par tant de combats qui ne décidoient de rien, & pour ne point épuiſer la ville par des dépenſes inutiles. NOTHUS

Nicias, effraié d'une réſolution ſi bruſque & ſi hardie, le conjuroit de ne rien précipiter, & de prendre du tems pour peſer toutes choſes mûrement, & pour ne laiſſer aucun lieu au repentir. Il lui repréſentoit que les délais étoient tous contre les ennemis : qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent : que leurs alliés étoient prêts à les abandonner : que bientôt preſſés par la diſette, ils prendroient le parti de ſe rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une ſecrette intelligence, & qui l'exhortoient à ne pas s'impatienter, parce que les Syracuſains étoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe ; & que pour peu que la néceſſité où ils étoient réduits vînt à augmenter, ils ſe remettroient à ſa diſcrétion.

Comme Nicias ne s'expliquoit pas clairement, & ne vouloit pas déclarer en termes formels qu'il étoit inſtruit par

DARIUS des voies sûres de tout ce qui se passoit dans la ville, on regarda ses remontrances comme un effet de sa timidité & de la lenteur qu'on lui avoit toujours reprochées. » Voila, disoient-ils, ses » longueurs ordinaires, ses remises, ses » défiances, ses craintives précautions, » par lesquelles il a émoussé toute la » vivacité & éteint toute l'ardeur de ses » troupes, en ne les menant pas d'a- » bord contre l'ennemi, & en atten- » dant pour les attaquer que ses forces » fussent affoiblies & méprisées. « Cela fit que les autres Généraux & tous les Officiers se rangérent à l'avis de Démosthéne, & Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre.

Démosthéne, après avoir fait une tentative inutile contre le mur qui coupoit la contrevallation des assiégeans, se restraignit à l'attaque d'Épipole dans la créance qu'en étant le maître personne n'oseroit plus demeurer à la défense du mur. Il prend donc pour cinq jours de vivres, avec les ouvriers, les outils, & tout l'équipage nécessaire pour fortifier & défendre ce poste quand il s'en seroit emparé. Comme on n'y pouvoit monter de jour sans être découvert, il s'y rend de nuit avec toutes les troupes, suivi d'Eurymédon & de

Ménandre : car Nicias étoit demeuré à NOTHUS.
la garde du camp. Ils montent par Euryéle, comme on avoit fait la premiére fois, ſans être aperçus des ſentinelles, attaquent le premier retranchement & le forcent, après avoir tué une partie de ceux qui le défendoient. Non content de cet avantage, Démoſthéné paſſe outre, pour ne point laiſſer refroidir l'ardeur des ſoldats, ni retarder l'accompliſſement de ſon deſſein. Sur ces entrefaites, les troupes de la ville, ſoutenues par Gylippe, ſortent en armes hors des retranchemens. Dans l'étonnement & la ſurpriſe où elles étoient, que l'obſcurité de la nuit augmentoit encore beaucoup, elles ſont d'abord repouſſées, & miſes en fuite. Mais comme les Athéniens s'avançoient en déſordre pour forcer tout ce qui réſiſtoit, de peur que l'ennemi ne ſe ralliât ſi on lui donnoit le loiſir de ſe reconnoitre & de reſpirer, ils ſont arrétés tout court par les Béotiens, qui ſont ferme, & marchant contre les Athéniens les piques baiſſées, les chaſſent avec de grands cris, & en font un carnage horrible. Le trouble & l'effroi ſe répandent dans le reſte de l'armée. Les fuiards entraînent avec eux ceux qui venoient à leur ſecours, ou même tournent leurs ar-

DARIUS mes contre eux, les prenant pour des ennemis. Tout eſt pêle-mêle, dans le déſordre & la confuſion, n'étant pas poſſible de diſcerner les objets dans l'horreur d'une nuit, qui n'étoit ni ſi obſcure qu'on ne pût rien voir, ni aſſez claire pour diſtinguer ce que l'on voioit. Les Athéniens s'entrecherchoient, ſans ſe pouvoir rencontrer, & à force de demander le mot qui étoit la ſeule voie de ſe pouvoir reconnoitre, il ſe faiſoit une confuſion de voix qui ne cauſoit pas peu de trouble, outre qu'on le divulguoit par ce moien aux ennemis, ſans qu'on pût ſavoir le leur, parce qu'étant enſemble & vainqueurs, ils n'avoient pas beſoin de le dire. Cependant ceux qu'on pourſuivoit, ſe précipitoient du haut des rochers, & pluſieurs furent écraſés de la chute; & de ceux qui ſe ſauvérent, la plupart égarés dans la campagne, & écartés les uns des autres, furent maſſacrés le lendemain par la cavalerie ennemie qui ſortit après eux. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens, & l'on prit un grand nombre d'armes, parce que les fuiards les jettoient pour ſe ſauver plus facilement par les précipices.

§. XIV. *Consternation des Athéniens. Ils hazardent un nouveau combat naval, & le perdent. Ils prennent le parti de se retirer par terre. Poursuivis vivement par les Syracusains, ils se rendent. Nicias & Démosthéne sont condannés à mort, & exécutés. Effet que produit à Athénes la nouvelle de la défaite de l'armée.*

NOTHUS.

APRÈS un échec si considérable, les Généraux Athéniens étoient bien embarrassés à résoudre ce qu'ils devoient faire dans le découragement & le désespoir de l'armée, qui dépérissoit tous les jours par les maladies de l'autonne, & par le mauvais air du marais où l'on campoit. Démosthéne étoit d'avis de partir sans plus tarder, après avoir manqué une entreprise de la plus grande importance ; d'autant plus que le tems étoit encore propre à la navigation, & qu'on avoit assez de vaisseaux pour forcer le passage en cas que les ennemis voulussent le disputer. Il disoit qu'il étoit bien plus avantageux de faire lever le blocus d'Athénes, que de continuer celui de Syracuse, en se consumant en frais inutiles : qu'il ne leur viendroit pas certainement une nou-

Thucyd. lib. 7. pag. 518-520. Plut. in Nic. p. 538-542. Diod. pag. 142.

DARIUS velle armée, & qu'avec celle qui leur restoit, ils ne pouvoient pas espérer de venir à bout des ennemis.

Nicias sentoit bien que son Collégue, dans ce qu'il venoit de dire, raisonnoit fort sensément, & il étoit de son avis: mais il craignoit qu'un aveu si public de leur foiblesse, & la résolution qu'ils prendroient de se retirer, dont le bruit ne manqueroit pas d'arriver jusqu'aux ennemis, n'achevassent de ruiner leurs affaires, & ne les missent peutêtre hors d'état d'exécuter cette résolution quand ils le voudroient. D'ailleurs, il n'étoit point sans espérance que les assiégés, réduits eux-mêmes à une grande extrémité par le manque de vivres & d'argent, ne songeassent enfin à faire une composition honorable. Ainsi, quoique dans le fond il fût encore incertain & flotant, il faisoit entendre dans ses discours qu'il ne partiroit point sans l'ordre des Athéniens, parce qu'il savoit bien qu'ils ne le trouveroient pas bon. Que leurs Juges, n'aiant pas vu l'état des choses, n'opineroient pas comme eux, & ne manqueroient pas de les condanner à la persuasion de quelque Orateur. Que la plupart de ceux qui crioient maintenant le plus haut à cause des incommodités qu'ils souffroient, parleroient

parleroient alors d'une maniére toute différente, & les accuſeroient d'avoir pris de l'argent pour lever le ſiége. Que connoiſſant, comme il faiſoit, le caractére & le naturel des Athéniens, il aimoit mieux périr glorieuſement par la main des ennemis, s'il le faloit, que de ſubir une honteuſe condannation de la part de ſes citoiens. NOTHUS.

Ces raiſons, quelque fortes qu'elles paruſſent, ne convainquirent point Démoſthéne, & il demeura toujours perſuadé que l'unique bon parti qui reſtoit à prendre, étoit celui de la retraite. Mais, comme il ne s'étoit pas bien trouvé de ſon premier avis, il n'oſa pas inſiſter davantage ſur celui-ci, & il eut d'autant moins de peine à donner les mains à celui de Nicias, qu'il crut, comme beaucoup d'autres, que ce Général pouvoit avoir quelque reſſource ſecrette, puiſqu'il s'opiniâtroit ſi fort à demeurer.

Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile, avoit ramené avec lui un grand nombre de troupes. Ce nouveau renfort arrivé aux ennemis effraia extrêmement les Athéniens, dont l'armée dépériſſoit tous les jours par les maladies; & ils commencérent à ſe repentir de n'avoir pas levé le ſiége, d'au-

Plut. in Nic. p. 538. Thucyd. lib. 7. pag. 521-548. Diod. lib. 13. pag. 142-161.

tant plus que les assiégés se préparoient à les attaquer par terre & par mer. D'ailleurs, Nicias ne s'opposoit plus à cette résolution : il vouloit seulement qu'elle ne fût pas rendue publique ; on donna donc ordre au départ le plus secrettement qu'il fut possible, afin que la flote pût faire voile au premier jour.

Quand tout fut en état, au moment qu'on alloit mettre à la voile sans que les ennemis se doutassent de rien, parce qu'ils ne s'attendoient pas à un départ si précipité, la lune tout à coup vint à s'éclipser au milieu de la nuit, & à perdre entiérement sa lumiére, ce qui remplit de fraieur Nicias & tous les autres, qui par ignorance & par superstition, étoient étonnés d'un changement si subit, dont ils ne connoissoient point la cause, & dont ils redoutoient les suites. On consulte les devins, qui n'étant pas plus habiles que les autres, ne servirent qu'à augmenter la crainte ; la coutume étoit, après ces sortes d'accidens, de ne suspendre ses entreprises que pendant trois jours. Les devins prononcérent qu'on ne devoit partir qu'après trois fois neuf jours, ce sont les termes de Thucydide ; nombre mystérieux sans doute dans l'esprit des peuples. Nicias, scrupuleux jusqu'à l'ex-

cès, & plein d'un reſpect mal entendu pour ces interprétes aveugles de la volonté des Dieux, déclara qu'il vouloit attendre la révolution entiére de la lune, & ſon retour à pareil jour du mois ſuivant, comme s'il ne l'avoit pas vûe bien claire & bien nette dès le moment qu'elle fut ſortie de l'eſpace ombragé & obſcurci par l'interpoſition du corps de la terre. NOTHUS.

On ne lui en laiſſa pas le tems. La nouvelle du départ projetté s'étant bientôt répandue dans la ville, on réſolut d'attaquer les aſſiégeans par terre & par mer. Les Syracuſains commencérent le premier jour par l'attaque des retranchemens & remportérent contre les ennemis un léger avantage. Le lendemain, ils y firent une ſeconde attaque, pendant qu'avec ſoixante & ſeize galéres ils voguoient contre quatre-vingts ſix des Athéniens. Eurymédon, qui commandoit la droite de la flote d'Athénes, s'étant étendu le long du rivage pour les enveloper; ce mouvement fut la cauſe de ſa perte. Car, comme il s'étoit détaché du corps de la flote, les Syracuſains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournérent contre lui, le pouſſérent vivement dans le fond du golfe appellé Daſcon, & l'y

DARIUS défirent entiérement. Il fut tué dans le combat. Ils poursuivirent ensuite le reste des galéres, & les poussérent contre le rivage. Gylippe, qui commandoit l'armée de terre, voiant que les vaisseaux des Athéniens étoient poussés contre terre sans pouvoir rentrer dans leur estacade, descendit avec une partie de ses troupes sur le rivage pour combattre les soldats à la descente, s'ils étoient contraints d'échouer, & pour donner plus de moien à ceux de son parti de remorquer les galéres qu'ils auroient prises. Mais il fut repoussé par les Tyrrhéniens qui étoient en garde de ce côté-là, & obligé par les Athéniens qui accoururent pour les soutenir de se retirer avec quelque perte jusqu'au marais Lysimélie qui étoit tout proche. Ceux-ci sauvérent la plupart de leurs vaisseaux, excepté dix-huit que les Syracusains prirent, dont ils tuérent tout l'équipage. Ensuite, voulant brûler les autres, ils remplirent un vieux vaisseau de matiéres combustibles; & y aiant mis le feu, ils le poussérent à l'aide du vent contre les Athéniens, qui trouvérent le moien d'éteindre le feu, & d'éloigner ce vaisseau.

Chacun dressa de son côté des trophées : ceux de Syracuse pour la défaite

d'Eurymédon, & pour l'avantage remporté le jour précédent ; & les Athéniens, pour avoir poussé une partie des ennemis dans le marais, & fait prendre la fuite à l'autre. Mais les dispositions des deux peuples étoient bien différentes. Les Syracusains, que l'arrivée de Démosthéne avec sa flote avoit jettés dans la consternation, se voiant vainqueurs dans un combat naval, conçurent de nouvelles espérances, & se promirent une pleine victoire de leurs ennemis. Les Athéniens au contraire, frustrés de l'unique ressource qui leur restât, & vaincus sur mer contre leur attente, perdirent absolument courage, & ne songérent plus qu'à la retraite.

NOTHUS.

Les ennemis, pour leur en ôter tout moien, & pour empécher qu'ils ne leur échapassent, fermérent l'embouchure du grand port, qui avoit environ cinq cens pas de largeur, avec des galéres en travers, & d'autres vaisseaux arrétés avec des ancres & des chaînes de fer ; & en même tems préparérent tout pour le combat, en cas qu'ils eussent encore le courage de le tenter. Quand les Athéniens se virent ainsi enfermés, les Généraux & les Colonels s'assemblérent pour délibérer sur l'état présent des affaires. Ils manquoient ab-

DARIUS solument de vivres, parce qu'ils avoient défendu à ceux de Catane d'en apporter, sur l'espérance de la retraite; & ils ne pouvoient en faire venir d'ailleurs, s'ils ne se rendoient maîtres de la mer. Ils prirent donc le parti de hazarder un combat naval. Dans cette vûe, ils résolurent d'abandonner leur ancien camp, & leurs murailles, qui alloient jusqu'au temple d'Hercule, & de se retrancher sur le bord près de leurs navires dans le moindre espace qu'ils pourroient. Leur dessein étoit de laisser-là quelques troupes pour garder leur bagage & les malades; & de combattre avec le reste sur tout ce qui leur restoit de vaisseaux. Ils faisoient état de se retirer à Catane, s'ils étoient victorieux; sinon, de mettre le feu à leurs navires, & de gagner par terre la plus prochaine ville de leurs alliés.

Cette résolution prise, Nicias fit embarquer promtement sa meilleur infanterie & en remplit cent dix galéres, les autres n'aiant plus de rames, & mit le reste des troupes en bataille sur le rivage, & sur-tout les gens de trait. Parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galéres de Syracuse, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, & d'en venir d'abord aux mains comme

ſur terre. Mais les ennemis, qui s'en étoient aperçus, couvrirent de cuir la proue & le haut des galéres, pour ne pas donner tant de priſe. De part & d'autre les Chefs avoient exhorté leurs troupes, & jamais les motifs n'avoient été plus preſſans, le combat qui alloit ſe donner devant décider, non ſeulement de leur liberté & de leur vie, mais du ſort de leur patrie.

Le combat fut des plus rudes & des plus ſanglans. Les Athéniens étant arrivés à l'embouchure du port, ſe rendirent aiſément maîtres des vaiſſeaux qui en défendoient l'ouverture : mais quand ils voulurent rompre la chaîne des autres pour rendre le paſſage plus libre, les ennemis accoururent de toutes parts. Comme près de deux cens galéres venoient de part & d'autre fondre toutes en un même endroit qui étoit aſſez étroit, la confuſion ne pouvoit être que très grande, & l'on ne pouvoit pas facilement ni avancer ni reculer, ni tourner pour revenir à la charge. Les éperons des galéres, par cette raiſon, ne firent pas beaucoup d'effet : mais les décharges étoient rudes & fréquentes. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette, au

DARIUS lieu qu'ils ne se défendoient qu'en jettant des dards & des traits, dont l'agitation de la mer par le mouvement du vaisseau rendoit le coup incertain, & faisoit que la plupart se perdoient inutilement, ne portant point où l'on visoit. C'étoit un conseil que le pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Après ces décharges, les soldats pesamment armés essaioient d'entrer dans le vaisseau ennemi pour en venir aux mains; & il arrivoit assez souvent, que tandis qu'ils montoient d'un côté, on entroit de l'autre dans le leur, & que deux ou trois navires se trouvoient accrochés à un seul, ce qui causoit une grande confusion & un grand embarras. D'ailleurs, le bruit des vaisseaux qui s'entrechoquoient, joint aux différens cris des vainqueurs & des vaincus, ne permettoit point d'entendre ni l'ordre des officiers, ni celui du Comite. Les Athéniens vouloient qu'on forçât le passage à quelque prix que ce fût, pour s'assurer le retour en leur patrie; & les ennemis faisoient tous leurs efforts pour l'empêcher, afin de remporter une victoire plus entiére & plus glorieuse. Les deux armées de terre rangées sur le haut du rivage, & les habitans de la ville qui étoient accourus sur les murs

pendant que les autres prosternés dans les temples prioient pour leurs citoiens, distinguoient clairement, à cause du peu de distance, tout ce qui se passoit dans cette action, & contemploient la bataille comme de dessus un amphithéatre, non sans inquiétude & sans fraieur. Attentifs & tremblans à tous les mouvemens & à toutes les vicissitudes qui arrivoient, ils marquoient la part qu'ils prenoient au combat, leur crainte ou leur espérance, leur douleur ou leur joie, par différens cris & différens gestes, étendant leurs mains tantôt vers les combattans pour les animer, tantôt vers le ciel pour implorer le secours & la protection des Dieux. Enfin, après un long combat & une vigoureuse résistance, la flote des Athéniens prit la fuite, & fut poussée par les ennemis contre le rivage. Un cri universel de joie de la part des Syracusains spectateurs, annonça à toute la ville l'heureuse nouvelle de la victoire. Le vainqueur demeura maître de la mer, & cinglant vers Syracuse dressa un trophée, tandis que les Athéniens abattus & accablés ne songeoient pas seulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs. NOTHUS.

Il ne leur restoit pour ressource que deux partis; ou de tenter une seconde

DARIUS fois le paſſage, & ils avoient encore aſſez de vaiſſeaux & de troupes pour le faire; ou de ſe retirer par terre, en abandonnant leur flote aux ennemis. Démoſthéne propoſa le premier : mais les matelots, tout éperdus, refuſérent d'obéir, ne ſe croiant point en état de ſoutenir un nouveau choc. On s'en tint donc au ſecond parti, & l'on ſe prépara à partir de nuit, pour dérober aux ennemis la marche de l'armée.

Hermocrate, qui s'en douta, ſentit de quelle importance il étoit de ne pas laiſſer échaper de ſi nombreuſes troupes, qui pourroient ſe cantonner dans quelque coin de la Sicile, & de-là recommencer de nouveau la guerre. Les Syracuſains étoient actuellement dans la joie & dans les feſtins, & ne ſongeoient qu'à ſe délaſſer des fatigues du combat; outre que ce jour-là même ils célébroient la fête d'Hercule. Leur propoſer en cet état de reprendre les armes pour courir ſus aux ennemis, & vouloir les arracher par perſuaſion ou par force à leur divertiſſement, c'eût été choſe fort inutile. On s'y prit autrement. Hermocrate envoia des gens à cheval crier, comme s'ils euſſent été amis, qu'on dît à Nicias qu'il attendît le jour pour ſe retirer, parce que les Syracuſains lui

avoient dreſſé des embuches, & s'étoient ſaiſis des paſſages. Ce faux avis l'arréta tout court, & l'on ne partit pas même le lendemain, afin que le ſoldat eût plus de loiſir de ſe préparer au départ, & d'emporter ce qui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, en abandonnant le reſte.

Les ennemis eurent tout le tems de s'emparer des avenues. Le lendemain dès le matin, ils occupérent les paſſages les plus difficiles, fortifiérent les gués des riviéres, rompirent les ponts, & répandirent des détachemens de cavalerie çà & là dans la plaine, de ſorte qu'il ne reſta pas un ſeul lieu par où les Athéniens puſſent paſſer ſans combat. Ils ſe mirent en marche le troiſiéme jour d'après le combat dans le deſſein de ſe retirer à Catane. Toute l'armée étoit dans une conſternation qui ne ſe peut exprimer, à la vûe des morts & des mourans, dont on laiſſoit les uns expoſés aux bêtes, & les autres à la cruauté des ennemis. Les malades & les bleſſés les conjuroient avec larmes de les emmener avec eux, & les retenoient quand ils vouloient partir, ou, ſe traînant après eux, ils les ſuivoient le plus loin qu'il leur étoit poſſible ; & quand les forces venoient à leur man-

quer, ils avoient recours aux pleurs, aux plaintes, aux imprécations; & poussant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux, ils invoquoient contre eux & les Dieux & les hommes; & tout retentissoit de gémissemens.

L'état de l'armée n'étoit pas moins déplorable. Une morne tristesse avoit saisi tous les esprits. Ils se sentoient intérieurement déchirés de dépit & de rage, quand ils venoient à se représenter la grandeur d'où ils étoient déchus, l'extrémité de la misére où ils se trouvoient, & les maux encore plus grands auxquels ils prévoioient ne pouvoir échaper. Ils ne pouvoient soutenir la comparaison qui s'offroit sans cesse à leur esprit, de l'état triomphant dans lequel ils étoient partis d'Athénes au milieu des vœux & des acclamations de tout le peuple, avec la honte de leur retraite ignominieuse, accompagnée des cris & des imprécations de leurs parens & de leurs concitoiens.

Mais le spectacle le plus triste & le plus digne de compassion, c'étoit Nicias. Abbatu & exténué par une longue maladie, manquant des choses les plus nécessaires dans un tems où son âge & ses infirmités en avoient le plus de be-

ſoin, pénétré non ſeulement de ſa douleur particuliére, mais encore plus de celle des autres qu'il portoit tous dans ſon cœur; ce grand homme, ſupérieur à tous ſes maux, ne ſongeoit qu'à conſoler les troupes, & à raminer leur courage & leur eſpérance. Il alloit criant partout, qu'il n'y avoit encore rien de déſeſpéré, & que d'autres armées avoient échapé à de plus grands dangers; qu'il ne faloit point s'accuſer, ni s'affliger ſans meſure, des maux dont l'on n'étoit point coupable; que s'ils avoient offenſé quelque Dieu, ſa vengeance devoit être maintenant ſatisfaite; que la fortune ſe laſſeroit de les pourſuivre & de les maltraiter, après s'être montrée ſi lontems favorable à leurs ennemis. Qu'au reſte ils étoient encore formidables par leur nombre & par leur valeur: (les reſtes de l'armée montoient à près de quarante mille hommes.) Qu'aucune ville de Sicile ne pourroit ſoutenir leur effort, ni les empécher de s'établir où ils voudroient. Que chacun ſeulement prît ſoin de ſa sûreté, & marchât en bon ordre. Que par une retraite prudente & courageuſe, qui étoit devenue leur unique reſſource, non ſeulement ils ſe ſauvoient eux-mêmes, mais conſervoient leur patrie, & la met-

DARIUS toient en état de recouvrer ſon ancienne grandeur.

L'armée marchoit en deux corps de bataille, rangés l'un & l'autre en quarré en forme de phalange ; le premier commandé par Nicias, & l'autre par Démoſthéne ; avec le bagage au milieu. Lorſqu'ils furent arrivés à la riviére d'Anape, ils forcérent le paſſage, & eurent enſuite ſur les bras toute la cavalerie ennemie, & les gens de trait qui tiroient ſans ceſſe contre eux. Ils furent ainſi harcelés pendant pluſieurs jours de marche, ne trouvant point de débouché libre, & ne pouvant gagner pays qu'à la pointe de l'épée. Les ennemis ne vouloient point hazarder de combat contre des troupes que le déſeſpoir ſeul pouvoit rendre invincibles ; & dès que les Athéniens ſe préſentoient pour combattre, ils lâchoient le pié : puis, lorſqu'ils ſe mettoient en marche, ils venoient fondre ſur eux dans leur retraite.

Démoſthéne & Nicias voiant le mauvais état des troupes qui étoient ſans vivres avec quantité de bleſſés, furent d'avis de ſe retirer vers la mer par un chemin tout contraire à celui qu'ils tenoient, & de tirer droit vers Camarine & Géle, au lieu d'aller à Catane ;

ce qui avoit été leur premier dessein. Ils partirent de nuit, après avoir allumé quantité de feux. Il y eut beaucoup de confusion & de désordre dans la retraite, comme il arrive pour l'ordinaire aux grandes armées dans l'horreur des ténébres, sur-tout lorsque l'ennemi est près. L'avant-garde, qui étoit commandée par Nicias, ne laissa pas de s'avancer en bon ordre : mais plus de la moitié de l'arriére-garde se détacha du gros, & s'égara avec Démosthéne. Le lendemain les Syracusains, qui sur le bruit de leur retraite avoient fait une diligence extraordinaire, lui tombérent sur les bras vers le midi; & l'aiant investi avec leur cavalerie, le poussérent dans un lieu étroit & fermé d'un petit mur, où ses soldats se défendirent comme des lions. Comme ils les virent sur la fin du jour accablés de fatigues & percés de coups, ils permirent aux Insulaires de se retirer, ce qui fut accepté de quelques-uns; & ensuite ils accordérent la vie aux autres, qui se rendirent à discrétion avec Démosthéne, après avoir stipulé qu'en leur laissant la vie sauve, on ne pourroit les retenir dans une prison perpétuelle. Environ six mille soldats se rendirent à ces conditions.

Le soir même Nicias arriva à la riviére

DARIUS d'Érinée, & l'aiant passée se campa sur une montagne, où les ennemis l'atteignirent le lendemain, & le sommérent de se rendre comme avoit fait Démosthéne. Il ne voulut point croire d'abord que ce qu'on lui disoit de Démosthéne fût vrai, & demanda la permission d'envoier quelques cavaliers s'en informer. Sur leur raport, il offrit de rembourser les frais de la guerre, pourvû qu'on le laissât aller avec ses troupes, & de donner autant d'Athéniens pour ôtages, qu'il y auroit de talens à paier. Les ennemis rejettérent cette proposition avec mépris & insulte, & recommencérent à le charger. Quoique Nicias manquât absolument de tout, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit, & marcha vers le fleuve Asinare. Quand ils furent sur le bord, les Syracusains les aiant joints, en précipitérent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étant déja jettés dans l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde pendant qu'ils bûvoient. Nicias, ne voiant plus de ressources, & ne pouvant soutenir un tel spectacle, se rendit à discrétion, à condition que Gylippe feroit cesser le combat, & épargneroit

le reste de son armée. Le nombre des morts fut grand, & celui des prisonniers encore plus, de sorte que toute la Sicile en fut remplie. Il paroit que les Athéniens furent mécontens que leur Chef se fût ainsi rendu à discrétion; & c'est pour cela que dans un monument public où l'on avoit inscrit les noms des Chefs qui étoient morts pour la République, le sien fut omis.

NOTHUS.

Pausan. lib. 1. pag. 56.

Les vainqueurs décorérent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords de la riviére, dont ils firent des trophées; & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & aiant coupé les crains de ceux des ennemis, ils entrérent en triomphe dans Syracuse, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais eue entre eux, & remporté par leur force & leur valeur une victoire très signalée & très complette. Le lendemain on convoqua l'assemblée, pour délibérer sur ce qu'il faloit faire des prisonniers. Dioclès, l'un des Chefs les plus accrédités parmi le peuple, proposa cet avis: Que tous les Athéniens de condition libre, & les Siciliens qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en pri-

DARIUS son dans les carriéres, où on leur donneroit seulement par jour deux mesures de farine & une d'eau; que les esclaves, & tous les alliés, seroient vendus publiquement; que les deux Généraux des Athéniens, après avoir été battus de verges, seroient mis à mort.

Diod. lib. 13. pag. 149-161. Ce dernier article révolta extrêmement tout ce qu'il y avoit de gens sages & modérés à Syracuse. Hermocrate, qui avoit une grande réputation de probité & de justice, voulut faire des remontrances au peuple : il ne fut point écouté, & les cris qu'on jetta de tous les côtés ne lui permirent pas de continuer son discours. Alors un * vieillard respectable par son âge & par sa gravité, qui avoit perdu dans cette guerre deux enfans, seuls héritiers de son nom & de ses biens, se fit conduire par ses domestiques sur la Tribune aux harangues. Dès qu'il y parut, on fit un profond silence. » Vous voiez, dit-il, un pere » infortuné, qui a senti, plus qu'aucun » autre Syracusain, les funestes effets » de cette guerre par la mort de deux » fils, qui faisoient toute la consolation » & toute la ressource de ma vieillesse. » Je ne puis point, à la vérité, ne pas » admirer leur courage & leur bon- » heur, d'avoir sacrifié au salut de la

* *Nicolaus.*

» République une vie que la loi com- NOTHUS.
» mune de la nature leur auroit tôt ou
» tard enlevée : mais je ne puis aussi ne
» pas sentir la plaie cruelle que leur
» mort a faite à mon cœur, & ne point
» haïr & détester les Athéniens, auteurs
» de cette malheureuse guerre, comme
» les homicides & les meurtriers de
» mes enfans. Cependant, je ne puis
» le dissimuler, je suis moins sensible
» à ma douleur qu'à l'honneur de ma
» patrie : & je la vois prête à se desho-
» norer pour toujours par le cruel avis
» qu'on vous propose. Les Athéniens,
» il est vrai, méritent toutes sortes de
» supplices & de mauvais traitemens
» pour l'injuste guerre qu'ils nous ont
» déclarée : mais les Dieux, justes ven-
» geurs du crime, ne les ont-ils pas
» assez punis, & ne nous ont-ils pas
» assez vengés ? Quand leurs Chefs ont
» mis bas les armes, & se sont rendus
» à nous, n'a-ce pas été dans l'espérance
» de conserver leur vie ? & pouvons-
» nous la leur ôter, sans encourir le
» juste reproche d'avoir violé le droit
» des gens, & d'avoir deshonoré notre
» victoire par une barbare cruauté ?
» Quoi ! vous souffrirez que votre gloi-
» re soit ainsi flétrie dans tout l'univers,
» & qu'on dise qu'un peuple, qui le

» premier a érigé un temple dans sa
» ville à la Miséricorde, n'en a point
» trouvé dans la vôtre ? Sont-ce les vic-
» toires & les triomphes qui rendent à
» jamais illustre une ville, & non pas
» la clémence pour des ennemis vain-
» cus, la modération dans la plus gran-
» de prospérité, & la crainte d'irriter les
» Dieux par un orgueil fier & insolent ?
» Vous n'avez point sans doute oublié
» que ce même Nicias, sur le sort du-
» quel vous êtes près de prononcer, est
» celui qui plaida votre cause dans l'as-
» semblée des Athéniens, & qui em-
» ploia tout son crédit & toute son élo-
» quence pour les détourner de vous
» faire la guerre. Une sentence de mort
» prononcée contre ce digne Chef, est-
» elle donc une juste récompense du
» zéle qu'il a témoigné pour vos in-
» térêts. Pour moi la mort me sera
» moins triste, que la vûe d'une telle
» injustice commise par ma patrie & par
» mes concitoiens.

Le peuple parut touché par ce dis-
cours, d'autant plus que voiant paroitre
ce vieillard sur la Tribune, il s'étoit at-
tendu qu'il alloit demander vengeance
contre les auteurs de tous ses maux, &
non pas implorer sa clémence en leur
faveur. Mais les ennemis d'Athénes

aiant exagéré avec force & véhémence les cruautés inouies que cette République avoit exercées contre plusieurs villes de leurs ennemis & même de leurs anciens alliés ; l'acharnement de ses Chefs contre Syracuse, & les maux qu'ils lui auroient fait souffrir s'ils avoient été vainqueurs, la douleur & les gémissemens d'une infinité de Syracusains, qui pleuroient la mort de leurs enfans & de leurs proches, dont les mânes ne pouvoient être appaisés que par le sang de leurs meurtriers : le peuple rentra dans ses premiers sentimens, & suivit en tout l'avis de Dioclès. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir que Nicias & Démosthéne fussent conduits à Lacédémone, d'autant plus qu'ils étoient ses prisonniers. Sa demande fut rejettée avec hauteur & insulte, & les deux Généraux furent mis à mort. NOTHUS.

Les personnes sages & modérées ne purent refuser des larmes à la fin tragique de ces deux grands hommes, & surtout à celle de Nicias, qui de tous ceux de son tems paroissoit le moins digne de cette infortune. Quand on se rappelloit dans l'esprit les discours qu'il avoit tenus & les remontrances qu'il avoit faites pour empécher cette guerre, & que d'un autre côté l'on considéroit l'at-

DARIUS

tachement inviolable qu'il avoit toujours eu pour tout ce qui regarde la religion, la plupart étoient tentés d'accuser hautement la Providence, en voiant qu'un homme qui avoit toujours témoigné un respect infini pour les Dieux, qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agissoit de leur honneur & de leur culte, en étoit si mal récompensé, & n'éprouvoit point une fortune plus heureuse que les plus méchans & les plus scélérats des hommes. Il n'est pas étonnant que les malheurs des gens de bien inspirassent de telles pensées aux payens, & les jettassent dans le murmure & le découragement, vû qu'ils ne connoissoient ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine.

Les prisonniers furent enfermés dans des carriéres, où ils souffrirent des maux incroiables pendant l'espace de huit mois, entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits; exposés aux injures de l'air & du tems, brûlés pendant le jour par l'ardeur du soleil, puis glacés pendant la nuit par les froids de l'automne; empoisonnés par la puanteur & de leur propre ordure, & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures ou de la maladie; enfin consumés par la faim & par la soif, car on ne

leur donnoit à chacun par jour qu'une petite meſure d'eau, & deux de farine. Ceux qu'on tira de-là, deux mois après, pour les vendre comme eſclaves, parmi leſquels ſe trouvérent pluſieurs citoiens qui avoient déguiſé leur état, éprouvérent un ſort moins fâcheux. Leur ſageſſe, leur patience, & un certain air de probité & de retenue, leur furent d'un grand ſecours. Car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurérent auprès de leurs maîtres qui les traitérent avec toute ſorte d'eſtime & de conſidération. Il y en eut même pluſieurs qui dûrent leur ſalut à Euripide, des piéces duquel ils avoient récité les plus beaux endroits aux Siciliens qui en étoient fort curieux; & à leur retour dans leur patrie, ils allérent le ſaluer comme leur libérateur, en lui racontant ce qui leur étoit arrivé à l'occaſion de ſes vers.

NOTHUS.

LA NOUVELLE de la défaite aiant été portée à Athénes, on n'en voulut rien croire d'abord; & l'on étoit ſi éloigné d'y ajouter foi, qu'on condanna au ſupplice celui qui le premier l'avoit répandue. Mais quand on l'eut avérée, la conſternation fut générale parmi les Athéniens; & comme ſi ce n'avoit pas été eux qui euſſent décerné la guerre,

Thucyd. lib. 8. pag. 551-553. Plut. de Garrulit. p. 509.

DARIUS leur dépit & leur colére éclatérent & contre les orateurs qui avoient favorisé l'entreprise, & contre les devins qui par des oracles ou des prodiges supposés leur en avoient fait espérer un heureux succès. Jamais ils ne s'étoient vûs dans un pareil état. On se trouvoit sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galéres, sans matelots, en un mot, dans le dernier désespoir; de sorte qu'on s'attendoit à toute heure que les ennemis, enflés d'une si grande victoire, & fortifiés par la révolte des alliés, viendroient fondre sur Athénes par mer & par terre avec toutes les forces du Péloponnése. Cicéron [a] a raison de dire en parlant du combat naval donné dans le port de Syracuse, que c'est-là que les forces d'Athénes, aussi bien que ses galéres, furent ruinées & coulées à fond; & que c'est dans ce port que la gloire & la puissance des Athéniens firent un funeste naufrage.

Ils ne se laissérent pourtant point abattre, & ne perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, & de faire venir du bois

a Hîc primùm opes illius civitatis victæ, comminutæ, depressæque sunt: in hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum existimatur. *Cic. Verrin.* 7. n. 97.

pour

pour construire des vaisseaux, afin de retenir les alliés dans leur devoir, & particuliérement l'île d'Eubée. On retrancha toutes les dépenses superflues, & l'on établit un nouveau Conseil de vieillards, pour agiter les affaires avant que de les proposer au peuple. Enfin l'on n'omit rien de tout ce qui pouvoit être utile dans la conjoncture présente, l'allarme où l'on étoit & le danger commun rendant les esprits attentifs à tous les besoins de l'État, & dociles à tous les bons avis.

NOTHUS.

Je ne puis pas achever dans ce volume le récit de la guerre du Péloponnése, & je me trouve obligé, contre mon intention, d'en renvoier la fin au volume suivant. La déroute de l'armée de Nicias fut suivie de la prise d'Athénes, où Lysandre changea toute la forme de l'ancien gouvernement.

F I N.

TABLE
DU TROISIÉME VOLUME.
HISTOIRE
DES PERSES
ET
DES GRECS.

LIVRE SIXIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE HUITIÉME.

Suite de l'Histoire des Perses & des Grecs, & de la guerre du Péloponnése, sous les régnes de Xerxès II, de Sogdien, & de Darius Nothus.

CHAPITRE PRÉMIER.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & fils, Imprimeur-Libraires de L. L. A. A. S. S. Messeigneurs le Prince de Condé & Duc de Bourbon, & de l'Archevêché.

